J. COMMAILLE

GUIDE AUX RUINES D'ANGKOR

HACHETTE

Harriet and Etta Stein

Aug 14 - December 22 - 27 - 1925

Jayavarman -

In 812 A.D. Jayavarman II laid the foundations for Angkor - Thom the great city - and also of the Royal Palace in its centre - the pyramid temples of Phimeanakas and the great temple of Bayon. To him must be ascribed the beginning of the bldg. of the colossal constructions of the next 4 centuries which constitute the Cambodian style - He may have come from Java, or through our acquaintance with Borobodor the 7th of 8th C. xx the 3d King, Indravarman completed Bayon. the Chef d'oeuvre Cambodian arch.

In 942 Buddhism commenced the favor Banteikedi & Buddhist. Ta-Prohm to at this time, is Brahman.

After 1152 wars commenced with neighboring nations and more temples were built. The decadence of Cambodia is due to these wars.

Four classes of temples. I. those in which the enclosures, generally 3 in number, are all more or less on the same level, such as Ta Prom, Kedei, & Prè rup; II. the pyramid temples, which consist of a series of narrow terraces rising one above another, as Phimeanakas & Baphuon; III. those in which the 1st two classes are combined, where the enclosures, one within another are each raised from 20' to 30' above the level that outside, so as to give the whole a pyramidal form, as Angkor Vat & Bayon; IV. the smaller temples - sanctuaries, numbering 3 or 5, placed side by side, the center one being most important, the whole surrounded by a wall or moat. xx The temples are important because of their plan and because they are causeways raised from 10' to 12' above ground. because for June to Oct. the valley of the Mekong is flooded to the

raised causeways from the only communication between towns & temples.

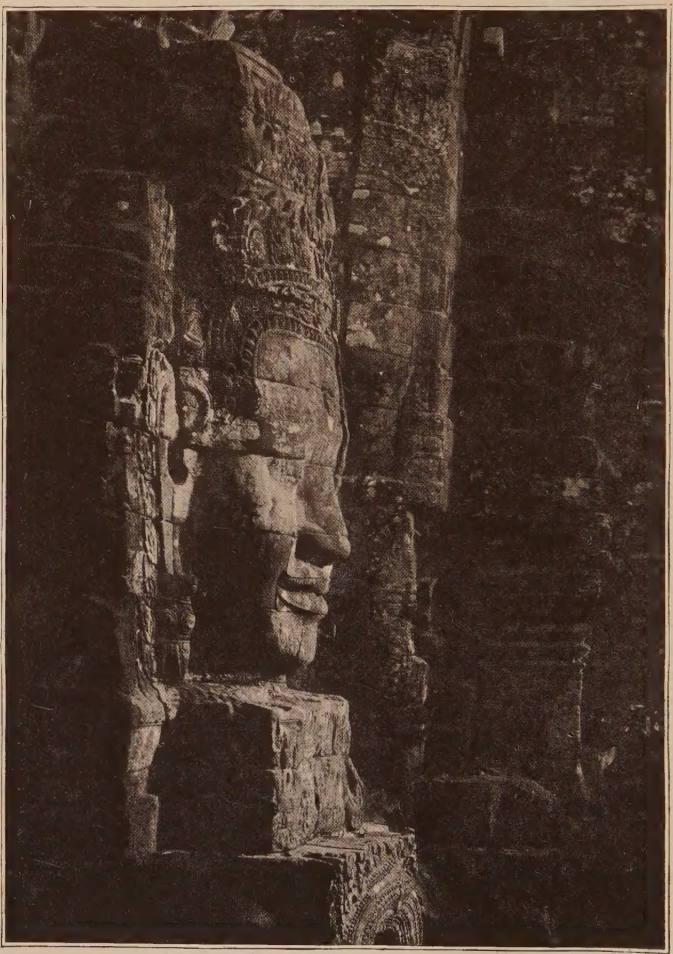
The principal characteristic of the design of C— consists in the accumulation of features; thus the Sanctuary, i.e. originally a square tower of same height as width (with a series of 5 storeys, one above another, diminishing in size as they rise & crowned with the lotus flower) has been enriched with one or two slightly projecting bays on each face — with elaborate doorways. Similar projecting bays & doorways, of less size as the rise are carried up each storey of the tower. There are 4 gopuras or ent. gates to each enclosing wall, but those on the N. & S. are always closed with imitation doors of stone. Similarly — in Sanctuaries the East or, sometimes the W. door is the only entrance. The sanctuary is always on the axis of the principal entrance, & owing to the projecting bays added to each side, = a cruciform plan. The sanctuary takes the design from a tower, no trace of an arch has ever been found in C— arch., but roof corbelling out with horizontal courses of stone is only roofing. The widest span never exceeds 10'; to increase width of hall or vestibule aisles are added. In the inner enclosure of a temple, on each side of the central axis & in front of the sanctuary, two other structures are always found — assumed to have been treasuries.

By the treaty of 23d March, 1907, France obtained from Siam the Provinces of Battambang, Siemreap & Sisophon.

Wherever Serpent-worship prevailed anywhere in the world — it was the custom to select the most beautiful young girls for the service of the temple, & this may account for the numerous female statues.

GUIDE AUX RUINES D'ANGKOR

Nothing can exceed the skill & ingenuity with which the stones of the walls are jointed & fitted into one another, unless it is the skill with which the joints of their plain walls are so polished & evenly laid without cement of any kind. Except in the works of the old pyramid-building Egyptians I know of nothing to compare with it. I – Millar's Hall & the largeness & conception & artistic merit recommends their study to every architect. In the historian & art the wonder is to find how such a singular combination of styles in such a locality – Indian temples constructed with pillars almost purely classical in design, ornamented with bas-reliefs so strangely Egyptian in character.



GROUPE D'ANGKOR-THOM : BAYON, PROFIL D'UNE TÊTE DÉCORATIVE.

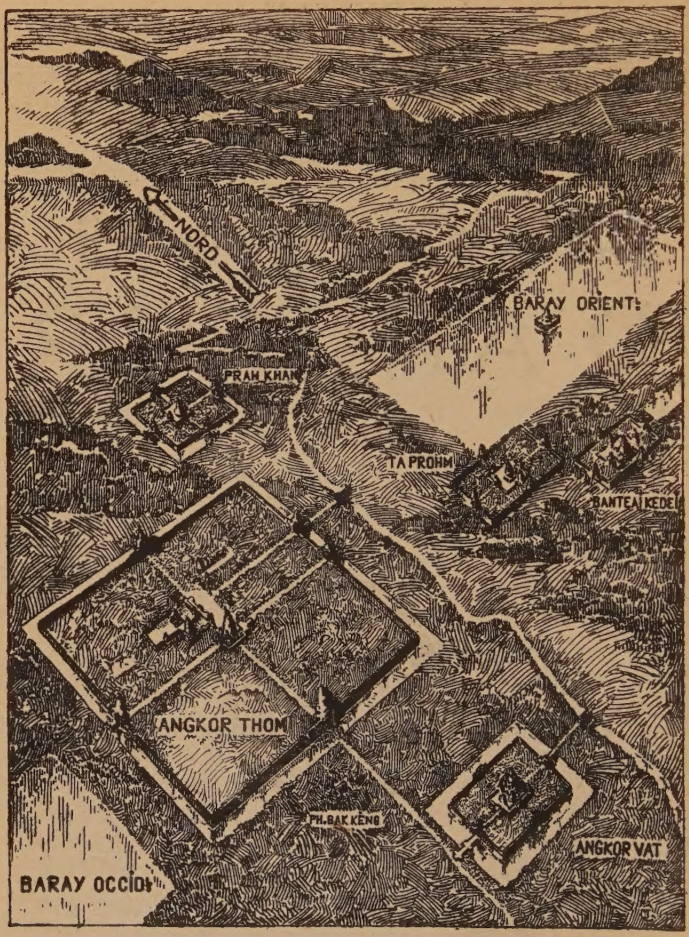
J. COMMAILLE

GUIDE
AUX RUINES
D'ANGKOR

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE CENT CINQUANTE-QUATRE GRAVURES
ET DE TROIS PLANS

"The masks of Brahma, in their modesty and expression, are only approached by the great Egyptian Sphinx"
Fergusson.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain, Paris, 1912



PLAN CAVALIER DU GROUPE D'ANGKOR

situant les principaux monuments

Les deux lacs artificiels désignés sous les noms de Baray occidental et Baray oriental sont à sec de Janvier à Juillet.

GUIDE
AUX
RUINES D'ANGKOR

I

DE SAIGON AUX RUINES D'ANGKOR

MODES DE TRANSPORT DE SAIGON A ANGKOR. || VOYAGEURS LIBRES. || EXCURSIONS ORGANISÉES PAR LES MESSAGERIES FLUVIALES DE COCHINCHINE. || ESCALES. || OBJETS A EMPORTER.

ITINÉRAIRE, MODES DE TRANSPORT, HOTELS, CURIOSITÉS.

AVANT de commencer la description des monuments du groupe d'Angkor, il nous semble utile de donner aux visiteurs quelques renseignements sommaires sur ce qu'ils sont appelés à voir en cours de route et sur le confort qu'ils trouveront pendant le voyage et à destination.

Si la plupart des monuments cambodgiens, à l'exception de Vat-Nokor, dont l'accès est extrêmement facile en toute saison, ne peuvent être visités que par des archéologues en mission d'étude ou par des touristes peu pressés, il n'en est pas de même des ruines d'Angkor, qui pendant sept mois de l'année, de juillet à février, sont en communication rapide avec Saigon par l'intermédiaire d'une compagnie de navigation, les " Messageries fluviales de Cochinchine ".

Le voyage de Saigon aux grands lacs du Cambodge a lieu une fois par semaine, avec départ officiel de Saigon le jeudi. Un second voyage est accidentellement effectué lorsque l'abondance du fret provenant de la région de Battambang nécessite l'envoi d'un bateau supplémentaire.

Les visiteurs d'Angkor peuvent, à leur choix, excursionner libre-

1

ment ou traiter avec la compagnie des " Messageries fluviales " moyennant le versement préalable d'une somme globale.

1° *Voyageurs libres.* — Les touristes de cette catégorie paient leur passage à bord d'un des bateaux des " Messageries fluviales ", au tarif de cette compagnie (1). Ils ont également à remettre la somme de 0 piastre 50 (2) au sampanier qui les transporte du point de débarquement à Siem-Reap et 1 piastre par jour aux propriétaires des charrettes qui restent à leur disposition pendant leur séjour dans les ruines.

Les locaux de l'hôtel d'Angkor sont mis gratuitement à la disposition des voyageurs libres, et les passagers ont la latitude de se nourrir eux-mêmes en apportant leur matériel de table et de cuisine. S'ils ne sont pas pourvus de ce matériel, les repas leur sont servis par l'hôtel aux prix ci-après :

	Piastres.
Petit déjeuner	0,50
Déjeuner	2,50
Dîner	3 »
Soit	6 » par jour.

2° *Passagers ayant accepté les conditions des " Messageries fluviales ".* — Les voyageurs qui traitent avec la compagnie pour toute la durée de l'excursion ont à lui verser 350 francs (14 livres sterling). Cette somme comprend tous les frais : voyages sur navires, séjour de vingt-quatre heures à Phnom-Penh, transport sur la rivière de Siem-Reap, voitures pour se rendre aux ruines, séjour à l'hôtel d'Angkor et nourriture. L'excursion complète dure huit jours, du jeudi soir au vendredi matin de la semaine suivante. Au cas où des excursionnistes désireraient prolonger leur visite, ils auraient à payer à l'hôtel 8 piastres pour chaque journée en plus du séjour régulier de quarante-huit heures.

Le trajet de la capitale de la Cochinchine à celle du Cambodge nécessite trente-six heures de navigation, mais il ne peut manquer d'intéresser les voyageurs qui voient passer sous leurs yeux les rives les plus fertiles du monde. De multiples escales rompent la monotonie du voyage et permettent une visite rapide de tous les centres rencontrés sur l'une ou l'autre berge du Mékong. Du reste, les passagers ont la latitude d'abréger de douze heures la durée du trajet en pre-

(1) Le billet d'aller et retour donne droit à une réduction de 30 p. 100.
(2) La valeur d'une piastre, variable suivant les cours, est en moyenne de 2 fr. 30.

nant à Saigon le train de six heures du matin qui les conduit en moins de deux heures à Mytho, point terminus de la voie ferrée, où les attend le bateau de la compagnie des " Messageries fluviales ".

FIG. 1. — ITINÉRAIRE DE SAIGON A ANGKOR.

Escales : Mytho, Vinh-Long, Sadec, Tan-Chau, Vinh-Xuong, Vinh-Loi, Banam, Phnom-Penh.

Le temps de séjour à Phnom-Penh est, cela va de soi, au gré de chacun. Seuls, les visiteurs qui ne voudront pas interrompre leur

voyage n'auront que vingt-quatre heures à passer dans la capitale du Cambodge. Ce temps est suffisant pour voir la ville. Un hôtel confortable met à la disposition des voyageurs une table irréprochablement servie et des chambres spacieuses pourvues d'une salle de bains.

A signaler parmi les curiosités : le jardin botanique et la pagode du Phnom, le pont des Nâgas, œuvre remarquable due au talent de l'architecte D. Fabre, qui peut être considéré comme le créateur du centre européen de Phnom-Penh ; le palais, la pagode royale pavée d'argent, les quartiers indigènes, le village catholique, l'école professionnelle et le Musée Khmer, où les visiteurs trouveront quelques beaux morceaux de sculpture ancienne et une bibliothèque choisie qui leur permettra de se documenter sur les merveilles qu'ils auront plus tard sous les yeux.

Le parcours de Phnom-Penh à Angkor s'accomplit en moins de vingt-quatre heures.

Escales : Kompong-Luong, Kompong-Chhnang, Snoc-trou (1), Viam (embouchure) de la rivière de Pursat, Viam de Siem-Reap. C'est là que débarquent les visiteurs d'Angkor pour continuer leur voyage jusqu'à Siem-Reap sur des embarcations légères. Le trajet sur la rivière ne dépasse jamais cinq heures, même par fort courant. A Siem-Reap, les voyageurs trouvent des charrettes à bœufs qui les conduisent en une heure à Angkor. Devant Angkor-Vat, en face de l'immense douve dont le temple est entouré, un spacieux hôtel vient d'être construit qui offre aux visiteurs un confort supérieur à celui qu'ils auraient pu désirer.

Objets à emporter. — Linge et vêtements de rechange, principalement des complets kaki, quelques objets de toilette et le peu de médicaments dont on peut avoir besoin dans les pays tropicaux : chlorhydrate de quinine en cachets ou en pastilles de 0 gr. 25, antipyrine, un cordial quelconque.

(1) Les passes de Snoc-trou constituent l'entrée des lacs.

II

NOTES D'HISTOIRE ET D'ARCHITECTURE

IMPORTANCE DES MONUMENTS ANCIENS DU CAMBODGE. || HISTOIRE ANCIENNE DU CAMBODGE (RÉSUMÉ) ; CHRONOLOGIE DES ROIS CAMBODGIENS ÉTABLIE EN MAJEURE PARTIE PAR DES DOCUMENTS ÉPIGRAPHIQUES. || CAUSES DE LA RUINE DES MONUMENTS CAMBODGIENS. || ORIGINE DES FONDATEURS DU ROYAUME DES KAMBUJAS. || MATÉRIAUX DONT LES TEMPLES SONT CONSTRUITS. || PROJETS DES MAITRES D'ANGKOR. || CARACTÈRES PRINCIPAUX DES MONUMENTS D'ANGKOR. || TEMPS NÉCESSAIRE A LA CONSTRUCTION DES MONUMENTS DU GROUPE.

IMPORTANCE DES MONUMENTS ANCIENS DU CAMBODGE.

De tous les pays d'Extrême-Orient, le Cambodge est certainement le mieux doté sous le rapport des monuments anciens. Une multitude de ruines, dont la splendeur dépasse tout ce que les Indes Anglaises et Néerlandaises peuvent offrir à la curiosité des visiteurs, sont disséminées sur tout ce vaste territoire que fertilise un des plus beaux fleuves du monde et jalonnent, îles de pierre dans un océan de verdure, les étapes successives du peuple artiste et guerrier qui fonda, vers le V^e^ siècle de notre ère, le royaume des Kambujas.

On ne peut parcourir le Cambodge dans une direction quelconque, du nord au sud et de l'est à l'ouest, sans rencontrer presque journellement une magnifique preuve de la puissance des civilisateurs hindous qui ont tenu le pays sous leur domination pendant huit siècles (1). Partout d'immenses temples s'élèvent à l'abri de remparts robustes et de fossés profonds destinés autant à la protection des princes, des prêtres et des trésors qu'à augmenter le mystère des

(1) Il est à peu près certain que les temples anciens du Cambodge sont l'œuvre de brahmanes mais comme cette question n'est pas encore tranchée, l'auteur de ce guide emploie pour désigner les fondateurs d'Angkor des termes vagues tels que " Civilisateurs hindous ", " Maitres d'Angkor ", etc., et ne croit pas pouvoir affirmer dans son texte que les monuments cambodgiens ont été construits par des conquérants de *caste* brahmanique. Lisez bien *caste* et non *religion*, car il est clair que le Brahmanisme était la religion officielle de ceux qui ont édifié tant de temples aux divinités brahmaniques.

asiles divins. Partout des digues, des routes, des lacs creusés de main d'homme, des ponts de pierre nous indiquent quels projets grandioses les maîtres d'Angkor avaient su concevoir et exécuter.

Les monuments les plus importants du Cambodge sont ceux de Vat-Nokor, à quelques minutes de la résidence de Kompong-Cham, située sur le grand fleuve ; Bati (province du même nom, résidence de Takéo) ; Phnom-Chisor (province de Bati, résidence de Takéo), sorte de citadelle haut perchée qui rappelle nos forteresses du Moyen Age ; Prah-Khan (province de Kompong-Svai, résidence de Kompong-Thom), dont l'enceinte n'a pas moins de 8 kilomètres de tour ; Beng-Méaléa (province de Chikreng, résidence de Kompong-Thom), véritable merveille à peu près inconnue parce que située dans une région aujourd'hui déserte dont aucune route ne facilite l'accès ; Koh-Ker (province de Prom-Tep, résidence de Kompong-Thom), à peu près inaccessible pour les mêmes raisons ; enfin le magnifique groupe d'Angkor, situé dans la province de Siem-Reap, qui fut rétrocédée par le Siam à la France, en même temps que tout le territoire de Battambang, par le traité du 23 Mars 1907.

Il est inutile de nommer ici les monuments secondaires dont la liste demanderait plusieurs pages et dont on trouve une description détaillée dans la plupart des ouvrages que cite la bibliographie qui termine ce guide.

HISTOIRE ANCIENNE DU CAMBODGE.

A proprement parler, l'histoire de l'ancien royaume des Kambujas est encore masquée sous une ombre épaisse dont elle ne se dégage que bien lentement, au fur et à mesure de la découverte et de la traduction des inscriptions. Les annales de la cour de Phnom-Penh ne donnent, pour les temps antérieurs à la dynastie actuelle, que des relations où la fantaisie tient une si large place qu'il est malaisé de discerner la vérité de la simple légende. Nous ne trouvons de données précises que dans les inscriptions traduites par les sanscritistes, et ces documents, du moins ceux qui se rapportent nettement à l'histoire du pays, ne sont guère nombreux (1). Si bien que, s'il est assez facile aujourd'hui d'étudier l'art architectural qui étincela sur le territoire cambodgien du VI[e] au XII[e] siècle, on ne peut rattacher cette étude qu'à des aperçus historiques trop brefs et souvent légendaires.

(1) La plupart des inscriptions découvertes jusqu'à ce jour n'ont trait qu'à des donations pieuses et ne présentent, par conséquent, qu'un intérêt de second plan.

Voici, cependant, quelques renseignements précisés en majeure partie par des documents épigraphiques (1).

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, des immigrants hindous fondent sur le bas Mékong le royaume de Founan, dont le premier roi est, selon la légende, le brahmane Kaundinya.

Un autre brahmane, non moins légendaire, Kambu, fonde plus au nord le royaume des *Kambujas* (" fils de Kambu "), que nous appelons *Cambodge*.

Les premiers rois cités sont Çrutavarman et Çreshthavarman. Après avoir subi pendant un certain temps la suzeraineté du Founan, le Cambodge conquiert et remplace cet État sous le règne de Bhavavarman (vers 550-590 ?).

Dernière décade du VI[e] siècle. — Citrasena Mahendravarman succède à Bhavavarman, son frère aîné. C'est à ce règne que se rattache l'inscription la plus ancienne trouvée jusqu'à présent au Cambodge : 604 A. D.

Vers 620 A. D., Içânavarman succède à son père Mahendravarman ; plusieurs fondations pieuses.

En 639 règne Bhavavarman II, connu par une seule inscription.

Entre 640 et 650, Jayavarman I[er] succède à Içânavarman, qui était peut-être son père. D'après les relations chinoises, le royaume avait, à l'époque des règnes cités précédemment : " montagnes et vallées au nord, inondation, grand lac et vastes marécages au sud. On y comptait jusqu'à trente villes, dont la plupart possédaient des édifices magnifiques. Chaque ville était peuplée de milliers de familles ".

Pendant tout le VIII[e] siècle, période troublée et de décadence.

802 A. D., Jayavarman II monte sur le trône et restaure la puissance cambodgienne. D'après M. Barth, l'avènement de Jayavarman semble avoir eu lieu à la suite d'une révolution intérieure ou d'une extinction parmi les lignes directes des anciennes maisons royales du Cambodge. Ce prince meurt en 869 après un règne de de soixante-sept ans. Il semble avoir résidé à Prah-Khan (à 1 kilomètre au nord d'Angkor-Thom) et avoir édifié Banteai-Chhmar, au nord de la province de Battambang.

869, Jayavarman III, fils du précédent, monte sur le trône. Il meurt en 877, après huit ans de règne. Aucun fait saillant.

877, Indravarman, fils du seigneur Prithivîndravarman, grand

(1) Inscriptions sanscrites traduites par MM. Bergaigne et Barth, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*. — V.-E. Aymonier, *le Cambodge*, t. III, E. Leroux, 1904.

dignitaire de la cour, succède à Jayavarman III. Il règne de 877 à 889. A partir de ce moment, la descendance directe de Jayavarman I[er] est complètement écartée du pouvoir. Indravarman érigea le temple de Bakou et, sans doute, celui de Bakong, voisin du précédent. Il semble avoir creusé le vaste bassin qui entoure le temple de Loley. On suppose qu'il commença la construction du Bayon, terminé par son successeur.

889, Yaçovarman, fils du précédent, prend le pouvoir et règne une vingtaine d'années. A son règne remonte probablement l'achèvement d'Angkor-Thom ou Yaçodharapura, qu'il habite vers 900.

X[e] siècle. — Une période de détente politique suit, pendant dix-huit ans, le règne de Yaçovarman. Les deux fils de ce prince règnent successivement à Angkor-Thom : Harshavarman I[er], l'aîné, et Içânavarman II, le cadet, qui reste sur le trône jusqu'en 928. C'est sous le règne de Harshavarman que fut inauguré le Phimeanakas.

928, Jayavarman IV, beau-frère du roi Yaçovarman, monte sur le trône, abandonne Angkor-Thom et se fixe en un lieu sauvage, où il élève les constructions connues sous le nom de Koh-Ker.

942, Harshavarman II, fils cadet de Jayavarman IV, lui succède. Il ne reste que deux années sur le trône.

944, le frère aîné du précédent règne jusqu'en 968 sous le nom de Râjendravarman. Il replace la résidence royale à Angkor-Thom, abandonné depuis seize ans. Plusieurs donations religieuses, notamment celle d'une statue en or de Çiva. Sous ce règne, le Bouddhisme prend un développement qu'il n'avait pu avoir jusqu'à ce jour, mais le Brahmanisme n'en est pas moins la religion la plus florissante. Les grands temples de Ta-Prohm et de Banteai-Kedei ont été construits probablement par Râjendravarman.

968, Jayavarman V, fils du précédent, lui succède. Le Bouddhisme jouit des faveurs royales presque à l'égal du Brahmanisme. Le temple de Baphuon a peut-être été élevé sous ce règne.

XI[e] siècle. — On peut croire que Jayavarman V eut pour successeur immédiat Sûryavarman I[er], qui règne d'abord pendant cinq ans sous le nom de Jayavîravarman. Ce roi fit prêter en 1011, à tous les gouverneurs et dignitaires de l'Empire, un serment de fidélité qui se trouve gravé sur les piliers de la porte orientale du Phimeanakas (Angkor-Thom). Le Bouddhisme est de plus en plus florissant, à l'égal du Brahmanisme officiel, mais cependant les œuvres brahmaniques sont plus nombreuses sous le règne de Sûryavarman I[er] que celles dues à l'influence bouddhique. Une dizaine de temples, au

moins, datent de cette époque, notamment ceux du Phnom-Chisor, de Prah-Vihear et de Prah-Khan (ce dernier dans la province de Kompong-Svai).

1050, Udayâdityavarman II, fils ou petit-fils du précédent, prend le pouvoir. Il semble avoir favorisé le Brahmanisme, quoique le Bouddhisme ne cesse de progresser. Quelques donations. Le grand monument de Phimay (province de Korat) peut dater de cette époque. Règne troublé pendant quinze ans par des révoltes.

1070 (?) (date supposée). Harshavarman III, frère cadet du précédent, lui succède. Une inscription indique que ce prince régnait en 1089, mais on ne connaît ni la date de son avènement, ni celle de la fin de son règne.

XII[e] siècle. — Harshavarman III eut pour successeur immédiat Jayavarman VI. Peu de renseignements. Les dates exactes de l'avènement et de la mort de ce roi sont inconnues. On est en droit de supposer qu'il fonda une dynastie nouvelle. Il semble que le temple de Vat-Phou (à Bassak, Laos) fut commencé sous ce règne. Jayavarman VI meurt vers 1108.

Vers 1109, règne de Dharanîndravarman I[er], qui succède au précédent, son frère cadet, et meurt vers 1112.

1112, Sûryavarman II monte sur le trône en prenant un nom qu'avait porté un souverain du siècle précédent. Doit être le petit-neveu de ses deux prédécesseurs. Guerre entre le royaume du Cambodge et le Champa (1). C'est sous le règne de Sûryavarman II que vivait le pandit Divâkara, que l'on suppose avoir été l'architecte d'Angkor-Vat. Le Brahmanisme domine, mais le Bouddhisme continue à prospérer. Sûryavarman II meurt vers 1152.

1152 à 1182 (?), dates approximatives ; règne de Dharanîndravarman II. Continuation des guerres entre le Cambodge et le Champa. De 1153 à 1156, les Cambodgiens soumettent une partie du Champa, mais cette première conquête ne dure pas longtemps. En 1159, le roi de Champa repousse les envahisseurs.

1182, Jayavarman VII (2) succède à son père Dharanîndravarman II. Abandon sous ce règne des grands travaux de construction. Le Cambodge est envahi par les Chams (3). Les temples sont pillés, mais l'ennemi se retire aussitôt, en emportant un riche butin. En 1190, après plusieurs années de préparatifs secrets, Jayavar-

(1) Prononcez : tiampa.
(2) Ce roi était bouddhiste. — G. Cœdès, *la Stèle de Ta Prohm* (*Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, janvier-juin 1906).
(3) Prononcez : tiams, bref, sans appuyer sur l'*i*.

man VII tire de son ennemi une éclatante vengeance. Le Champa est conquis, et la couronne de ce royaume passe à un général cambodgien. Jayavarman VII meurt en 1201 (date probable). Il laissait l'empire fort étendu mais atteint, semble-t-il, aux sources de sa puissance. On peut dire que Jayavarman VII fut le dernier des grands rois du Cambodge. Après lui, la décadence (1).

Les données historiques que nous venons de résumer ne nous renseignent pas sur les populations autochtones qui habitaient le pays au moment de l'invasion cambodgienne ni sur les difficultés de la conquête. Par contre, les inscriptions du Cambodge nous ont appris la rivalité constante de deux peuples voisins, les Chams et les Cambodgiens, qui avaient pourtant même culture et même religion. Nous pouvons ajouter à ces renseignements ceux que fournissent les inscriptions sanscrites du Champa. Nous verrons qu'elles prouvent également, de leur côté, que l'histoire des deux royaumes est intimement liée (2).

D'abord, nous apprenons qu'un roi cham, appelé Prakâçâditya Vikrântavarman, avait épousé la princesse Carvânî, fille du roi du Cambodge Içânavarman. L'inscription est de 658 A. D. ; elle ne commémore pas ce mariage, elle rappelle seulement le fait.

Une inscription chame de 817 A. D. fait allusion aux succès qu'un général cham, le Senâpati Pâr (nom incomplet), aurait remportés sur les Cambodgiens.

Érection en 965, par le roi cham Jaya Indravarman, d'une statue de Bhagavati en pierre pour remplacer la statue d'or qu'avait érigée Indravarman II et qui avait été enlevée par les Cambodgiens. Le texte ajoute que les ravisseurs en sont morts, donnant à entendre, peut-être, qu'ils ont été châtiés par les Chams. Mais en tout cas le fait d'un premier succès subsiste. D'un autre côté, nous savons que de 944 à 968 régnait au Cambodge un prince nommé Râjendravarman, qui, sur l'une de ses inscriptions trouvée à Prasat-Batchum, est comparé " au feu de la destruction universelle qui brûlait les royaumes ennemis, à commencer par celui de Champa ". Allusion possible au pillage de Pô-Nagar (temple cham où se trouvait la statue

(1) Dans son tableau chronologique des rois du Cambodge, M. Maspero ajoute à la liste que nous avons donnée : Indravarman II (1201), Çrindravarman (1221) et Jayavarmâdiparameçvara (?). — Georges Maspero, *l'Empire Khmèr*, Phnom-Penh, Imprimerie du Protectorat, 1904.

(2) Tous ces renseignements sont pris dans les traductions d'Abel Bergaigne (*Inscriptions sanscrites du Champa*; *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. XXVII, 2e fasc., Paris, Imprimerie Nationale, 1893) et dans celles de M. L. Finot (*le Cirque de Mi-Son*; *les Inscriptions*, Hanoï, imprimerie Schneider, 1904).

d'or d'Indravarman II), ou à quelque autre fait du même genre.

Dans une inscription chame de 1044, gravée sous le règne de Rudravarman, il est fait mention d'une cruche en argent " du Cambodge ", offerte à un temple. On peut voir là la trace d'une incursion des Chams en pays cambodgien et du pillage qui s'en serait suivi.

Harivarman II, qui régnait sur les Chams en 1080, battit à Someçvara l'armée cambodgienne commandée par Çrî Nandanavarmadeva.

Paramabodhisatva, prince Pân (1081-1084), s'illustre par une expédition victorieuse à Çambhupura (Sambor, province de Kratié, Cambodge).

Le roi Jaya Harivarman, qui régnait à Râjapura, capitale du Pânduranga (Phanrang), fut attaqué par le général cambodgien Çankara (1145). Vaincus une première fois, les Cambodgiens ne furent pas plus heureux treize ans plus tard, dans une seconde guerre. Ils furent battus à Vîrapura, dans la plaine de Phanrang, en 1158. Par contre, ils occupaient la capitale du Champa, Vijaya (Binh-Dinh). Le roi du Cambodge conféra la dignité royale à son beau-frère (frère cadet de la première reine), Harideva, et l'envoya régner à Vijaya. Jaya Harivarman l'attaqua et le battit dans la plaine de Mahîça, en 1159.

Après le règne de Jaya Harivarman (1145-1170), le Champa semble avoir subi de grands bouleversements. Les Cambodgiens établirent leur domination sur une partie du pays et des prétendants se partagèrent les provinces du royaume. L'invasion cambodgienne eut lieu en 1190. Elle fut provoquée par le roi Jaya Indravarman, ou Vatuv, qui était un usurpateur. Ce prince devait régner à Vijaya, capitale du Champa, puisque c'est contre cette ville que marcha l'armée cambodgienne. A la tête de cette armée était un réfugié que le roi du Cambodge avait élevé à la dignité de yuvarâja et qui se nommait Çri Vidyânandana. Il s'empara de Vijaya, fit le roi prisonnier, l'envoya au Cambodge et proclama roi à sa place Sûrya Jayavarman, prince In, beau-frère du roi du Cambodge. En 1192, Indravarman Vatuv, qui vivait captif au Cambodge depuis sa défaite et avait sans doute gagné les bonnes grâces du roi de ce pays, reparut avec une armée cambodgienne pour reconquérir son trône. Après divers avatars, il fut battu et tué par Sûryavarman Vidyânandana. Celui-ci eut à subir en 1194 une nouvelle attaque des Cambodgiens, qu'il repoussa victorieusement.

Nous avons dit précédemment que l'histoire de la grande époque

d'Angkor n'apparaît que lentement à la lumière, parce que les inscriptions découvertes sont peu nombreuses, mais il n'en faudrait pas conclure que l'histoire ancienne complète du Cambodge nous restera pour toujours scellée. On doit même espérer le contraire, car, dans de nombreux temples, dans la presque totalité même, aucune fouille sérieuse n'a encore été entreprise. Cela viendra en temps voulu, suivant la marche des travaux scientifiques de l'École française d'Extrême-Orient, et il est probable que les vastes espaces inexplorés d'Angkor-Thom, de Ta-Prohm ou de Prah-Khan, livreront enfin de nombreuses inscriptions. Il n'y a pas de raisons pour que le succès obtenu en Annam par M. H. Parmentier, le savant et distingué chef du service archéologique de l'École française, qui, en peu de temps, a doublé le nombre des inscriptions chames découvertes auparavant, ne se répète pas au Cambodge. Seulement, c'est une affaire de chance. On trouve ou on ne trouve pas d'inscriptions; et dans Angkor-Thom, dont l'enceinte n'a pas moins de 12 kilomètres de développement, il faudrait une chance exceptionnelle pour que les premiers coups de pioche intéressassent précisément un endroit recélant des pierres inscrites. Pour l'instant, nous ne possédons que les traductions dont les éléments principaux ont été résumés plus haut.

Restent les hypothèses, moins rares évidemment que les inscriptions. L'ouvrage de Moura en est farci, celui de Delaporte également. M. Aymonier les accepte avec prudence et toujours sous la forme dubitative qui leur convient. Nous n'en retiendrons qu'une seule présentée par ce dernier auteur et qui a trait à la chute des constructeurs d'Angkor : les rois cambodgiens affaiblis par leurs luttes contre le Champa n'auraient pu résister aux coups que leur portaient subitement à l'ouest les Siamois et auraient fui devant les armées thaï victorieuses (1). C'est une hypothèse très vraisemblable qui cadre assez bien avec les annales des peuples voisins et que confirme le témoignage du Chinois Tcheou Ta-Kouan, qui visita le Cambodge en 1296 : " Dans la récente guerre avec les Siamois, dit-il, le pays a été entièrement dévasté. "

Maintenant, — et ce qui va suivre nous paraît devoir être rattaché à ce chapitre d'histoire, — à qui attribuer la destruction des monuments cambodgiens ? Car, en bien des endroits, il y a eu destruction systématique ou tentative de destruction. La chose ne peut faire aucun doute, et voici ce qui nous fait émettre cette affirmation : on

(1) Les Siamois font partie de la grande race Thaï, qui comprend en outre les Laotiens, les Shans, les Thô, etc.

rencontre partout des constructions ruinées dont l'état ne peut être dû qu'à l'effort de centaines d'hommes réunis dans l'esprit de détruire. A Prah-Khan, à Angkor-Thom et ailleurs, des tours, des galeries, des édifices entiers se sont écroulés du faîte à la base, sous une poussée vigoureuse dont la végétation ne saurait être rendue responsable. Nous distinguons, en effet, sur le sol ou dans les éboulis, des pierres intactes correspondant à d'autres pierres en parfait état restées en place. Nous apercevons les parties massives d'une construction ne formant plus qu'un prodigieux amas de blocs, alors que, tout à côté, se dresse encore un mur léger qu'un moindre effort aurait abattu. D'autre part, nous savons qu'un phénomène sismique ne peut être en cause, puisque les tremblements de terre sont inconnus dans la région. Il convient donc de rechercher à qui peut être attribué ce bouleversement. — Deux hypothèses se présentent : 1° les esclaves des conquérants, après les revers de leurs maîtres (XIII[e] siècle), se seraient révoltés et auraient tourné leur rage contre les asiles des divinités qui leur étaient défavorables, contre les temples dont la construction avait coûté tant de peine et causé tant de morts. Car on peut croire que les travaux prodigieux que les maîtres d'Angkor exigeaient de leurs esclaves, au moins pour l'exploitation des carrières et le gros œuvre, au milieu de forêts hantées par la fièvre, sous un soleil de feu ou des pluies torrentielles, n'allaient pas sans d'innombrables accidents ;

2° Les armées thaï victorieuses ont porté le comble à l'humiliation du vaincu en détruisant la preuve de son génie et de son ancienne puissance.

Quoi qu'il en soit, nous avons à déplorer aujourd'hui un acte de vandalisme qui n'a laissé, sur certaines places, que des squelettes de monument.

Si les faits qui se sont produits dans le royaume du Cambodge, à l'époque de la domination hindoue, nous sont à peu près inconnus, deux autres points, pourtant d'une importance capitale, sont restés jusqu'à ce jour le secret du passé : l'origine exacte des fondateurs du royaume, le trajet qu'ont suivi les conquérants pour aboutir au bassin du Mékong.

Sur ces questions, voici comment s'exprime le général de Beylié dans son livre, *l'Architecture hindoue en Extrême-Orient* (1) :

(1) Leroux, éditeur.

" Les Birmans, les Khmers (1) et les Chams étant de civilisation indienne, on serait porté à croire que la pénétration hindoue s'est faite par terre au moyen de vagues successives venues du bassin du Gange, vagues humaines qui se seraient plus ou moins fondues dans les populations conquises en constituant chaque fois une classe dirigeante nouvelle, mais de même origine, se greffant sur l'ancienne. Cette théorie n'est guère admissible. On croit plus généralement, conformément à certaines indications des annales chinoises et aussi d'après l'étude du système orographique du pays, que la civilisation a été apportée aux peuplades aborigènes de l'Indo-Chine, non par terre et par larges poussées de peuples, mais surtout par des aventuriers, des exilés, des prêtres, des commerçants venus par mer. Ces émigrants auraient été originaires non seulement du Dekkan et de l'Inde méridionale, ainsi que tendent à le prouver le style des monuments et les alphabets khmers et chams dérivés plus ou moins de l'alphabet vatteluttu, qui a précédé l'alphabet tamoul moderne, mais encore de la côte d'Orissa et de la vallée du Gange, spécialement en ce qui concerne les côtes de Birmanie. Leur point de départ aurait été la région de Madras, avec escale aux différents ports de la côte Est de la presqu'île de Malacca et transbordement fréquent à l'isthme de Kra, — pour éviter les fâcheuses pannes du doublement des caps par des navires à voiles, — puis les deltas du Ménam et du Mékong. " Le général de Beylié doit avoir raison, si on admet que les propagateurs de l'hindouisme au Cambodge furent des aventuriers ou des marchands ; si au contraire on préfère, suivant les vues exprimées en 1908 par M. Foucher dans une conférence au Comité de l'Asie française, attribuer cette hindouisation à des religieux çivaïtes, on jugera également possible, ou même plus probable, que leur entrée ait eu lieu par la voie de terre.

Mais que les envahisseurs soient venus par terre ou par mer, ils apportaient avec eux un art tout fait, d'une conception géniale, qu'ils ont prodigué pour le plaisir des yeux. Ils ont édifié des temples gigantesques, fouillés, décorés, ciselés du sol à la cime comme une pièce d'orfèvrerie. Et voilà qu'une interrogation se pose : où les constructeurs d'Angkor ont-ils trouvé les milliers d'artisans nécessaires à la réalisation de leur projet ? — Pour l'extraction de la pierre, sa préparation et le transport des matériaux à pied d'œuvre, il est probable que les peuplades vaincues ont été mises à contribu-

(1) Khmers || Cambodgiens.

tion. Mais pour les travaux d'art, pour l'exécution des bas-reliefs et des motifs décoratifs qui couvrent la pierre et témoignent d'une maîtrise absolue, on ne peut supposer que les artistes et les ouvriers qui ont exécuté cette besogne délicate aient été trouvés sur les lieux. Ils venaient donc de l'Inde, à la suite des armées, et peut-être avaient-ils, en cours de route, troqué le maillet et le ciseau contre la lance et le bouclier.

Une deuxième question se présente : pourquoi les maîtres d'Angkor ont-ils installé leur capitale et les plus beaux de leurs temples dans la région des grands lacs plutôt que sur les montagnes voisines, abondamment pourvues de sources et où leurs citadelles auraient été mieux assises ? — La réponse est dictée par une simple inspection des lieux, et nous croyons que le choix de l'endroit s'imposait par le voisinage d'un vivier inépuisable permettant de nourrir non seulement les guerriers mais aussi les innombrables ouvriers, les esclaves et toutes les populations vaincues que les conquérants gardaient auprès d'eux en vue de coloniser le pays. A cette raison l'on peut ajouter que le lac, qui était autrefois beaucoup plus profond qu'aujourd'hui, permettait la navigation en toute saison, ce qui facilitait le commerce et l'écoulement des produits d'échange fournis par les régions voisines d'Angkor.

MATÉRIAUX ; EMPLACEMENT DES CARRIÈRES ; MODES DE TRANSPORT DE LA PIERRE.

Trois sortes de matériaux ont été généralement employés dans la construction des temples : la limonite, habituellement désignée en Indo-Chine sous le nom de " pierre de Bien-Hoa ", le grès et le bois. On verra dans le cours de notre description comment ces matériaux ont été utilisés. Sur certains points peu fréquents, au Phnom-Chisor, à Loley et sur le Phnom Bak-Kèng, par exemple, nous rencontrons la brique, mais son emploi ne s'est pas généralisé.

La limonite et le grès entrant dans la composition des édifices des deux Angkor et des temples voisins proviennent des montagnes de Koulen, situées à plus de 30 kilomètres, dans la direction est-nord-est. On retrouve, au sommet et sur le flanc de ces montagnes, les puits d'extraction aux trois quarts pleins d'eau, surtout pendant la saison des pluies, et formant de véritables citernes. La pierre était transportée, sans doute sur des rouleaux, pendant une dizaine de kilomètres. Le tracé de la route existe encore dans la forêt, et on le reconnaît d'autant plus aisément que ses bords sont couverts

de déchets innombrables. Ensuite, dès que les convois atteignaient le point navigable de la rivière, ils empruntaient la voie d'eau et gagnaient sur des radeaux Angkor-Vat, Angkor-Thom ou l'un quelconque des emplacements choisis. Angkor-Vat est à 800 mètres de la rivière, Angkor-Thom à 700. Le transport sur ces courtes distances se faisait assurément, comme dans la première partie du trajet, au moyen de rouleaux. Nous supposons que, pour rendre le cours d'eau navigable pendant les mois de saison sèche, les Cambodgiens installaient un barrage, en aval, sur un point déterminé.

Quant au bois, dont il fallait d'énormes quantités pour les échafaudages, les fermetures des baies et les plafonds, car toutes les galeries étaient plafonnées, il était pris dans la forêt d'alentour et choisi parmi les espèces les plus imputrescibles. C'est ce qui explique que les environs d'Angkor soient aujourd'hui complètement dépourvus de bonnes essences.

PROJETS CONÇUS PAR LES FONDATEURS DU ROYAUME.

Malgré leur rage de construire, les rois Kambujas n'ont pas disséminé au petit bonheur leurs temples et leurs résidences princières. Il apparaît clairement, au contraire, qu'après avoir reconnu la région qu'ils désiraient occuper et en avoir dressé la carte (1), ils ont élaboré un projet situant chaque monument à l'endroit qui lui convenait le mieux, soit pour des raisons militaires, soit pour des raisons d'approvisionnements. Ils ont aussi songé à défendre leur territoire, et nous en voyons la preuve dans les innombrables *prâsât* (2) dont la ligne part d'Angkor pour gagner Beng-Mealea, Koh-Ker, et s'étendre ensuite sur toute la frontière nord de la province de Prom-Tep, en constituant une véritable zone de protection du pays conquis.

Les temples et les villes étaient reliés par des chaussées surélevées à la commande de l'inondation et, parfois, de fortes digues mettaient à l'abri des crues la campagne et les villages. Des ponts de pierre aux arches étroites franchissaient les cours d'eau. On en voit encore de

(1) Les constructeurs d'Angkor possédaient des connaissances astronomiques fort étendues et se servaient d'instruments assez précis pour pouvoir faire des observations sur le soleil et, par conséquent, dresser une carte. Cela saute aux yeux lorsque l'on étudie les monuments cambodgiens et les anciennes voies de communication.

Les *Horas*, astronomes entretenus par la cour de Phnom-Penh, ont conservé pendant longtemps une instruction astronomique très complète qui leur venait certainement des brahmanes. Ils ne se servent plus aujourd'hui que de formules empiriques, mais toutes leurs formules ont une base mathématique que M. Faraut, mathématicien distingué, a pu retrouver grâce à sa connaissance parfaite de la langue cambodgienne.

(2) Prâsât = tour.

Route du village de Siem-Réap.

Rivière de Siem-Réap.

CHAUSSÉE DALLÉE D'ANGKOR-VAT. — VUE PRISE DU PORCHE CENTRAL DES ENTRÉES OCCIDENTALES.

VUE SUR L'ENTRÉE OCCIDENTALE D'ANGKOR-VAT PRISE DU PORCHE CENTRAL DE LA PREMIÈRE GALERIE.

nombreux vestiges, dont un à 700 mètres à l'est de la porte de la Victoire (Angkor-Thom). Quelques-uns ont même résisté à travers les siècles, et nous en trouvons un magnifique exemple dans la province de Chikreng, le spean (1) Ta-Ong.

Entre Angkor et Beng-Mealea, puis de ce temple à la ville de Prah-Khan, enfin de Prah-Khan à Vat-Nokor (rive droite du grand fleuve), les rois avaient projeté la construction d'une route large et élevée qui aurait réuni tous ces points. Leur projet n'a pu être réalisé en entier, mais une grande partie en a été faite, et l'on peut encore aujourd'hui aller de Beng-Mealea à Prah-Khan sans quitter la chaussée. Malheureusement, cette ancienne voie est tombée dans l'abandon, surtout depuis le dépeuplement par les dernières incursions siamoises de toute la région qu'elle traverse, et la plus folle végétation y pousse à l'envi. Les routes de ce genre sont innombrables dans l'ancien Cambodge, et les environs immédiats d'Angkor en sont sillonnés.

Cependant ces levées de terre s'étendant sur plusieurs centaines de kilomètres représentent un travail à peine comparable à celui qu'ont nécessité les deux lacs qui portent les noms de *Baray oriental* et de *Baray occidental* et qui sont entièrement creusés de main d'homme. Le Baray occidental se trouve à quelques centaines de mètres de la porte ouest d'Angkor-Thom. Il ne mesure pas moins de 8 kilomètres de longueur sur 2 kilomètres de largeur et se présente donc sous la forme d'un rectangle très allongé dont la superficie est de 16 kilomètres carrés. Sa profondeur actuelle est de 7 à 8 mètres dans la partie occidentale, mais elle atteignait autrefois 10 mètres. Au centre du rectangle s'élève, émergeant de l'eau, un petit édicule. Les dimensions du Baray oriental (complètement à sec aujourd'hui) sont un peu moindres ; elles atteignent 7 500 mètres de longueur pour une largeur de 1 600 mètres. Un troisième lac beaucoup plus petit a été creusé près de Prah-Khan (à 1 kilomètre au nord d'Angkor-Thom).

A quoi servaient ces immenses réservoirs ? Certainement pas aux approvisionnements d'eau, puisque les temples et les villes se trouvaient toujours à proximité de la rivière et que, de plus, de très nombreux étangs étaient creusés dans les enceintes mêmes pour les besoins des habitants. Nous estimons donc que les baray étaient des bassins où l'on conservait pendant la saison des pluies le poisson destiné à la nourriture de la population. Les pêcheries s'installaient dans le grand

(1) Spean || pont. Prononcez : spién.

lac, comme aujourd'hui, pendant la saison des basses eaux, c'est-à-dire à l'époque où la pêche était facile, et l'on prenait en trois ou quatre mois, exactement comme cela se passe encore maintenant, des milliers de tonnes de poisson. Chaque jour la quantité nécessaire était consommée, et le reste (1) était porté vivant dans les bassins. On pouvait ainsi capturer aisément le poisson, au fur et à mesure des besoins, tandis que, s'il était resté dans les eaux du lac, les résultats journaliers de la pêche, à l'époque des hautes eaux, auraient été insuffisants pour l'innombrable population de la capitale et des environs. Il ne faut pas oublier que le grand lac s'étend sur plus de 100 kilomètres pour une largeur moyenne de 30 kilomètres et que sa crue, de Juillet à Janvier, atteint l'étiage de 8 mètres. Dans une pareille masse d'eau, le poisson devient difficile à prendre, quelle que soit son abondance ; d'où nécessité de réserves proportionnées à la densité de la population.

Mais la principale destination des baray était sans doute de servir, pendant la saison sèche, à l'irrigation des jardins et des champs. Peut-être encore le baray occidental était-il le port de guerre d'Angkor-Thom ; mais il convient, avant de se prononcer sur ce point, d'examiner la question de très près et d'étudier les moyens de communication avec le grand lac. Étant donnés l'état de ruine des parois du bassin et le colmatage de ses abords dans la partie occidentale, cette étude n'ira pas sans quelques difficultés.

Enfin, en plus des chaussées et des lacs artificiels que nous venons de voir, les maîtres du pays avaient établi, dans les eaux mêmes du lac, trois digues en pierre de 40 mètres de largeur, qui commençaient à la hauteur de la partie occidentale du grand baray et s'étendaient dans trois directions. L'une d'elles traversait le lac complètement. Ces digues n'ont probablement pas été terminées, puisqu'elles restent immergées, mais on les retrouve au moment du bas étiage ; elles ne sont alors recouvertes que d'une vingtaine de centimètres d'eau. Tous les pêcheurs les connaissent et ont même l'habitude de s'en servir comme chemin de halage pour éviter de ramer.

CARACTÉRISTIQUES DES MONUMENTS DU GROUPE D'ANGKOR.

Les Cambodgiens ont élevé, sur le sol conquis, des temples isolés

(1) De nos jours, les pêcheurs salent le poisson en vue de son exportation en Chine et de sa conservation pour la consommation en Indo-Chine. Aucun renseignement sur l'installation de salines qui auraient permis aux Cambodgiens d'autrefois d'avoir assez de sel pour conserver le poisson.

(Angkor-Vat, le monument du Phnom Bak-Kèng, les sanctuaires du Phnom-Krom, etc.) et des villes au milieu desquelles se dressaient des temples nombreux, groupés ou disséminés. L'ancienne capitale, Angkor-Thom, nous offre le type parfait d'une ville construite d'après les conceptions des fondateurs du royaume. Temples et villes étaient abrités d'une haute muraille souvent précédée d'une douve extérieure pourtournante.

Dans l'enceinte étaient pratiqués d'immenses porches permettant le passage des éléphants bâtés, ou des portes plus modestes destinées aux gens à pied. En avant de ces ouvertures qui, comme nous le verrons dans la partie descriptive, affectent des formes assez différentes, se développait, lorsqu'il y avait lieu, une chaussée qui traversait le fossé. De l'autre côté, c'est-à-dire à l'intérieur du parallélogramme occupé par les villes ou les temples, des avenues rectilignes conduisaient au centre, vers les monuments les plus importants. Les avenues suivaient une direction nettement nord-sud ou est-ouest. Chacune des faces de l'enceinte n'était ouverte que dans sa partie médiane, sauf à Angkor-Thom, où la muraille orientale possède deux ouvertures éloignées l'une de l'autre de 400 mètres.

Dans les villes, les constructions dédiées aux divinités étaient encore ou n'étaient pas (les exemples sont nombreux de l'un et l'autre cas) protégées par des petits fossés ou des murs assez élevés qui les isolaient. Un groupe de temples affectait le plus souvent une disposition régulière, mais ce n'était pas une règle générale, et nous verrons qu'à Prah-Khan d'Angkor (1) la symétrie n'est observée que pour un seul monument et ses dépendances. D'autres fois, à Ta-Prohm notamment, la partie gauche du plan se répète symétriquement à droite. Le grand axe des temples est toujours orienté est-ouest, et l'entrée principale occupe le côté oriental, excepté à Angkor-Vat, où elle se trouve à l'ouest.

Voyons maintenant les caractères généraux des constructions. La plupart du temps, mais pas toujours, les monuments du groupe d'Angkor s'ordonnent de la façon suivante : ils sont entourés d'une enceinte *particulière* percée, sur la face orientale, d'une entrée principale surmontée d'une tour et flanquée, quand le monument est important, de deux entrées latérales de hauteur moindre reliées à

(1) Le nom de *Prah-Khan d'Angkor* désigne des ruines qui se situent à 1 kilomètre au nord d'Angkor-Thom et qu'il ne faut pas confondre avec d'autres ruines qui portent ce même nom de Prah-Khan, mais qui se trouvent à 150 kilomètres à l'est des premières, dans la province de Kompong-Svai. Un troisième Prah-Khan, dont il ne reste plus que de vagues vestiges, existe dans la région de Pursat, près du chef-lieu de la circonscription.

celle du centre par des galeries. Chacune des autres faces de l'enceinte particulière s'ouvre par un gopoura de même style que celui de la face orientale, mais sans passages latéraux. (Le gopoura se compose d'une porterie, d'un vestibule et d'une tour décorative.) Quelquefois l'entrée principale est reliée au temple par une chaussée dallée ou une passerelle ; exemples : Angkor-Vat et Baphuon (1).

Quelques monuments s'élèvent en galeries concentriques et étagées posées sur des soubassements dont la hauteur double d'étage en étage. Aux angles des galeries supérieures se dressent des tours plus ou moins hautes dominées par une tour centrale dressée à l'intersection des axes de l'étage supérieur et sous laquelle se trouve le sanctuaire. Exemples : Angkor-Vat, Baphuon, le Bayon, etc. Les étages sont séparés par des cours de proportions très variables.

D'autres monuments, beaucoup plus nombreux, n'ont pas le même relief ; leurs galeries et les cours sont sur un même plan horizontal.

On remarquera que nous donnons le nom de " temple " à tous les édifices cités jusqu'à présent pour les besoins de notre exposé. Cela est intentionnel, bien que cette appellation contrarie ce qu'ont dit plusieurs auteurs qui crurent pouvoir attribuer à quelques constructions, qui ne ressemblaient pas exactement aux autres, une destination qu'elles ne méritaient pas. Ainsi Moura voit, dans les deux édifices qui se trouvent à l'est de la place centrale d'Angkor-Thom, derrière les tours de limonite, des palais réservés aux ambassadeurs étrangers. M. Aymonier ne se prononce pas catégoriquement, mais paraît admettre l'idée des indigènes qui placent là les anciens magasins royaux. D'autres auteurs ont fait du Phimeanakas un palais royal. En vérité, tous les monuments du groupe d'Angkor ont un caractère religieux qu'il convient de leur conserver. A notre avis, toutes ces constructions, sans aucune exception, sont des temples.

Les habitations particulières étaient beaucoup moins importantes. Le roi, les princes, les guerriers, les hommes libres, en un mot toute la population des villes habitait dans des maisons plus ou moins vastes et confortables, construites vraisemblablement en bois et couvertes certainement en tuiles (2). Les innombrables tessons de tuiles et débris d'argile cuite que l'on rencontre le long des avenues d'Angkor-Thom fournissent, sur le mode de couverture des habitations, une indication qui ne saurait être négligée. Le terrain libre

(1) Prononcez : Bap'ouon, en faisant sonner l'*n*.

(2) Cependant Tchao Jou-Koua dit en parlant du Cambodge : " Les mandarins et le peuple construisent leurs maisons en entrelaçant des bambous et les couvrent de chaume. Seul le roi fait faire son habitation en pierres taillées. "

d'Angkor-Vat, c'est-à-dire toute la partie circonscrite par l'enceinte et que n'occupait pas le temple, était également habité. Des tuiles de divers modèles et des épis de faîtage se rencontrent partout en quantités innombrables et prouvent que non seulement les maisons particulières étaient couvertes en tuiles, mais encore, à en juger par la perfection du travail, que les briquetiers de l'époque savaient donner aux toitures le plus d'élégance possible. Les croquis ci-contre reproduisent une tuile de bordure et un épi trouvés dans le dégagement de l'avenue dallée d'Angkor-Vat. On voit par ces deux types que le goût de la décoration s'étendait autrefois aussi bien aux habitations des simples mortels qu'aux splendides demeures des divinités.

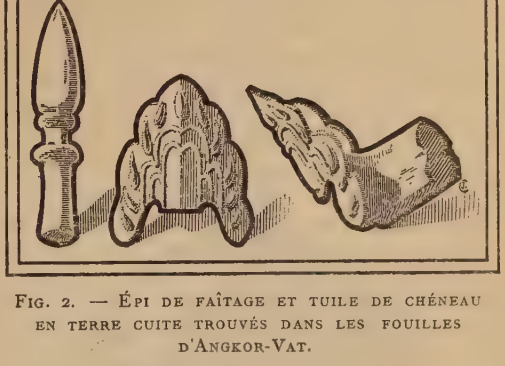


FIG. 2. — ÉPI DE FAÎTAGE ET TUILE DE CHÉNEAU EN TERRE CUITE TROUVÉS DANS LES FOUILLES D'ANGKOR-VAT.

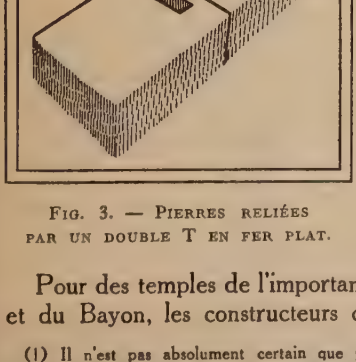


FIG. 3. — PIERRES RELIÉES PAR UN DOUBLE T EN FER PLAT.

EMPLOI DES MATÉRIAUX.

La limonite est employée dans les monuments anciens du Cambodge pour toutes les parties d'infrastructure, les soubassements de certains édifices et les murs d'enceinte. On la trouve apparente, nue ou décorée de moulures, mais le plus souvent elle est couverte d'un revêtement de grès.

Pour des temples de l'importance d'Angkor-Vat (1), du Baphuon et du Bayon, les constructeurs ont dû élever, pour constituer une

(1) Il n'est pas absolument certain que pour Angkor-Vat les constructeurs n'aient pas utilisé une petite colline naturelle ; cependant c'est peu probable et, dans tous les cas, l'assise de limonite est importante, comme l'ont prouvé quelques sondages exécutés dans les cours du massif central et dans la cour du deuxième étage, avant réparation du dallage.

assise assez forte, de véritables collines de limonite. Tous les blocs étaient taillés sur leurs six faces aussi soigneusement que possible et superposés ou juxtaposés sans la moindre parcelle de mortier. Les quelques vides qui se présentaient étaient hourdés au sable. Sur ce premier travail, déjà considérable, venait s'appliquer un revêtement ou un dallage de grès, puis, à chaque étage, s'élevaient les portiques et les galeries. Les pierres de grès étaient quelquefois appareillées au moyen de doubles T en fer plat, encastrés dans les blocs à lier (rares exemples) ou par des doubles T en pierre qui ne résistaient pas longtemps.

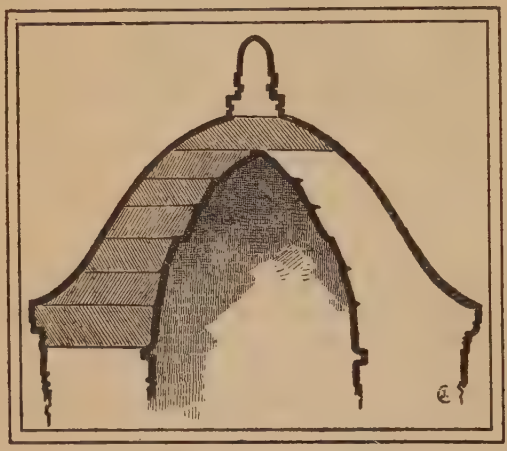


FIG. 4. — VOÛTE CAMBODGIENNE (COUPE).

Ici, il ne nous paraît pas superflu de faire remarquer que, si les constructeurs d'Angkor se sont montrés architectes de talent et décorateurs incomparables, ils ont fait preuve, en matière de construction, d'un manque absolu de technique. D'abord ils ignoraient la formule de l'arc et ont élevé leurs toitures, fort gracieuses du reste, par le procédé d'encorbellement, qui a pour moindre défaut de limiter la largeur des galeries (1). Ensuite ils n'ont pas su trouver un moyen pratique et solide de fixer les petites toitures en demi-voûte des vérandas. Mais cela ne serait rien s'ils n'avaient commis la faute bien plus grave de construire les tours et la plupart des murs par tranches verticales (2), au lieu d'adopter le système qui consiste à faire chevaucher les pierres en croisant les joints. Cette

(1) Notons, à ce propos, que les Grecs n'ont pas adopté la voûte et que les Égyptiens ne l'ont employée que rarement. Au contraire les Assyriens ont construit des voûtes et des coupoles et sont même les premiers à avoir appliqué ces formules, qui se sont transmises aux Lydiens puis aux Étrusques et enfin à Rome (S. Reinach, *Histoire générale des arts plastiques*).

(2) Cette faute est commune à tous les peuples d'Extrême-Orient : Chinois, Annamites, Khmers, Chams, Javanais (Indication de M. H. Parmentier).

erreur est la cause principale de la ruine des tours du Bayon et de tant d'autres parties qui seraient restées intactes si elles avaient été bien construites. On comprend aisément que, dans une tranche verticale, la simple poussée d'une racine agissant sur un bloc jettera par terre toutes les pierres qui se trouvent au-dessus. Dans le système à joints croisés, le bloc se déplacera et même pourra tomber sans entraîner dans son déplacement ou dans sa chute les pierres qui le dominent. On est donc étonné de voir des architectes qui ont su dresser des plans compliqués et mener à bien une des œuvres les plus colossales qu'un peuple ait accomplies, ignorer les principes élémentaires de la construction. Ce que l'on vient de lire n'infirme pas, bien entendu, ce que nous avons dit au sujet des actes de vandalisme qui restent la cause dominante de la destruction de la plupart des monuments cambodgiens.

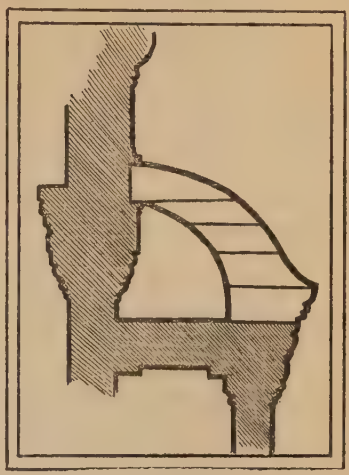


FIG. 5. — DEMI-VOÛTE DE VÉRANDA (COUPE).

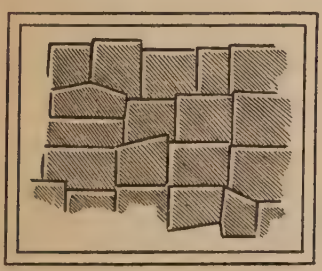


FIG. 6. — APPAREIL FRÉQUEMMENT RENCONTRÉ DANS LES MURS D'ANGKOR.

La pierre de grès, avant sa mise en place, était rodée, polie comme une table de marbre sur les lits et les joints, c'est-à-dire sur toutes les parties à mettre en contact avec les pierres voisines. Ce travail de polissage sur des millions de blocs exigeait un nombre d'ouvriers que l'on ne peut guère évaluer. La face tournée vers l'intérieur était simplement dégauchie, de même que le parement externe. Plus tard, les ouvriers traçaient sur la face apparente les grandes lignes des moulures et les taillaient dans le vif. L'ensemble était poncé et les artistes venaient à leur tour dessiner les ornements des moulures, des chapiteaux, des socles, des pilastres, des dômes,

des linteaux, des frontons, en un mot de toutes les parties à décorer, pendant que d'autres dessinateurs esquissaient à la pointe de l'outil les figures des bas-reliefs. Enfin les sculpteurs entreprenaient leur interminable besogne.

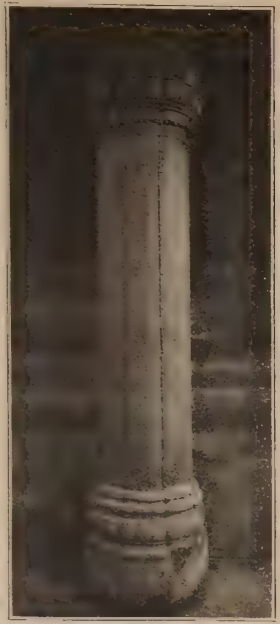
Le bois a été utilisé seulement pour les plafonds, les vantaux des portes et, plus rarement, comme poitrails. Il en reste encore des fragments qui témoignent que les décorateurs d'Angkor travaillaient le bois aussi adroitement que la pierre.

En ce qui concerne la mise en place des matériaux à des hauteurs souvent considérables, il n'est pas autrement certain que les constructeurs aient installé des échafaudages compliqués, excepté pour les tours et les galeries. Quand on examine de près les soubassements de quelques monuments, on s'aperçoit que les pierres sont posées par *assises réglées*, bien nettes, et comme le remplissage en limonite s'élevait probablement en même temps que le revêtement de grès, les ouvriers avaient toujours, pour manœuvrer, une surface plane sur laquelle il leur était facile de rouler les matériaux mis à leur portée au moyen d'un simple plan incliné. Pour les galeries et les tours, c'était une autre affaire, et là l'échafaudage s'imposait ; mais le bois était abondant ; la forêt voisine en fournissait tant qu'on en pouvait désirer.

TEMPS NÉCESSAIRE A LA CONSTRUCTION DES MONUMENTS D'ANGKOR.

Cette question se pose, mais ne se résout pas. D'ailleurs, bien qu'il y ait entre les monuments du groupe des différences d'âge allant jusqu'à plusieurs siècles, aucun n'a été terminé. Les temples les plus anciens comme ceux de Prah-Khan d'Angkor, de Ta-Prohm et d'Angkor-Thom sont restés aussi inachevés qu'Angkor-Vat, qui est peut-être le plus récent des monuments de la bonne époque (1). Certaines parties ne demandaient plus que quelques coups d'outil pour être terminées ; d'autres sont restées à l'état d'ébauche (intérieur des entrées est, nord et sud d'Angkor-Vat ; intérieur des édicules voisins de la chaussée dallée), et l'on sent que les ouvriers ont abandonné leur besogne brusquement et partout à la fois. Les causes

(1) Au sujet de la date d'Angkor-Vat, nous voudrions être plus affirmatif, mais il nous manque la preuve indiscutable que seule une inscription peut apporter. Nous nous contenterons donc de dire que notre opinion, basée sur des observations techniques nombreuses, est qu'Angkor-Vat doit être le dernier construit de tous les édifices d'Angkor et peut-être de tout le Cambodge. D'après M. G. Coedès, les limites extrêmes entre lesquelles a pu être construit le temple d'Angkor-Vat sont 1050 et 1170 A. D.

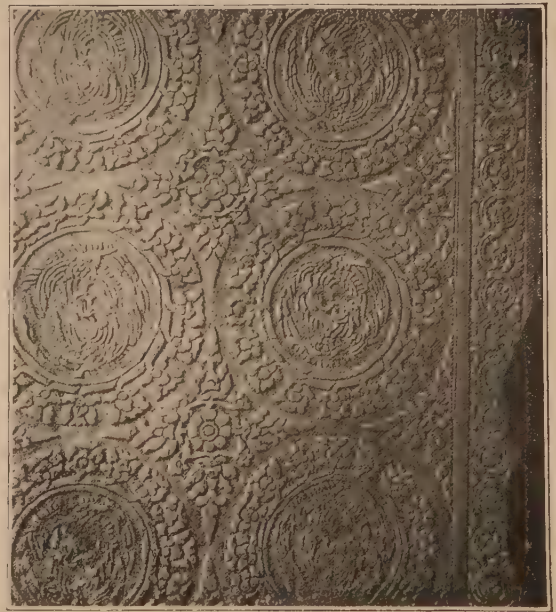


ANGKOR-VAT.
COLONNE DU PERRON D'HONNEUR.

ANGKOR-VAT.
INTÉRIEUR D'UNE VÉRANDA.

ANGKOR-VAT.
STATUE DE RAHOU.

ANGKOR-VAT. — MOTIF DÉCORATIF DE CHAMBRANLE ;
FLEURS ET FEUILLES ENTOURÉES D'UN CERCLE.



ANGKOR-VAT. — MOTIF DÉCORATIF DE CHAMBRANLE ;
PERROQUETS COMBATTANT.

de cet arrêt restent à déterminer. Nous émettrons l'hypothèse d'une révolte générale ou d'une panique.

LES DEUX CULTES EN HONNEUR A L'ÉPOQUE D'ANGKOR.

Si les principaux monuments dus à l'initiative des conquérants cambodgiens s'élevaient à la gloire des dieux de l'Olympe brahmanique, quelques chapelles plus modestes étaient nettement, et à la même époque, affectées au culte du Buddha (*doctrine du Nord*). Nous en trouvons de nombreux spécimens contenant encore des statues bouddhiques. Ces chapelles se présentent toutes sous l'aspect de terrasses non couvertes, élevées sur un soubassement paramenté de grès et bordées d'une corniche en encorbellement qui supportait une élégante balustrade.

Ainsi nous constatons que les maîtres du pays faisaient preuve d'une grande tolérance religieuse en permettant à deux cultes bien différents de cohabiter à l'abri des mêmes remparts. Et ceci confirme ce que nous avons vu dans le résumé historique, à savoir que sous plusieurs règnes le Bouddhisme était florissant, presque à l'égal du Brahmanisne. Du reste, les ruines de Prah-Khan (province de Kompong-Svai) fournissent un exemple de l'association des deux cultes : la balustrade qui s'étend de chaque côté des ponts d'accès est du même style que celle que nous voyons à Angkor-Vat et ailleurs, mais sous le déploiement des têtes du Naga se trouve, sculptée dans le même bloc, une petite figure du Buddha accroupi ; et une inscription du XI[e] siècle gravée sur la porte d'un sanctuaire du même monument invoque à la fois Çiva et le Buddha.

BRAHMANISME.

Principe : " Toute action produit des fruits qu'il faut manger. " L'acte qui développe ses conséquences est comparé à un fruit qui mûrit.

Les dieux. — Les dieux sont des êtres finis, des portions du système existant d'un univers périssable. Ils ont un corps soumis à la dissolution, une âme soumise à la même nécessité d'absorption finale dans l'âme suprême. Ils mangent réellement les oblations qui leur sont faites. Ils subissent des pénitences, ont des passions et des affections.

Trimûrti. — La substance universelle voulant créer pour son

divertissement les phénomènes de l'Univers prit la qualité d'Activité (Rajas) et devint Brahmâ, le Créateur. Dans le deuxième stage de cette évolution, elle prit la qualité de Bonté (Sattva) et devint Vishnou, le Conservateur. Dans le troisième, elle prit la qualité d'Obscurité (Tamas) et devint Çiva, le Destructeur.

Ces trois manifestations divines (Trimûrti) sont finies et obéissent à la loi de dissolution générale. Elles répondent aux trois moyens de salut : les Actes (Karman), la Foi et l'Amour (Bhakti), la Science spirituelle (Jñâna).

Brahmâ. — Créateur du monde. Rien de populaire, presque pas de culte. Dans l'Inde, on ne rencontre que très rarement des temples dédiés à Brahmâ.

Dans Angkor-Thom, on voit les quatre visages de ce dieu (Caturmukha = 4 faces) au-dessus de toutes les portes de l'enceinte et sur toutes les tours du Bayon, mais il est possible que le sanctuaire de ce temple ait contenu la statue d'une autre divinité et que les têtes de Brahmâ n'aient été aussi souvent reproduites que parce qu'elles se prêtaient admirablement à la décoration des tours.

Iconographie. — Quatre visages, quatre bras tenant : le Véda, un rosaire, un vase sacrificiel ou un pot à aumônes, une cuiller de sacrifice. Il chevauche une oie dorée (hamsa). Il siège souvent sur un lotus qui s'élève du nombril de Vishnou couché sur les eaux. Sa çakti est Sarasvatî (1).

Vishnou. — Il a pour fonction spéciale la conservation de l'univers.

Iconographie. — Quatre bras. Attributs : massue, conque et disque. Il a pour çakti Lakshmî. Sa monture est Garouda (2). On le représente aussi flottant endormi dans l'Océan sur une feuille de lotus ; de son nombril sort une longue tige de lotus, dont la fleur sert de siège à Brahmâ.

Vishnou a dix incarnations : le poisson, la tortue, le sanglier, l'homme-lion, le nain, Râma à la hache, Râma-Chandra (le héros de Râmâyana), Krishna (le dieu noir), le Bouddha ; la dixième incarnation ne se produira qu'à la fin de l'âge kali. On retrouvera quelques-uns de ces avatars dans la description des bas-reliefs d'Angkor-Vat.

Çiva. — Dieu de la destruction, mais comme la mort mène à une

(1) Voy. plus loin la définition des çakti.
(2) Oiseau fantastique : tête d'oiseau ou quelquefois de tigre, buste et bras d'un homme, des ailes, arrière-corps d'un tigre, cuisses couvertes d'écailles.

nouvelle vie, c'est aussi une divinité génératrice adorée sous la forme du phallus (Linga) entouré souvent de l'emblème femelle (Yoni). Il est aussi représenté sous la forme humaine en compagnie de sa çakti, Pârvatî ou Durgâ. Il porte, en guise de cordon brahmanique, un serpent et un collier de têtes de mort. Sa monture est un taureau blanc (Nandin). Ses emblèmes : trident, peau de tigre. Le trident est seul représenté dans les bas-reliefs d'Angkor.

Sous le nom de Mahâdeva, il est figuré nu, les cheveux nattés, vivant en ascète dans une forêt, enseignant aux hommes, par son exemple, la pénitence et la méditation (1).

On le représente encore dansant le tândava, avec de multiples bras qui l'entourent comme une auréole.

Çakti. — Les divinités brahmaniques ont une double nature : immobile, active. Cette dernière est appelée çakti. En somme, la çakti est le symbole de l'énergie active de la divinité.

Iconographie. — Les çakti sont souvent représentées, sous une forme de femme, à côté de leur époux. Quand elles sont seules, on les reconnaît aux attributs du dieu qu'elles personnifient. Ainsi nous trouvons au Cambodge de nombreuses statues de Pârvatî sous l'aspect d'une femme debout sur un socle qui porte en relief des cornes de taureau (2), simplification de la monture de Çiva.

Divinités secondaires du Brahmanisme et génies. — *Indra.* — Il trône dans son ciel avec sa çakti, Çacî. Il se transporte dans son char conduit par Mâtali, ou monte l'éléphant Airâvata. Il était autrefois considéré comme un des dieux de la guerre.

Ganéça ou *Ganapati.* — Conducteur des ganas, chef de la suite de Çiva. Il est le maître des obstacles parce qu'il sait les créer et les écarter. Sa monture est un rat. Ganéça est le dieu à tête d'éléphant.

Kâma ou *Kâmadeva.* — Dieu de l'amour. Son épouse est Rati. Ses armes : un arc de canne à sucre, des flèches de fleurs. Sa monture : un perroquet.

Skanda ou *Kârttikeya*, fils de Çiva ; dieu de la guerre. Sa monture est le paon, oiseau guerrier. Ce dieu est d'une éternelle jeunesse.

Kubera. — Primitivement esprit terrestre gardant les trésors souterrains, puis dieu de la richesse. Nain et difforme, il réside sur le mont Kailâsa, dans l'Himalaya. Il commande aux Yakshas.

(1) La statue dite du " roi lépreux " qui se trouve à Angkor-Thom est sans doute une représentation de Çiva sous sa forme d'ascète.

(2) Quand le socle est orné d'une tête de buffle, ce n'est plus de Nandin qu'il est question, mais du démon-buffle, Mahishâsura, dont Pârvati fut victorieuse.

Gandharva. — Le *Veda* parle d'un Gandharva découvreur et gardien du Soma céleste. Les Gandharvas sont en grand nombre dans le ciel d'Indra. Ce sont des demi-dieux habiles à la musique et au chant et s'adonnant aux plaisirs amoureux.

Apsaras. — Demi-déesses inséparables des Gandharvas (1), comme étaient inséparables les satyres et les nymphes, les tritons et les Néréides. Elles étaient primitivement les divinités des eaux célestes et sont devenues les servantes d'Indra, qu'elles réjouissent par la musique et la danse. Elles séjournent dans le Nandana, jardin voisin de la capitale du royaume d'Indra. Leurs palais d'or sont au bord de la Gangâ céleste. Elles représentent les houris du paradis indien et sont la récompense des morts pieux et braves (2).

On trouve une délicate frise d'apsaras dans la partie haute de la scène du barattement à Angkor-Vat.

Kinnaras. — Demi-dieux à tête de cheval ; musiciens du ciel d'Indra, quelquefois comptés parmi les Gandharvas.

Câranas. — Sont aussi des musiciens célestes.

Siddhas. — Demi-dieux possédant des pouvoirs surnaturels, notamment celui de voler dans les airs.

Vidyâdharas. — Génies de l'air qui habitent l'Himalaya à la suite de Çiva et sont doués d'un pouvoir magique.

BOUDDHISME.

Le Buddha (3) naquit vers 560 avant Jésus-Christ à Kapilavastu, dans le royaume de Koçala. Kapilavastu appartenait à la famille noble des Çâkyas, vassale des rois de Koçala. D'après la coutume des nobles, cette famille ajoutait à son nom celui d'une ancienne famille de rishis (grands saints), les Gautamas. D'où le Buddha, dont le nom personnel est Siddhârta, est aussi appelé Gautama. Il fut élevé dans des exercices guerriers et instruit dans les arts et les sciences. Il se maria et eut un fils, Râhula.

Tandis que Çakyamuni vit dans les plaisirs, il rencontre un vieillard, un lépreux, un cadavre et un moine. Résolution de quitter le monde. Fuite nocturne.

Il visite d'abord Râjagrisha, capitale du royaume de Magadha, et est instruit dans la sagesse brahmanique par deux maîtres : Arâda et

(1) Inséparables en poésie, mais dans la sculpture cambodgienne et notamment dans les bas-reliefs d'Angkor, les Apsaras sont toujours représentées sans les Gandharvas.
(2) Analogie avec les Walkyries qui devenaient les épouses des Norses morts courageusement.
(3) Tous les *u* des mots sanscrits se prononcent *ou*.

Udraka, mais n'est pas satisfait de leur enseignement. Il va dans les forêts d'Uruvilvâ accompagné de cinq ascètes. Ses compagnons le quittent. Il se rend ensuite à Gayâ, nommé après lui Bodhgayâ, et,

FIG. 7. — CARTE DU GROUPE D'ANGKOR DRESSÉE EN 1908 PAR LE LIEUTENANT BUAT, GÉODÉSIEN, ET LE LIEUTENANT DUCRET, TOPOGRAPHE.

assis sous l'arbre de la Bodhi (Banian), il devient Buddha, " illuminé ". Deux marchands lui rendent hommage. Çâkyamuni se prend à douter que l'humanité comprenne et accepte sa doctrine ; il veut renoncer à la prêcher. Brahmâ descend du ciel et le prie de répandre la science du salut. Il s'y résout, va à Bénarès, où il retrouve les

cinq compagnons qui l'avaient jadis abandonné et prêche, dans le Bois des Gazelles, les quatre saintes vérités : la douleur, la cause de la douleur, la suppression de la douleur, le moyen de supprimer la douleur. Les cinq moines adhèrent à sa doctrine. Il retourne à Uruvilvâ et convertit mille ascètes brahmanes. Il se rend ensuite à son point de départ, Râjagrisha, dont le roi Bimbisâra le reçoit avec respect et se convertit. Le Buddha prêche à l'orient de la vallée du Gange, dans les pays de Koçala, Kâci, Magadha. Il touche rarement la partie occidentale. Jamais Çâkyamuni ne prétendit porter seul le titre de Buddha ni ne réclama un culte. Il enseignait que d'autres sages avaient existé avant lui.

Doctrine. — Pessimisme philosophique. Point de départ : la vie est un mal. But : la délivrance. — " *Comme la mer immense est pénétrée d'une seule saveur, la saveur du sel, ainsi cette doctrine est pénétrée d'une seule saveur, celle de la délivrance.* " La racine du mal est l'ignorance des quatre vérités. Un des principaux préceptes est la Bonté. Autre précepte : la Méditation. — " *Quand au ciel le nuage orageux fait résonner son gong, quand des torrents de pluie remplissent le chemin des airs et que le moine, dans une grotte de la montagne, s'adonne à la méditation, il ne peut goûter une joie plus haute. Quand au bord des torrents parés de fleurs, couronnés du diadème diapré des forêts, il est assis joyeux dans le recueillement, il ne peut goûter une joie plus grande.* " Mais la vertu principale est la sagesse qui détruit l'ignorance et mène à la délivrance.

Ce qui caractérise surtout le Bouddhisme, c'est une tendre bienveillance envers toutes les créatures animées, même nuisibles.

DENIS FRÈRES
D'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 2,500,000 piastres

VINS DE TABLE
LES GRANDS CRUS
de BORDEAUX et de BOURGOGNE

CHAMPAGNE Vve CLICQUOT-PONSARDIN
Le premier champagne du monde

TABAC ET CIGARETTES DU GLOBE

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE
TRANSPORTS TERRESTRES ET FLUVIAUX

C. R. CORNIER

Bureaux : N° 9 Rue Catinat
Entrepôt : En face des Messageries Maritimes

Transit - Douanes - Déménagements
Service Bagages

CORRESPONDANTS : FRANCE ET ÉTRANGER

Seul Concessionnaire des Transports Militaires

Angkor :
Grand escalier central du 3e étage

Angkor :
Central stairs ; third floor

(**$**. 1.) qui se subdivise en cent cents. Elle valait 2 frs. 30 environ, avant la guerre. Son cours actuel suit celui de la livre sterling.

DÉBARQUEMENT ET EMBARQUEMENT. - Les paquebots des Messageries Maritimes s'amarrent aux appontements spéciaux de la Compagnie.

On trouve toujours, à proximité des appontements, des taxis-autos, des voitures et des pousse-pousse. On y trouve aussi des coolies pour la manipulation des bagages.

HOTELS. - Il est prudent de retenir ses places à l'avance dans les hôtels de Saïgon, au besoin par télégramme, de l'escale précédente.

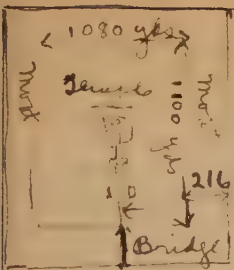
but it now follows the value of the pound sterling.

LANDING AND EMBARKATION. - The Messageries Maritimes steamers come alongside the wharves of the Company.

Taxi-cabs, carriages and rickshaws are always to be found near by, also coolies for the manipulation of baggages.

HOTELS. - It is advisable to book accomodation in the Saigon Hotels in advance, if need be by telegram from the preceding port of call.

Average Charges in the Hotels. In the principal Saigon Hotels, the charge is generally **$ 7.00** per day for complete board.



III

ANGKOR-VAT (1)

APERÇU D'ENSEMBLE. || MASSIF CENTRAL : SOUBASSEMENTS ; ESCALIERS ; VESTIBULES ; COURS SUPÉRIEURES ; PARTICULARITÉS. || DEUXIÈME ÉTAGE. || LE PRÉAU COUVERT. || LES BIBLIOTHÈQUES. || PREMIER ÉTAGE : LA COUR ; ASPECT GÉNÉRAL DE LA GALERIE DES BAS-RELIEFS ; PORCHES ET VESTIBULES D'ACCÈS ; LES BAS-RELIEFS. || LE PERRON D'HONNEUR. || LA TERRASSE DE POURTOUR ET LES BASSINS. || L'AVENUE DALLÉE ET SES DEUX ÉDICULES. || LES ENTRÉES OCCIDENTALES. || LE FOSSÉ ET LA CHAUSSÉE TRAVERSIÈRE. || LES PORTES SECONDAIRES DE L'ENCEINTE.

APERÇU D'ENSEMBLE.

Dans ses grandes lignes, le temple d'Angkor-Vat donne l'impression d'un temple assyrien. — " Les vastes monuments assyriens, nous dit M. S. Reinach, étaient composés de salles rectangulaires et de longs corridors entourant une série de cours intérieures. Nous savons peu de chose sur les temples assyriens, sinon qu'ils affectaient la forme de pyramides à degrés surmontées d'une chapelle où était l'image du dieu (2). " Ces quelques lignes sont une description résumée d'Angkor-Vat. Nous allons trouver, en effet, des salles rectangulaires et des galeries étagées entourant des cours intérieures ; puis, au sommet de l'édifice, une *cella* qui abritait la statue de la divinité. L'analogie ne s'arrête du reste pas là, puisque nous savons que les constructeurs assyriens couvraient de bas-reliefs les grandes surfaces de leurs temples, ainsi qu'en ont usé les décorateurs d'Angkor avec les murs pleins des galeries. — Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce court préambule qu'Angkor-Vat procède de l'architecture assyrienne, ou, si l'on adopte cette conclusion, il vaut mieux la garder pour soi de crainte de rester seul de son avis.

Si nous nous arrêtions à ce paragraphe, notre ébauche serait peut-être insuffisante pour donner un premier aperçu d'un temple qui est non seulement le plus vaste du groupe d'Angkor, mais aussi le mieux

(1) *Angkor* est une corruption du mot sanscrit " Nagara " : capitale. — *Vat* est un mot cambodgien qui signifie " pagode ". Son origine est incertaine.
(2) S. Reinach, *Apollo*, Hachette, 1907.

conservé. Nous allons donc examiner d'abord assez rapidement ses traits principaux pour permettre aux visiteurs de comprendre le plan du monument, et nous reviendrons ensuite sur chacune des parties séparément.

Un fossé de 200 mètres de largeur s'étend autour d'Angkor-Vat et l'isole comme une île au milieu d'un lac. Dans sa partie occidentale (c'est par ce côté que l'on arrive au temple), le fossé est traversé par une chaussée dallée. Dans l'orientation opposée, cette chaussée est remplacée par une simple levée de terre. Au nord et au sud, la douve est libre, mais elle ne devait pas, sans doute, rester dans cet état, et l'on peut supposer que le projet primitif prévoyait, sur les quatre côtés, une chaussée analogue à celle que nous rencontrons à l'ouest.

Entre la douve et le mur d'enceinte règne une berme, sorte de chemin de circulation d'une trentaine de mètres de largeur.

La chaussée dallée conduit directement à l'entrée occidentale de l'enceinte. Une entrée de dimensions beaucoup plus restreintes est ouverte au centre de chacune des autres faces. Angkor-Vat est donc pourvu de quatre entrées, mais deux seulement sont praticables, puisque les chaussées nord et sud n'existent pas. Le mur suit le mouvement du fossé à la largeur de la berme et ne s'interrompt que dans la partie centrale de ses quatre faces pour faire place aux portes d'entrée et aux galeries qui les accompagnent,

Après avoir franchi la porte occidentale de l'enceinte, on descend sur une avenue dallée qui est le prolongement de la chaussée jetée sur le fossé. Elle passe entre deux petites constructions et conduit à une terrasse qui fait le tour du temple.

Nous poursuivons toujours notre marche en allant de l'ouest à l'est, c'est-à-dire en suivant le grand axe du monument. — Sur la terrasse de pourtour, à quelques mètres du point terminus de l'avenue dallée, s'élève une vaste plate-forme cruciale précédée d'un escalier. A la suite de cette plate-forme se trouve le porche de l'entrée principale de la première galerie. Ici, nous sommes au premier étage, au vestibule de la galerie que nous appellerons, dans la description de détail, la *galerie des bas-reliefs*.

Disons dès maintenant que les galeries étagées d'Angkor-Vat sont inscrites (1) avec déplacement au bénéfice de la partie occi-

(1) C'est-à-dire que l'une est entourée par l'autre à la distance d'une cour. Nous ne trouvons pas d'autre terme, et celui que nous employons ne nous satisfait pas. Ces galeries ne sont pas concentriques par le fait qu'elles s'étendent plus d'un côté que de l'autre et que, par conséquent, elles ne peuvent avoir un centre commun.

ANGKOR-VAT. — ENTRÉES OCCIDENTALES : ENCADREMENT DE PORTE.

ANGKOR-VAT. — DÉCORATION DES VESTIBULES DES ENTRÉES OCCIDENTALES : BAYADÈRE.

ANGKOR-VAT. — DÉTAIL D'UN CHAPITEAU ET D'UNE ARCHITRAVE.

ANGKOR-VAT. — RINCEAUX DÉCORATIFS SUR UN PIÉDROIT.

dentale ; ce qui revient à dire que, par rapport à l'axe qui passe par les portes nord et sud, tout ce qui est à l'ouest s'étend davantage que ce qui se trouve à l'est.

L'entrée principale du premier étage communique par un escalier de quelques marches avec le préau couvert composé de galeries croisées au milieu desquelles sont aménagés quatre bassins.

Une porte ouverte dans la galerie nord du préau couvert donne accès dans la cour (1) qui sépare la galerie des bas-reliefs de celle de l'étage supérieur. Le préau communique avec la cour par une deuxième porte percée dans le mur de fond de la galerie sud ; mais l'ouverture de cette baie est depuis longtemps obstruée par des statues.

Dans la cour du premier étage se dressent, aux angles nord-ouest et sud-ouest, deux petites constructions que l'on désigne sous le nom, bien hypothétique, de "bibliothèques".

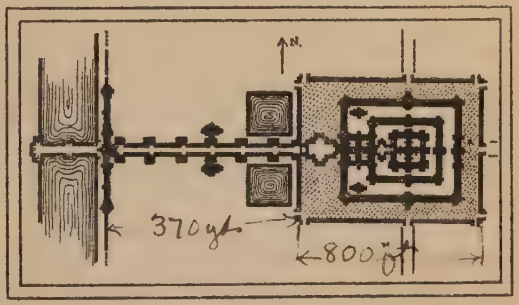


FIG. 8. — TEMPLE D'ANGKOR-VAT (PLAN).

La galerie centrale du préau (axe est-ouest) correspond par un escalier à trois paliers avec la galerie du deuxième étage qui circonscrit une grande cour dallée et supporte, sur chacun de ses angles, une tour fortement endommagée. Le vestibule central de la galerie du deuxième étage (ouest, toujours) se trouve au niveau d'une passerelle cruciforme qui le relie à l'escalier d'honneur du massif central et fait communiquer deux édicules disposés symétriquement à une vingtaine de mètres l'un de l'autre.

Le grand escalier conduit au massif central, qui se compose d'une galerie de pourtour supportant une tour conique sur chacun de ses angles, de quatre cours dallées et de galeries croisées aboutissant à un sanctuaire placé sous le dôme de la tour centrale qui domine tout l'édifice.

(1) Certains auteurs désignent cette cour sous le nom de "cloître". Nous ne lui avons pas conservé cette appellation qui pourrait aussi bien s'appliquer à la cour du deuxième étage également entourée de galeries et ne différant de la première que par ses dimensions et son dallage de grès.

Tels sont les éléments principaux de la composition d'Angkor-Vat. Ces quelques données nous permettent d'avoir une impression d'ensemble que nous allons compléter par une visite plus détaillée. Mais, avant de poursuivre cette description, l'auteur, qui désire guider les gens en leur évitant d'inutiles fatigues, se permettra de leur donner un conseil : il faut toujours commencer la visite d'Angkor-Vat par le massif central, parce que, de ce point culminant, on se familiarise très vite avec le plan du temple, ce qui permet de se diriger plus tard, sans erreur, au gré de sa fantaisie.

MASSIF CENTRAL.

Soubassement. — Escaliers. — Dans la cour du deuxième étage, que nous visiterons plus tard, s'élève le soubassement du massif central, forte assise à base carrée, de 75 mètres de côté, sur laquelle se détachent les saillies de nombreux escaliers, et dont la hauteur totale est de 13 mètres. Ce soubassement se divise en trois gradins ; il est décoré de fortes moulures chargées d'une ornementation un peu précieuse.

Douze escaliers, deux à chacun des angles et un dans la partie médiane de chaque face, soit trois de chaque côté, partent de la cour du deuxième étage et gravissent le soubassement. Tous ces escaliers aux marches trop étroites sont à peu près impraticables, sauf l'escalier d'honneur, qui empiète plus que les autres sur la cour et dont l'inclinaison est de 45°. Les rampes s'interrompent par de larges paliers étagés sur lesquels étaient posés autrefois des lions décoratifs qui ont disparu, emportés par quelque fournisseur de musée.

Porteries ; vestibules. — L'escalier d'honneur placé au centre de la face occidentale aboutit à un porche supporté par quatre piliers carrés hauts de 3m. 50. Les escaliers centraux des autres faces atteignent un porche du même style, mais d'une saillie moindre accusée seulement par deux piliers. Les porches précèdent un vestibule de forme cruciale mesurant 9 mètres sur 7, flanqué à droite et à gauche de deux petites pièces d'un niveau plus bas. De grandes baies font communiquer le vestibule avec les chambres latérales. L'ensemble est éclairé par des fenêtres à balustres. Les fermetures intérieures n'existent plus ; elles se composaient autrefois de portes en bois, dont on retrouve encore quelques traverses ouvragées finement. Les vestibules commandent les galeries d'axe ; les pièces latérales se prolongent en contre-bas par les galeries de pourtour.

Les escaliers d'angle aboutissent à un petit vestibule accompagné de deux pièces minuscules (2 mètres × 2 mètres).

Galeries. — Une galerie règne tout autour du massif central, qui se présente en plan sous la forme d'un carré de 60 mètres de côté. Nous avons donc, en réalité, à la périphérie du carré, quatre galeries se joignant à angle droit sous les tours et s'interrompant, dans leur partie centrale et aux angles, par les vestibules. La galerie de pourtour prend jour extérieurement par des fenêtres à balustres. Elle est soutenue sur la face intérieure (en regard des cours) par des piliers carrés de forme légèrement pyramidale (44 centimètres à la base, 38 à l'attache du chapiteau) et s'accompagne en contrebas, sur tout son parcours, d'une petite galerie latérale à piliers également carrés, mais de hauteur et de section plus faibles que les précédents. Cette véranda fait, sans interruption, le tour des cours même le long des vestibules dont elle accuse les différences de largeur et de niveau par des ressauts verticaux et horizontaux correspondant aux différentes hauteurs et largeurs des pièces. Ces différences sont également indiquées par les toitures dont les voûtes et les pignons s'étagent en stricte correspondance des plans horizontaux de la galerie.

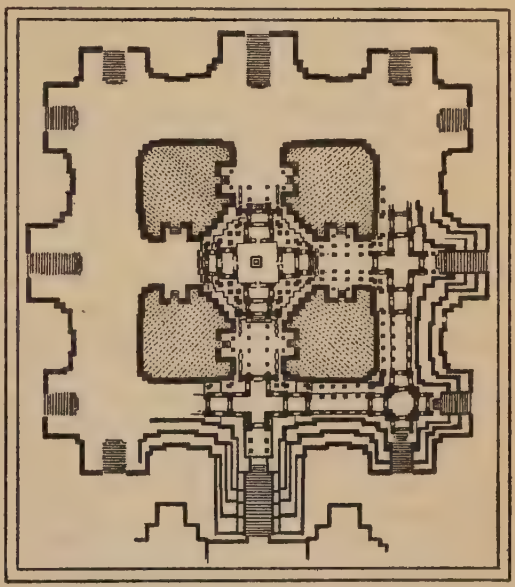


FIG. 9. — ANGKOR-VAT. — PLAN DU MASSIF CENTRAL (D'APRÈS FRANCIS GARNIER).

Les pignons des galeries et ceux des demi-voûtes des vérandas sont de ce style immuable que les constructeurs d'Angkor ont pro-

digué dans tous leurs monuments : le Naga polycéphale relevant en gracieux acrotère l'éventail de ses têtes, dressant les ondulations flammées de son arête dorsale et encadrant dans une ogive aux courbes molles un sujet central sculpté sur la partie verticale des pignons. Il faut remarquer que les têtes du Naga sortent de la gueule ouverte d'un makara (1).

Des moulures d'un relief accusé courent en bordure des toitures, dont les voûtes en encorbellement sont traitées extérieurement dans la forme de tuiles demi-rondes et sont décorées d'un motif que les mousses masquent en partie. Disons que le dommage causé aux toitures par les mousses est largement compensé par les colorations variées qu'elles répandent sur la pierre, surtout à l'époque des pluies.

Du centre des galeries de pourtour partent d'autres galeries qui déterminent les axes du massif central et conduisent au sanctuaire. Elles sont flanquées de chaque côté d'une galerie latérale présentant, dans sa partie centrale, un ressaut dans lequel est taillé un escalier de quelques marches qui commande les cours. Cette saillie est couverte d'une petite toiture reposant sur deux piliers. Une restauration malheureuse a été entreprise en cet endroit par les indigènes ou les bonzes : quelques-uns des piliers carrés qui manquaient aux portiques ont été remplacés par des colonnes rondes empruntées à la plate-forme située devant l'entrée ouest de la galerie du premier étage. Une autre colonne posée horizontalement tient la place d'un linteau disparu. On sent encore la main des bonzes dans le murage des deux vérandas qui flanquent la branche occidentale de la galerie établie sur l'axe est-ouest.

Remarquons ici que les étrésillons reliant les petits et les grands piliers des galeries de pourtour ne sont pas brisés comme ceux que nous rencontrerons aux étages inférieurs. Cela prouve simplement que les constructeurs ont particulièrement soigné les fondations du massif central qui avaient à supporter l'énorme poids des tours et qu'il n'y a pas eu d'affaissement.

Décoration des galeries. — Les motifs décoratifs sont identiques dans les galeries placées à la périphérie et dans celles qui aboutissent au sanctuaire. La demi-voûte des vérandas est plafonnée de fleurs de lotus sculptées, en faible relief, dans la pierre ; les piliers et les étrésillons portent la décoration dont ils sont revêtus partout : fleurettes,

(1) Le véritable Makara est un poisson à trompe d'éléphant. Il a été stylisé par les artistes cambodgiens de différentes façons, et la trompe s'est transformée tantôt en serpents sortant de la gueule ouverte du monstre, comme nous le voyons ici, tantôt en tête d'oiseau.

ANGKOR-VAT. — INDIGÈNES TRAVAILLANT A LA RESTAURATION DE LA CHAUSSÉE DALLÉE.

ANGKOR-VAT. - INDIGÈNES TRAVAILLANT A LA RESTAURATION DE LA BALUSTRADE DE LA CHAUSSÉE DALLÉE.

ANGKOR-VAT.
FACE D'UNE TÊTE DE BALUSTRADE.

ANGKOR-VAT.
PROFIL D'UNE TÊTE DE BALUSTRADE.

ANGKOR-VAT. — CHAUSSÉE TRAVERSIÈRE : TÊTE DE BALUSTRADE
(NAGA SOUS TROIS ASPECTS).

fleurons, moulures. Au-dessus des grandes colonnes, l'entablement s'orne d'une frise de danseuses faiblement indiquée — partie probablement inachevée. La corniche supérieure soutenait un plafond en bois dont il ne reste rien. Les chambres des vestibules paraissent achevées, mais peut-être l'entablement que nous voyons, à peine dégauchi, au-dessus de la première corniche ne devait-il pas rester dans cet état. L'encadrement des portes et des fenêtres est fortement mouluré ; les faces internes du chambranle sont tapissées de fleurs. On voit sur les murs des vestibules, au-dessus d'une bordure de tapisserie, un motif qui se répète à l'infini dans tous les temples du Cambodge : danseuses encadrées d'une ogive fleurie. Il est très possible que cette frise, qui semble être restée à l'état d'ébauche, ait été destinée à un relief plus accentué, dans le genre de celui que nous rencontrerons pour un sujet pareil sur les murs de l'entrée occidentale de l'enceinte. — Au-dessus des fenêtres des galeries de pourtour, la partie pleine du mur est décorée de fleurs d'un faible relief.

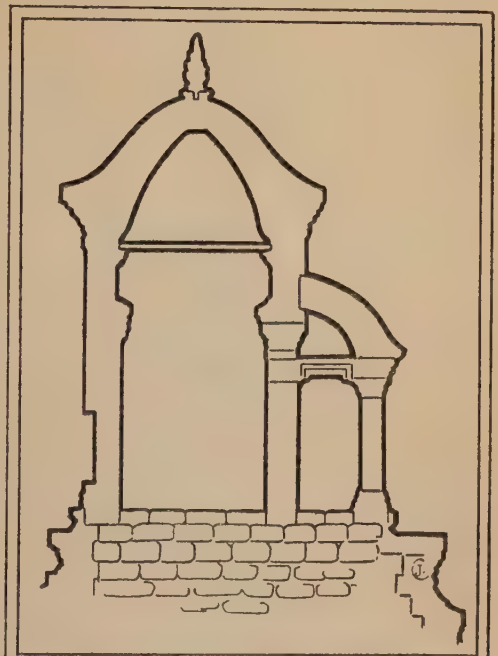


FIG. 10. — GALERIE CAMBODGIENNE (COUPE).

De nombreuses figures de *tévadas* (1) sont sculptées sur les murs

(1) *Tévada* (prononciation cambodgienne du sanscrit *devatá*, " déité ") : figure de femme ; coiffure variant à l'infini, buste nu orné de bijoux, jupe courte couvrant le bas du ventre et les cuisses ; les poignets et les chevilles sont cerclés d'anneaux, de même que le haut du bras ; une des mains tient habituellement une fleur ou un bouton de lotus.

des vérandas entre les fenêtres et dans tous les angles. Ces tévadas, qui sont ce que les décorateurs d'Angkor ont le plus mal exécuté, se détachent sous des rinceaux dont l'élégance et la belle facture viennent en dédommagement des fautes de plastique commises dans les images de femmes. — A l'extérieur, c'est-à-dire en regard de la cour dallée du deuxième étage, la partie pleine des murs est couverte d'une tapisserie représentant une infinité de petits personnages dans des cadres agrémentés de fleurs. A remarquer là aussi de nombreuses tévadas sculptées sur le mur des vestibules.

Les balustres des fenêtres sont semblables à ceux que nous rencontrons à des milliers d'exemplaires dans les monuments cambodgiens. Ils sont d'abord façonnés au tour, pour la forme générale, et terminés ensuite à l'outil par des gorges longitudinales et des fleurettes.

Le sanctuaire. — Au point d'intersection des galeries d'axe, sous le dôme de la grande tour, se place le sanctuaire qui contenait la divinité dédicatoire du temple d'Angkor-Vat. Ce sanctuaire se compose d'une *cella* centrale précédée de quatre petites chambres, une sur chaque face, ouvertes sur les cours par des fenêtres à double garniture de balustres et, sur les galeries, par deux baies rapprochées disposées en tambour et commandées chacune par un escalier de quelques marches. L'état d'usure de ces marches prouve que d'innombrables fidèles se rendaient autrefois au sanctuaire vénéré. Les portes de la *cella* sont encadrées de pilastres à section polygonale dont il ne reste plus que des fragments. Le linteau des quatre portes est dans un état de conservation parfait.

Nous croirions volontiers que le dôme de la grande tour centrale abritait à l'époque des brahmanes la statue de Çiva (1). Le culte çivaïte était, en effet, de beaucoup le plus en honneur, et il serait étonnant que le plus grand des temples élevés aux dieux de la Trimûrti ne fût pas dédié à la divinité la plus honorée.

Les cours. — Le massif central comprend quatre cours carrées disposées en contre-bas des galeries. Elles sont pavées de dalles de grès et pourvues de caniveaux d'écoulement qui permettent l'évacuation des eaux de pluie. On voit à l'extérieur du massif, sur la partie plane du deuxième gradin du soubassement (face occidentale, partie droite), une tête de lion, gueule ouverte, qui est une gargouille de

(1) Le sanctuaire a été ouvert et fouillé en Juin 1908. On y a trouvé des statues bouddhiques et quelques rares fragments d'images brahmaniques. Au centre, s'élève encore un grand socle en partie brisé sur lequel était autrefois la divinité.

caniveau. Un autre spécimen du même genre a été retrouvé dans la cour du deuxième étage où il était tombé.

Les tours. — Aux angles des galeries de la périphérie s'élèvent quatre tours identiques. Au centre exact du massif, à l'intersection des galeries, se dresse une cinquième tour qui domine de 65 mètres (1) l'ensemble et couvre de sa masse le sanctuaire. En voici la composition, qui se répète en réduction dans les tours d'angle : un soubassement de 2 mètres de hauteur ; une petite véranda étagée suivant le mouvement indiqué par les différents plans horizontaux du tambour et de la petite pièce qui précèdent sur chaque face la *cella* centrale ; au départ de chacune des galeries d'axe, deux hautes toitures superposées et à frontons verticaux intéressent également les avant-corps du sanctuaire et se lient à la tour ; puis, le développement par gradins de la tour elle-même qui se présente, en coupe, sous l'aspect d'un cône renflé dans la partie basse. Les gradins sont en saillie fortement marquée sur l'élévation verticale et diminuent progressivement de hauteur en se rapprochant du sommet. Ils supportent des antéfixes,

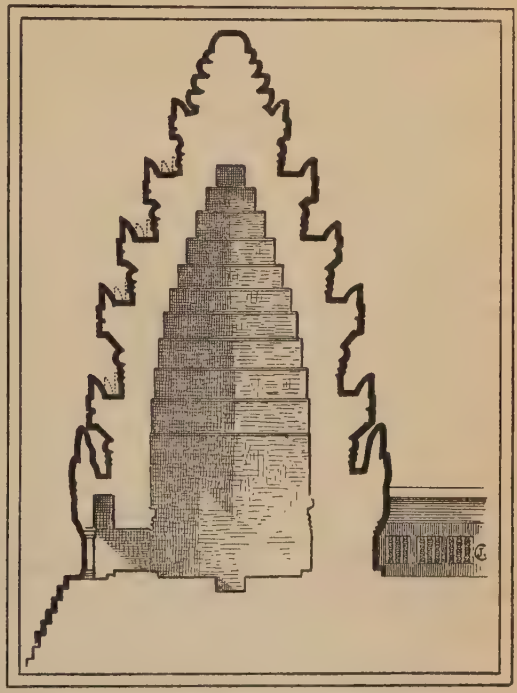


FIG. 11. — TOUR CAMBODGIENNE (COUPE).

(1) Hauteur prise de l'avenue dallée qui relie l'enceinte occidentale au temple.

pierres non scellées de forme pointue ou ogivale. Ces antéfixes sont pour la plupart inachevés ; ceux qui ont été terminés représentent des garoudas ou des personnages divers encadrés du Naga.

Les tours affectent assez exactement l'aspect d'un bouton de lotus ; mais ce ne doit pas être là l'idée qui fit adopter leur forme, car nous trouvons au sommet de la flèche une véritable fleur de lotus épanouie.

Nous avons dit que les tours d'angle empruntent le gabarit de la tour centrale. Cependant elles diffèrent de cette dernière par leur hauteur, qui est inférieure d'au moins 10 mètres, et par leur base moins développée.

Le couronnement des cinq tours est percé d'un trou carré assez profond dans lequel venait évidemment se placer quelque chose, hampe de drapeau ou d'oriflamme, ou un attribut quelconque. A notre avis, la flèche des tours portait le trident de Çiva, et notre supposition se trouve fortifiée par un panneau des bas-reliefs de la galerie extérieure du Bayon qui donne le dessin presque exact des tours d'Angkor-Vat avec, au sommet, le trident. Nous savons très bien que la fondation du Bayon est antérieure à celle d'Angkor-Vat, mais rien n'indique que le bas-relief en question n'a pas été exécuté plus tard, alors que les tours d'Angkor-Vat étaient déjà construites (1), et rien non plus ne dit que les constructeurs n'avaient pas, avant la création d'Angkor-Vat, l'idée d'édifier un temple dont ils nous donnaient graphiquement par avance une idée générale. Quoi qu'il en soit, nous trouvons sur les murs du Bayon une reproduction des tours d'Angkor-Vat assez fidèle pour inspirer naturellement l'idée d'une relation entre cette image et les tours du grand temple.

Lorsque le visiteur se trouvera dans la cour du *deuxième étage*, il remarquera les magnifiques frontons des portes situées sous les tours, au-dessus des escaliers d'angle. Les reliefs sont ici parfaitement conservés, surtout ceux qui se trouvent aux angles nord-est et sud-est.

Particularités. — Nous noterons ici, pour ne plus y revenir, que sur la crête de toutes les galeries d'Angkor-Vat existaient des épis

(1) Les bas-reliefs du Bayon sont inachevés ; par conséquent, leur exécution s'est poursuivie longtemps après l'inauguration de ce temple, et Angkor-Vat était construit que les artistes travaillaient encore aux bas-reliefs du Bayon. — Il est évident que bien des réserves sont à faire en face de cette hypothèse, qui ne s'appuie, en somme, que sur une idée personnelle ; mais on peut dire que, si le bas-relief du Bayon n'est pas une représentation d'Angkor-Vat, il nous donne tout au moins l'image d'un monument que les constructeurs d'Angkor connaissaient ou projetaient de construire.

Angkor-Vat. — Entrées occidentales : Détail de la décoration extérieure (tévadas, frise décorative, fenêtres grillées de balustres).

ANGKOR-VAT.
ENTRÉES OCCIDENTALES : STATUE DE VISHNOU.

ANGKOR-VAT.
DÉCORATION D'UN PIÉDROIT.

décoratifs qui ont partout été brisés. Les travaux de déblaiement exécutés dans la cour du deuxième étage ont fait retrouver des milliers de fragments de ces épis, mais pas un seul exemplaire complet. Ils représentaient, sur un petit socle, deux personnages adossés dans une pose de danse et sculptés à jour au milieu d'un cadre de volutes se terminant en pointe. La base était pourvue d'un tenon qui correspondait aux cavités creusées dans les pierres de faîtage qui couvrent encore aujourd'hui l'arête des toitures. Les épis mesuraient 0 m. 50 de hauteur et se trouvaient à 30 centimètres l'un de l'autre ; on peut donc calculer leur nombre d'après le développement total des toits : il approchait de dix mille.

On remarquera qu'au-dessous des piliers des vérandas la bordure du chéneau est percée d'un trou (1). Ce travail, mal fait, ne date certainement pas de la fondation d'Angkor-Vat, car à cette époque tout était soigné, même les détails les plus secondaires. Il est alors permis de supposer qu'à une date peut-être assez récente, mais qu'il est impossible de déterminer, les traditions locales n'en ayant pas conservé le souvenir, un vélum a été tendu sur les cours du massif central et que ses points d'attache étaient fixés à des crampons de bois ou de fer placés dans les trous en question.

On observera également, sur les tours, des plaques jaunâtres. A notre avis, les cinq tours du massif central ont reçu autrefois, sinon dans toute leur élévation, du moins dans certaines parties, un enduit de chaux ou de mortier peint d'une couleur vive. Les pluies torrentielles ont décoloré et désagrégé cet enduit, dont il ne reste plus que des traces.

Nous ne pouvons pas quitter l'étage supérieur d'Angkor-Vat sans jeter un coup d'œil sur la magnifique forêt qui couvre la région. Au loin, le Phnom-Bauk dresse son dôme régulier en avant de la ligne bleue des Phnom-Koulen et plus loin, par temps clair, on aperçoit la chaîne des Dang-Rek, dont le profil s'estompe à peine.

Pour se rendre compte de l'étendue et du plan d'Angkor-Vat, le visiteur n'a qu'à passer de portique en portique. Il dominera le temple et pourra en étudier l'ordonnance.

DEUXIEME ÉTAGE.

Le deuxième étage comprend, en gros, une cour (au milieu de

(1) Nous rencontrerons cette même particularité dans le préau couvert, autour des bassins.

laquelle s'élève le massif central que nous venons de visiter), une galerie pourtournante, deux édicules et une passerelle.

La cour est dallée de grès. Ses quatre côtés diffèrent par leur largeur. Il y a même désaxement de tout l'étage, puisque la partie nord mesure 16 m. 20 de largeur, tandis que la partie sud n'a que 13 mètres. On ne peut guère expliquer ce défaut de symétrie.

Édicules. — Dans le développement occidental de la cour qui, sur cette face, mesure 31 mètres, empattement des escaliers du massif central non compté, se trouvent deux édicules symétriquement disposés de chaque côté de l'escalier d'honneur et reliés par une passerelle. Ces deux constructions, un peu massives mais ne manquant pas d'une certaine élégance robuste, contiennent une pièce unique flanquée de deux petites galeries latérales très étroites. Les piliers carrés qui se trouvent à l'intérieur soutiennent une imposte percée de fenêtres basses et sur laquelle était posée la toiture aujourd'hui disparue. Chacun de ces édicules s'ouvre par quatre portes : une des portes donne sur la passerelle, une sur la cour, les deux autres (est et ouest) sur un perron jadis couvert d'un portique qui n'existe plus, sauf à l'est de la construction de droite ; encore ne reste-t-il en cet endroit que les piliers et les architraves. Les portes nord et sud s'encadrent de pilastres portant une décoration extrêmement soignée et de colonnettes dont on ne retrouve que des vestiges. L'édicule nord présente encore quelques restes de linteaux et des fragments de fronton.

Ces deux petites constructions s'élèvent sur un soubassement trapu de 1 m. 20 de hauteur et sont ornées extérieurement de fausses fenêtres à balustres. Aux angles supérieurs se détachent en forte saillie des têtes de Naga. Des figures de femme et une tapisserie de petits personnages décorent les murs pleins. Quatre escaliers de quelques marches, un sur chaque face, sont taillés dans le soubassement.

Par exception, ces deux édicules ne semblent pas être des temples et, vraisemblablement, nous avons là des logements de brahmanes ou les chambres de veille des prêtres de garde. On peut croire, en effet, que la divinité et surtout les trésors que contenait le sanctuaire n'étaient pas abandonnés pendant la nuit. Les portes du massif central et même toutes les portes du temple étaient sans doute fermées prudemment chaque soir, mais un surcroît de précautions n'était pas inutile. Dans tous les cas, la situation de ces petites constructions et leur degré d'habitabilité permettent de croire que quelqu'un y logeait.

La passerelle. — Sur la face ouest de la cour, nous rencontrons

une sorte de petit pont de forme cruciale qui relie le grand escalier à l'entrée centrale de la galerie du deuxième étage et fait communiquer entre eux les deux édicules que l'on vient de voir. Cette passerelle est établie sur une quantité de petites colonnes rondes et mafflues de 0 m. 60 de hauteur. De chaque côté du portique d'entrée, elle se poursuit en bordure de la galerie sur une douzaine de mètres. Une élégante balustrade en garnissait les bords ; aux extrémités des branches de la croix, les têtes du Naga se dressaient, enlacées par le Garouda. On a retrouvé la plupart des travées de la main-courante et quelques têtes endommagées, mais les dés de support ont presque tous disparu.

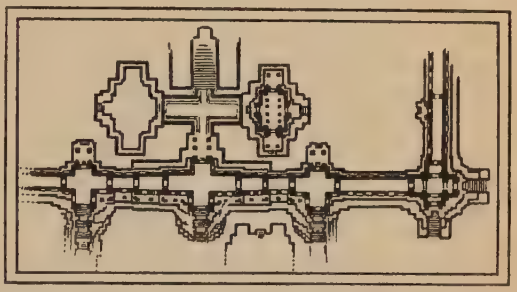


FIG. 12. — ANGKOR-VAT. — VESTIBULES OCCIDENTAUX DU DEUXIÈME ÉTAGE, ÉDICULES DE LA COUR DALLÉE, PASSERELLE ET ANGLE SUD-OUEST DE LA DEUXIÈME GALERIE (PLAN).

L'assemblage des éléments de la passerelle n'offre aucune résistance. Les pierres du platelage étant disposées dans le sens longitudinal ont nécessité la multiplication des supports, tandis que, si elles avaient été placées transversalement, une sur deux des colonnes intermédiaires aurait pu être supprimée et l'ensemble y aurait gagné en solidité. Pour une largeur de 3 m. 20, quatre colonnes sont utilisées, et ce n'est évidemment pas dans un but décoratif, puisque deux sur quatre sont invisibles.

Nous avons la conviction que cette passerelle n'était pas prévue dans le projet primitif d'Angkor-Vat et qu'elle a été placée, en cours de construction, pour réparer une faute de nivellement commise dans le dallage de la cour. Les eaux de pluie séjournent volontiers en cet endroit, et c'est apparemment pour éviter de se mouiller les pieds que les brahmanes ont fait construire ce pont. Mais une autre observation plus technique vient appuyer notre conviction : les degrés de l'escalier d'honneur et des escaliers des deux édicules aussi bien que ceux du portique ouest sont sculptés jusqu'aux dalles de la cour, comme l'on peut aisément s'en rendre compte en regardant sous

la passerelle aujourd'hui dégagée des terres qui s'y trouvaient autrefois. On remarquera que non seulement les marches existent, mais qu'elles sont décorées avec le même soin que si elles étaient apparentes. On observera également que le platelage vient s'appliquer sur une de ces marches, et l'on conviendra que, si la passerelle avait été comprise dans le projet primitif, les constructeurs auraient négligé de tailler des marches inutiles et de les décorer.

La galerie pourtournante. — Cette galerie circonscrit la cour du deuxième étage. Aux angles se dressent des tours du même style que celles du massif central. Elles sont ou très ruinées ou inachevées. De nombreux blocs provenant de ces tours ont été trouvés dans la cour, et d'autres sont restés à leur point de chute, sous le dôme de l'angle sud-ouest. Mais, si nombreuses que soient ces pierres, leur quantité est encore trop restreinte pour nous laisser supposer que les tours ont été construites complètement. Cependant, comme les gradins sont couverts de motifs décoratifs et que la décoration ne venait probablement qu'après l'achèvement du gros œuvre, il est possible que les tours aient été terminées puis détruites.

Extérieurement, la galerie est posée sur un soubassement de 7 mètres de hauteur construit au centre de la cour non dallée du premier étage. De nombreux escaliers établissent la communication entre la cour inférieure et la galerie. Nous en trouvons deux à chaque angle, au bas des tours, et un plus important, placé sous un porche couvert, au centre des faces nord, est et sud. C'est, en somme, la répétition de ce que nous avons vu à l'étage supérieur. Les frontons extérieurs des porches n'existent plus. Les piliers du porche nord sont dans un tel état de ruine que leur chute est imminente. Par contre, les portes donnant accès sous les tours d'angle sont assez bien conservées, et celles des angles sud-ouest et nord-ouest possèdent encore leurs frontons presque complets. Remarquer que la tour et les portes de l'angle nord-est sont infiniment plus endommagées que les autres.

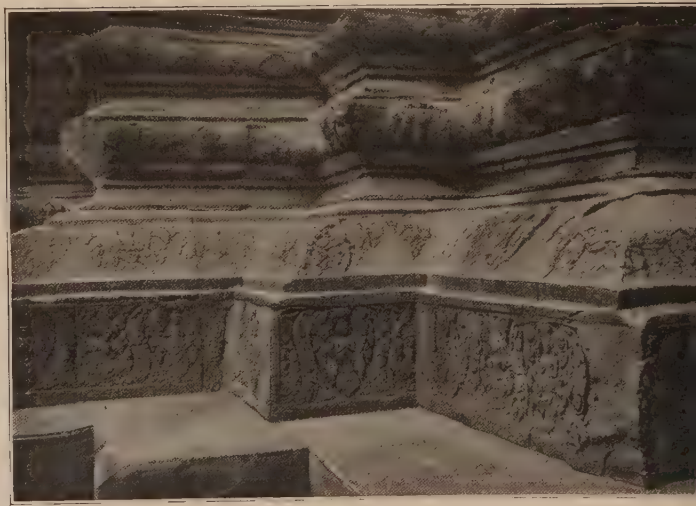
Le soubassement est uniforme sur ses quatre côtés, excepté dans la partie centrale de la face ouest, où il s'interrompt pour faire place au préau couvert. Sur cette face, l'aspect extérieur de la galerie du deuxième étage est complètement modifié par les éléments que nous rencontrerons en visitant le préau.

Le pourtour du deuxième étage se compose de quatre galeries se joignant à angle droit sous les tours et s'élargissant au centre de chaque face par des vestibules. Nous connaissons déjà cette disposi-

ANGKOR-VAT. — FAÇADE PRINCIPALE.

PL. II, PAGE 44.

ANGKOR-VAT. — STATUE EN BOIS
REPRÉSENTANT UN BONZE PRIANT.



ANGKOR-VAT. — BASE DU SOUBASSEMENT DU MASSIF CENTRAL.

tion pour l'avoir rencontrée au massif central. Ces quatre galeries ne sont éclairées que du côté de la cour dallée. Sur la face opposée, c'est-à-dire en regard de la cour du premier étage, elles sont bouchées par un mur plein décoré extérieurement de moulures et de fausses fenêtres à balustres.

Chacune des galeries nord et sud du pourtour communique avec la cour dallée par trois portes, ou plutôt par deux petites portes situées près des extrémités et par un porche central. La galerie de la face Est ne possède que le porche central, qui s'abrite sous un portique à deux piliers. Toutes les portes d'axe sont surmontées de très beaux frontons superposés ; les baies latérales s'encadrent d'un linteau soutenu par des colonnettes dont il reste encore quelques exemplaires et sont dominées par un fronton en parfait état posé sur des pilastres finement décorés.

La partie la plus importante de la galerie pourtournante est celle qui s'étend en façade principale (ouest) du massif central. Cette partie est presque complètement occupée par les trois vestibules d'entrée qui correspondent à trois porches : un grand porche central prolongé par la passerelle et faisant face à l'escalier d'honneur, deux porches latéraux débordant sur la cour dallée. Le vestibule central comprend trois pièces ; les vestibules latéraux n'en ont qu'une.

Les chambres des entrées occidentales s'éclairent sur la cour du *premier* étage et le préau couvert, tandis que du côté de la cour dallée le mur est plein, excepté dans la chambre centrale, où l'on trouve deux fenêtres. La même disposition d'éclairage se rencontre dans la galerie qui s'étend entre le vestibule de droite et la tour de l'angle sud-ouest. Cette galerie est ouverte sur la cour inférieure mais fermée sur la cour dallée. Quant à la galerie symétrique (celle qui aboutit à la tour nord-ouest), elle ne prend jour ni d'un côté ni de l'autre, mais seulement par deux petites portes extrêmes, et se trouve, par conséquent, dans une obscurité à peu près complète.

Le porche central (ouest) se distingue par la décoration très pure de ses pilastres. Dans le fronton, nous remarquons que quelques pierres non sculptées, ramassées dans les éboulis, ont remplacé des blocs perdus.

Dans les angles des galeries et sur le trumeau des fenêtres, du côté de la cour dallée et sur la face opposée (1), se rencontrent de nombreuses tévadas qui ne sont pas d'un galbe meilleur que celles de l'étage supérieur.

(1) En regard de la cour du *premier étage*.

Les toitures des galeries se trouvent dans un état de conservation presque parfait. Les pierres de faîtage ont seules été déplacées, mais comme elles existent au complet, il sera facile de leur faire reprendre l'alignement qu'elles doivent avoir.

Du côté opposé à la cour dallée, les vestibules occidentaux dominent le préau couvert et communiquent avec ses galeries par trois escaliers.

Sous les galeries du deuxième étage, on a rassemblé de nombreuses statues du Buddha et de Bodhisattvas (1), d'une facture plus que médiocre, mais qui ne manquent pas d'intérêt, car ces figures doivent être des portraits. En effet, l'usage s'était autrefois établi de portraicturer les rois et les princes, peut-être aussi les prêtres, sous l'aspect de divinités, et toute la galerie du deuxième étage est plus ou moins un musée d'effigies historiques dont les étiquettes ont disparu. Les deux statues les plus remarquables sont celles qui se trouvent dans la grande pièce du vestibule occidental. Ces deux figures datent de la bonne époque d'Angkor et sont taillées dans ce bois de koki (2) que l'on retrouve sous la forme de traverses au-dessus de certaines portes du temple.

LE PRÉAU COUVERT (3).

Nous appelons ainsi les galeries qui s'étendent dans le développement occidental du plan d'Angkor-Vat, entre les vestibules qui constituent l'entrée principale du premier étage et ceux de l'étage suivant. Ces galeries occupent un carré de 45 mètres de côté et enveloppent quatre superbes bassins aménagés dans les angles.

Parmi tous les monuments anciens du Cambodge, deux temples seulement possèdent un préau distinct, bien que compris dans la masse de la construction : Beng-Méaléa et Angkor-Vat.

Le préau d'Angkor-Vat est formé de deux galeries disposées en croix et flanquées de vérandas latérales. Celle de l'axe nord-sud aboutit à d'autres galeries pourvues dans leur partie centrale d'un passage qui conduit sous un porche dominant la cour du premier étage. Le passage du nord a des propriétés de résonance qui lui ont valu le nom de " chambre des échos ". Il ne faut voir dans ce phénomène qu'un effet du hasard.

(1) Bodhisattva : personnage destiné par sa sainteté à la dignité de Buddha.
(2) Koki est le nom cambodgien. L'auteur ignore le nom scientifique de cette essence.
(3) Le terme de " préau couvert " ne convient pas à souhait pour désigner la partie d'Angkor-Vat que nous décrivons. Celui de " galeries croisées " eût été préférable, et nous l'employons quelquefois dans le texte, mais nous l'avons écarté comme titre, parce que d'autres galeries croisées existent, ainsi que nous l'avons vu, au troisième étage.

Dans la partie occidentale du préau, une petite véranda longe les bassins. Elle est décorée de fausses fenêtres à colonnettes et, sur les trumeaux, de tévadas que les mains des visiteurs indigènes ont polies par endroits. A l'est s'élève le soubassement, chargé de moulures et de motifs décoratifs, de la galerie du deuxième étage. Les trois galeries orientées est-ouest sont reliées à l'étage supérieur par des escaliers à larges marches.

Entre les galeries, quatre bassins dallés et parementés de grès ont été aménagés. Chacun d'eux est pourvu d'un escalier que décoraient autrefois des lions placés sur le plat des rampes. Ces statues ont été brisées ou emportées. Les parois des bassins sont couvertes de moulures horizontales finement travaillées. L'eau que contenaient ces réservoirs servait très probablement aux ablutions purificatrices des fidèles.

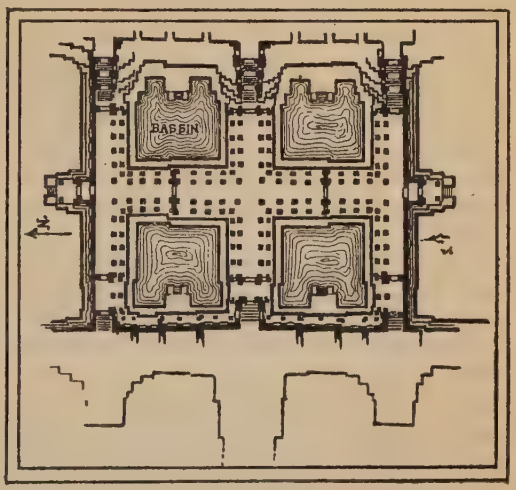


FIG. 13. — ANGKOR-VAT. — PLAN DU PRÉAU COUVERT ET DES BASSINS.

Le préau est une des parties les plus achevées d'Angkor-Vat, mais cependant son achèvement n'est pas absolument complet. Nous remarquons, entre autres détails, à la base de nombreuses colonnes, des figures à peine dessinées ; à la cimaise des murs pleins nord et sud, une frise de danseuses simplement tracée et, sur l'entablement dominant les piliers des galeries, on voit à certaines places que les décorateurs n'ont même pas eu le temps d'ébaucher leur besogne.

Chaque branche des galeries croisées est coupée par des portes libres avant d'atteindre les galeries nord et sud ou les escaliers de l'axe est-ouest. Au delà de ces ouvertures, la hauteur des

piliers, de l'entablement et de la voûte diminue, de même que celle des vérandas. Les galeries sont donc en deux parties de hauteur différente, et les constructeurs ont accusé extérieurement cette différence par une inégalité dans les plans horizontaux des toitures.

Les hauts piliers du préau ont reçu la décoration qui se rencontre le plus fréquemment dans Angkor-Vat : court chapiteau à gorges profondes accusant vigoureusement un motif de feuilles et de fleurs ; sur le fût, le relief très faible d'une draperie ou d'un rideau ; à la base, dans un écusson, une figure de brahmane en prière. La distance entre les grands piliers est de 3 m. 64 d'axe en axe ; la hauteur du fût dépasse 4 mètres.

Les piliers de la véranda ont un chapiteau identique à celui des grandes colonnes, mais leur base est différente. La véranda est couverte de la demi-voûte plafonnée de fleurs de lotus que nous connaissons déjà.

Les toitures des galeries se joignent en voûte d'arête et sont semblables à celles que nous avons observées aux étages supérieurs. A l'extérieur de l'entablement qui sépare la demi-voûte de la voûte se détache une frise de personnages (1) en prière du même dessin que les figures sculptées à la base des piliers, mais d'un modèle plus petit. Les pignons droits des toitures n'offrent aucune différence avec ceux qui se rencontrent dans les autres parties du temple, sauf dans le choix des sujets mythologiques, sujets supérieurement traités mais que la ruine n'a pas assez épargnés.

L'intérieur de l'entablement retient l'attention par sa belle exécution : frise de danseuses d'un relief fortement accusé et d'un assez bon dessin. L'architrave des grands piliers est décorée de lotus dans un cadre de fleurettes. Les tympans des portes libres présentent des sujets divers se rapportant tous à la légende de Vishnou. A remarquer, au-dessus des petites portes fractionnant dans l'orientation nord les vérandas de la galerie nord-sud, deux reliefs qui évoquent l'idée des travaux d'Hercule : à droite, un géant combattant le Naga ; à gauche, un autre géant soulevant un taureau. Par le fait, ce sont bien là des scènes de la légende héroïque de l'Hercule indien.

De chaque côté des portes qui se trouvent aux extrémités des

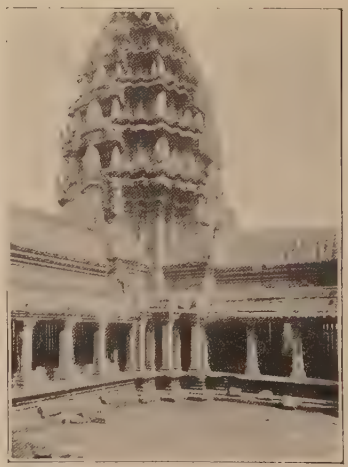
(1) Sans doute des brahmanes.

ANGKOR-VAT. — GRAND ESCALIER DU MASSIF CENTRAL.

ANGKOR-VAT. — UNE DES GALERIES D'AXE DU MASSIF CENTRAL (AU FOND, LE SANCTUAIRE).

ANGKOR-VAT. — ANGLE SUD-OUEST DU MASSIF CENTRAL.

ANGKOR-VAT. — BASE DE LA GRANDE TOUR DU MASSIF CENTRAL.



ANGKOR-VAT. — UNE DES TOURS D'ANGLE DU MASSIF CENTRAL

galeries, nous rencontrons des pilastres couverts d'une magnifique décoration : feuilles tournées en volutes autour d'un petit personnage et disposées en chevrons superposés.

A l'est des bassins s'élève le soubassement du deuxième étage, supportant la galerie et sa véranda. Les coins étagés situés dans la même orientation sont une pure merveille, autant par la composition architecturale que par l'exécution, et il faut avouer que, si les architectes d'Angkor ne connaissaient guère la technique de la construction, ils n'en réussissaient pas moins à mettre debout les projets les plus compliqués. Nous avons là une preuve du génie décoratif des constructeurs cambodgiens et la critique la plus sévère ne pourrait y découvrir une faute de goût ni même une faute de composition.

Sous la galerie qui longe au sud le préau, les bonzes ont rassemblé d'innombrables figures du Buddha parmi lesquelles aucune ne présente un intérêt même médiocre. Ces statues paraissent d'ailleurs assez dépaysées dans un temple que les dieux héroïques du brahmanisme habitaient autrefois.

Si les galeries croisées d'Angkor-Vat ne sont pas la partie la mieux conservée du temple, elles n'en sont pas non plus la plus ruinée, et seule la demi-voûte des galeries latérales a réellement souffert, mais les fouilles ont rendu au jour un certain nombre de pierres de toiture qui pourront être remises en place. Quant aux galeries elles-mêmes, nous les voyons presque intactes, et leur réparation ne demandera qu'un peu d'argent et de temps.

Pour en terminer avec ce chapitre, disons que les traces de couleur rouge qui maculent les entre-colonnements et les chapiteaux de quelques piliers du préau sont les restes d'une peinture qui ne date certainement pas de l'époque primitive. Ce badigeon a été appliqué assez récemment et ce qui prouve qu'il n'est pas ancien, quoi qu'en pensent certains auteurs, c'est qu'il n'intéresse que la surface des reliefs, alors que, si sa disparition partielle était due au temps, la teinte serait restée surtout dans les creux.

LES BIBLIOTHÈQUES.

Aux angles sud-ouest et nord-ouest de la vaste cour du premier étage s'élèvent deux constructions qui sont désignées, on ne sait pourquoi, sous le nom de " bibliothèques ". En réalité, rien n'indique que les prêtres d'Angkor aient réuni là leurs ouvrages sacrés qui ne s'y seraient guère trouvés à l'abri de la pluie, et il est probable que les deux petits édifices en question sont des chapelles.

Un haut soubassement supporte chacun de ces édicules qui, étant semblables, ne demandent qu'une seule description. — Le soubassement est pourvu de quatre escaliers (un dans la partie centrale de chaque face) dont les rampes à gradins se détachent en vigoureuses saillies. La construction emprunte une forme allongée et ne se compose que d'une pièce flanquée de galeries latérales éclairées par des fenêtres à balustres. Entre la demi-voûte de la véranda et la voûte de la galerie se trouve une imposte ajourée de petites ouvertures basses à colonnettes qui sont d'un effet très gracieux. C'est la présence de ces ouvertures, par lesquelles la pluie entre librement, qui nous fait douter que des livres précieux aient été conservés ici.

Aux extrémités de son grand axe (est-ouest), la construction est prolongée par un porche composé de quatre hauts piliers carrés supportant une toiture en encorbellement. La ruine de ces entrées est très avancée, sauf dans la partie orientale, où une bonne moitié de la voûte existe encore. Les linteaux et les frontons ont disparu.

Au nord et au sud s'ouvrent deux portes encadrées de moulures et de pilastres et surmontées d'un fronton en assez mauvais état.

Les pierres du soubassement et des rampes d'escalier ont été disjointes par la végétation ; quelques-unes sont tombées ; d'autres, en très petit nombre, ont disparu. Tout cela pourra être remis un jour en place, mais on ne saurait en dire autant de la couverture des porches, car la plupart des éléments de ces toitures n'ont pu être retrouvés.

En ce qui concerne la galerie proprement dite et ses deux vérandas latérales, la ruine est moins complète. L'intérieur est dallé assez régulièrement ; la toiture s'est conservée à peu près intacte ; les piliers sont en place.

PREMIER ÉTAGE.

La cour. — Après la visite des édicules décrits au chapitre précédent, on ne peut se dispenser d'une promenade dans la cour du premier étage, d'où l'on jouit d'une très belle vue sur plusieurs parties du monument. Nous avons déjà dit, dans l' " aperçu d'ensemble ", le motif qui nous a fait rejeter la dénomination de " cloître " employée par certains auteurs pour désigner ce vaste enclos.

On pénètre habituellement dans la cour par le tambour aménagé

dans la galerie nord du préau couvert, mais on peut également y arriver par un des nombreux escaliers qui descendent de la galerie pourtournante du deuxième étage.

La cour n'est pas dallée ; elle est simplement remblayée de terre au niveau de la base des soubassements qui l'entourent. Elle enveloppe, sur une largeur à peu près égale, trois côtés du deuxième étage, mais s'étend davantage sur la face occidentale. C'est dans cette orientation que se trouvent les " bibliothèques " et le préau couvert.

Galerie des bas-reliefs (*aspect général*). — Le premier étage d'Angkor-Vat se divise en huit galeries séparées par des vestibules centraux et des vestibules d'angle et composant une galerie pourtournante qui s'étend sur 215 mètres de longueur dans l'orientation est-ouest et 187 mètres dans la direction nord-sud. Elle a donc plus de 800 mètres de développement. Les portes centrales font face aux gopuras de l'enceinte et se trouvent par conséquent dans les axes du temple. L'ensemble est posé sur un soubassement de 3 m. 50, dont la partie supérieure est assez large pour permettre la circulation autour du monument.

Les huit galeries décorées de bas-reliefs sont accompagnées d'une véranda et se joignent aux angles sous de hauts vestibules. Leur composition est identique : une double colonnade à piliers carrés soutient la demi-voûte de véranda et la voûte ogivale ; cette dernière repose de l'autre côté sur un mur plein couvert des bas-reliefs que nous examinerons tout à l'heure. Immédiatement au-dessous de la voûte, se trouve une corniche qui supportait un plafond en bois (disposition rencontrée déjà plusieurs fois). L'aspect extérieur du premier étage est aussi puissant qu'harmonieux et devait l'être encore davantage avant la dégradation de certaines parties. Les quatre façades sont d'une ligne superbe, brisée au centre et aux angles par les ressauts des toitures et le débordement des porches.

L'état de conservation de tout le premier étage est assez bon, sauf en ce qui concerne les porches, qui, pour la plupart, ont été endommagés soit par les destructeurs du temple, soit par la végétation. Quelques vides dans la toiture sont également regrettables parce que, sur certains points, les eaux de pluie passent librement et laissent sur la pierre une humidité tenace qui a couvert de mousse une partie des bas-reliefs. Cinq ou six colonnes de la véranda ont disparu. Tous les étrésillons existent encore, sans exception, mais ils sont

brisés près des grands piliers. Cela tient à un affaissement dû au manque de solidité de l'assise.

Porches et vestibules d'accès. — Un vestibule central placé dans l'axe est-ouest du monument et deux vestibules latéraux occupent une forte partie de la face occidentale du premier étage. Ils comprennent en tout sept pièces, de longueur et de largeur inégales, disposées en enfilade et séparées par des portes à seuil élevé. Trois de ces chambres appartiennent à l'entrée principale. Les deux autres entrées n'utilisent qu'un passage en croix accompagné d'une toute petite pièce qui le relie au vestibule central.

Le passage d'honneur mesure 16 mètres nord-sud et 11 m. 50 est-ouest. Il est de forme cruciale, comme toutes les entrées des galeries d'Angkor-Vat. Un escalier le fait communiquer avec le préau couvert. Il s'accompagne, en avant de la ligne de façade, d'une pièce éclairée par six larges fenêtres. Cette pièce est elle-même précédée du porche central dominant de quelques marches le perron qui lui fait face.

Les vestibules latéraux sont de dimensions moindres, 10 × 7 mètres. Ils communiquent également avec le préau couvert par un large escalier. La pièce que nous trouvons en avant du vestibule central n'est pas répétée devant les entrées latérales, qui étaient autrefois précédées d'un simple petit porche dont on ne retrouve plus que quelques éléments : un seul pilier et une architrave au passage de droite (1). La saillie du soubassement des porches latéraux comporte un escalier à deux paliers dont les rampes supportaient des lions encore représentés par deux spécimens en place (escalier de droite).

La décoration intérieure des trois vestibules occidentaux est des plus sommaire et n'a du reste pas été terminée, excepté dans l'encadrement des fenêtres et les rinceaux dont les tevadas sont entourées. Nous trouvons ici, sur la face interne des chambranles des fenêtres, un motif décoratif, perroquets combattant, qui se représentera à la même place dans les vestibules de l'enceinte occidentale. — On distingue sur la surface pleine des murs des vestibules, à hauteur d'appui, l'esquisse d'une frise de danseuses. Dans les parties hautes, la corniche du plafond est achevée.

Les trois vestibules sont couverts de toitures étagées s'arrêtant, comme toutes les voûtes d'Angkor, par des pignons verticaux.

(1) Admettons dès maintenant que " droite " et " gauche " s'entendent par " à main droite " ou " à main gauche " en regardant le centre du temple.

ANGKOR-VAT. — COUR DU DEUXIÈME ÉTAGE, FACE SUD, AVANT LES TRAVAUX DE DÉGAGEMENT.

ANGKOR-VAT. — UN DES ÉDICULES SITUÉS DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE LA COUR DU DEUXIÈME ÉTAGE.

ANGKOR-VAT. — PARTIE OCCIDENTALE DE LA COUR DU DEUXIÈME ÉTAGE ET TOUR SUD-OUEST DU MASSIF CENTRAL.

ANGKOR-VAT. — PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA COUR DU DEUXIÈME ÉTAGE.

Répétons ici qu'on ne rencontre dans tous les monuments cambodgiens qu'un seule type de pignon.

Le porche central offre quelques beaux motifs de décoration, notamment sur les deux pilastres qui encadrent la porte d'axe.

Ce que nous venons de dire au sujet des vestibules occidentaux s'applique presque mot pour mot aux entrées des autres faces du premier étage, qui en sont la répétition simplifiée.

Les entrées nord et sud ne se composent que d'un seul vestibule établi dans l'axe du monument et précédé d'une pièce et d'un porche. Le passage central est flanqué latéralement de deux chambres. On voit que la disposition est la même que sur la façade principale, avec cette différence que l'entrée est unique au lieu d'être accompagnée de deux entrées latérales.

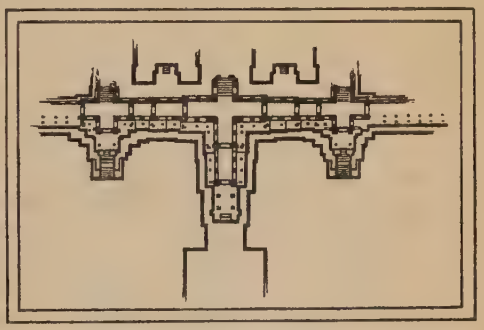


FIG. 14. — ANGKOR-VAT. — VESTIBULES OCCIDENTAUX DE LA PREMIÈRE GALERIE (PLAN).

Du côté oriental, la similitude est encore plus grande, puisque nous y trouvons trois vestibules précédés chacun d'un porche. Mais une particularité se présente ici : le porche central n'est pas pourvu d'escalier et s'arrête verticalement. Il est possible que ce soit là le montoir où venaient se ranger les éléphants pour prendre ou déposer les fidèles d'un rang élevé.

Les vestibules d'angle affectent la forme d'une croix grecque. Ils sont éclairés par six fenêtres carrées grillées de balustres. Leur communication avec la terrasse de pourtour est établie par deux porches semblables à ceux que nous venons de rencontrer en avant des entrées centrales.

Notons que les surfaces murales des vestibules des angles nord-ouest et sud-ouest sont couvertes de bas-reliefs, tandis qu'aux angles nord-est et sud-est les murs sont restés vierges.

LES BAS-RELIEFS.

Pour la visite des bas-reliefs, nous partirons de l'entrée d'honneur (face occidentale) et tournerons à main droite pour terminer par la galerie qui se trouve à gauche de notre point de départ.

Nous nous servirons, dans l'explication de ces scènes, des identifications proposées par Moura (1), M. E. Aymonier (2). M. G. Cœdès (3), et nous en présenterons nous-même quelques-unes.

Face occidentale (partie droite). — " La composition de cette galerie est inspirée de la légende du Mahâbharata. Elle représente une grande bataille entre les Pândavas et les Kauravas dans les plaines situées au nord de Delhi. Les simples guerriers de l'armée des Pândavas (4) sont coiffés d'un casque à large cimier, les Kauravas d'une coiffure conique que portent indistinctement les chefs des deux armées. A part cette différence de coiffure, les deux troupes ont à peu près le même type de figure et le même armement. Certains fantassins portent la cuirasse, d'autres des boucliers bombés (E. A.). " Le superbe alignement des combattants étonne un peu. Il est probable que la marche au pas et par files est de date assez récente, et l'on est surpris de rencontrer sur les murs d'Angkor des soldats partant en guerre au pas de parade. La vérité, c'est que nous avons là un procédé très commode employé par les dessinateurs cambodgiens pour mettre le plus possible de guerriers en ligne par la simple répétition du contour des personnages du premier plan.

La musique militaire, que nous savons remonter à la plus haute antiquité, est représentée dans cette galerie par quelques tam-tams sur lesquels des esclaves tapent à tour de bras. — Au bas du panneau, des morts et des blessés sont étendus. Les chefs sont nombreux ; ils se trouvent, suivant leur grade, sur des chevaux, des chars ou des éléphants. Les chefs principaux se distinguent par une stature sensiblement plus élevée que celle des officiers subalternes et des simples guerriers. Nous remarquerons, à ce propos, que le grandissement de la taille des héros et des chefs est une règle adoptée dans tous les arts primitifs, en Égypte, en Assyrie et dans les manuscrits romans.

(1) *Le Royaume du Cambodge*, Paris, 1883.
(2) *Le Cambodge*, t. III, Paris, 1900-1903.
(3) *Bulletin archéologique de l'Indo-Chine*, n° 2 de 1911.
(4) L'armée des Kauravas se trouve à gauche (Nord) du panneau, celle des Pândavas à droite.

" Le rang des chefs est, en outre, indiqué par le nombre des parasols et des éventails que des esclaves tiennent en main. Ainsi les deux commandants des armées ennemies doivent être des rois, ou tout au moins des personnages de sang royal, car nous les voyons accompagnés des insignes de la royauté : le *sên-tvan*, éventail emblématique de la toute-puissance, et le *chamar*, éventail concave ayant la même signification (E. A.). "

Une figure retient notre attention près de l'extrémité gauche de la galerie. C'est celle d'un chef mort, qui ne peut être que Bhîshma, le général en chef de l'armée des Kauravas. La multitude de flèches dont son corps est hérissé indique que ce guerrier fut vaillant parmi les vaillants. Il est entouré de personnages, ses parents, croyons-nous, à qui il dicte son testament philosophique en dix mille stances.

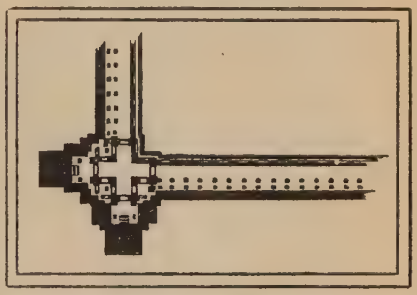


Fig. 15. — Angkor-Vat. — Plan d'un des angles de la galerie du premier étage.

" A part Bhîshma, on ne peut identifier avec certitude que le brahmane Drona et, du côté des Pândavas, le seul guerrier reconnaissable est Arjuna, grâce, du reste, à la présence, sur le timon de son char, d'un écuyer à quatre bras qui n'est autre que Krishna " (G. C.).

Notons que, si les guerriers qui peuplent cette galerie sont d'une académie peu étudiée, certains détails comme les casques, les armes et les chars, sont traités avec précision et fournissent des renseignements précieux sur l'appareil guerrier des armées de l'époque.

Angle sud-ouest. — Les huit panneaux des murs et les tympans sont couverts de bas-reliefs. Un des motifs les plus intéressants est celui du panneau situé à gauche de la porte sud. " On y voit la lutte des deux frères Bâli et Sougrîva, princes des singes, combattant pour la royauté. Bâli succombe atteint par la flèche de Râma, l'allié de Sougrîva. Au-dessous de la scène de combat est représentée la mort de Bâli, que nous voyons couché sur un lit de parade. Une guenon soutient la tête du prince simien. Un grand nombre d'autres guenons entourent l'illustre mort (E. A.). "

Nous attirerons l'attention du visiteur sur le magnifique panneau représentant deux jonques dont la proue figure une tête d'oiseau et dont la partie médiane est couverte d'un rouf à toiture crochue. Ces deux embarcations glissent à la pagaie sur une rivière dont les eaux calmes sont représentées par des ondulations au milieu desquelles nagent des poissons et des caïmans. Sous le rouf de la jonque du bas se tient une femme s'amusant avec un enfant et entourée de servantes. A l'avant, des pitres distraient par leurs chants et leurs danses les rameurs qui lèvent la tête pour les regarder. A l'arrière, nous voyons un combat de coqs (scène parfaitement dessinée). Sous le rouf de l'embarcation qui occupe la partie supérieure du panneau, se tient un personnage revêtu du costume royal.

Les deux jonques voguent côte à côte entre les deux rives d'un fleuve ; mais, comme les décorateurs d'Angkor ignoraient la perspective, ils ont déterminé les différents plans en les superposant. Il faut donc comprendre ce bas-relief ainsi : au premier plan, la berge représentée par des arbres ; immédiatement après, un peu d'eau donne du recul à la première embarcation qui occupe le plan moyen ; comme arrière-plan, nous avons la jonque du roi se détachant sur un fond de verdure. La signification du sujet n'est pas certaine.

Un autre panneau se rapporte à la légende de Krishna. La scène représente le dieu soulevant le mont Govardhana pour mettre à l'abri de l'orage déchaîné par le courroux d'Indra ses seize mille bergers et bergères ainsi que ses troupeaux et manifester, pour la première fois, sa puissance divine. Le personnage qui l'accompagne est probablement Balârana.

Le visiteur trouvera aisément le panneau en question, où les troupeaux de Krishna sont représentés par une quantité de taureaux. Le dieu soulève la montagne de la main droite et tient dans la gauche une houlette recourbée.

En face, nous avons la scène du barattement, que nous reverrons, dans des dimensions autrement importantes, sur le mur plein d'une des galeries orientales. Mais ici, malgré son format réduit, la scène est plus complète parce qu'elle nous montre, au-dessus de la tortue qui est le pivot du barattement, une tête de cheval et celle de Lakshmî. (On trouvera la légende dans la description de la galerie orientale, partie gauche.)

Un des sujets du même vestibule sud-ouest nous est expliqué par M. E. Aymonier dans les termes suivants : "C'est Râvana, le cruel roi des Rakshasas, se métamorphosant en caméléon pour s'intro-

ANGKOR-VAT. — INTÉRIEUR DES VESTIBULES OCCIDENTAUX DE LA GALERIE DU DEUXIÈME ÉTAGE.

ANGKOR-VAT. — INTÉRIEUR DE LA GALERIE DU DEUXIÈME ÉTAGE, PARTIE MÉRIDIONALE.

ANGKOR-VAT. — DÉCORATION DES MURS D'UN DES ÉDICULES SITUÉS DANS LA COUR DU DEUXIÈME ÉTAGE.

ANGKOR-VAT — PORTE D'UN DES ÉDICULES DE LA COUR DU DEUXIÈME ÉTAGE.

duire plus facilement dans le palais du dieu Indra, dont il doit séduire les femmes. " Le caméléon que nous apercevons passant sur la barre transversale d'une porte qui encadre Râvana a l'air d'un parfait crocodile, mais ce n'est qu'une faute de dessin et l'interprétation que M. E. A. a empruntée à Moura (*Royaume du Cambodge*, II, 315) peut être exacte, car nous voyons les femmes d'Indra venir en foule auprès de Râvana (1).

Le panneau qui regarde le bas-relief précédent représente le même Râvana, pourvu cette fois des dix têtes et des vingt bras que lui attribue la légende, faisant effort de tous ses muscles pour soulever une montagne sur laquelle Çiva est assis en compagnie de Pârvatî. Le dieu s'identifie facilement grâce au trident qu'un personnage voisin tient en main (2).

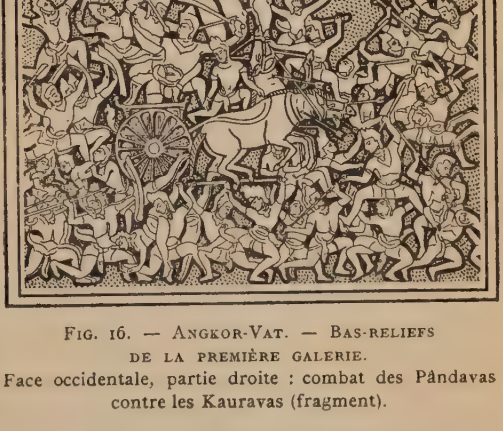


FIG. 16. — ANGKOR-VAT. — BAS-RELIEFS DE LA PREMIÈRE GALERIE.
Face occidentale, partie droite : combat des Pândavas contre les Kauravas (fragment).

Nous rencontrons encore, sans sortir du vestibule sud-ouest, un fragment de la légende de Kâma, le dieu de l'Amour. La scène s'ordonne ainsi : en haut du panneau, Çiva est assis sur une colline. Pârvatî se trouve auprès de lui ainsi qu'un autre personnage qui porte le trident, attribut du dieu. Dans le registre central, Çiva se retrouve, mais sous l'aspect d'un ascète enseignant sa doctrine à des

(1) Cependant nous serions heureux de savoir où Moura et M. E. Aymonier ont puisé cette anecdote qui n'a pu être retrouvée.

(2) M. G. Cœdès nous donne la légende : " Un jour, parcourant le Çaravana sur son char merveilleux, Râvana vit subitement le Puspaka s'arrêter, car il était arrivé au pied d'une montagne sur laquelle Çiva prenait ses ébats. Irrité, le Râkshasa saisit le mont dans ses bras et secoua le roc. A cet ébranlement, les Ganas tremblèrent et Pârvati embrassa Maheçvara. Alors Mahâdeva, le premier des dieux, de son orteil écrasa le mont comme en se jouant ; et il écrasa en même temps les bras de Râvana. "

Le bas-relief ne s'écarte du texte que sur un point : Çiva assis entre Pârvati et un personnage armé du trident, ne fait pas le geste d'appuyer le pied sur la montagne ; il est simplement assis " à l'indienne ".

brahmanes. Au pied de la colline, c'est-à-dire au bas du panneau, nous voyons Kâma bandant son arc. Devant lui un personnage est étendu sur le sol, la tête appuyée sur les genoux d'une femme. Voici l'explication de la scène et le résumé de la légende: Çiva étant le seul dieu qui eût résisté à l'amour, Kâma entreprit de le rendre amoureux et lui décocha une de ses flèches (1). (L'arc de Kâma est fait d'une tige de canne à sucre; la flèche est composée de fleurs et la corde d'abeilles se tenant par les pattes.) Çiva, furieux d'être dérangé dans ses pratiques ascétiques, reprit sa qualité divine et lança à Kâma un tel regard que le dieu de l'amour fut aussitôt réduit en cendres. C'est ce que traduit notre bas-relief. Le personnage étendu est Kâma mort, et la figure de femme qui complète la scène est la représentation de Rati tenant dans ses bras son époux. On conçoit qu'il était difficile de représenter un tas de cendres; aussi l'artiste a-t-il plus simplement reproduit le dieu sous sa forme humaine.

Le sujet qui se trouve sur le tympan de la porte nord du vestibule sud-ouest est emprunté au Râmâyana. Nous profiterons de cette occasion pour résumer ici une légende intéressante qui pourra servir à l'intelligence de plusieurs des bas-reliefs d'Angkor-Vat et à laquelle nous renverrons le lecteur toutes les fois qu'il y aura lieu.

Légende. — Il existait à Ayodhyâ (l'inexpugnable), dans l'Inde, un roi qui s'appelait Daçaratha et qui avait deux femmes. Il eut quatre fils. De la première femme nommée Kausalyâ, naquirent Râma (incarnation de Vishnou) et deux autres enfants : Lâkshmana et Çatrughna. De la deuxième femme appelée Kaikeyî naquit le quatrième fils, Bharata. De par son droit d'aînesse, Râma devait succéder à son père. Daçaratha étant devenu vieux et aveugle voulut installer Râma sur le trône, mais Kaikeyî s'y opposa en lui rappelant qu'il lui avait promis solennellement de lui accorder deux faveurs à son choix. En foi de quoi elle exigea, malgré la résistance du vieux roi, que son fils Bharata fût placé sur le trône et Râma banni dans la forêt. Ce bannissement dura douze ans. Avant de partir, Râma supplia Sîtâ, son épouse, de ne pas l'accompagner dans les bois où l'existence serait pénible; mais la douce Sîtâ ne consentit pas à abandonner son époux et le suivit en exil. Lâkshmana accompagna également son frère.

(1) Inutile d'insister sur l'analogie qui existe entre Kâma et Cupidon.

Râvana, roi de Lankâ (1), pays des Râkshasas (2), furieux contre Râma qui venait de tuer quatorze mille démons dans la forêt de Dandaka, résolut de se venger et d'enlever Sîtâ. A cet effet, il se transforma en ascète et gagna la forêt où Râma, son frère Lâkshmana et Sîtâ, vivaient dans une grotte ou sous une hutte de feuillages.

Mâricha, le compagnon de Râvana, prend la forme d'une gazelle couleur d'or qui excite le désir de Sîtâ. Pour complaire à sa femme, Râma se lance à sa poursuite et la perce d'une flèche (3). Frappé à mort, le Râkshasa reprend sa forme et appelle à grands cris Lâkshmana et Sîtâ. Celle-ci, croyant son époux en danger, décide Lâkshmana à courir à son secours. Aussitôt Râvana, déguisé en ascète, s'introduit dans l'ermitage et cherche à séduire l'épouse de Râma. Repoussé, il reprend sa forme démoniaque et l'enlève sur son char aérien.

FIG. 17. — ANGKOR-VAT. — UN DES PANNEAUX DE L'ANGLE SUD-OUEST DE LA PREMIÈRE GALERIE. Râvana soulevant une montagne au sommet de laquelle se trouve Çiva.

Il parcourait l'espace, chargé de son gracieux fardeau, lorsqu'un vautour gigantesque, lié d'amitié avec Râma et dont le nom est

(1) Lankâ : Ceylan.
(2) Géants, démons.
(3) C'est cette scène que traduit le tympan du vestibule sud-ouest. On y voit Râma blessant d'une flèche la gazelle d'or.

Jatâyus, l'aperçoit et fond sur lui. Râvana se défend et blesse à mort le vautour, qui tombe sur le sol.

Râma revenait après avoir tué Mâricha, lorsqu'il rencontra Lâkshmana. Pleins d'inquiétude pour Sîtâ, les deux frères se hâtent vers l'ermitage et ne l'y trouvent plus. Ils partent à sa recherche et rencontrent bientôt le vautour mourant qui leur apprend que Sîtâ a été enlevée par Râvana et leur indique la direction qu'ils ont à suivre. A quelque temps de là, et tandis qu'ils poursuivent sans se lasser le roi de Lankâ, ils font la connaissance de Hanuman, général de l'armée des singes, et plus tard celle de Sugrîva, prince simien, qui leur dit que la royauté vient de lui être ravie par son frère Bâli (1), qui prétend régner sans partage sur le peuple des singes. Râma voit en cette occurrence la possibilité de se faire un allié qu'il estime nécessaire pour combattre Râvana et offre son aide à Sugrîva dans la guerre que ce prince veut livrer à son frère. Lutte entre les deux princes simiens. Sugrîva est sur le point de succomber lorsque Râma vient à son secours et décoche à Bâli une flèche qui le perce de part en part (2). A la suite de cette aventure, Sugrîva reconnaissant devient l'allié de Râma, et tous deux, suivis de l'armée des singes, entrent en campagne contre Râvana.

Leur premier acte est de charger Hanuman de s'enquérir du sort de Sîtâ et de l'endroit où elle est retenue captive. Hanuman, d'un bond prodigieux, franchit le bras de mer qui sépare l'Inde de l'île de Lankâ et tombe près du palais de Râvana. Il rencontre Sîtâ pendant la nuit et l'avertit que Râma se propose de venir la délivrer. Il retourne ensuite dans l'Inde, aussi facilement qu'il en était venu, mais avant de partir il brûle la capitale de l'île en s'attachant à la queue une torche qu'il promène dans les rues pour incendier les maisons.

Départ de Râma, de Lâkshmana et de l'armée des singes pour Lankâ. Péripéties nombreuses; une épidémie décime les guerriers simiens, mais un petit singe guérisseur trouve un remède contre cette maladie. L'armée arrive au bord de la mer et construit avec des quartiers de roche le " pont d'Adam ", qui lui permet de traverser le détroit et de pénétrer dans l'île. Bataille terrible (3). Nombreux exploits de Hanuman. (Dans le poème, des chapitres

(1) Ou Vâli.
(2) Bas-relief déjà vu.
(3) Bas-relief de la galerie occidentale, partie gauche. C'est le dernier panneau que nous examinerons.

ANGKOR-VAT. — UNE DES PORTES DE LA GALERIE DU DEUXIÈME ÉTAGE.

ANGKOR-VAT. — PORCHE CENTRAL. (OUEST) DE LA GALERIE DU DEUXIÈME ÉTAGE ET PASSERELLE.

ANGKOR-VAT — ANGLE NORD-OUEST DE LA GALERIE DU DEUXIÈME ÉTAGE.

ANGKOR-VAT. — PRÉAU COUVERT : PARTIE DES GALERIES CROISÉES.

ANGKOR-VAT. — PRÉAU COUVERT :
GALERIE SEPTENTRIONALE.

ANGKOR-VAT. — VÉRANDA DE LA GALERIE DU DEUXIÈME ÉTAGE, EN REGARD DU PRÉAU COUVERT.

entiers sont consacrés à la description détaillée des combats singuliers et des mêlées générales.)

Râvana est vaincu, Sîtâ reprise et Râma dit à son épouse : " Je t'ai délivrée, mais tu ne peux plus être à moi parce que mon ennemi Râvana t'a souillée. " Sîtâ proteste de son innocence. Elle subit l'épreuve du feu en se plaçant au milieu d'un brasier dont les flammes ne lui font aucun mal (1). Puis la déesse de la terre sort d'une crevasse du sol pour déclarer que Sîtâ est pure de tout contact avec Râvana. Râma reprend son épouse.

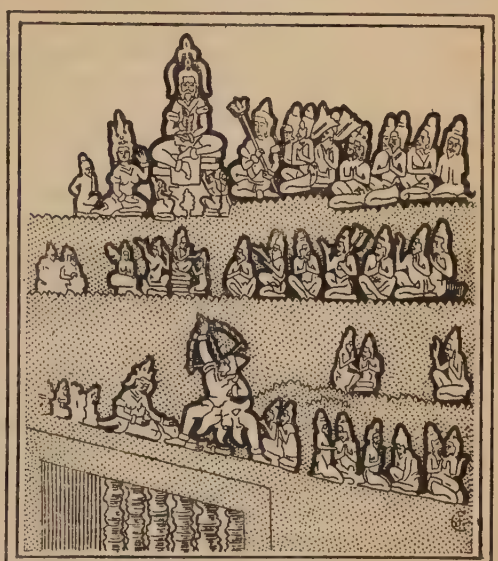


FIG. 18. — ANGKOR-VAT. — UN DES PANNEAUX DE L'ANGLE SUD-OUEST DE LA PREMIÈRE GALERIE. Scène entre Kâma et Çiva.

Face méridionale (partie gauche). — Galerie très importante au double point de vue historique et ethnographique. Sa longueur est de près de 100 mètres. Voici les explications que M. E. A. nous donne à son sujet : " Cette galerie se divise en deux tableaux qui se suivent sur la pierre sans interruption : une promenade de reines et de princesses et une audience royale tenue sur une montagne ; puis un long défilé ou, plus exactement, une revue de seigneurs figurés en marche et entourés de leurs troupes.

" Le premier tableau, qui est long d'une quinzaine de mètres, se divise donc lui-même en deux registres, dont les sujets paraissent être connexes mais sont parfaitement distincts. Au premier

(1) Bas-relief que nous verrons plus tard dans le vestibule de l'angle nord-ouest.

plan, défilent des cortèges de reines et de princesses coiffées de diadèmes à triple pointe. Vêtues de belles jupes, ces dames ont le buste nu, comme toutes les femmes sculptées sur le temple. En avant, ce sont cinq reines portées sur des palanquins que surmontent de magnifiques dais. Suivent cinq princesses, de rang inférieur sans doute, traînées à bras d'homme sur de légers chars à grandes roues. Si ces princesses étaient à l'intérieur, elles resteraient complètement cachées par la toiture de cuir ou de drap qui retombe en rideau des deux côtés du char ; l'artiste a tourné la difficulté en les plaçant sur le bord antérieur du véhicule. Toutes ces dames, entourées d'une suite nombreuse, cueillent des fruits en passant sous les arbres, reçoivent des présents, font des cadeaux à leurs enfants. Empressées autour d'elles, les servantes les abritent sous des parasols, agitent de grands éventails sur leur front, ou leur offrent des corbeilles de fruits. En ce brillant appareil, elles traversent la forêt peuplée de cerfs et dont les arbres, portant des oiseaux, recouvrent aussi de leur épaisse frondaison les pentes de la montagne et remplissent tout l'intervalle qui sépare les deux registres de ce premier tableau.

" Au plan supérieur, sur la montagne largement taillée en esplanade, on aperçoit tout d'abord une nombreuse garde royale : lanciers et archers, portant des coiffures variées, sous les armes et assis, c'est-à-dire dans la tenue et l'attitude qui conviennent à une audience royale solennelle.

" Après les archers, vient le groupe des brahmanes qui sont plus vêtus, ou, pour parler plus exactement, moins nus qu'à l'ordinaire, ayant sans doute endossé un pagne (*sic*) d'apparat plus large que l'étroite bande d'étoffe qui, dans la scène du défilé où nous les retrouverons, cache à peine leur nudité. Ces prêtres ont de gros pendants piriformes suspendus aux oreilles, tandis que les princes et les guerriers de cette galerie ont les oreilles sans ornements, quoique largement percées. La longue chevelure de ces brahmanes, formant un haut chignon, est prise sous un bonnet d'étoffe à fleurs ; mais chez plusieurs les cheveux sont simplement tressés, relevés sans bonnet. Trois brahmanes sont debout au milieu du groupe ; le chef se retournant face en arrière, le bras droit tendu, donne des ordres que reçoivent les deux autres porteurs de plateaux chargés de fruits. C'est ici que nous rencontrons la première des légendes explicatives qui ont été burinées dans cette galerie et que nous traduirons en les numérotant : 1. " Présents

des seigneurs et maîtres, les Pandits " (Présents offerts au roi). Cette inscription, tracée sous le bras horizontalement tendu du chef des brahmanes et au-dessus d'un amas de fleurs et de feuillages, nous apprend donc que ce grand-prêtre ordonne de porter les deux plateaux de fruits au roi qui est assis quelques pas plus loin. — 2. " Sa Majesté, les pieds sacrés, seigneur et maître, Parama Vishnuloka, lorsque le roi est sur le mont Çivapâda (donnant des ordres) pour le rassemblement des troupes. " ...

. . . . . .

" Le roi que désigne notre inscription est bien conservé. Les gens du pays ont coutume de le recouvrir de minces feuilles d'or, ce qu'ils font traditionnellement pour plusieurs figures spécialement honorées en ces bas-reliefs. Coiffé du mukuta, ou diadème à sommet pointu, ce souverain porte de gros ornements suspendus aux oreilles. Son buste nu est décoré d'un riche et large collier et d'un double baudrier ou d'une écharpe se croisant sur la poitrine. Deux bracelets ornent chacun de ses bras, l'un au poignet, l'autre au-dessous de l'épaule ; à chaque jarret est un large anneau de jambe. Pour arme, il a un poignard passé à une superbe ceinture. Dans une pose pleine d'aisance, le roi est assis à l'orientale sur un trône recouvert d'un beau tapis, le coude droit appuyé sur un coussin, la main tenant un objet en forme de lézard à courtes pattes, sorte de sachet parfumé, peut-on supposer, dont sont munis la plupart des bienheureux, rois ou reines, de la galerie suivante (1). Le bras gauche est tendu pour joindre le geste aux ordres donnés aux personnages des inscriptions suivantes ; la main gauche tient aussi un objet, sachet ou mouchoir, caché en partie.

FIG. 19. — ANGKOR-VAT. — UN DES TYMPANS DE L'ANGLE SUD-OUEST DE LA PREMIÈRE GALERIE. Râma tuant la biche d'or.

(1) Nous croyons qu'il s'agit tout simplement d'une fleur. [J. C.]

" Entouré de nombreux serviteurs, le roi est abrité sous quatorze parasols, rafraîchi par cinq longs éventails oblongs à long manche et par quatre chasse-mouches de poils en forme de queue de vache. Deux autres larges insignes, plats, évasés, paraissent faits de queue de paon.

" Du roi nous passons à ses ministres. " 3. Le saint seigneur et maître Çrî Vîrasinha Varmma ". Vu de profil, à genoux devant le roi, ce personnage lui présente des deux mains un objet : rouleau, tablette ou registre.

" 4. Le seigneur et maître, le principal Çrî Varddha. " Celui-ci est vu de face, assis, la tête tournée vers le roi ; la main droite, posée sur le cœur, indique ses sentiments de fidélité, d'obéissance aux ordres qu'il reçoit. Il a pour ornements un simple collier au cou.

" 5. Le seigneur et maître Dhananjaya. " Ce ministre est assis, la main droite posée sur la poitrine et la gauche sur la cuisse.

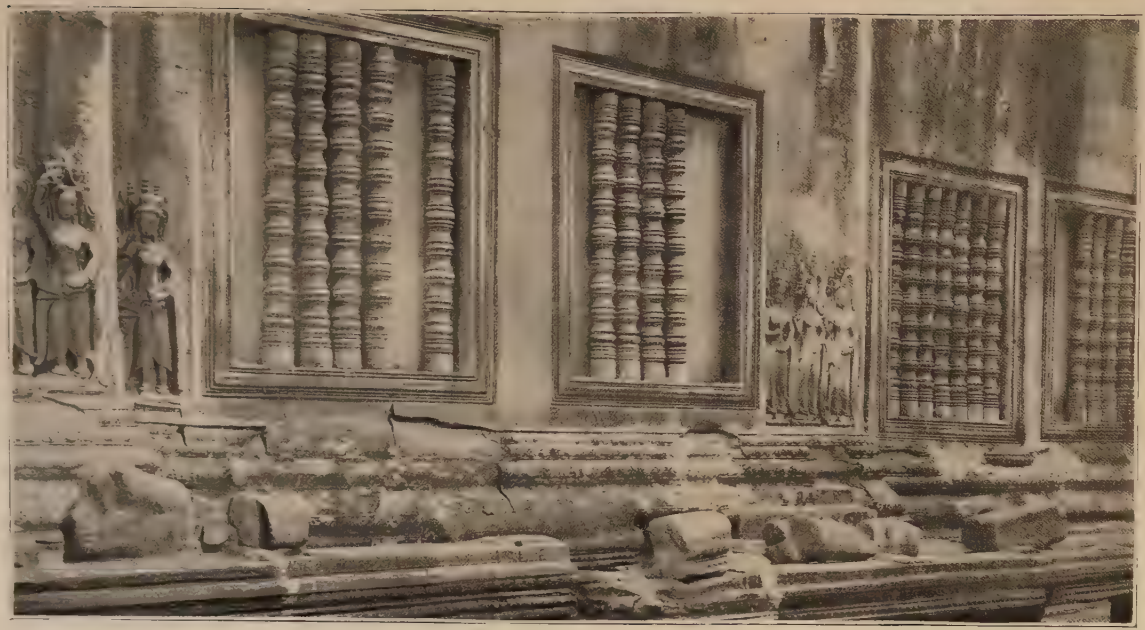
" 6. Le saint seigneur et maître des mérites et des fautes, le quatrième. " La légende indicatrice ne donne pas son nom, mais elle nous apprend que la surveillance des *Guna dosa*, " mérites et fautes, récompenses et châtiments ", c'est-à-dire de la justice criminelle, était la quatrième charge ministérielle.

" Au delà des quatre ministres sont trois autres grands officiers de la couronne, ayant même tenue et même attitude, et recevant de même les ordres royaux, sans armes ni ornements. Puis, six chefs en armes, avec casque, bouclier et cuirasse, saluent en portant les deux mains à leur front. Ce sont sans doute des seigneurs que nous retrouverons au défilé qui suit cette scène.

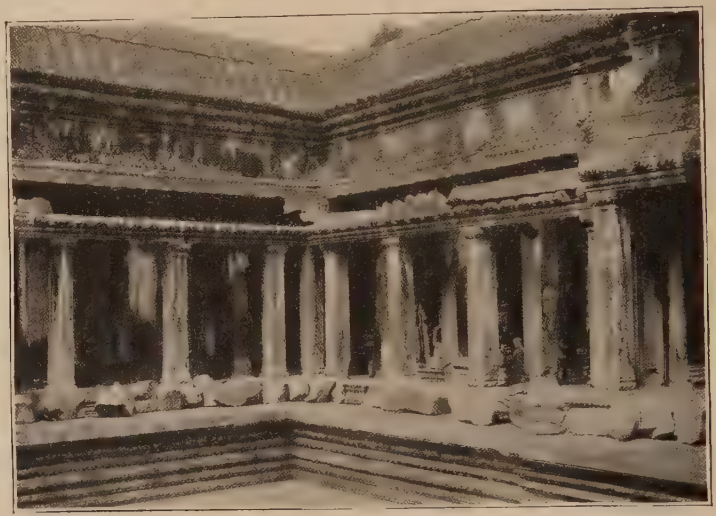
" Plus loin d'autres grands personnages se retirent et descendent la montagne dans la tenue qu'ils auront au défilé, c'est-à-dire tête nue et armés. C'est au pied de la montagne que finit ce premier tableau qui représente le roi donnant une audience solennelle sur une colline, donnant des ordres à ses ministres, à ses dignitaires et vassaux ; et pendant qu'il fait prendre toutes dispositions pour la grande revue qui va suivre, le harem royal sort et se divertit dans les bois, prenant ainsi sa part de l'allégresse publique.

" Immédiatement après paraissent les soldats armés.... "

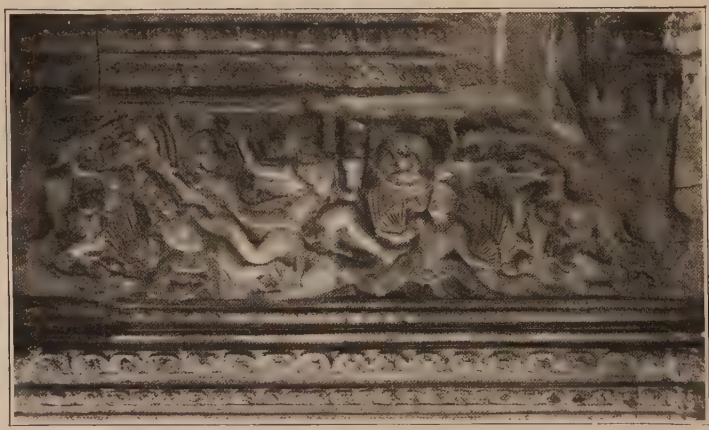
Avant de poursuivre l'intéressante description de M. Aymonier, nous avouerons ne pas comprendre, comme cet auteur les a compris, quelques sujets de la galerie que nous visitons en ce moment. — A notre sens, le personnage de l'inscription 3 ne présente pas un objet au roi. La pose de la tête nous fournit une indication : Si Çrî



ANGKOR-VAT. — DÉTAIL DE LA DÉCORATION MURALE DE LA GALERIE DU DEUXIÈME ÉTAGE (EN REGARD DE LA COUR DALLÉE).



ANGKOR-VAT. — PRÉAU COUVERT : UN DES ANGLES DES GALERIES CROISÉES.



ANGKOR-VAT. — PRÉAU COUVERT : TYMPAN DE LA GALERIE ORIENTÉE NORD-SUD.
(SCÈNE DE LA LÉGENDE DE VISHNOU.)

Vîrasinha Varmma (c'est le nom du personnage) offrait au monarque un objet quelconque, il baisserait le front davantage en signe d'humilité. Nous voyons donc ici un secrétaire d'un certain rang lisant sur un rouleau de papyrus la liste des guerriers qui s'inclinent, à l'appel de leur nom, devant le roi et descendent ensuite les degrés de la colline, non pour prendre part à une revue, mais pour partir en guerre. Ces mêmes guerriers étaient d'abord à la droite du roi, où nous en apercevons encore un grand nombre. — Quant aux cinq reines et aux nombreuses princesses qui prennent leurs ébats dans la forêt, nous les transformons volontiers en simples femmes de chefs suivant l'armée pour ne pas être séparées de leurs époux. Tout ce monde a l'air de cheminer hâtivement plutôt que de s'amuser. Une quantité d'esclaves capturés au cours des batailles précédentes font partie de la suite de l'armée et portent une charge de provisions.

FIG. 20. — ANGKOR-VAT. — BAS-RELIEFS DE LA PREMIÈRE GALERIE.
Face méridionale, partie gauche : le roi est sur le mont Çivapâda pour rassembler son armée (fragment).

Revenons à la description de M. E. Aymonier, qui est extrêmement précieuse quant aux détails : " Immédiatement après paraissent les soldats armés formant l'escorte du premier des nombreux seigneurs qui défilent fièrement, chevauchant leurs superbes montures, entourés de la foule de leurs escortes guerrières. Ce seigneur est nommé dans l'inscription 7 " Saint seigneur et maître Çri Jayendra Varmma Ldau ".... De même que tous les autres grands seigneurs, il est

représenté debout sur un éléphant, le pied gauche posé sur la selle de guerre et le droit sur la croupe de l'animal. Une sorte de tapis fixé à la selle recouvre en partie le dos de la monture (1). De sa main droite, ce Varman tient une pique appuyée à l'épaule et le fer en avant. Son bras gauche étendu présente au spectateur la face intérieure de son bouclier. Comme la plupart des autres dignitaires, il a revêtu l'épaisse cuirasse au bord inférieur coupé droit, en pourpoint, que porte la généralité des simples guerriers armés de lances.

" L'autre sorte d'armure, celle des archers, que portent quelques-uns des seigneurs, coupée obliquement dans le bas, est un peu plus longue sur le dos. Cette armure, qui paraît plus légère, collée sur le corps, laisse le cou à découvert, tandis que l'épaisse cuirasse a sur l'épaule gauche un rebord destiné à couvrir le cou, et où sont fixés verticalement deux poignards. Des brassards qui forment corps avec la cuirasse descendent à demi-distance du coude et de l'épaule.

" Le premier Varman a pour insignes d'honneur six parasols et deux oriflammes ou longues et étroites bandes d'étoffe repliées en deux autour d'une hampe, les bords réunis étant découpés en dents de loup. Les guerriers qui l'accompagnent sont coiffés de casques à tête de dragon, de griffon et autres animaux fantastiques.... "

Nous ne donnerons pas *in extenso* la description de M. Aymonier. Tous les chefs de cohorte sont semblables, à d'infimes détails près, et les fractions de l'armée ne diffèrent que par l'armure et les vêtements. Mais voici encore quelques passages que nous ne pouvons omettre :

" Le sacrificateur royal et sa troupe de brahmanes interrompent le défilé des guerriers. Ce sacrificateur est porté par ses confrères dans un hamac recouvert d'une petite toiture qui pouvait être en cuir, en bois ou en bambou travaillé. Il tient à la main un objet difficile à déterminer, peut-être le couteau du sacrifice. Il est possible que ce soit le même personnage que nous avons vu donnant des ordres sur la montagne (inscription 1) ; toutefois le prêtre porté en hamac paraît plus âgé que l'autre (2). Les bras sont ornés de quatre bracelets de grains enfilés, et sa coiffure est plus simple que celle de ses confrères.

" Un double baudrier orne la poitrine de tous ces brahmanes dont

(1) Le tapis n'est pas fixé à la selle. Il est placé entre la selle et le dos de la monture pour éviter les blessures que ne manquerait pas d'occasionner le frottement dur du bois. [J. C.]

(2) Les sculpteurs cambodgiens pouvaient différencier un enfant d'un adulte en lui donnant une taille plus petite, mais ils étaient bien incapables d'accuser une différence d'âge chez des personnages de même taille. [J. C.]

le vêtement très primitif ne se compose que d'un pagne étroit et court. A cela il faut ajouter le bonnet qui prend leur chignon. Sur leur allure plus que décidée, gaillarde, fanfaronne même, s'est exercé le ciseau des artistes avec un grain d'ironie qui fait honneur à leur talent, surtout si l'on compare ces figures à celles des princes et des guerriers.

" L'un des brahmanes porteurs, déplaçant le bras du hamac sur son épaule endolorie, fait face au spectateur avec une grimace comique et naturelle. Ceux qui sont au premier rang agitent des sonnettes. Tous portent de gros pendants d'oreilles, comme le roi, tandis que les autres personnages de cette galerie ont les oreilles percées, mais sans ornements, ainsi qu'il convenait à une cérémonie revêtant un caractère religieux ou tout au moins officiel (1).

" Treize éventails plats et trois oriflammes décorent le cortège des sacrificateurs royaux.

" Inscription 24. Le feu sacré, qui paraît avoir symbolisé les cultes brahmaniques et joué un grand rôle dans les cérémonies de l'ancien Cambodge, est porté devant les Pandits, dans une arche élégante, par une corporation spéciale de serviteurs des temples sans doute, dont les membres, vêtus du pagne à pans, ont les cheveux coupés en brosse, les longues oreilles, percées sans pendants, et au cou des colliers, simples anneaux de métal.

" Les nombreux porteurs du coffre sont précédés de trompettes, de tambours, de sonneurs de conque, d'une énorme cymbale sur laquelle frappe à grands coups le cymbalier armé de deux maillets. On voit aussi dans ce groupe deux pitres aux danses grotesques et des porteurs d'oriflamme qui jonglent avec ces insignes.

" Dix parasols, trois chasse-mouches en poils, quatre éventails de formes diverses et symétriquement placés, Hanuman pour enseigne et sept oriflammes décorent le curieux cortège du feu sacré.

" En avant, recommence le défilé des guerriers....

" Inscription 29. " Ceci est le Syâm Kut. " Il s'agit donc de Siamois dont le nom apparaît ainsi au XII[e] siècle et qui sont distingués par le terme de *Kut*. Ce mot, qui reste à déterminer, appartient soit à la langue cambodgienne, soit à la siamoise.

" Le prince étranger, à éléphant, et ses guerriers, à pied, ont tous un aspect très étrange. Leur coiffure, ou leur chevelure tressée,

(1) Était-il vraiment interdit de porter des bijoux au cours des cérémonies religieuses ou officielles ? [J. C.]

est étagée en triple et quadruple plumet. Sous ce sommet, cinq rangées de chapelets superposés forment le corps de la coiffure. D'autres chapelets tombent verticalement sur le front et sur les épaules. Le chef porte des colliers et des bracelets qui sont faits aussi de chapelets. De sa ceinture, une quantité d'autres ornements de ce genre tombent sur une longue jupe. Ce chef est représenté décochant une flèche, lourdement et sans grâce. La coiffure du cornac, avec six étages, renchérit encore sur celle de son maître. La selle de l'éléphant est d'une forme toute particulière, à bords plats. Les guerriers, tatoués sur les joues, ont tous une physionomie sauvage. A nombre d'entre eux, les artistes ont donné une mine grotesque, un type qui semble avoir été réellement observé.... "

Face méridionale (partie droite). — *La galerie des cieux et des enfers.* — Nous n'avons rien de mieux à faire que de transcrire fidèlement ici les parties essentielles de l'excellente description de M. E. Aymonier, qui donne le détail de chaque scène (1). " Cette salle est la galerie des vies futures, des récompenses ou des châtiments que méritent les bonnes ou les mauvaises actions des humains.

" Parfaitement ordonnée, la composition de ce grand panneau représente le Jugement dernier, les Cieux et les Enfers. Elle fait ressortir le contraste qui existe entre les joies paradisiaques et les tourments des enfers. La représentation figurée des sombres géhennes indiennes ressemble étrangement, par maints détails, aux œuvres analogues des sculpteurs européens du Moyen Age. Mais quelques différences essentielles peuvent être relevées dans les idées religieuses qui inspiraient ici et là les artistes. Les peines des Indiens n'étaient pas éternelles. Leurs lieux infernaux ont plutôt le caractère de purgatoires, où la durée des horribles expiations se chiffre, il est vrai, par myriades d'années. Notons aussi que les tortionnaires sont eux-mêmes des damnés, commis à l'office de supplicier les autres réprouvés.

" Nous retrouvons encore ici de nombreuses petites inscriptions explicatives.

" Le panneau de ces bas-reliefs est tout d'abord divisé en trois registres présentant, sur une vingtaine de mètres de longueur, trois voies superposées. La voie inférieure est celle qui conduit aux lieux de supplice ; les deux autres montent au séjour des bienheureux.

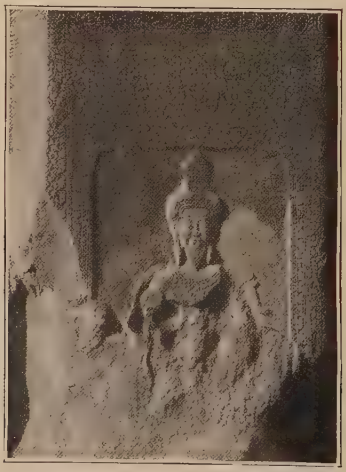
(1) Nous avons étudié point par point la galerie des supplices, et nous estimons que les explications contenues dans l'ouvrage de M. E. A. (*le Cambodge*, t. III, p. 265 à 273) sont des plus intéressantes et précises.

ANGKOR-VAT.
PRÉAU COUVERT : ANGLE SUD-EST.

ANGKOR-VAT. — PORCHE PRINCIPAL DE LA GALERIE DU PREMIER ÉTAGE (OUEST).

ANGKOR-VAT. — PRÉAU COUVERT : COLLECTION DE STATUES BOUDDHIQUES.

ANGKOR-VAT. — PRÉAU COUVERT : ENCADREMENT D'UNE DES PORTES.



ANGKOR-VAT. — PRÉAU COUVERT : BASE D'UN DES PILIERS.

" *Ceci, les deux voies supérieures sont les chemins des cieux* (inscription). Des cavaliers, des seigneurs, de nombreuses dames, abrités sous des parasols, occupent les deux voies qui conduisent aux cieux. Les dames goûtent aux corbeilles de fruits que leur offrent des servantes. A genoux, les porteurs d'un palanquin attendent que la dame la plus rapprochée y prenne place.

" *Ceci, la voie inférieure est le chemin des Enfers* (inscription). Les damnés sont enchaînés, saisis aux mâchoires, aux cheveux, frappés à coups de massue par d'horribles démons aux faces terrifiantes que coiffent des casques à large cimier. A l'aide de cordes qui passent dans leur nez, dans leurs oreilles, les réprouvés sont traînés violemment aux supplices. Ils sont même en butte aux attaques furieuses des bêtes infernales. Les cerfs les percent de leurs cornes, les chiens les mordent, les lions les déchirent, les éléphants et les rhinocéros les piétinent et les broient. Jetant des regards de désespoir et d'envie sur les bienheureux qui montent aux cieux, hommes effarés et femmes aux pendantes mamelles s'acheminent, pleurant et gémissant, vers leurs juges redoutables.

" *Vrah* (le dieu) *Yama* (inscription). Ce Pluton indien, dieu du Temps, de la mort éternelle, de l'immortalité, roi des séjours infernaux, est représenté sous la forme d'un dieu terrible aux bras multiples armés de massues, coiffé d'un diadème étagé, assis sur un trône (1) élevé que décorent de nombreux éventails, chasse-mouches, parasols. Il occupe, avec la foule de ses courtisans, les trois étages (2) des bas-reliefs et interrompt, à une vingtaine de mètres du commencement de la galerie, les défilés des bienheureux et des réprouvés.

" Parmi les assesseurs du dieu se trouve, un peu plus loin, à droite, Vrah Dharma, " la Sainte Justice " (inscription), coiffé du mukuta ou diadème royal et chargé de nombreux colliers, bracelets et ornements royaux. Quant à Citragupta (deuxième assesseur du dieu) (inscription), dont la figure a été abîmée par quelque impie contempteur des redoutables vies futures, il serait difficile, n'était l'inscription qui le désigne, de reconnaître le scribe, le greffier de Yama, le lecteur des bonnes ou mauvaises actions des mortels, en ce personnage d'aspect farouche, coiffé d'un casque à large cimier, assis sur un épais coussin et armé d'une massue qu'il brandit vers les damnés que lui amènent les démons infernaux.

(1) Ce personnage n'est pas sur un trône, mais sur un taureau. [J. C.]
(2) Seulement deux étages. [J. C.]

" A partir du groupe formé par Yama et sa cour, les bas-reliefs ne comprennent plus que deux registres : les Cieux et les Enfers, que sépare une ligne continue de petits garoudas disposés en cariatides.

" Les cieux sont figurés par une suite quelque peu monotone de trente-sept tours élégantes ou palais aériens (1) à trois compartiments. La chambre centrale est occupée par le bienheureux représenté alternativement sous les traits d'un roi ou d'une reine, assis sur un trône, entouré d'un cortège de belles suivantes ; celles-ci, dispersées dans les trois salles du palais, éventent le seigneur ou la dame, lui offrent fruits et fleurs, présentent les petits enfants aux caresses paternelles ou maternelles et quelquefois tendent aux reines des miroirs ovales qui semblent être métalliques.

" Les intervalles entre les toits des palais aériens sont remplis de nymphes célestes dansant avec grâce.

" L'imagination humaine atteint promptement ses limites quand il s'agit de figurer le bonheur parfait. Ses ressources, empruntées trop souvent aux réalités ambiantes, sont, au contraire, infinies dans la représentation des sombres et attristantes géhennes infernales qui se suivent ici, sans démarcation, au registre inférieur du panneau, simplement indiquées par la variété de leurs supplices et sobrement commentées par les courtes légendes explicatives tracées sur l'étroit et continu liséré qui les surmonte.

" La plupart de ces inscriptions ont été tracées avec une grande incorrection ou sont dans un état de conservation déplorable. Elles nous fournissent, telles quelles, une nomenclature des enfers indiens assez étendue, présentant plusieurs lacunes, mais pouvant donner lieu à de curieux sujets de comparaison avec les classifications brahmaniques et bouddhiques déjà étudiées par divers auteurs.

" Inscription 6. *Avîci. Ceux qui étant dans l'abondance pratiquent néanmoins les œuvres du péché.* Les damnés de ce premier enfer Mahâvîci ou Avîci, l'enfer " sans repos ", sont jetés dans des bûchers ou sur des arbres épineux ; l'un, étendu sur une table, est raclé, écorché avec une râpe.

" Inscription 7. *Kriminicaya. Ceux qui blasphèment les dieux, le feu sacré, les précepteurs, les brahmanes, la (sainte) science ; ceux qui méprisent la loi sainte, les serviteurs de Çiva, leur mère,*

(1) Le terme de " loges " conviendrait mieux, à cause de la petite dimension de ces appartements, que celui de " palais ". L'appellation de " tours " ne convient pas du tout, comme le visiteur pourra s'en rendre compte. [J. C.]

leur père, leurs amis. Ceux-là sont jetés dans l'amas de vers et frappés à coups de massue.

" Inscription 8. *Vaitaranidanî. Ceux qui ne suivent que leurs penchants criminels (?).... les trompeurs, les voleurs* (1) ....

" En ce Styx des Indiens, " fleuve impétueux et fétide ", les damnés sont tenaillés par les tortionnaires qui leur arrachent la langue, leur enfoncent des pieux dans la bouche.

" Inscription 9. *Rujîçalmalî....* Ce qui suit n'est guère traduisible. Ce nom d'enfer, acceptable à la rigueur, peut aussi avoir été écrit pour Kûtaçâlmalî. Il s'agit, en tout cas, de l'enfer aux " arbres à épines tranchantes ".

" Les damnés (qui, d'après M. G. Cœdès, sont les faux témoins)

Fig 21. — Angkor-Vat. — Galerie des Cieux et des Enfers (fragment du Registre des supplices).

sont tenaillés, dépecés, suspendus à ces arbres et pilés dans des mortiers.

" Inscription 10. *Yugmaparvata. Les violents, les oppresseurs, les meurtriers, les assassins.* Ces damnés sont écrasés par couples, en cet enfer des " montagnes accouplées ".

" Inscription 11. *Nirucchvâsa. Les emportés, les violents, ceux qui trahissent la confiance, ceux qui tuent les femmes et les enfants* (2). Dans l'enfer de " l'étouffement ", ceux-là sont jetés dans des bûchers, ou bien ficelés comme des saucisses et roulés contre des troncs d'arbres aux épines dures et acérées.

" Inscription 12. *Ucchvâsa. Ceux qui vivent en pratiquant l'injustice, ceux qui blâment avec violence les fautes d'autrui, ceux qui mangent la chair (qui n'est pas arrosée, pas immolée selon les*

(1) Traduction incomplète et conjecturale. [E. A.]
(2) *Et les voleurs d'or.* Indication de M. E. Huber.

rites ?). Parmi les damnés de cet enfer des sanglots, qui sont enchaînés, frappés, fendus à grands coups de glaive, on remarque des femmes, toujours représentées dans les enfers avec les mamelles flasques et pendantes.

" Inscription 13. *Dravattrapu. Ceux qui font tort à autrui, ceux qui prennent la terre, la maison, la demeure d'autrui.* Ceux-là sont entassés dans les bassins de plomb ou d'étain fondu.

" Inscription 14. *Taptalâksâmaya. Ceux qui incendient la maison d'autrui, qui incendient les forêts, ceux qui donnent du poison à autrui.* Ils sont amarrés contre des arbres épineux ou jetés dans les brasiers (1).

" Inscription 15. *Asthibhanga. Ceux qui abîment les jardins, maisons, mares, fossés, puits, habitations et demeures en général ; ceux qui détruisent les étangs d'autrui (toutes actions qui sont des péchés)*. En cet enfer de la " rupture des os ", leurs os sont en effet brisés à coups de massue, ou des pieux sont enfoncés dans leur bouche.

" Inscription 16. *Krakaccheda. Les gourmands.* Hommes et femmes sont broyés à coups de massue, ou ont les mâchoires écrasées dans des étaux.

" Inscription 17. *Pûyapûrnahrada. Ceux qui volent les liqueurs fortes, ensorcellent furtivement les femmes d'autrui, ceux qui s'approchent des épouses des savants.* Ceux-là sont déchiquetés par des oiseaux de proie et jetés dans le lac de pus liquide et gluant.

" Inscription 18. *Asrikpûrnahrada. Ceux qui volent la chair volent l'épouse d'autrui, prennent l'épouse d'un savant.* Frappés à grands coups, ils sont jetés dans un lac plein de sang.

" Inscription 19. *Medohrada. Les cupides, celles qui induisent à la concupiscence....* Les damnés de cet enfer, en grande partie des femmes aux mamelles flasques et pendantes, sont saisis par les cheveux et précipités dans le lac de moelle.

" Inscription 20. *Tamra* (?)... (inscription ruinée). Les damnés au ventre énorme et ballonné sont frappés à grands coups.

" Inscription 21. *Tiksâyaskanda* (2) (?). *Ceux qui prennent ce qu'on leur refuse, qui volent le riz.* Ces damnés, aux ventres énormes et ballants, sont frappés, lardés à terre.

" Inscription 22. *Angâranicaya. Ceux qui incendient les vil-*

(1) *De laque fondue.* Indication de M. E. Huber.
(2) Lire : *Tiksnâyastunda* : " Mise en morceaux par armes tranchantes ". Indication de M. E. Huber.

ANGKOR-VAT. — COUR DU PREMIER ÉTAGE : UNE DES BIBLIOTHÈQUES AVANT LES TRAVAUX DE DÉGAGEMENT.

ANGKOR-VAT. — ANGLE SUD-EST DE LA GALERIE DU PREMIER ÉTAGE.

ANGKOR-VAT. — FAÇADE MÉRIDIONALE DE LA GALERIE DU PREMIER ÉTAGE.

ANGKOR-VAT. — PORCHE SEPTENTRIONAL DE LA GALERIE DU PREMIER ÉTAGE.

lages, les villes, les parcs des bœufs sacrés ; ceux qui souillent les saints lieux (?). Ils sont jetés sur des monceaux de braise.

" Inscription 23. *Ambarîsa. Ceux qui font avorter la femme d'autrui, ceux qui prennent la femme de l'ami.* Ces damnés de la " poêle à frire " sont torturés par couples, amarrés, lardés, jetés dans des cages.

" Inscription 24. *Rumbhîpâka. Ceux que le souverain charge de fonctions... volent les biens des gourous* (1), *vivent dans la bassesse, volent les biens des malheureux et des brahmanes versés dans les saintes écritures.* Ils sont jetés dans des chaudières la tête la première.

" Inscription 25. *Tâlavriksavana. Ceux qui coupent les arbres qu'il ne convient pas d'abattre, coupent les arbres des monastères, souillent les saints lieux.* Les uns ont, dans cet enfer de " la forêt des palmiers borassus " (2), le cou serré dans un étau ; d'autres sont ficelés, la tête en bas.

" Inscription 26. *Ksuradhâraparvata. Les voleurs d'éléphants, de chevaux, de palanquins, de chaussures, qui dépouillent les brahmanes; ceux qui méprisent les pandits ; ceux qui volent les instruments du sacrifice.* Ils sont attachés en croix à des arbres, entourés de flammes (3), ou pilés dans des mortiers.

" Inscription 27..... *pana. Ceux qui causent de la peine aux autres, ceux qui volent des parasols.* Ceux-là sont jetés dans les brasiers. (Dans cette inscription, qui est, ainsi que les suivantes, très ruinée, il faut peut-être reconnaître un enfer brûlant, le *Tapana* ou *Pratâpana.*)

" Inscription 28. *Sûcimukha....* Les damnés sont suspendus, liés, jetés à terre et frappés.

" Inscription 29. *Kâlasûtra....* (4). [La suite de cette inscription, peu traduisible, semble concerner les fautes commises contre le roi, l'insoumission à ses ordres (5).] — Les damnés sont empilés ou jetés dans des brasiers.

" Inscription 30. *Mahâpadma. Ceux qui prennent des fleurs....* (La suite est perdue.) Les damnés de l'enfer du " grand lotus " sont jetés dans des brasiers ; des oiseaux de proie leur déchirent les

(1) Professeurs. [J. C.]
(2) Palmiers à sucre. Cet arbre est extrêmement abondant dans l'enceinte même d'Angkor-Vat. [J. C.]
(3) *De rasoirs.* Indication de M. E. Huber.
(4) Kâlasûtra : la corde noire. Indication de M. E. Huber.
(5) D'après M. G. Cœdès : Les gens qui sèment la discorde entre les rois (?) et sont avides de richesses.

visage ; ils sont attachés à des arbres épineux et percés de flèches.

" Inscription 31. *Padma. Ceux qui volent les fleurs ou cueillen sans respect les fleurs des jardins sacrés de Çiva.* Ces damnés de l'enfer des lotus sont ficelés à des arbres ; les démons leur enfoncent à grands coups de marteau des clous dans la tête ; ou bien ils sont dévorés par des chiens ou des oiseaux de proie.

" Inscription 32. *Sanjivana....* (Le reste est illisible.) Les damnés de cet enfer sont suspendus sur un bûcher, la tête en bas, les jambes attachées à deux arbres. D'autres sont pendus par le cou. Des nuées d'oiseaux les dévorent.

" Inscription 33... *raḳa....* (Le terme de *naraḳa*, enfer, entrait probablement dans cette inscription perdue.) Les démons tenaillent les damnés, leur enfoncent des pieux dans la bouche.

" Inscription 34... *ḳmala....* A l'aide de pinces les tortionnaires arrachent la langue des suppliciés.

" Inscription 35. *Çîta. Les voleurs..., tous ont froid.* En cet unique enfer du froid qui soit figuré dans cette galerie, les damnés grelottent dans l'eau en tenant leurs bras serrés contre la poitrine, posture habituelle des Cambodgiens actuels quand le thermomètre ne marque que 14 à 16° au-dessus de zéro.

" Inscription 36. *Sândratamah. Les voleurs... mensonge* (1). Dans ce séjour des " épaisses ténèbres ", les démons font sauter les yeux des damnés à coups de poinçon. D'autres suppliciés sont suspendus à des potences par la ceinture, et leur corps, entièrement hérissé de clous, est tendu vers le sol à l'aide de poids accrochés à la tête, aux mains, aux pieds ; ils sont, en outre, lardés et dépecés. D'autres damnés, dans une attitude de terreur, attendent leur tour de supplice.

" Inscription 37,... *nâsa... biens... non.* Dans l'enfer de cette inscription, qui est presque totalement perdue, les damnés sont suspendus par les mains à des potences, alors que tout leur corps, tendu par des poids, est hérissé de clous, de pointes enfoncées.

" Inscription 38. *Raurava....* L'inscription qui suit ce nom de l'enfer des " gémissements " semble concerner *les violents, les avares, les créanciers sans pitié* (2). Tous ceux-là sont liés, entassés, empilés sur les brasiers. "

M. Aymonier ne fait pas mention dans sa description d'une scène amusante (qu'on nous pardonne ce paradoxe) qui pourrait

(1) D'après M. G. Cœdès : Les gens qui volent les torches (?) ; les impurs ; les menteurs.
(2) *Ibid.* : Les gens déchus, qui vivent en exil (?).... qui ne payent pas leurs dettes.

s'appeler " la chute aux enfers ". Le fragment qui s'y rapporte est bref : on voit quelques malheureux efflanqués à genoux devant Citragupta, dont ils implorent la clémence. Ils sont examinés sommairement et remis aux démons, qui les précipitent sans façon à l'étage inférieur. Ces damnés tombent, la tête en avant et le corps allongé, dans la pose de plongeurs concourant pour un prix de natation.

Remarquer que l'enfer est peuplé de gens extrêmement maigres, tandis que le céleste séjour est habité par des personnages bien nourris.

FIG. 22. — ANGKOR-VAT. — SCÈNE DU BARATTEMENT (FRAGMENT).

Face orientale (partie gauche). *Scène du barattement.* — Voici ce que dit M. Aymonier de l'unique scène qui occupe tout le panneau de cette salle de 49 mètres de longueur : " Le mur de fond est consacré tout entier à une représentation étendue du célèbre mythe du barattement de la mer de lait, si fréquemment figuré en raccourci par les artistes khmers, sur les linteaux et tympans de leurs monuments. Au milieu de la mer, le mont Mandara, reposant sur la tortue, est enlacé par les anneaux du serpent *Çesha*, dont les Devas et les Asouras tirent alternativement la queue et la tête pour imprimer à la montagne un mouvement de rotation et produire ainsi l'ambroisie (*amrita*), le breuvage qui devait procurer l'immortalité et que les deux partis de baratteurs se disputèrent ensuite en des luttes acharnées que nous verrons reproduites dans une partie des autres bas-reliefs du monument.

" Aux deux extrémités du long panneau, les nombreux serviteurs des Devas et des Asouras gardent les montures et les chars

des baratteurs. Les Asouras tirent sur le dragon du côté de la tête, les Devas embrassent le corps du côté de la queue. Les premiers, trapus, vigoureux, coiffés de casques à cimier, portent moustache et collier de barbe et, aux oreilles, de gros ornements. Les Devas, coiffés du mukuta, ornés de riches colliers, de bracelets ceignant le poignet et le dessus du coude, de doubles anneaux aux pieds, sont moins cambrés que leurs adversaires et paraissent faiblir.

" Au centre de la composition, la grande tortue, très bien sculptée, forme elle-même du dieu Hari, supporte la montagne servant de moussoir ainsi que Vishnou, le dieu à quatre bras, qui semble présider au barattement.

" La partie inférieure du panneau représente la mer, dont les eaux sont à ce point transparentes qu'il est possible de voir toute la gent aquatique attirée et plus ou moins maltraitée par le choc violent des ondes mises en grand mouvement.

" Dans les airs, sur toute la longueur du dragon, l'espace est rempli de charmantes nymphes, les Apsaras, aux formes voluptueusement arrondies, dont les poses gracieuses semblent réaliser l'idéal de la danse chez les Cambodgiens et dont les mains agitent des banderolles, paraissant ainsi, selon l'expression d'un poète indien, " balancer les guirlandes de la victoire. "

La description de M. Aymonier supprime quelques phases intéressantes de la légende et n'est peut-être pas très juste. Nous allons donc transcrire ici le fragment du poème qui se rapporte au barattement de la mer de lait et tel que l'entendit Râma de la bouche de l'ascète Viçvâmitra (1) :

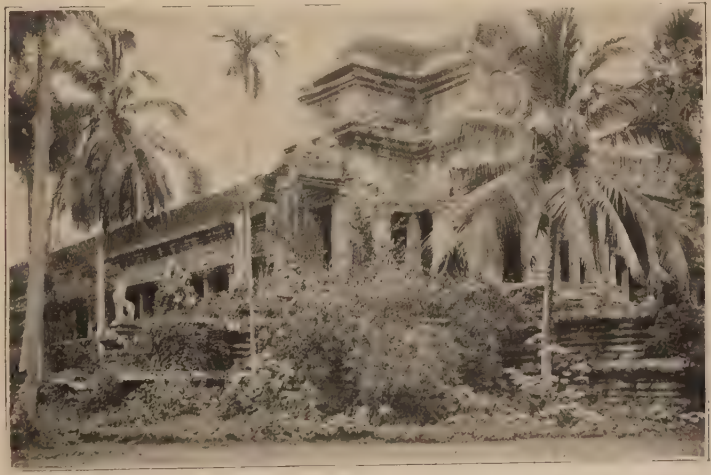
Autrefois les puissants fils de Diti et d'Aditi vivaient en héros fortunés, vaillants et vertueux. Un jour, ces héros magnanimes se demandèrent comment ils pourraient devenir immortels, exempts de la vieillesse et des maladies. Tandis qu'ils réfléchissaient à cela, l'idée s'offrit à ces sages qu'en barattant la mer de lait ils obtiendraient l'immortalité. Ils firent une corde du serpent Vâsuki, un pilon (2) du mont Mandara et ils barattèrent, pleins d'une vigueur sans mesure.

Au bout de mille ans, les bouches du serpent qui servait de corde vomirent un poisson très actif et entamèrent de leurs dents

(1) *Le Râmâyana de Vâlmîki*, trad. A. Roussel, Paris, 1903.
(2) " Pilon " est le mot employé par l'abbé Roussel dans sa traduction. Le lecteur comprendra qu'il s'agit ici d'un objet qui tourne comme la tige d'une baratte et non d'un objet qui écrase.

Angkor-Vat. — Porche de l'angle sud-ouest de la galerie du premier étage.

Angkor-Vat.
Intérieur de la galerie du premier étage.



Angkor-Vat. — Angle nord-ouest de la galerie du premier étage.

ANGKOR-VAT. — GALERIE DU PREMIER ÉTAGE : FRAGMENTS DES BAS-RELIEFS DE L'ANGLE SUD-OUEST.

ANGKOR-VAT. — GALERIE HISTORIQUE : DÉFILÉ DES PANDITS.

les rochers. Alors tomba, pareil à Agni (= le feu, le dieu du feu), le redoutable poison du Hâlâhala, qui consumait l'univers entier avec les Devas, les Asouras et les hommes. Les Devas, cherchant un asile auprès du grand dieu Çamkara, Çiva, vinrent le trouver et implorèrent son secours d'un ton suppliant.

Fig. 23. — Angkor-Vat. — Partie centrale de la scène du barattement.

Hari (Vishnou) arriva, portant la conque et le disque. Il s'adressa en souriant à Çiva, qui tenait son épieu : " Ce qui est issu en premier lieu du barattement t'appartient, puisque tu es le chef des dieux. Assure-toi le premier hommage en prenant ce poison, ô Maître. " Mais Çiva disparut. A la vue des divinités effrayées, le chef des Devas, le bienheureux Hari, prit le Hâlâhala, poison redoutable qui avait l'apparence de l'Amrita. Puis, les dieux délivrés, il s'en alla.

Fig. 24. — Angkor-vat. — Scène du barattement (fragment).

Alors les Devas et les Asouras se remirent tous à baratter. Le mont élevé qui servait de pilon s'enfonça et tomba dans le Pâtâla. Les Devas et les Gandharvas (demi-dieux) adjurèrent Vishnou : " Tu es la voie de tous les êtres, spécialement des habitants

du ciel ; secours-nous, ô toi qui es puissant. Relève la montagne. " Après avoir entendu cet appel, Hari, prenant la forme d'une tortue, posa la montagne sur son dos et se coucha dans l'eau. Ensuite, l'âme des mondes, Keçava, saisissant de sa main le sommet du Mandara et se plaçant au milieu des dieux, lui, le suprême Purusha (Vishnou), baratta la mer de lait. Au bout de mille ans, un homme à l'âme vertueuse se présenta. Il avait dans les mains un bâton et un vase plein d'ambroisie. Son nom était Dhanvantari (l'Esculape hindou).

Puis les ravissantes Apsaras, les femmes d'élite, sortirent de la liqueur produite par le barattement. Telle est l'origine des Apsaras. Il y en eut des multitudes, et plus innombrables encore sont leurs servantes.

Après les Apsaras, Varunî (Lakshmi), la fille de Varuna, sortit du barattement. Opulente, elle se mit en quête d'époux. Les fils de Diti ne possédèrent point la fille de Varuna, mais ce fut aux fils d'Aditi qu'appartint cette femme irréprochable, et ils en furent comblés de joie.

Après Varunî, l'effort des baratteurs produisit Uccaihçravas, le meilleur des chevaux, puis le joyau Kaustubha et le délicieux Amrita. La création de celui-ci causa la ruine de toute une race en mettant aux prises les fils d'Aditi et ceux de Diti. Les Asouras s'adjoignirent les Râksasas et, alors, éclata une guerre formidable qui jeta l'épouvante parmi les héros de trois mondes (sujet représenté sur les panneaux d'Angkor-Vat). Lorsque l'extermination fut complète, Vishnou, doué d'une grande puissance, se saisit vite de l'Amrita. Il devint immortel et invincible.

Face orientale (partie droite). — Cette galerie est, à quelques centimètres près, de la même longueur que celle du barattement qui lui est symétrique. Elle ne peut se comparer à celles que le visiteur vient de voir. Nous ne retrouvons plus ici la moindre idée des formes réelles : les éléphants sont pourvus de jambes ridicules qui semblent rognées à la hauteur du genou ; les guerriers nous montrent une académie dont ils n'ont pas lieu de tirer vanité ; les animaux mythologiques témoignent de l'inexpérience absolue de l'apprenti qui les a dessinés. Bref, les bas-reliefs de cette galerie et ceux de la suivante sont regrettables, et nous ne pouvons consentir à louer, comme le font certains auteurs, l'artiste qui en a conçu l'ensemble. Il est visible que ces deux panneaux ont été exécutés après les galeries des autres faces, probablement plusieurs

siècles après la chute du Brahmanisme, à une époque où les bonnes traditions étaient déjà perdues depuis longtemps.

" Le sujet de ce bas-relief, nous dit M. Georges Cœdès, n'a jamais été identifié d'une manière satisfaisante. On y voit généralement un combat entre deux armées ennemies, le " combat des dieux contre les géants ". Mais cela est une erreur manifeste. Les combattants ont, de part et d'autre, le même aspect démoniaque ; ils chevauchent les mêmes animaux fantastiques, enfin ils portent tous le casque à cimier caractéristique des Asouras ou des Danavas. Les deux armées qui paraissent marcher l'une contre l'autre unissent en réalité leurs efforts contre un personnage qui occupe exactement le centre du panneau. Celui-ci n'est autre que Vishnou Caturbhuja monté sur Garouda. Avec son disque, son épée et sa massue, il tient tête victorieusement à l'assaut de ses ennemis et en fait un effroyable carnage. Le bas-relief peut donc s'intituler Vishnou culbutant l'armée des Danavas : thème banal dans la littérature puranique. Toutefois, le fait que le dieu est seul à se défendre contre la multitude de ses adversaires permet de proposer une identification précise. Dans les interminables luttes entre les Devas et les Asouras, dont on trouvera un nouveau spécimen dans la galerie Nord partie droite, Vishnou apparaît ordinairement comme le sauveur, l'invaincu à qui les dieux s'adressent en dernier recours. Ici, il est seul, et l'on ne voit guère qu'un épisode de sa légende, — excepté sa lutte avec Bana, que l'on va voir tout à l'heure, — qui présente cette particularité : c'est le combat qu'il livre devant Prâgjyotisa, la ville où se tient enfermé Naraka, le ravisseur des pendants d'oreilles d'Aditi. Ce rapprochement, dont il ne faut pas se dissimuler le caractère hypothétique, se trouve en partie justifié par un détail de la sculpture : autour de Vishnou, *quatre* chefs des Davanas sont tués et jetés à bas de leurs éléphants. Or le Harivamça nous apprend qu'avant

FIG. 25. — ANGKOR-VAT. — SCÈNE DU BARATTEMENT (FRAGMENT).

d'entrer dans Prâgjyotisa Vishnou triompha successivement de Muru, de Nisunda, de Hayagrîva et de Pancanada. Si l'identification proposée est confirmée, les quatre vaincus correspondent sans doute à ces quatre personnages. "

Face septentrionale (partie gauche). — M. E. A. insiste encore ici, on ne sait pourquoi, sur la valeur de ces bas-reliefs : " Les bas-reliefs de cette galerie, dit-il, sont restés à l'état d'ébauche, mais leur composition est pourtant de premier ordre. " En vérité, et les visiteurs d'Angkor s'en apercevront aisément, le long panneau de 66 mètres que nous rencontrons à gauche de la face septentrionale est d'une tenue maladroite et lourde, analogue à celle du panneau précédent. Nous y voyons les mêmes défauts de dessin et de composition.

" Ce bas-relief, dit M. G. Cœdès, a donné matière aux interprétations les plus fantaisistes. L'attention, attirée surtout par la figure de Çiva qui en occupe l'extrémité occidentale, et que les indigènes appellent le Maha Rusei (*maharsi*), s'est détournée d'une scène, pourtant bien curieuse, qui donne la clef de ce rébus. Lorsque, venant de l'extrémité orientale de la galerie, l'on a parcouru environ un sixième de sa longueur totale, on se trouve en face d'une grande figure de Garouda. Celui-ci, les ailes écartées, s'efforce d'éteindre un brasier défendu par des guerriers dont les casques à cimier précisent suffisamment la qualité d'Asouras.

" Il y a, dans la légende de Garouda, deux épisodes qui le montrent vainqueur des flammes : l'un, qui fait l'objet d'un Adhyâya du Mahâbhârata, raconte comment Garouda, pour s'emparer de l'*amrita*, défait l'armée des Devas, tue les gardiens et éteint le feu qui entoure l'ambroisie ; l'autre est l'histoire de Bâna, racontée par tous les Purânas. Le premier ne semble guère convenir ici, où l'on voit Garouda triompher, non des Devas, mais d'une troupe d'Asouras ; et la présence d'une muraille de flammes est d'ailleurs le seul point commun entre la légende et le reste du bas-relief. Par contre, le récit de la victoire de Krishna sur Bâna répond aux traits essentiels de la composition.

" La façon dont Garouda aborde le feu indique clairement que le début de la scène est à gauche, c'est-à-dire à l'extrémité orientale de la galerie. Au milieu d'une armée de Devas reconnaissables à leurs *mukuta* coniques, et marchant en ordre de bataille, musique en tête, se détache une première image de Garouda portant Vishnou sur ses épaules. Le dieu, représenté avec huit bras, brandit les

ANGKOR-VAT. — FRAGMENTS DES BAS-RELIEFS DE LA GALERIE HISTORIQUE : DEUX FRACTIONS DE L'ARMÉE EN MARCHE.

ANGKOR-VAT. — GALERIE HISTORIQUE : BRAHMANES ET SERVITEURS PLACÉS AUPRÈS DU ROI.

ANGKOR-VAT. — GALERIE HISTORIQUE : FEMMES ET ESCLAVES SUIVANT L'ARMÉE.

ANGKOR-VAT. — GALERIE HISTORIQUE : LES GUERRIERS VONT PRENDRE LEUR PLACE DANS LE DÉFILÉ.

ANGKOR-VAT. — GALERIE HISTORIQUE : UNE FRACTION DE L'ARMÉE EN MARCHE.

attributs traditionnels : flèche, javelot, disque, conque, massue, foudre, arc et bouclier. Ne cherchons pas à dénombrer ses visages : les textes nous apprennent qu'il en a mille. Il est accompagné de Pradyumna porteur d'un arc et de Balarâma, dans les mains de qui les sculpteurs n'ont pas omis de placer le soc redoutable : tous deux sont portés sur les ailes du Garouda. Tel Vishnou apparaît ici, tel nous le décrit le Harivamça, qui semble avoir plus spécialement inspiré les sculpteurs, et dont cette portion du bas-relief est une illustration fidèle : " Après avoir fait ses préparatifs à Dvârakâ, le fils de Vasudeva résolut de se mettre en route. Il se tenait sur Garouda, accompagné du héros qui porte le soc et de Pradyumna, la ruine de ses ennemis.... Désirant la mort de Bâna, Krishna, à l'œil de lotus, brillait avec ses huit bras, semblable à une montagne : il tenait à droite l'épée, le disque, la massue, la flèche : à gauche le bouclier, l'arc, la foudre et la conque. Au-dessus de lui s'élevaient mille têtes... (1). "

" Arrivés devant Çonitapura, la cité où réside le ravisseur d'Aniruddha, les trois héros sont arrêtés par une muraille de feu. Garouda se charge de l'éteindre en allant boire au Gange une quantité d'eau qu'il rejette sous forme de pluie. C'est la scène que les sculpteurs ont voulu représenter, et qu'ils ont d'ailleurs simplifiée en nous montrant simplement un Garouda traversant sans dommage un rempart de flammes. Si le Visnupurâna et les autres légendes connaissent bien la victoire de Krishna sur les feux qui défendent Çonitapura, le rôle prépondérant attribué à Garouda par les sculpteurs d'Angkor-Vat ne se retrouve que dans le Harivamça, et c'est une raison de plus pour penser que ce poème, ou un texte très voisin, leur a servi de guide.

" De l'autre côté du brasier, vis-à-vis de Garouda, une divinité à six têtes, à quatre bras armés d'un arc, d'une flèche, d'un disque, d'un glaive flamboyant, et montée sur un rhinocéros, semble défendre au vainqueur d'aller plus avant. Si le *vâhana* est un peu déconcertant (aucun texte de l'Inde ne donne le rhinocéros pour monture à une divinité), les six visages et les attributs suffisent à faire connaître Kârttikeya, qui est précisément l'allié de Bâna.

" Mais l'armée de Krishna gagne du terrain, entre dans la ville et s'attaque aux soldats de Bâna. Il s'ensuit une mêlée furieuse et assez confuse. Bientôt reparaît le trio Krishna-Râma-Pradyumna,

(1) Les sculpteurs se sont embrouillés dans la répartition de cet arsenal.

toujours monté sur Garouda. Malgré les flèches qui l'assaillent de toutes parts, Râma, avec son soc et sa massue, fait à lui seul un carnage effroyable. La mêlée continue, inextricable. Nouvelle apparition de Krishna sur Garouda : cette fois, le dieu n'a plus que quatre bras et combat avec l'arc, le disque et la massue.

" Le voici qui reparaît de nouveau avec ses mille têtes et ses huit bras, accompagné de ses deux acolytes. Il continue sa marche en avant et se trouve face à face avec Bâna lui-même. Car on n'hésite guère à reconnaître ce dernier personnage. Les mille bras que lui donnent les légendes ont été réduits à douze paires par les sculpteurs : ils ne pouvaient guère faire mieux. Quant aux lions dont son char est attelé, il semble qu'il faille y voir encore une réminiscence du Harivamça. Cependant Rudra, ayant appris la défaite de Bâna, voulut lui porter secours et dit à Nandin d'une voix puissante : " Prends mon char *attelé de lions* et va retrouver promptement l'imprudent.... " Docile aux ordres de Rudra, Nandin arriva avec le char divin à l'endroit où se tenait Bâna.... Aussitôt Bâna monta sur le char du sage Mahâdeva.

" La fin du bas-relief est conforme à celle de la légende. Après une nouvelle apparition de Krishna vainqueur de l'Asoura, le décor change brusquement. Voici Çiva accompagné de Pârvati et de Ganeça, portant le cordon brâhmanique, tenant dans sa main droite le *triçûla*, et trônant sur une montagne dont les cavernes servent d'asiles à des saints barbus et à des kinnaris folâtres. En face de Çiva est agenouillé Krishna aux mille têtes. Ses bras droits tiennent encore l'arc, l'épée et le javelot, mais il a deux mains jointes sur la poitrine, et celles de gauche présentent à Çiva des feuillages propitiatoires. Et Çiva dit à Krishna : " Seigneur du monde, je sais que tu es l'Être suprême. Dans la nature entière il n'est personne qui puisse te vaincre. Laisse-toi donc fléchir. J'ai promis ma protection à Bâna : que ma parole ne soit pas vaine. " Et Krishna, radouci, lui répondit : " Qu'il vive ! Puisque tu lui as promis la vie sauve, je retiens mon *cakra*. Car nous ne sommes pas distincts l'un de l'autre : ce que tu es, je le suis aussi. "

" Ces traits caractéristiques de l'histoire de Bâna sembleront sans doute suffisamment clairs pour que l'on puisse considérer comme acquise l'identification du bas-relief.

" Si les sculpteurs ont omis certains épisodes du combat, tels que la lutte de Krishna avec Jarâ, c'est qu'apparemment les moyens dont ils disposaient ne leur permettaient pas d'en entreprendre la

représentation. Il n'en est pas moins vrai qu'ils ont suivi de très près le texte du Harivamça ou d'un ouvrage apparenté. "

Face septentrionale (partie droite). — Nous retrouvons ici une composition soignée et un dessin sinon académique, du moins tracé d'après les traditions de la bonne époque. A notre avis, les bas-reliefs de cette galerie sont parmi les mieux exécutés d'Angkor-Vat. Les personnages sont moins couverts de bijoux, mais ils sont mieux proportionnés et se meuvent aisément, ce qui est une qualité que nous ne rencontrons pas partout. Nous voyons aussi quelques figures d'animaux fantastiques, un paon bâté, un nâga également bâté, des chimères attelées à des chars légers, traitées dans une allure décorative qui fait honneur à l'artiste qui les a dessinées.

Au sujet de ce panneau, M. G. Cœdès écrit : " Par le fini de son exécution, autant que par son parfait état de conservation, ce bas-relief constitue un précieux document iconographique. Tous les grands dieux du Panthéon brâhmanique défilent, portant les attributs classiques et chevauchant leurs montures traditionnelles. On reconnaît immédiatement Kubera sur les épaules d'un Yaksa, Skanda aux six visages emporté par son paon, Indra debout sur Airâvana dont les sculpteurs n'ont pas oublié les quatre défenses, Vishnou Caturbhuja porté par Garouda, Yama brandissant son *danda* et traîné sur un char attelé de bœufs, Çiva reconnaissable à son chignon. Brahma chevauchant l'oie hamsa, Sûrya suffisamment caractérisé par le disque solaire et par son écuyer mi-homme mi-oiseau (Aruna), enfin Vâruna monté sur un nâga. Ce ne sont pas les seuls Devas représentés sur le mur de la galerie — il y en a exactement vingt et un ; — mais les autres ne sont pas assez nettement différenciés pour qu'on puisse les nommer avec certitude. Chacun d'eux lutte avec un Asoura, dont il ne se distingue d'ailleurs que par la forme du casque, et cette série de duels épiques se déroule au milieu d'une mêlée confuse qui met aux prises les cohortes ennemies. Comme l'on pouvait déjà s'y attendre, le rôle principal et la place d'honneur sont laissés à Vishnou dont l'image occupe le milieu du bas-relief. Il a pour antagoniste un Asoura polycéphale doué d'une multitude de bras, qu'on n'a pas manqué d'appeler Râvana. Mais celui-ci n'a rien à faire ici, et d'ailleurs le personnage en question semble avoir plus de têtes qu'il ne faudrait pour prétendre au nom de Daçânana.

" D'où les sculpteurs ont-ils donc tiré cette scène, que, de nos jours

encore, les lettrés du Cambodge intitulent " le combat des géants et des dieux " ? Ces combats ne sont pas rares dans les Purânas, mais la place éminente attribuée à Vishnou et l'aspect de son ennemi font immédiatement songer à la bataille qui se termine par le duel du dieu avec l'Asoura Kâlanemi. Cette identification n'est malheureusement pas susceptible d'une démonstration aussi concluante que l'identification proposée pour le bas-relief précédent. Le texte du Harivamça énumère bien tous les dieux que nous avons reconnus et, en général, sous l'aspect que nous leur voyons ici. Mais il manque à cette composition le détail typique qui permet de décider entre plusieurs rapprochements également possibles. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'interprétation proposée reste provisoirement l'hypothèse la plus probable. A défaut d'une solution définitive, enregistrons une fois de plus le rôle capital laissé à Vishnou Caturbhuja. "

Angle nord-ouest. — Les parties pleines des murs du vestibule situé à l'angle nord-ouest de la galerie du premier étage sont couvertes de tableaux indépendants. Toutes ces compositions sont exécutées avec le plus grand soin, et nous y rencontrons parfois de grandes qualités de dessin (1). M. E. Aymonier nous donne une brève explication de quelques-uns de ces panneaux, mais aucune identification formelle. Souvent même il commet de graves erreurs relevées par M. G. Cœdès, qui nous fournit la véritable interprétation de ces tableaux.

" Une des scènes, très ruinée, est susceptible d'une explication certanie. Une troupe de singes donnant des signes de la plus vive allégresse accompagne un véhicule composé de niches superposées dans lesquelles on aperçoit Râma et, immédiatement au-dessous de lui, Vibhîsana. Le véhicule est porté par une rangée d'oiseaux traités par les sculpteurs en motifs décoratifs, extrêmement stylisés, dans lesquels on retrouve pourtant l'aspect familier des hamsas. Ce détail est suffisamment explicite, il s'agit du char Puspaka, le merveilleux véhicule de Kubera, " attelé de hamsas " : ce char, jadis dérobé par Râvana, servit en effet à transporter Râma dans Ayodhyâ après sa victoire. Il est à présumer que les figures ruinées étaient celles de Sîtâ, Laksmana, Sugrîva et de quelques autres chefs des singes.

" Les bas-reliefs du Bayon et du Baphuon fournissent chacun une réplique intéressante du Puspaka. "

(1) Par comparaison, s'entend, avec les autres œuvres cambodgiennes.

ANGKOR-VAT. — SCÈNES DE LA GALERIE DES CIEUX ET DES ENFERS.

ANGKOR-VAT. — SCÈNES DE LA GALERIE DES CIEUX ET DES ENFERS.

Angkor-Vat. — Fragments d'une des galeries orientales.

Angkor-Vat. — Fragments de la galerie septentrionale (partie gauche).

Autre panneau. — " Ce bas-relief, disent Moura et M. Aymonier, représente Vishnou monté sur Garouda. Cela est vrai, mais ce serait une erreur de croire que les artistes ont simplement voulu offrir à la vénération des fidèles l'image classique de leur dieu : le sujet de ce tableau est beaucoup plus précis. En le regardant attentivement, on ne tarde pas à découvrir que Garouda porte sur ses mains levées une crête de montagne : la scène représente donc soit Vishnou apportant le Mandara destiné à servir de ribot pour baratter l'Océan, soit Krishna, après sa victoire sur Naraka, ramenant le Maniparvata reconquis. Cette dernière hypothèse est celle qu'il convient d'adopter, car elle rend compte des autres détails du bas-relief. Krishna est accompagné par une armée en marche, preuve qu'il revient d'une expédition guerrière, et par une longue théorie de serviteurs portant religieusement de grandes jarres et des récipients de formes diverses, contenant sans doute les trésors ravis à l'Asoura vaincu. On remarque enfin, debout sur l'aile droite de Garouda, une petite figure de femme richement vêtue : le Harivamça et le Visnupurâna, les deux seuls textes où cet épisode figure, nous apprennent en effet qu'en l'occurrence Krishna avait avec lui son épouse Satyabhâmâ. "

Autre panneau. — " La partie centrale du bas-relief est en mauvais état. On y distingue cependant le corps et une partie du chaperon d'un grand serpent étendu sur les eaux. Couché sur celui-ci, Vishnou, dont la tête a disparu, dort dans la position traditionnelle, les pieds dans le giron de son épouse. Des dieux et des religieux, groupés de chaque côté, adorent Nârâyana plongé dans son sommeil. Tout en bas, neuf divinités viennent lui rendre hommage : Sûrya sur son char, Kubera sur les épaules d'un Yaksa Brahmâ sur le hamsa, Skanda sur le paon, un dieu à cheval (?), Indra sur l'éléphant, Yama sur un bœuf, Çiva sur son taureau et, enfin, un dieu monté sur un lion. L'exploration archéologique du Cambodge et du Champa a mis au jour plusieurs répliques d'une série de *neuf* Devas. Mais elles diffèrent quelque peu les unes des autres et, chose curieuse, n'ont jamais pu être complètement expliquées. "

Une des scènes voisines se rattache aux avatars de l'épouse de Râma. Nous la voyons assise sur un trône, assistée d'une femme (1) et entourée d'une garde nombreuse de Raksasîs. Devant Sîtâ, un

(1) Cette femme est elle-même une Raksasî qui s'était prise d'amitié pour Sitâ et que les artistes cambodgiens ont ainsi représentée pour la différencier des autres gardiennes de la déesse.

petit singe est accroupi, et nous devons voir en lui Hanuman venant annoncer à la déesse qu'une expédition se prépare pour la délivrer. Si le général en chef de l'armée des singes est représenté d'aussi petite taille, c'est qu'il a modifié sa stature pour se rendre invisible et pénétrer aisément dans le palais où Sîtâ est retenue prisonnière.

Une grande scène de l'angle nord-ouest se distribue comme suit : en haut du panneau, un personnage de grande taille tient un arc dans la main gauche, une flèche dans la main droite, et se propose d'atteindre un but figuré par un oiseau posé sur une roue que supporte un mât très élevé. Derrière le tir à l'arc, quatre personnages sont accroupis. Devant l'archer, on remarque une princesse assise sur un trône bas et accompagnée de suivantes. Au milieu du panneau, d'autres personnages armés de l'arc sont assis à l'indienne en face d'un roi. Le rang des acteurs de cette scène est indiqué par le nombre des parasols et différents insignes. Dans la partie inférieure du bas-relief, des esclaves attellent des chars qui semblent appartenir aux personnages du plan moyen.

Il y a dans l'épopée hindoue deux scènes célèbres où un tir à l'arc assure au vainqueur la main d'une princesse. La première est le *svayamvara* de Draupadî dans le Mahâbhârata : les cinq Pândavas assistent déguisés à cette assemblée, et l'un d'eux, Arjuna, en lançant cinq flèches sur un but particulièrement difficile à atteindre, gagne Draupadî comme épouse commune des cinq frères. La seconde est l'épisode du Râmâyana, où Râma, après avoir bandé l'arc de Çiva, qui a défié les efforts de tous les autres prétendants, devient l'époux de Sîtâ. Il est probable que c'est cette dernière scène que le sculpteur a eue en vue, les autres bas-reliefs du même vestibule étant empruntés au cycle de Vishnou-Râma.

Un autre panneau du même vestibule se rapporte aux aventures de Sîtâ. Voici la composition de ce bas-relief : en haut, une quantité d'apsaras viennent des deux angles supérieurs et se dirigent toutes, dans leur vol, vers le centre du tableau. Elles tendent des deux mains des écharpes. Au centre, on distingue une sorte d'estrade (il en reste environ un tiers), un tout petit coin de vêtement, quelques flammes. Le personnage à qui appartenait le bout de vêtement a complètement disparu, une large plaque de pierre étant tombée, rongée par l'humidité. De chaque côté de ce qu'il reste de la figure centrale se tiennent d'autres personnages difficilement identifiables, parce que la pierre est encore ici très abîmée. Leur rang

est marqué par le nombre des serviteurs dont ils sont accompagnés et par la quantité de parasols qui les abritent. Au-dessous, des singes et des guerriers assis à l'indienne regardent avec intérêt vers le centre du panneau et discutent parfois assez vivement.

Malgré la disparition du motif central, nous croyons pouvoir donner à cette scène, sans risques d'erreur, la signification suivante : le personnage dont il ne reste rien, sauf un fragment de vêtement, était Sîtâ debout sur un bûcher. Les flammes très nettement dessinées qui ont résisté à la dégradation de la pierre sont là pour nous renseigner. A la droite du bûcher, se trouve Râma en compagnie de quelques guerriers ; à la gauche sont assis Sougrîva et Lakshmana (probablement ; ces figures sont presque invisibles). Les guerriers humains et les guerriers simiens suivent la scène qui ne peut se rapporter qu'à l'épreuve du feu que subit Sîtâ pour prouver à Râma, son époux, qu'elle était restée pure de tout contact avec Râvana (Voir légende dans la description de l'angle sud-ouest).

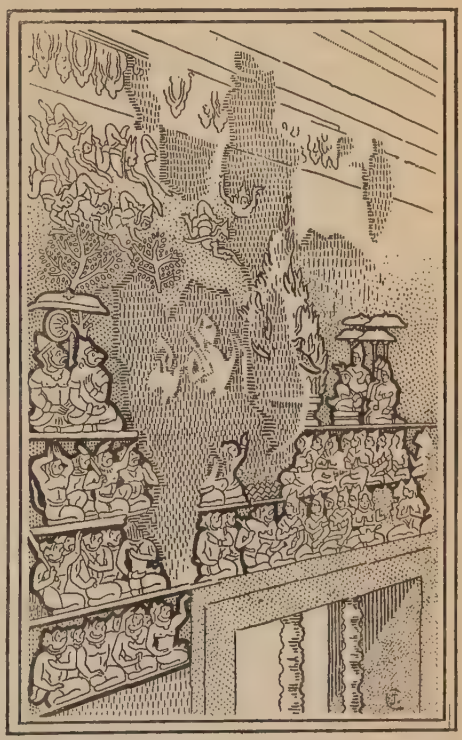


FIG. 26. — ANGKOR-VAT. — UN DES PANNEAUX DE L'ANGLE NORD-OUEST DE LA PREMIÈRE GALERIE : ORDALIE DE SÎTA.

Face occidentale (partie gauche). — C'est la dernière galerie comportant des bas-reliefs que nous ayons à visiter, et c'est une des meilleures œuvres des décorateurs d'Angkor-Vat. Nous avons

là encore des scènes de combat, une mêlée colossale, un des derniers épisodes chantés par le Râmâyana, la dernière bataille que Vishnou, sous la forme de Râma, qui est sa septième incarnation, livra avec l'aide d'Hanuman, au démon Râvana, qui lui avait ravi la tendre Sîtâ.

" Cette mêlée quelque peu confuse, dit M. Aymonier, couvre sans aucun vide 100 mètres carrés de la surface du panneau. Elle est remarquable entre tous les bas-reliefs d'Angkor-Vat par l'exactitude des détails, la justesse des attitudes et des expressions, le cachet de réalisme et l'intensité de vie qui s'en dégagent. En ce combat acharné qui règne dans toute son horreur d'un bout du panneau à l'autre, l'expression de fureur et de haine qui anime les adversaires se prenant corps à corps est frappante de vérité. Jamais, ainsi que le fait remarquer M. Delaporte, le poète Vâlmîki, si souvent interprété dans l'Inde, n'a rencontré d'artistes d'un souffle aussi puissant que les sculpteurs khmers d'Angkor-Vat (1).

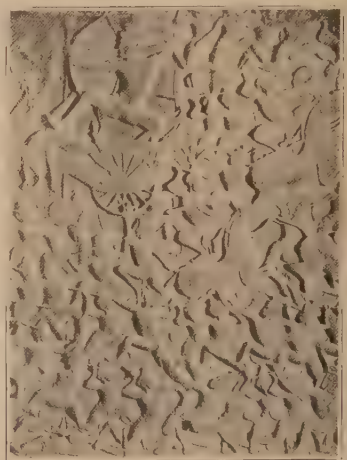
" Les singes subissent comparativement peu de pertes. Ils semblent accablés de fatigue, mais, voyant que la victoire se décide en leur faveur, ils poursuivent avec une nouvelle ardeur la série de leurs merveilleuses prouesses.... Les simples guerriers de l'armée des géants sont armés de sabres à poignée ciselée, de lances, de javelots, de massues, et quelques-uns sont garantis par des boucliers. Les singes n'ont dans les mains que des pierres, des branches d'arbre, souvent absolument rien (2). Ils mordent leurs ennemis et s'arment de sabres enlevés à l'adversaire. Ici un singe entrave les griffons d'un géant qui est bientôt renversé de son char ; à côté, c'est un autre simien mordant à la tête les chevaux d'un géant qui essaie vainement de les défendre à coups de lance....

" On remarquera surtout, parmi une douzaine de grands chefs simiens montés sur des chars, leur roi Sougrîva, en riche costume, couronne en tête, abrité sous le parasol royal et debout sur un beau char qui se heurte à celui d'un prince des géants auquel sont attelés de superbes lions. Quoique Sougrîva n'ait pas d'armes apparentes, il saisit son adversaire, le désarme et renverse son parasol, ce qui est l'indice caractéristique de la défaite.

(1) Il est vrai que les sculpteurs hindous n'ont jamais exécuté de panneaux de la dimension de ceux d'Angkor-Vat, mais il faut dire que leurs œuvres sont autrement traitées que les bas-reliefs cambodgiens, surtout dans la représentation de la figure humaine. [J. C.]

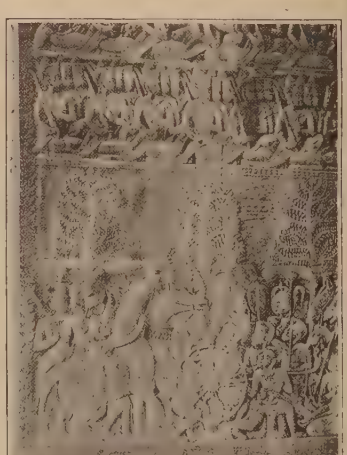
(2) Observer que le dessinateur cambodgien a voulu accuser les muscles sur les membres des singes par des cercles tracés sur le bras, l'avant-bras et le mollet. Cette indication de force ne se reproduit pas chez les géants. [J. C.]

ANGKOR-VAT. — FRAGMENTS DES BAS-RELIEFS DE LA GALERIE SEPTENTRIONALE (PARTIE DROITE). (DANS CE LONG PANNEAU, TOUS LES DIEUX DE L'OLYMPE BRAHMANIQUE SONT REPRÉSENTÉS.)



ANGKOR-VAT. — FRAGMENTS DES BAS-RELIEFS DE LA GALERIE SEPTENTRIONALE (PARTIE DROITE).

ANGKOR-VAT. — BAS-RELIEF DE LA GALERIE SEPTENTRIONALE (PARTIE DROITE).



ANGKOR-VAT. — BAS-RELIEF DE L'ANGLE NORD-OUEST (FRAGMENT).

" Du côté des géants, les chars des princes ont des attelages d'animaux fantastiques.

" Au centre de cette vaste scène, la partie décisive se joue entre les trois grands protagonistes de la guerre : Râvana d'un côté, Râma et Hanuman de l'autre. — Râvana, souverain de Lankâ et des Râkshasas, est figuré en un personnage extraordinaire, colossal, aux dix têtes superposées en forme de pyramide, aux vingt bras armés d'arcs et de massues. Il est debout sur un char admirable que traînent des lions. Hanuman, fort, agile et courageux entre tous les simiens, attaque lui-même le colosse aux dix faces déjà chancelant et criblé de flèches. En face, c'est encore Hanuman, portant Râma sur son dos et volant dans l'espace. Il tient dans la main droite un quartier de roche qu'il s'apprête à laisser tomber sur le char de Râvana ; de l'autre main, il montre à Râma, qui le cherche, l'indigne ravisseur de la douce Sîtâ. Râma est armé d'un arc immense et s'apprête à décocher la flèche divine de Brahmâ, l'unique arme qui puisse mettre fin aux jours du criminel roi des Râkshasas. A côté du héros se tiennent son fidèle frère Lakshmana, armé aussi d'un arc, et Vibhîshana, le prince transfuge luttant avec ses amis les princes d'Ayodhyâ contre son frère aîné Râvana, qui avait repoussé ses conseils et l'avait en outre maltraité. Sa coiffure à large cimier, identique à celle des Râkshasas, le fait aisément reconnaître. "

LE PERRON D'HONNEUR.

L'entrée principale (face ouest) de la galerie du premier étage est précédée d'une vaste plate-forme élevée sur la terrasse de pourtour, en regard de l'avenue dallée. Cette façon de perron, en forme de croix latine, mesure 49 m. 50 est-ouest et 35 m. 75 nord-sud. — Ces dimensions s'entendent d'une extrémité à l'autre des branches de la croix qui comprend une partie centrale prolongée, sur les faces nord et sud, par un palier plus bas de deux marches et, sur la face ouest, par deux paliers également en contre-bas qui lui donnent dans cette orientation un développement supérieur à celui des autres côtés. La largeur du passage est de 8 mètres de bord à bord. Le perron domine la terrasse de pourtour de 2 m. 50 et communique avec elle par trois escaliers (un dans l'axe de l'avenue dallée, les deux autres aux extrémités des branches nord et sud). Ces escaliers sont encadrés de larges rampes dont les gradins supportaient des lions représentés encore par deux spéci-

mens. En bordure des branches de la croix régnait une élégante balustrade dont nous ne retrouvons plus que quelques tronçons. Tous les dés de support ont disparu. Devant le portique d'entrée, le niveau du perron s'abaisse pour se mettre à la hauteur du soubassement du premier étage et surtout pour satisfaire la manie qu'avaient les constructeurs d'Angkor de multiplier les seuils.

Une garniture de fortes colonnes rondes finement décorées entoure, à quelques décimètres, les parements du perron et soutient une corniche disposée légèrement en contre-bas du dallage de la plate-forme. C'est parmi ces colonnes qu'ont été choisis les supports qui ont servi à la tentative de restauration que nous avons constatée dans les cours du massif central.

Le perron d'honneur, avec sa forte saillie, est d'un aspect très heureux lorsqu'on le voit de profil ; mais il a le grave défaut, pour le visiteur qui arrive par l'avenue dallée, de couper la façade et de masquer l'entrée centrale. En effet, plus on approche, plus le porche de la première galerie se dérobe, si bien qu'il finit par être complètement invisible et qu'on ne le retrouve qu'après avoir gravi les marches du perron. C'est là une faute de composition qui nous étonne de la part d'architectes qui visaient surtout, et presque toujours avec succès, à l'ensemble décoratif.

LA TERRASSE DE POURTOUR ET LES SRAS (1).

Une terrasse élevée de 2 mètres au-dessus du terrain environnant est établie tout autour du temple. Elle n'est pas dallée ; c'est un simple terre-plein dont la limite extérieure est maintenue par un fort parement de grès posé sur une assise de limonite. Sur la terrasse s'élève le soubassement de la galerie du premier étage. Nous avons vu, au chapitre précédent, que le perron d'honneur occupe, sur la face occidentale, la presque totalité de la partie centrale de ce terre-plein.

La terrasse de pourtour communique avec l'entrée principale de l'enceinte par une avenue dallée que nous allons visiter bientôt et, avec la plaine, par de nombreux escaliers. Nous en trouvons deux à chacun des angles et un au centre de chacune des faces nord, sud et est, c'est-à-dire dans les axes du monument et sur la même ligne que les entrées centrales des trois étages.

(1) Sras = bassins.

Ces escaliers n'ont jamais été terminés ; les marches de celui du nord n'ont même pas été placées.

Le développement de la terrasse est d'une largeur à peu près égale, 39 mètres à 39 m. 50, sur les trois faces nord, sud et est, mais sur la face occidentale, sa largeur atteint 80 mètres, obéissant ainsi au mouvement de toutes les parties du plan qui, comme nous l'avons dit déjà, ont une étendue plus importante dans cette orientation que dans les autres.

Le parement de grès qui constitue le mur de soutènement est orné de moulures et de motifs décoratifs aussi précieusement exécutés que dans les parties les plus visibles du temple. L'assise supérieure forme corniche et supporte une splendide balustrade qui entoure la terrasse pour ne s'interrompre qu'aux escaliers. Presque partout la main-courante et les dés de support sont encore en place, et l'on pourra retrouver, dans le voisinage, à peu près tous les éléments qui manquent. De chaque côté des escaliers se dressaient les têtes d'un énorme Nâga dont quelques fragments se retrouvent. On peut remarquer que les travées de la main-courante et les balustres sont simplement préparés en vue d'une décoration qui n'a jamais été commencée.

Ajoutons que, depuis que la terrasse pourtournante est dégagée de la haute brousse qui en interdisait l'accès sur trois de ses faces, les visiteurs d'Angkor trouvent là un lieu de promenade, ombragé par d'immenses manguiers, d'où ils ont sur le monument la plus belle vue possible.

En face de la partie occidentale de la terrasse, à une quinzaine de mètres en avant, se trouvent deux bassins creusés l'un à droite, l'autre à gauche de l'avenue dallée. Les parois de ces bassins sont en blocs de grès, et l'on retrouve dans chacun d'eux, au centre de la paroi orientale, les traces d'un escalier. Malheureusement, tout le travail exécuté là n'a pas été assez épargné par la ruine, et les deux belles pièces d'eau d'autrefois ne sont plus aujourd'hui que des mares de peu de profondeur envahies par les herbes.

Avant de quitter la terrasse de pourtour, nous devons signaler les ruines d'un stoûpa bouddhique, que l'on y rencontre à côté du portique central de la face orientale du premier étage. Ce petit monument était construit en pierres de limonite avec enduit de mortier portant quelques motifs de décoration. Il ne reste que des traces de cet enduit.

L'AVENUE DALLÉE
ET LES DEUX ÉDICULES VOISINS.

La terrasse de pourtour est reliée à l'entrée centrale de l'enceinte (ouest) par une avenue de 347 mètres de longueur sur 9 m. 40 de largeur, dominant de 1 m. 60 le terrain environnant. Cette voie est dallée et parementée de grès, et l'on peut voir avec quelle minutie les motifs décoratifs du parement ont été exécutés dans les moindres détails. Des moulures d'un relief fortement accusé et couvertes de rosaces, de fleurs et de petits personnages sont disposées par bandes horizontales tout le long du soubassement qui s'incurve à mi-hauteur pour s'évaser à la base, où il se termine par une plinthe verticale. La partie supérieure du parement se détache en vigoureuse corniche, sur laquelle est posée, à 0m.35 du bord, la balustrade qui borde l'avenue dans toute son étendue.

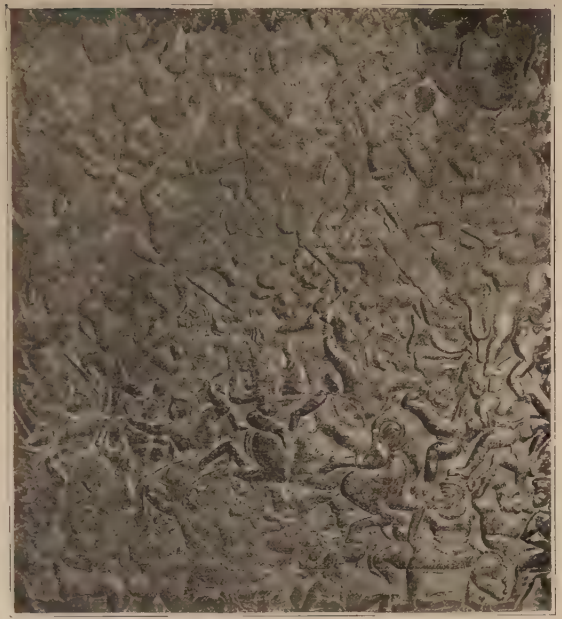
Les travaux qui ont été exécutés en 1908 sur ce point ont permis de se rendre compte que là, comme dans les autres parties du temple, les dessous sont en blocs de limonite hourdés au sable.

L'avenue dallée est pourvue de douze escaliers, six de chaque côté, taillés dans autant de ressauts importants qui lui donnent la forme d'une croix aux branches multiples. A l'extrémité de ces ressauts, se dressaient des lions et les têtes du serpent polycéphale dont le corps posé sur des dés constituait la main-courante.

En face et à quelques mètres des escaliers du centre s'élèvent deux édicules symétriques absolument semblables. Ces petits édifices offrent quelque analogie d'aspect avec les deux constructions que nous avons rencontrées dans la cour du premier étage et qui sont décrites sous le nom de " bibliothèques ".

Chacun de ces édicules est placé sur un soubassement de 1m.50 de hauteur. L'intérieur se compose d'une pièce cruciforme de 14 mètres (grand axe) sur 10 mètres (axe transversal), prolongée aux extrémités des branches est et ouest par une chambre de 6 mètres de longueur. Chambres et pièce centrale sont flanquées de chaque côté d'une petite galerie latérale percée de nombreuses fenêtres à colonnettes. Sur les quatre orientations, un porche à quatre piliers, comprenant un escalier de quelques marches, se détache nettement.

Les toitures de la pièce centrale se joignent en voûtes d'arête et se terminent par des pignons droits sur lesquels venaient



ANGKOR-VAT. — FRAGMENTS DES BAS-RELIEFS DE LA GALERIE OCCIDENTALE (PARTIE GAUCHE). BATAILLE LIVRÉE A RÂVANA PAR RÂMA AVEC L'AIDE DE L'ARMÉE DES SINGES.

ANGKOR-VAT. — LE PERRON D'HONNEUR.

ANGKOR-VAT. — LA TERRASSE DE POURTOUR (PARTIE ORIENTALE).

s'appuyer les toitures, aujourd'hui presque complètement ruinées, des chambres extrêmes et des porches. Les voûtes sont soutenues par un entablement supporté lui-même par de grands piliers carrés. La demi-voûte de la galerie latérale repose sur un mur que les constructeurs ont, malgré sa solidité, relié aux grands piliers par des étrésillons qui sont encore plus inutiles ici qu'ailleurs.

L'entablement n'est pas éclairé par les fenêtres basses que nous avons remarquées sous la voûte des " bibliothèques ". Il est simplement encadré de moulures et terminé, dans le haut, par une corniche qui supportait le plafond.

Si l'extérieur de ces édicules est complètement achevé, il n'en est pas de même de l'intérieur, où l'entablement, l'architrave et les piliers n'ont reçu qu'un commencement de décoration. Nous voyons, en effet, des moulures bien tracées mais non décorées des rosaces et des fleurons qui devaient les compléter. Cependant, dans l'édicule nord (à gauche de l'avenue en regardant le temple), les motifs décoratifs étaient en voie d'achèvement, et nous y remarquons même, sur la large bande centrale de l'entablement, l'ébauche d'une frise de danseuses dans un encadrement ogival. Par contre, le gros œuvre des pièces extrêmes de ce même édifice venait à peine d'être terminé au moment de l'arrêt des travaux ; les pierres y sont seulement dégauchies, et l'on peut suivre, en examinant attentivement toutes les parties de la construction, les différentes phases de la préparation de la pierre en vue du travail de décoration.

Selon toute vraisemblance, les édicules de la chaussée étaient des temples, car nous y rencontrons, à l'intersection des axes, une cavité carrée dans laquelle venait évidemment s'emboîter le tenon d'une socle. Il serait impossible cependant de définir à quelle divinité chacun de ces templions était dédié, car toute trace de statue a disparu.

LES ENTRÉES OCCIDENTALES.

Les entrées occidentales. — Entre l'avenue dallée qui conduit au temple et la chaussée qui traverse le fossé, le monument allongé constitué par les cinq entrées occidentales s'étend sur une longueur de 235 mètres dans l'axe nord-sud. Il occupe une grande partie de la façade d'enceinte et se compose, *grosso modo*, d'un gopoura central de forme cruciale, de deux gopouras latéraux de même forme prolongés par des galeries et, aux extrémités nord et sud,

de deux immenses porches par où passaient autrefois les éléphants bâtés et qui ne servent plus aujourd'hui qu'aux charrettes à bœufs des bonzes. Trois tours à gradins, dont il ne reste que la moitié environ, s'élèvent au-dessus des gopouras. Elles étaient de même style que celles du massif central.

Le gopoura central. — Il est précédé sur la face est (1) d'un porche élevé de quelques marches au-dessus de l'avenue dallée et supporté par quatre piliers carrés soutenant une architrave décorée de fleurs de lotus et une toiture en encorbellement dont le fronton a presque complètement disparu.

Il convient d'admirer ici le magnifique linteau presque complet qui se trouve abrité sous la voûte du porche. Nous n'avons rencontré dans le temple aucune autre pierre de cette valeur, et l'on peut dire qu'elle représente, par la netteté du dessin et le fini du travail, le plus beau des innombrables linteaux d'Angkor-Vat.

La porte est encadrée de moulures à fleurettes et de deux bandes verticales sur lesquelles nous voyons une infinité de petits danseurs superposés. Les pilastres, qui font partie du portique et concourent, en même temps, à l'encadrement de la porte, sont traités avec maîtrise. Nous apercevons aussi, un peu en retrait des pilastres, des panneaux d'angle portant, au-dessus de tévadas, des rinceaux si bien exécutés qu'ils peuvent être considérés comme le type le plus parfait de la décoration cambodgienne.

Du reste, nous nous trouvons ici à l'endroit où les décorateurs d'Angkor ont tenu à prouver qu'ils étaient capables de faire des merveilles. Pas un détail lâché ; du sol au faîte des toitures, tout est dessiné, buriné, poncé par des maîtres.

La façade orientale des galeries est décorée de fausses fenêtres à claustras dominées par une frise de personnages debout sur des taureaux, des chimères, des éléphants, des tigres et d'autres animaux. Sur le trumeau des fenêtres sont sculptées des tévadas sous des rinceaux parfaitement exécutés. Les figures de femmes sont placées dans le cadre d'un petit portique en relief gracieusement couronné par les ondulations du Nâga.

On remarquera également la richesse de la décoration des tours. Il est regrettable que ces dômes soient décapités, ce qui enlève toute légèreté au profil extérieur de l'édifice d'entrée.

(1) Comme nous avons recommandé de commencer la visite du temple par le massif central, nous supposons que le visiteur arrive du centre, c'est-à-dire de l'est, et nous débutons dans la description des entrées principales par leur face orientale.

Certains panneaux semblent, tellement leur conservation est parfaite, avoir été terminés seulement depuis quelques mois. Ils n'ont même pas reçu la patine du temps, mais ils n'en datent pas moins de plusieurs siècles, et leur état tient tout simplement à ce qu'ils sont mieux abrités de la pluie que les pierres voisines.

L'ensemble du passage central est posé sur un soubassement dont la ligne extérieure accuse par des ressauts la disposition des vestibules et des galeries. Les toitures sont interrompues par les tours et s'étagent, à la commande des pièces de dessous, pour atteindre leur point le plus élevé sur les flancs de la tour centrale. Elles sont arrêtées par des pignons verticaux encadrés, comme tous ceux que nous avons vus, du Nâga.

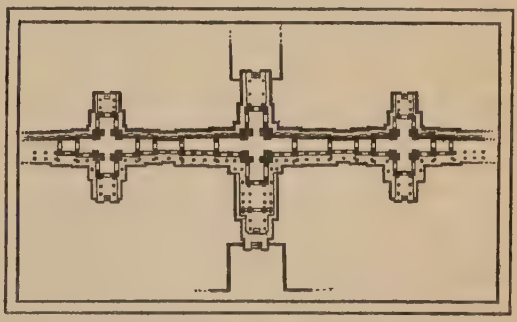


FIG. 27. — ANGKOR-VAT. — ENTRÉES OCCIDENTALES DE L'ENCEINTE : PARTIE CENTRALE (PLAN).

La pièce centrale du gopoura d'axe forme une croix dont les branches mesurent 15 mètres est-ouest sur 17 mètres nord-sud. Elle s'éclaire par des fenêtres à balustres et communique avec les pièces voisines par une porte ouverte à l'extrémité de ses branches. Sa décoration intérieure est assez sommaire : une frise de danseuses à hauteur d'appui ; dans le haut, quelques moulures à rais de cœur et perles accompagnées d'une dentelure continue. Remarquer le motif décoratif très original qui plaque les faces internes des chambranles des fenêtres : perroquets combattant.

Sur la face occidentale, l'entrée centrale du temple s'accuse en plan par un ressaut considérable sur la ligne des galeries voisines. Elle comprend un vestibule flanqué de deux petites vérandas latérales et un porche analogue à celui que nous avons rencontré sur la face opposée. Au-dessus de la porte ouverte dans le vestibule, se trouve un linteau aussi beau que son voisin de l'est, mais beaucoup plus ruiné : il en manque à peu près la moitié. Les piliers de cette entrée sont encore en très bon état, surtout dans les

parties hautes où les chapiteaux et les architraves sont restés intacts. La toiture que supportait l'entablement n'existe plus que par quelques pierres.

Le porche occidental ne diffère de celui de l'est que par la hauteur de l'escalier d'accès. Nous trouvons là encore les restes d'un linteau magnifique et, de chaque côté, les petits pignons assez bien conservés qui terminent la demi-voûte des vérandas.

Remarquons, du point où nous sommes, qu'une véranda longeait tout l'édifice d'entrée sur la façade occidentale et ne s'interrompait qu'aux porches.

Le grand gopoura d'entrée comprend, en plus du passage central, deux petites chambres de veille disposées latéralement et de forme allongée. Ces pièces ne sont éclairées que sur le fossé.

Les gopouras latéraux. — Entre les petites chambres de l'entrée principale et celles des entrées latérales, nous rencontrons une courte galerie qui établit la communication.

Les gopouras latéraux ne diffèrent de l'entrée centrale que par leurs dimensions plus réduites et l'absence de vestibule entre la pièce du milieu et le porche occidental. Ils sont également composés d'un passage cruciforme couvert d'une tour, flanqué de deux petites chambres et précédé sur les deux faces d'un porche identique à ceux du grand gopoura.

Sous la coupole du passage latéral sud se dresse une énorme statue de Vishnou que les habitants ont abritée sous une toiture en tuiles. A ce sujet nous observerons que les indigènes ont pour les statues brahmaniques la même vénération que pour les images du Buddha. Le Vishnou que nous rencontrons ici est même l'objet d'un culte fervent non seulement de la part des Cambodgiens, mais aussi de la part des Chinois qui ne viendraient jamais visiter le temple sans appliquer une feuille d'or sur le corps du dieu et faire crépiter quelques pétards en son honneur. Les cheveux que l'on voit devant cette statue indiquent que c'est ici que s'accomplit la cérémonie dite " de la coupe des cheveux " (1). On en trouve même de gris déposés là par de vieilles femmes en signe de renoncement aux jouissances matérielles de ce monde.

Sous la coupole du gopoura symétrique, les morceaux d'une autre grande statue de Vishnou gisent à terre.

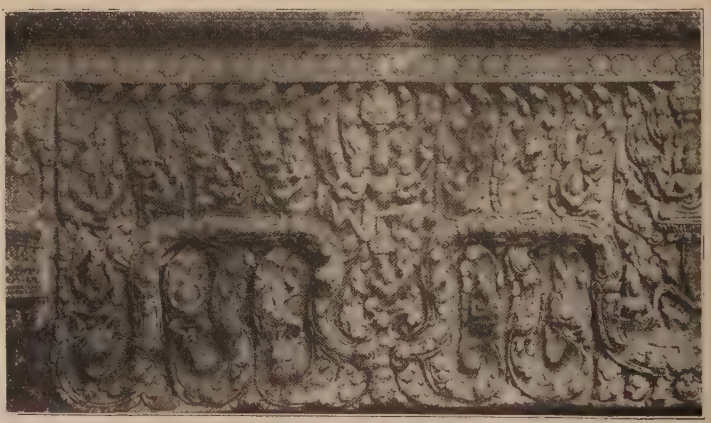
(1) Les enfants cambodgiens gardent au sommet de la tête, jusqu'au moment de leur nubilité, un toupet de cheveux. Dès qu'ils sont en âge de se marier, une petite cérémonie a lieu devant une statue du Buddha ou une statue brahmanique. Le rite consiste à couper les cheveux de l'enfant en présence des parents et de quelques amis. Un festin en est la suite obligatoire.

ANGKOR-VAT. — FAÇADE INTÉRIEURE DES ENTRÉES OCCIDENTALES ET COMMENCEMENT DE L'AVENUE DALLÉE.

ANGKOR-VAT. — FAÇADE PRINCIPALE DES ENTRÉES OCCIDENTALES (AVANT LES TRAVAUX DE DÉGAGEMENT).

ANGKOR-VAT. — UNE TRAVÉE DE LA BALUSTRADE DE L'AVENUE DALLÉE (FRAGMENT).

ANGKOR-VAT. — ENTRÉES OCCIDENTALES: RINCEAUX ET MOTIFS D'ENCADREMENT DE LA PORTE PRINCIPALE.



ANGKOR-VAT. — LINTEAU DU PORCHE CENTRAL DES ENTRÉES OCCIDENTALES.

Les galeries latérales. — Entre les vestibules que nous venons de visiter et les porches extrêmes que nous verrons tout à l'heure s'étendent des galeries de 53 mètres de longueur et de 1 m. 40 de largeur, qui donnent à l'ensemble des entrées occidentales les dimensions d'un véritable monument. Elles communiquent par une petite baie avec les passages de la partie centrale, mais sont sans issue aux extrémités opposées, qui se trouvent bouchées par une fausse porte décorée dans un style de premier ordre : encadrement de moulures profondes autour du chambranle ; panneaux étroits également moulurés ; au centre, une bande verticale sur laquelle se détachent, en forte saillie, des éléments carrés plaqués de fleurs de lotus épanouies. — L'ouverture que l'on voit près de l'extrémité de la galerie sud-ouest est récente.

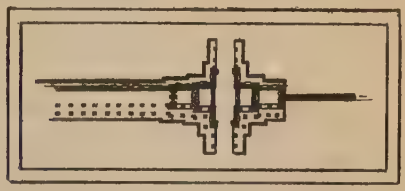


FIG. 28. — ANGKOR-VAT. — ENTRÉES OCCIDENTALES DE L'ENCEINTE : PASSAGE RÉSERVÉ AUX CHARS ET AUX ÉLÉPHANTS (PLAN).

La face interne des galeries est constituée par un mur plein décoré d'une corniche qui soutenait le plafond et, à hauteur de main, d'une frise de danseuses au-dessus d'un motif de tapisserie. Du côté du fossé, les galeries sont limitées par une belle rangée de piliers carrés dont l'état de conservation est remarquable. Les chapiteaux, l'architrave et l'entablement sont intacts ; les fûts sont à peine endommagés dans la partie basse. Il n'en est malheureusement pas de même de la véranda qui accompagnait ces galeries et dont nous ne voyons plus que des traces. Tous les piliers ont disparu.

Sur la ligne de façade des galeries latérales on trouve, au centre, un petit ressaut qui comportait un escalier d'une utilité contestable.

Porches extrêmes. — A l'époque de la splendeur d'Angkor, les éléphants et les chars de guerre devaient être nombreux, et c'est évidemment ce qui a nécessité l'annexion aux entrées de la face occidentale des grands passages que nous rencontrons aux extrémités des galeries. Leur dallage est au niveau du sol de la berme et du terrain d'Angkor-Vat. Les portes mesurent 6 mètres en hauteur pour une largeur de 2 m. 50. Elles se fermaient par de gigantesques vantaux de bois maintenus dans la partie supérieure

par une traverse dont on voit l'encastrement et, en bas, par des crapaudines taillées dans les dalles.

En avant de ces portes s'élèvent des porches de même style que ceux des entrées centrales, mais dont les piliers, au lieu d'être placés sur le dallage d'un perron, sont dressés sur un soubassement vertical partant du sol pour laisser libre le passage. L'ensemble des entrées extrêmes se présente encore sous une forme cruciale ; mais, entre les branches est-ouest et celles de l'axe nord-sud, il existe une très grande différence de niveau qui a nécessité la construction de deux escaliers. Nous trouvons là deux petites chambres de veille éclairées d'un seul côté par des fenêtres à balustres. Ces pièces sont bouchées d'un côté par une fausse porte sculptée dans le goût de celles qui terminent les galeries latérales, et nous constatons que, malgré l'obscurité qui y règne, les décorateurs n'ont pas négligé les murs qu'ils ont couverts de tévadas et de motifs divers.

La décoration des passages s'étend sur une large surface en plusieurs bandes parallèles au-dessus desquelles se trouve une frise dentelée encadrant des personnages armés d'une massue.

La voûte des entrées extrêmes n'est pas surmontée d'une tour. Elle emprunte la forme cruciale des pièces et se termine par des pignons droits décorés.

Contre les chambres de veille s'amorce la muraille en limonite qui constitue l'enceinte proprement dite. Elle porte un chaperon également en limonite surmonté d'une crête en grès. La base du mur s'orne de fortes moulures.

LE FOSSÉ ET LA CHAUSSÉE OCCIDENTALE.

Nous avons déjà vu, dans le chapitre réservé à l' " aperçu d'ensemble ", que le temple d'Angkor-Vat est circonscrit par un fossé qui longe la muraille d'enceinte à la distance d'une berme large d'une trentaine de mètres.

Le fossé mesure exactement 190 mètres de largeur. Ses parois sont maintenues par un fort revêtement en blocs de grès cubant chacun plus d'un demi-mètre et disposés en gradins sur une assise de limonite. Ce parement existe des deux côtés du fossé, qui atteint 5 500 mètres de développement sur le bord extérieur et 4 740 mètres sur le bord de la berme. Nous avons donc, en additionnant les deux faces, un revêtement de plus de 10 kilomètres sur une hauteur de 8 mètres. Ce travail prodigieux n'a pas été

exécuté, faute de technique, dans les conditions de solidité qu'il méritait. Presque partout les blocs ont cédé et si, les éléments des parois sont encore au complet, ils se trouvent déjetés, disloqués, ayant perdu leur unique destination qui était de maintenir les terres. Aussi les éboulements sont nombreux et se chargent de colmater, au moment des pluies, cette immense douve qui serait si belle si elle avait conservé, dans toute son intégralité, son cachet primitif. On ne saurait songer aujourd'hui, tellement la ruine est avancée, à la réfection des parois du fossé, car, bien que les matériaux soient restés à portée de la main, il n'en serait pas moins indispensable de reprendre l'ensemble depuis les fondations.

En face des entrées latérales qui flanquent le porche central de la face ouest de l'enceinte, on remarquera deux ressauts de peu d'importance se détachant du parement du fossé. Il y avait là des escaliers qui permettaient d'atteindre le plan d'eau.

Dans sa partie occidentale, et dans celle-là seulement, la douve est traversée par une chaussée dallée qui est construite exactement dans le prolongement du grand axe (est-ouest) du monument et relie l'entrée centrale de l'enceinte au terrain circonvoisin. A ses deux extrémités, cette chaussée s'élargit par des terrasses cruciales pourvues, celle de l'est de deux et celle de l'ouest de trois escaliers dont les rampes supportaient des lions de grande taille. Deux de ces statues se trouvent encore sur la terrasse occidentale. Leurs têtes offrent cette particularité d'être tournées l'une vers l'autre au lieu de regarder droit devant elles, comme toutes celles que nous avons rencontrées au cours de notre visite.

Dans sa partie centrale, la chaussée comporte deux ressauts de 10 mètres, un de chaque côté, qui lui donnent la forme d'une croix, forme que nous avons déjà remarquée dans la composition de toutes les parties d'Angkor-Vat et que nous observerons plus tard dans tous les temples du groupe. Il ne faut pas y voir le moindre symbole religieux, comme le font beaucoup de visiteurs, mais un simple gabarit adopté à cause de la commodité du tracé et de la construction. Les extrémités des ressauts sont pourvues d'un escalier, presque complètement ruiné, qui permet de descendre dans le fossé.

Les parois absolument verticales de la chaussée étaient accompagnées latéralement de hautes colonnes rondes (dont on retrouve encore de rares exemplaires), qui soutenaient une corniche en encorbellement sur laquelle était établie la balustrade. Ce dernier

élément décoratif a complètement disparu sur tout le cours de la chaussée, mais il en reste, sous le banian voisin du porche d'entrée, un magnifique fragment (1), qui nous renseigne sur la composition de ce qui existait autrefois.

Nous avons dit, dans l'*aperçu d'ensemble*, que le projet primitif prévoyait certainement, sur les quatre faces du fossé, une chaussée analogue à celle de la partie occidentale mais que les constructeurs d'Angkor n'avaient pas eu le temps d'accomplir toute l'œuvre projetée. En effet, dans les orientations nord et sud, la douve est libre, ce qui paraît anormal, puisque l'enceinte s'ouvre par des portes qui ne servent à rien. Sur la face orientale, elle est traversée par une simple levée de terre maintenue par des blocs de limonite. Ce travail a été fait à la hâte pour les besoins de la circulation et le transport des matériaux.

LES ENTRÉES SECONDAIRES DE L'ENCEINTE.

Nous désignons ainsi les porches situés au milieu des faces nord, est et sud de la muraille d'enceinte. Ils ne sont pas, comme l'entrée principale de la face occidentale, reliés au temple par une avenue dallée (2).

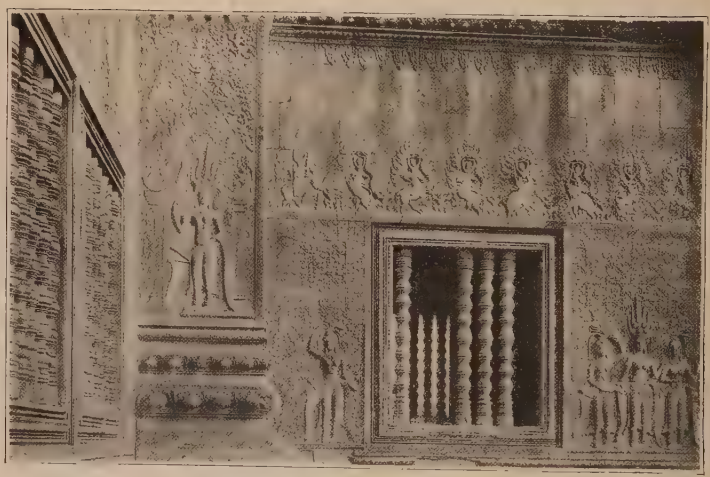
Bien que les entrées secondaires aient une étendue beaucoup moins considérable que l'entrée occidentale, qui comprend, comme nous l'avons vu, cinq passages et de longues galeries, elles n'en représentent pas moins de véritables petits monuments dont voici la composition : en regard du fossé et à l'intérieur de l'enceinte s'élèvent des porches à piliers carrés (un de chaque côté) précédant une assez grande chambre cruciale éclairée par des fenêtres à balustres. Cette pièce centrale est flanquée de deux petites galeries latérales couvertes d'une demi-voûte. De hauts piliers supportent un entablement et la voûte. A chaque extrémité de la grande nef se trouvent deux chambres de veille de dimensions différentes, la plus éloignée du centre étant plus petite que celle qui la précède. Aucune tour ne domine ces entrées, dont les toitures principales s'assemblent au milieu, comme d'habitude, en voûtes d'arête et se poursuivent, sur les bas-côtés, par des toitures étagées à pignon droit.

(1) Tête de Nâga de très grande taille et superbe comme ligne.

(2) En 1909 et 1910 des avenues ont été tracées dans la forêt pour relier la terrasse de pourtour aux entrées secondaires. Il est probable que cette disposition correspond à ce qui existait autrefois ; mais nous ne sommes pas convaincu que le plan primitif n'ait pas prévu, sur chacune des faces, une chaussée dallée semblable à celle de l'ouest.

ANGKOR-VAT. — FAÇADE PRINCIPALE DU PORCHE CENTRAL DES ENTRÉES OCCIDENTALES (AVANT LES TRAVAUX DE DÉGAGEMENT.)

ANGKOR-VAT. — UN DES ÉDICULES FLANQUANT L'AVENUE DALLÉE.



ANGKOR-VAT. — DÉCORATION EXTÉRIEURE DES ENTRÉES OCCIDENTALES.

L'extérieur des trois entrées secondaires est à peu près achevé, mais l'intérieur n'est pas dans le même état. Les piliers et les murs ont été simplement préparés pour le travail décoratif, sauf ceux de l'entrée méridionale, qui sont terminés. L'entablement, l'architrave, les chapiteaux et les fûts des piliers accusent quelques moulures qui sont un commencement de décoration ; mais les motifs d'ornement ne sont pas ébauchés et la pierre n'a même pas été polie. Cet arrêt dans le travail de l'ornementation doit retenir notre attention parce qu'il nous renseigne sur les procédés des artisans d'autrefois.

L'extérieur est presque complètement terminé, avons-nous dit ; cependant nous constatons que les tévadas sculptées sur les trumeaux de l'entrée est n'existent pas sur ceux de l'entrée nord, comme aussi certains détails du porche septentrional ne sont pas reproduits dans celui de l'est. Mais, partout, les piliers et les escaliers qui précèdent le passage ont reçu leur décoration complète, de même que les toitures, les frontons et les pignons. Plusieurs tympans sont même tout à fait remarquables tant par leur exécution soignée que par leur état de conservation.

Tous les frontons sont décorés de sujets mythologiques. Un de ceux du porche nord représente Vishnou combattant contre trois Asouras. Il en soulève un de son bras puissant et foule aux pieds les deux autres, pendant que des assistants accroupis regardent la lutte. Les mains libres du dieu tiennent la massue et le disque qui font partie de ses attributs.

Ailleurs, nous voyons la déesse de la Terre tenant d'une main un cimeterre à lame courbe et soutenant le ciel de l'autre main. Deux suivantes portant des fleurs et un sabre accompagnent la déesse ; cinq femmes assises à côté de bœufs au pacage entrent dans la distribution de ce panneau.

Un des frontons de la même entrée représente un des exploits de Vishnou, sans doute un autre épisode de sa lutte contre les Asouras. Dans les motifs du porche oriental, nous apercevons le roi des Râkshasas, Râvana, pourvu de dix têtes et d'une infinité de bras. Le héros est accompagné de nombreux personnages.

Nous retrouvons encore, dans un des bas-reliefs de cette entrée, Vishnou au milieu de femmes l'adorant et, sur un autre panneau, un personnage coiffé d'un bonnet cylindrique, armé de plusieurs massues et entouré d'assistants ou d'adorateurs.

Dans la chambre de l'entrée méridionale, on rencontre les restes

d'une grande statue du Buddha exécutée en argile. Elle était recouverte autrefois d'une couche de laque qui a disparu.

DATE DE LA FONDATION D'ANGKOR-VAT.

De nombreuses inscriptions sont gravées sur les piliers et les murs du temple, mais aucune ne mentionne la date de sa fondation. Cependant la forme des lettres peut fournir une indication, et les épigraphistes se montrent assez d'accord pour estimer que le type des caractères les plus anciens — inscriptions de la galerie historique et de celle des cieux et des enfers — remonte au XII[e] siècle de notre ère. On peut donc dire qu'Angkor-Vat était construit à cette époque, mais il serait téméraire de préciser davantage.

La description qui précède, aride comme toutes les descriptions d'ordre archéologique, est peut-être suffisante, et c'est sa seule prétention, pour donner une idée de l'ordonnance d'Angkor-Vat, mais elle est certainement trop incomplète pour faire apprécier le charme et la valeur artistique de ce Parthénon cambodgien. Il est donc nécessaire que le visiteur supplée par une impression personnelle à l'indigence des notes contenues dans ce petit livre ; il faut qu'il fouille du regard les recoins les plus mystérieux, car c'est souvent là que se cachent des détails charmants ; mais il lui faut surtout ne pas se presser et voir posément toutes les parties du temple.

LE MONUMENT DU PHNOM BAK-KÈNG (1).

Le Phnom Bak-Kèng est un mamelon conique, de 65 mètres de hauteur et de nature essentiellement rocheuse, qui se trouve à 400 mètres de l'enceinte méridionale d'Angkor-Thom. Sa base vient toucher le bord gauche de la route qui conduit d'Angkor-Vat à la porte sud de l'ancienne capitale. Un raidillon permet de gravir la côte. Il y avait là autrefois, à la place de ce sentier abrupt, un escalier à marches de limonite dont tous les blocs ont été utilisés dans la construction de la citadelle de Siem-Reap. Deux lions de pierre placés à droite et à gauche du sentier marquent l'endroit où s'établissait le premier palier. Plus bas, une marche de grès indique le commencement de l'escalier.

Un plateau artificiel, taillé dans le roc, s'étend au sommet de

(1) Montagne du " talon brisé ".

la colline. Il mesure 200 mètres de longueur (est-ouest) pour une largeur de 100 mètres (nord-sud). Sur cette vaste esplanade s'élevaient des terrasses, un temple et quelques constructions annexes.

La partie orientale du plateau comporte une avenue d'une centaine de mètres de longueur, qui conduit aux terrasses et dont le sol est constitué par un affleurement de la roche. Des trous ronds et assez profonds, creusés sur les bords de cette voie, contenaient deux rangs de lingas représentés encore aujourd'hui par trois spécimens en bon état. Au centre de l'avenue, les bonzes annamites, qui habitent depuis longtemps le sommet du Phnom, ont construit une petite chapelle en briques sèches pour mettre à l'abri un *Buddhapâda* (pied de Buddha) sculpté en creux dans une cuve de grès longue de 2 m. 20 et profonde de 50 centimètres. Derrière la chapelle, les lingas sont remplacés par des piliers carrés dont la disposition laisse supposer qu'un vestibule couvert précédait le temple.

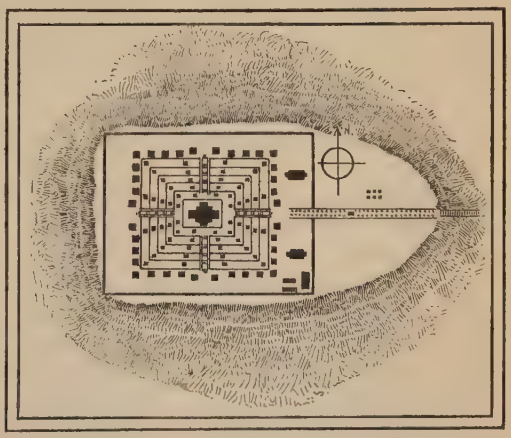


FIG. 29. — TEMPLE DU PHNOM BAK-KÈNG (PLAN).

A droite de la chapelle, et à quelques mètres de l'avenue, six autres piliers carrés, régulièrement posés, indiquent l'emplacement d'une construction rectangulaire qui n'avait pas sa symétrique à gauche. On observe aussi sur le plateau une quantité de trous d'un faible diamètre, où venaient sans doute se loger les colonnes en bois d'habitations particulières. Deux petits stoupas, qui ne datent évidemment pas de l'époque du temple, se dressent l'un à gauche et l'autre au centre de l'avenue.

La première terrasse, qui représente l'assise inférieure du monument, était entourée d'une cour circonscrite par un mur de limo-

nite. Il faut voir dans cette muraille une limite du terrain sacré plutôt qu'une protection, car le côté oriental que traverse l'avenue ne paraît pas avoir été fermé.

Sur la face est de la cour, on rencontre deux édicules identiques disposés symétriquement de chaque côté de l'avenue. Ils sont construits en petites pierres de grès et mesurent 7 mètres sur 6 m. 50. L'intérieur ne comprend qu'une seule pièce, où les bonzes annamites ont rassemblé de nombreuses statues du Buddha et quelques fragments d'images brahmaniques. Leurs portes s'encadrent de pilastres et de frontons préparés pour une décoration qui n'est même pas ébauchée. Les murs présentent cette particularité assez rare d'être percés, à la place habituelle des fenêtres, d'une quantité de petites ouvertures en forme de losanges.

La bonzerie annamite utilise quelques bâtiments en bois, à toiture de tuiles, installés dans les angles sud-est et nord-est de la cour (1).

Autour de la première assise, on remarque de gracieux petits monuments en briques couverts d'un dôme élevé. Ces édicules accusent presque tous un état de ruine accentué ; quelques-uns même ne sont plus représentés que par un amas informe de matériaux, et cependant, ainsi que l'on peut s'en rendre compte par l'examen des parties conservées, ils étaient solidement construits. Nous supposons donc que la main de l'homme n'est pas étrangère à cette destruction.

Le temple du Phnom Bak-Kèng s'élevait sur une assise pyramidale composée de cinq terrasses étagées. Du temple lui-même nous ne pouvons rien dire, puisqu'il n'existe plus. Il a disparu en majeure partie dans une cavité profonde que l'on aperçoit en se penchant au-dessus des éboulis et qui permet de croire que les constructeurs avaient creusé sous le sanctuaire une vaste crypte, car il faut écarter l'hypothèse d'un affaissement du sol sur un point où la roche est, pour ainsi dire, à fleur de peau.

Par contre, les terrasses ont été préservées. Elles semblent établies sur un gabarit taillé dans la colline, mais leur élévation verticale, qui se termine par une corniche d'un relief à peine sensible, est revêtue d'un parement en blocs de grès parfaitement travaillés. Au centre de leurs faces est pratiqué un escalier dont les marches,

(1) Les bonzes annamites ont entrepris un débroussaillement qui facilite la visite du temple. Il est probable que leur exemple ne sera pas suivi par les bonzes cambodgiens d'Angkor-Vat et d'Angkor-Thom, qui vivent dans la fainéantise absolue et n'ont même jamais songé à nettoyer les monuments qu'ils utilisent pour leurs cérémonies.

ANGKOR-VAT. — PERSPECTIVE DES ENTRÉES OCCIDENTALES.

ANGKOR-VAT. — PROFIL D'UN DES PORCHES LATÉRAUX DES ENTRÉES OCCIDENTALES.

ANGKOR-VAT. — INTÉRIEUR D'UNE DES GALERIES LATÉRALES DES ENTRÉES OCCIDENTALES.

ANGKOR-VAT. — FAUSSE PORTE TERMINANT LES GALERIES LATÉRALES DES ENTRÉES OCCIDENTALES.

ANGKOR-VAT. — INTÉRIEUR D'UN DES PORCHES EXTRÊMES DES ENTRÉES OCCIDENTALES.

contrairement à ce que l'on observe dans les autres temples, s'élargissent d'étage en étage. Des lions décoratifs qui se retrouvent presque au complet ornent les rampes.

Les plates-formes des cinq gradins supportent deux tourelles en flanquement des escaliers et une sur chacun des angles. Nous avons donc douze tourelles par étage et soixante pour l'ensemble. Elles sont construites en grès, mesurent 2 m. 50 de côté et contiennent une cellule qui ne prend jour que sur une face. Les parois closes sont décorées de fausses baies et ne portent aucune trace des ornements qui surchargent d'ordinaire les constructions cambodgiennes de la même époque. Leur superstructure se distribue en quatre degrés et se termine non par un couronnement en fleur de lotus, comme toutes les tours que nous avons déjà vues et que nous verrons plus tard, mais par un épi agrémenté de moulures d'un élégant profil. Cet élément est percé d'un trou rond qui pouvait servir à placer la hampe d'un drapeau ou un motif décoratif quelconque.

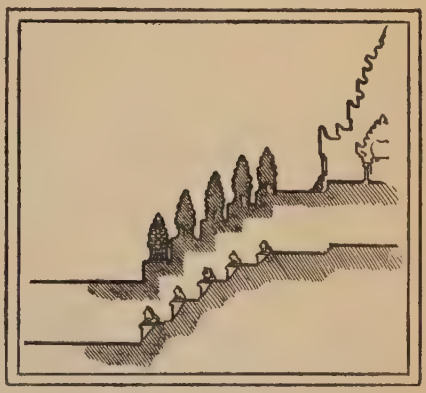


FIG. 30. — TEMPLE DU PHNOM BAK-KÈNG. — COUPE DES TERRASSES, DES ESCALIERS ET DES TOURELLES. (Le monument central est supposé.)

La terrasse supérieure était entièrement occupée, sauf sur la marge où se trouvent les tourelles, par le sanctuaire qui, d'après ses bases, devait mesurer une vingtaine de mètres dans les deux axes.

Un linga couché sur le sol d'une des plates-formes de la face septentrionale nous fournit, avec ceux de l'avenue, une indication sur le culte auquel le temple du Phnom Bak-Kèng était affecté.

IV

ANGKOR-THOM

APERÇU D'ENSEMBLE. || LE FOSSÉ ET LES CHAUSSÉES TRAVERSIÈRES. || LES PORTES ET LA MURAILLE D'ENCEINTE. || LES AVENUES ET LES BASSINS. || DESCRIPTION DES TEMPLES : LE BAYON ET SES BAS-RELIEFS; LE BAPHUON ET SES BAS-RELIEFS; LE GROUPE DU PHIMEANAKAS; PRAH-PALILAY; LE BELVÉDÈRE DU ROI LÉPREUX; TEP-PRANAM; LE GROUPE DU PRAH-PITHU; LES TOURS ET LES ÉDIFICES DE LA FACE ORIENTALE DE LA PLACE CENTRALE. || LES ANNEXES D'ANGKOR-THOM : THOM-MANON; CHAU-SAY; LE SPEAN KROM.

APERÇU D'ENSEMBLE.

ANGKOR-THOM est situé à 6 kilomètres de l'agglomération de Siem-Reap et à 1 500 mètres d'Angkor-Vat. On y arrive par une route droite qui aboutit à la porte méridionale de la ville.

Ici, la végétation a tout envahi : les remparts, les fossés, les porches d'entrée, les avenues et les temples. Dans cette vaste enceinte qui connut autrefois le joyeux tumulte des fêtes et le bruit des armes, le silence règne en maître, rarement troublé par les prières de quelques bonzes qui consentent à demeurer dans cette solitude. Sous la voûte des immenses porches où passaient autrefois les éléphants richement caparaçonnés portant des guerriers aux armes étincelantes et des princesses scintillantes de pierreries, ne passent plus que quelques misérables bûcherons et les troupeaux des villages voisins.

Un fossé de près de 100 mètres de largeur entoure la ville, qui a, pour seconde protection, une haute muraille de limonite. Cinq portes monumentales, une sur chacune des faces sud, ouest et nord, deux à l'est, sont ouvertes dans le rempart. Toutes ces entrées sont précédées d'une chaussée qui franchit le fossé.

L'antique capitale s'étend sur un peu plus de 3 kilomètres dans les deux axes nord-sud, est-ouest. Au centre de cet immense carré se dresse le temple du Bayon, un des chefs-d'œuvre, et le

plus pur, de l'architecture cambodgienne ; au nord de cet édifice se développe la place publique, sorte de vaste forum, de 700 mètres de longueur et 150 de largeur, dont la périphérie est occupée soit par des monuments, soit par leurs entrées d'honneur. Trois avenues reliaient les portes de l'enceinte au Bayon ; deux autres voies de la même importance aboutissaient à la grande place.

Les constructions autour de la place s'appellent : *Baphuon, Phimeanakas, la terrasse d'honneur de ce temple, la terrasse dite du roi lépreux, le groupe de Prah-Pithu, les magasins* (1) précédés de leurs tours, et enfin *le Bayon* déjà cité. Au nord de l'enceinte du Phimeanakas se trouvent les ruines d'un édifice connu sous le nom de Prah-Palilay. Tous ces monuments ont un caractère brahmanique indiscutable. Quelques chapelles bouddhiques de bien moindre importance sont disséminées un peu partout dans la forêt d'Angkor-Thom.

A proximité des avenues, autour des étangs creusés de main d'homme, dans le voisinage des temples, près des remparts et dans tout le terrain circonscrit par l'enceinte, on rencontre d'innombrables fragments de poteries, de briques et de tuiles qui peuvent fournir une indication sur la densité de l'ancienne population urbaine.

Ainsi nous visitons en ce moment les ruines d'une ville dont l'enceinte atteignait un développement de plus de 12 kilomètres. On voit que la capitale des fondateurs du royaume était loin d'être une bourgade et qu'elle se rapprochait, par ses dimensions, des centres importants des pays occidentaux. Et, si nous la comparons à nos villes franques de la même époque, Angkor-Thom, qui est, selon toute vraisemblance, du IX^{e} siècle (milieu du Moyen Age, règnes de Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles II), nous apparaît de proportions colossales. Si nous cherchons une comparaison avec les capitales de l'antiquité, nous constatons que la Rome de Néron aurait tenu à l'aise dans les murs d'Angkor-Thom.

On a vu, dans la partie historique (Voir les notes préliminaires du commencement de ce guide) que la ville d'Angkor-Thom fut inaugurée vers l'an 900 de notre ère par le roi Yaçovarman, qui en fut peut-être le fondateur réel ou qui, plus certainement, l'acheva. Elle fut abandonnée plus tard pendant seize années et

(1) Les dénominations de " terrasse du roi lépreux " et de " magasins " sont celles que l'on trouve dans le livre de M. E. Aymonier, *le Cambodge*, t. III, et que les indigènes emploient le plus fréquemment. Nous verrons plus tard qu'elles sont très mal choisies.

redevint résidence royale sous le règne de Râjendravarman. Nous avons également noté qu'à certaines époques le Bouddhisme y florissait presque à l'égal du Brahmanisme, grâce à la protection des princes régnants. C'est ce qui explique que de nombreuses chapelles bouddhiques aient été élevées dans le voisinage des temples brahmaniques, et à la même époque que ces derniers.

On remarque avec tristesse l'état dans lequel se trouvent tous les monuments d'Angkor-Thom. En vérité, les actes de vandalisme ont été notoirement plus nombreux ici qu'ailleurs, mais ils n'ont pas seuls causé la ruine de ces temples de grande allure qui s'appellent le Bayon et le Baphuon. La végétation entre pour une bonne part dans cette destruction, et l'on doit regretter que la cour de Bangkok, dont le territoire d'Angkor a été tributaire pendant presque tout le XIX[e] siècle, n'ait pas songé à dégager et protéger toute une série de monuments qui comptent parmi les plus beaux du monde. Les Siamois auraient fait œuvre méritoire en distrayant chaque année, de leurs florissantes recettes, quelques ticaux en faveur d'Angkor.

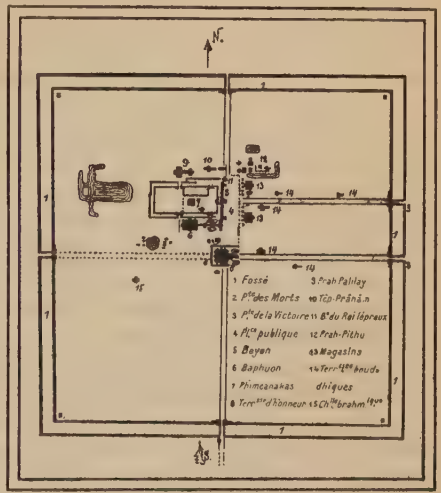


FIG. 31. — ANGKOR-THOM (PLAN D'ENSEMBLE LEVÉ PAR LE LIEUTENANT DUCRET).

LE FOSSÉ ET LES CHAUSSÉES TRAVERSIÈRES.

Tout autour de la muraille d'enceinte d'Angkor-Thom et à la distance d'une berme de quelques mètres, règne un fossé analogue à celui d'Angkor-Vat, mais de dimensions différentes. Son développement total, mesures prises sur le bord extérieur, est de 13 200 mètres ; sa largeur ne dépasse pas 100 mètres. Les parois de cette douve sont parementées de blocs énormes cachés en majeure partie sous la

broussaille. Autrefois, la profondeur du fossé devait atteindre 5 ou 6 mètres, peut-être même davantage, mais le fond s'est colmaté peu à peu, pendant des siècles, par les apports du vent, et les endroits les plus profonds ne mesurent aujourd'hui guère plus de 3 mètres. Une grande partie de l'étendue du fossé est occupée par les rizières que les habitants des villages voisins ont coutume d'y cultiver chaque année ; le reste est envahi par les hautes herbes et une brousse impénétrable.

Sur chacun de ses côtés sud, ouest et nord, le fossé est coupé par une chaussée aboutissant à l'un des porches d'entrée. Dans l'orientation est, on rencontre deux de ces sortes de pont correspondant aux deux entrées de l'enceinte et aux avenues qui conduisent, l'une au temple du Bayon, l'autre au perron d'honneur du Phimeanakas.

Les chaussées traversières mesuraient une quinzaine de mètres de largeur et n'offraient entre elles aucune différence. Une forte assise de limonite moulurée soutenait un dallage de grès et une corniche de bordure sur laquelle était posée une énorme balustrade dont nous avons déjà vu le sujet, en bas-relief, dans la scène du barattement sculptée sur un des murs d'Angkor-Vat. La main-courante se composait du Nâga porté par des géants de 2 m. 50 de hauteur faisant effort de tous leurs muscles pour soutenir le gigantesque serpent dont les têtes se dressaient à l'entrée du pont. Des géants à douze têtes tenaient dans leurs vingt-quatre bras les têtes et la queue du monstre. Tous ces Asouras sont solidement campés. Ils ont le buste nu et les reins couverts d'un pagne court qui s'arrête à la moitié de la cuisse. Leurs bras et leurs chevilles sont cerclés d'anneaux ; un large collier orne leur poitrine. Nous avons là le plus puissant des motifs décoratifs d'Angkor-Thom et peut-être le plus beau. Les personnages sont largement traités, sans fioritures inutiles ; leur pose est pleine de force et presque naturelle, qualité rare dans la statuaire cambodgienne. L'ensemble devait avoir une allure supérieure. Malheureusement, le vandalisme et la végétation se sont acharnés sur ces chaussées plus encore que dans les temples, et nous ne retrouvons aujourd'hui, pour nous permettre d'apprécier la valeur de cette composition, que quelques spécimens à peu près intacts. Devant la porte qui commande l'avenue du Bayon (Thvéa Khmoch = porte des fantômes), on peut voir un géant à têtes multiples soutenant la queue du serpent et, à l'autre

extrémité de la même chaussée, se dressent encore cinq des géants qui enlaçaient le corps du Nâga. Les balustrades des autres faces sont ruinées au point qu'il faut chercher longtemps avant d'en découvrir quelques fragments informes (1), et les chaussées elles-mêmes semblent n'avoir jamais été que des levées de terre grossièrement maçonnées sur leurs parois verticales. Toutefois, on pourra sans doute, avec du temps, infiniment de patience et quelque argent, reconstituer les chaussées et rétablir leur main-courante après en avoir rassemblé les morceaux épars. Cette besogne demandera plusieurs années, car il convient de remarquer que le peu qui existe est disloqué et que tout est à replacer, pierre par pierre, de la base au sommet.

M. Delaporte, dans la relation qu'il publia en 1880 (2) à la suite de sa mission au Cambodge, nous laisse entendre qu'en 1873, époque de sa visite à Angkor-Thom, la balustrade de la chaussée du Bayon existait encore en entier : " Nous venons de passer le pont des morts, écrit-il, entre les deux énormes dragons heptacéphales que portent deux files de cinquante-quatre dieux et géants. Nous franchissons maintenant la porte triomphale.... " Mais M. Delaporte fait quelquefois preuve dans son ouvrage d'un peu de fantaisie, et nous le soupçonnons d'avoir restitué, par l'imagination, un ensemble déjà disparu. Dans tous les cas, on est surpris de voir que des cent huit géants rencontrés sur cette chaussée par M. Delaporte il ne reste plus aujourd'hui que six spécimens, dont trois complets. En 1873, la végétation était aussi dense que maintenant ; tout ce qu'elle avait pu détruire était déjà par terre, à peu de chose près, et depuis quarante ans aucun acte de vandalisme n'a été commis, sauf par quelques iconoclastes européens qui se sont contentés de mutiler sottement de fragiles frontons pour en emporter un fragment ou de graver leur nom peu glorieux sur les pierres d'Angkor.

Il nous paraît opportun de transcrire à cette place le commencement de la description du Chinois Tcheou Ta-Kouan, qui séjourna au Cambodge de 1295 à 1297 (3). — " La muraille de la ville (Angkor-Thom) a environ vingt *li* de tour. Elle a cinq

(1) Cependant le visiteur rencontrera, sur la chaussée qui précède la porte méridionale, plusieurs fragments bien conservés que les travaux déjà exécutés en cet endroit ont rendus à la lumière : têtes de géants, têtes de Nâga et travées de la main-courante.

(2) Delaporte, *Voyage au Cambodge*, Paris, Ch. Delagrave, 1880.

(3) *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* année 1902, t. II, p. 141. La relation du voyageur chinois est traduite par M. Pelliot, qui nous fait remarquer, en note, que le chiffre 108 représentant le nombre total des géants de chaque chaussée est un chiffre sacré.

portes ; chaque porte est double (1). Sur le côté oriental s'ouvrent deux portes ; tous les autres côtés n'en ont qu'une. En dehors de la muraille est un grand fossé ; en dehors du fossé, des chaussées d'accès avec de grands ponts. Des deux côtés des ponts, il y a cinquante-quatre génies de pierre, semblables à des généraux de pierre, gigantesques et terribles. Les cinq portes sont identiques. Les parapets des ponts sont en pierre taillée en forme de serpents à neuf têtes. Les cinquante-quatre génies retiennent de la main le serpent et ont l'air de l'empêcher de fuir.... "

La relation de Tcheou Ta-Kouan étant de la fin du XIII[e] siècle, ce qu'elle nous dit ne saurait être mis en doute, et il est certain qu'à cette époque les balustrades des chaussées d'Angkor-Thom se trouvaient encore en parfait état. Mais il n'en était pas de même au temps de la mission de M. Delaporte, et nous prétendons que leur ruine devait être, en 1873, aussi ou presque aussi avancée que maintenant.

M. Aymonier signale que " des petits murs latéraux, longs de 6 mètres, reliaient l'extrémité intérieure des chaussées à l'enceinte, afin d'empêcher, sans doute, la circulation sur la berme et de préserver les portes d'une surprise par les côtés ". En effet, ces murs existent, en partie du moins, et plus visibles sur certains points que sur d'autres, mais il s'agit ici d'ouvrages militaires récents, exécutés il y a une centaine d'années pendant les incursions siamoises, et leur aspect de fortins construits à la hâte, avec des blocs de limonite empruntés aux assises des temples, témoigne de leur manque d'ancienneté. Les constructeurs d'Angkor n'auraient évidemment pas déparé la splendeur des portes d'enceinte et des chaussées d'accès par un travail aussi peu soigné.

LES PORTES ET LA MURAILLE D'ENCEINTE.

Rien n'est plus élégant ni, en même temps, plus majestueux que les portes monumentales donnant accès dans la ville d'Angkor-Thom. Elles sont d'une conception parfaite, et l'artiste qui les a dessinées se tient au même rang que les prodigieux décorateurs de Thèbes et de Memphis. Mais leur construction est aussi défectueuse que leur distribution est excellente : les pierres tombent une par une ; les murs, élevés par tranches verticales, sont à la merci

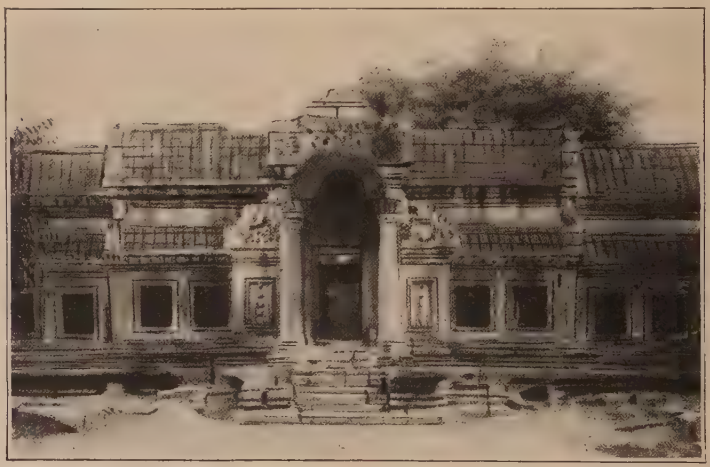
(1) C'est-à-dire qu'à chaque voûte il y a deux portes, l'une à l'entrée, l'autre à la sortie. (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, année 1902, t. IV, p. 192, note 5.)

ANGKOR-THOM. — PORTE SUD DE LA MURAILLE D'ENCEINTE
(AVANT LA RÉFECTION DU REMBLAI).

ANGKOR-THOM. — BALUSTRADE DES CHAUSSÉES TRAVERSIÈRES
(DEVANT LA PORTE DE KHMOCH).

Angkor-Vat. — Un des porches extrêmes des entrées occidentales.

Phnom Bak-Keng. — Façade principale du temple.



Angkor-Vat. — Édifice d'entrée placé au centre de la muraille septentrionale de l'enceinte.

du moindre fléchissement d'un sol miné par des pluies torrentielles ; les lianes accomplissent lentement leur travail de dislocation.

Les cinq entrées d'Angkor-Thom sont identiques. Elles mesurent du sol au sommet une vingtaine de mètres. Les portes n'ont pas moins de 7 mètres de hauteur, dimension prise du dallage au linteau, et se fermaient par d'énormes vantaux de bois maintenus en bas par des crapaudines et, dans la partie haute, par une traverse dont on voit encore le logement dans la pierre. Des deux côtés, à l'extérieur et à l'intérieur de l'enceinte, une forte saillie du porche soutenait une toiture arrêtée par un fronton sculpté encadré du Nâga. Dans le passage se trouvent des escaliers à marches étroites conduisant à des chambres latérales, véritables salles de garde dont la destination a dû être purement militaire. Ces pièces sont doubles et communiquent par une petite porte ; une voûte en encorbellement les recouvre. Toute la construction est massive, d'une épaisseur qui semblerait capable de résister aux siècles, et cependant certaines parties approchent de la ruine parce que les éléments en sont mal assemblés.

Dans les angles extérieurs formés par la saillie du porche et les murs des chambres de veille, en regard du fossé comme sur la face opposée, nous rencontrons un vigoureux motif décoratif qui mérite d'être examiné avec la plus grande attention et, pour cela, il est nécessaire de se rendre, quand on en a le temps, à la porte nord, où ce motif est le mieux conservé. Voici sa composition : dans chacun des angles se détache un éléphant tricéphale qui semble soutenir, sur son échine puissante, la tour conique constituant la superstructure des entrées. Sur les têtes se tenaient des cornacs dont il ne reste que des traces. L'animal a la poitrine couverte d'un riche collier terminé par une sonnette, et ses pieds sont cerclés de larges anneaux. Il arrache de la trompe une fleur de lotus. En regardant attentivement le faible relief dessiné sur la muraille, autour des jambes du colosse, on distingue toute une flore aquatique indiquant que l'éléphant se trouve dans une mare et expliquant, par conséquent, le geste de la trompe. Au pied de la porte sud, qui est celle que le visiteur franchit pour pénétrer dans l'enceinte d'Angkor-Thom, ce motif a presque complètement disparu, et les quelques vestiges qui s'y voient encore ne permettent pas d'en apprécier la valeur.

Au-dessus du passage se développe une tour conique à base trapue, sur laquelle on aperçoit le relief nettement accusé de quatre

faces humaines coiffées de diadèmes qui se réunissent pour composer un unique couronnement en fleur de lotus épanouie. Chacun des visages regarde un des points cardinaux. La corolle du lotus et les diadèmes couverts d'une ornementation précieuse sont d'un bel effet artistique. De lourds pendants d'oreille encadrent les visages du dieu. A mi-chemin du dôme, se trouvent des personnages de la cour céleste accroupis et les mains jointes dans une pose d'adoration. — La partie supérieure des édifices d'entrée est peut-être un peu mieux construite que la base, mais elle n'a guère été épargnée par les racines qui se sont fait un jeu d'en séparer les pierres.

La muraille d'enceinte part du mur de fond des chambres de veille. Elle est en limonite avec chaperon mouluré couronné par une dentelure de grès. Sa hauteur dépasse 7 mètres ; son développement total est exactement de 12400 mètres. Elle s'appuie, à l'intérieur de la ville, sur un glacis de terre qui arrive au ras de la partie basse du chaperon et ménage un chemin de ronde de près de 10 mètres de largeur. La forêt a envahi ce remblai, mais on trouve, à peu près sur tout le pourtour, un petit passe-pied qui permet la circulation. Aux angles du rempart s'élève une minuscule construction en limonite abritant une stèle inscrite.

Une erreur a été commise par les constructeurs d'Angkor lorsqu'ils ont tracé les limites de la ville et dressé la muraille d'enceinte. Sur les trois faces nord, est et sud, ils ont bien obtenu ce qu'ils cherchaient, c'est-à-dire une orientation exacte des murs qui se joignent à angle droit, mais, sur la face occidentale, soit par suite d'une maladresse, soit à cause d'une erreur d'instrument, la muraille s'est trouvée désaxée d'un degré (1), de sorte que l'angle nord-ouest du rempart est légèrement aigu et l'angle sud-ouest légèrement obtus. Cette erreur est presque insensible, mais elle n'en a pas moins causé une certaine surprise aux Cambodgiens lorsqu'ils ont voulu ouvrir les avenues qui relient les portes nord et sud au Bayon. En effet, ne se doutant pas du désaxement du mur occidental, ils avaient élevé les portes exactement au milieu des murailles, et, lorsqu'ils voulurent tracer les avenues qui conduisent de ces mêmes portes au centre de la ville, ils s'aperçurent que ces deux voies, contrairement à ce qu'ils espéraient, n'étaient pas tout à fait dans le même

(1) L'erreur dans l'orientation de la muraille occidentale d'Angkor-Thom a été découverte en 1908 par le lieutenant Ducret, de l'Infanterie Coloniale, au cours d'une mission topographique que lui avait confiée l'Ecole française d'Extrême-Orient.

axe et n'aboutissaient pas aux portes centrales du Bayon. Cet écart n'était pas important, mais comme ils tenaient sans doute à la ligne droite, ils ont, pour l'obtenir, reporté un peu vers l'est l'extrémité des deux avenues; si bien que l'avenue sud, au lieu d'aboutir à la porte du Bayon, tombe sur la partie droite de ce temple. Ils ont également rectifié la direction de la voie septentrionale, malgré que cette rectification ne s'imposât pas, étant donné que l'extrémité de l'avenue se trouve à 700 mètres du Bayon, à la limite nord de la place publique, et qu'il est impossible de s'apercevoir, à cette distance, d'une déviation aussi faible.

LES AVENUES.

L'enceinte communiquait avec le centre de la ville par cinq avenues mesurant à peu près 1 500 mètres de longueur pour une largeur de 30 mètres. Ces avenues ne se distinguaient par aucune particularité, sauf celle du sud, qui, comme nous l'avons vu à la fin du chapitre précédent, n'aboutissait pas au point qu'elle aurait dû atteindre. Elles étaient constituées par de simples levées de terre d'un relief à peine indiqué. Les matériaux de remblai étaient pris en bordure de la voie, et leur ligne d'emprunt formait de chaque côté une sorte de petit canal qui servait à l'évacuation des eaux de pluie. Au cours des travaux de débroussaillement déjà entrepris dans Angkor-Thom, ces fossés, cachés sous la forêt, ont été retrouvés et ont indiqué la largeur exacte des anciennes avenues.

Trois voies conduisaient des faces sud, est et ouest de l'enceinte au temple du Bayon; celle du nord aboutissait à la place publique et la cinquième partait de la *porte de la Victoire* (1) pour s'arrêter en face du perron central de la terrasse d'honneur du Phimeanakas.

De nombreux tessons de poteries domestiques et d'innombrables débris de tuiles laissent supposer que les habitations particulières étaient surtout disposées en bordure des avenues (2).

LES SRAS (3).

On rencontre dans Angkor-Thom une grande quantité de *sras* de dimensions très différentes. Les uns sont des bassins sacrés

(1) La porte de la Victoire est une des deux portes orientales. L'autre est la porte des Khmoch.

(2) Il y avait aussi des habitations particulières, et sans doute en grand nombre, autour des étangs creusés dans le sol d'Angkor-Thom.

(3) Sras = bassins.

entrant dans la composition des temples ; les autres, en général plus vastes et plus profonds, étaient destinés, en cas de siège, à l'approvisionnement de la ville. En temps ordinaire, la rivière, qui passe à 700 mètres de la porte de la Victoire, fournissait toute l'eau dont les habitants avaient besoin, et il était facile de la transporter dans des jarres ou des récipients quelconques. Tous ces bassins, qu'ils aient un caractère religieux ou celui de simples réservoirs, étaient parementés de grès ou de limonite. Leur profondeur a diminué par suite d'un colmatage continu, et quelques-uns ne se présentent plus que sous l'aspect de mares.

Devant le groupe du Prah-Pithu, nous trouvons une assez forte dépression longue de 300 mètres, que les indigènes utilisent pour leurs rizières et qui pourrait bien avoir été un grand étang. Derrière ce même groupe (au nord), plusieurs petits bassins ont été creusés ; le plus éloigné est dans un état de conservation presque parfait. De chaque côté de la terrasse orientale du Bayon, se trouvent aussi des pièces d'eau, mais elles sont tellement envahies par la forêt qu'on ne les aperçoit pas sans peine. Et, en résumé, tous les temples sont pourvus d'un ou de plusieurs bassins ; c'est une règle générale. Le plus important est celui que nous verrons au nord du Phimeanakas, lorsque nous visiterons ce monument et ses dépendances.

LE BAYON : PREMIER ÉTAGE.

Le Bayon. — Vraisemblablement, ce temple est sinon l'ancêtre du moins l'un des plus anciens des innombrables monuments que les maîtres d'Angkor ont élevés sur le sol cambodgien. Aucune inscription n'est venue jusqu'à ce jour nous renseigner sur la date exacte de sa fondation, mais l'examen des motifs architecturaux, des parties décoratives et des procédés de construction fournit une preuve de son ancienneté (1).

Le Bayon est le plus vaste des temples construits dans l'enceinte de la capitale royale. Il est situé au centre mathématique de la ville et affecte la forme d'une pyramide à trois gradins couronnée par une haute tour. Voici, sans trop de détails, sa distribution :

Premier étage. — Une galerie de 150 mètres est-ouest et 100 mètres nord-sud, posée sur un soubassement de 2 mètres, constitue la première assise de la pyramide. Malgré son état de ruine, cette

(1) Nous avons vu dans la *partie historique* que l'on attribue, par supposition, à Indravarman (877 A. D.) la construction du Bayon, qui n'aurait été terminée que sous Yaçovarman (889).

galerie offre une grande analogie de composition avec celle du premier étage d'Angkor-Vat : un mur de fond couvert de bas-reliefs, un rang de hauts piliers carrés supportant la toiture, un rang de piliers plus petits sur lesquels reposait la demi-voûte de la véranda. Seulement, ici, une petite terrasse de 3 mètres, bordée d'une élégante balustrade dont nous voyons quelques vestiges sur la façade orientale, précédait la véranda et faisait le tour de tout le premier étage, en ne s'interrompant qu'aux porches. Autrement dit, la partie supérieure du soubassement débordait davantage qu'à Angkor-Vat et formait une plate-forme autour de la première galerie (1).

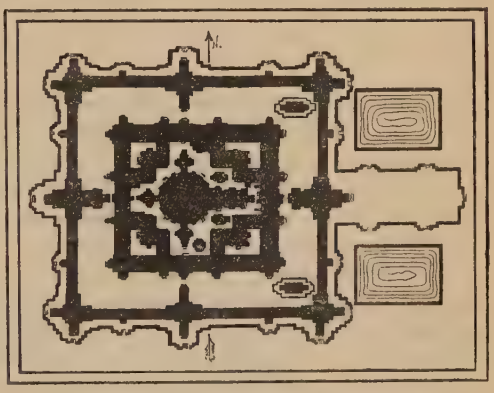


FIG. 32. — BAYON (PLAN D'ENSEMBLE).

Trois porches d'entrée existaient sur chaque face, un au centre, les autres aux extrémités. Ils commandaient des vestibules enveloppés de petites galeries et présentaient encore beaucoup de ressemblance avec ceux d'Angkor-Vat. Mais nous voyons dans le mur des bas-reliefs d'autres portes secondaires, trois sous chaque galerie, soit six pour une façade, qui ne se rencontrent pas ailleurs. Ces baies, sauf une, sont murées depuis longtemps.

Celle qui coupait le centre de chaque panneau, et celle-là seulement, était précédée d'un petit perron débordant sur la ligne de la plate-forme.

Sur la façade orientale et devant le porche central, s'étendait une vaste terrasse de 50 mètres de longueur et d'une largeur de 25 mètres, pourvue de quatre escaliers, deux de chaque côté, conduisant à des bassins aujourd'hui comblés presque complètement. Un cinquième escalier, placé de face, descendait sur l'avenue qui aboutissait directement à la porte des Khmoch. La terrasse était

(1) Ce chemin de circulation existe bien autour de la première galerie d'Angkor-Vat, mais il est beaucoup plus étroit, quoique praticable.

garnie, comme la plate-forme qui longe la première galerie, de la balustrade que nous avons déjà rencontrée maintes fois.

Entre la galerie du premier étage et la suivante, s'étend une cour de 18 mètres de largeur. Elle n'offre aucune autre particularité que d'être obstruée sur différents points par les éboulis. Dans chacun de ses angles nord-est et sud-est s'élève un tout petit édicule dont l'allure générale rappelle, en moins bien, les deux " bibliothèques " d'Angkor-Vat. La cour s'interrompt aux entrées est et ouest pour faire place à des couloirs qui relient les porches de la première galerie à ceux de l'étage suivant.

DEUXIÈME ÉTAGE.

La galerie du deuxième gradin présente avec celle que nous venons de voir des différences sensibles : 1° sur chaque face elle est pourvue de cinq porches (1), trois aux centres, les autres aux extrémités ; 2° le sol de la galerie n'est pas sur un même plan horizontal ; il est beaucoup plus élevé près des entrées centrales et offre, en coupe longitudinale, une série de niveaux différents ; 3° les porches qui se trouvent à gauche de l'entrée sud et à droite de l'entrée nord sont beaucoup plus rapprochés de l'axe nord-sud que ceux placés de l'autre côté (Voir le plan) ; enfin, 4° la galerie du deuxième étage est pourvue de deux vérandas, ouverte sur la cour pourtournante, l'autre regardant l'intérieur du l'une monument.

Toute la surface du mur de fond de la véranda extérieure est tapissée de bas-reliefs que nous examinerons à leur heure. Ces panneaux sont coupés de temps en temps par des portes étroites établissant la communication avec l'intérieur de la galerie. Des escaliers de cinq ou six marches réunissent les parties de la galerie qui sont d'un niveau différent ; d'autres sont pratiqués devant les petites portes percées dans le mur de fond.

Particularité non pas unique mais rare : les porches qui flanquent latéralement les entrées d'axe s'ouvrent sur des galeries perpendiculaires à celle du deuxième gradin (Voir le plan). Ces galeries sont également accompagnées d'une double véranda ; elles forment un redan, viennent affleurer du bas de leur toiture la terrasse du troisième étage et circonscrivent des petites cours réservées dans

(1) De chaque côté des murs intérieurs de ces entrées, on remarquera le relief d'un grand dvârapâla (gardien du temple) appuyé sur une massue.

les angles intérieurs de la galerie de pourtour (Voir le plan). Sur tous leurs angles s'élèvent des tourelles.

TROISIÈME ÉTAGE.

Il se compose d'une terrasse supportant une tour centrale encore debout mais très ruinée, à base circulaire, de forme conique, agrémentée de balcons inaccessibles purement décoratifs. Le sommet de la flèche est à 45 mètres du niveau du sol d'Angkor-Thom. Sous le dôme de la tour se trouve une assez vaste cellule complètement obscure qui communique avec la terrasse par huit couloirs. C'est le sanctuaire. Il n'est pas prudent de s'y aventurer sans lumière parce que l'on risque de tomber dans un trou profond, que les chercheurs de bijoux et de statuettes ont creusé dans le sol. Les couloirs nord, ouest et sud sont précédés de porches très élégants construits sur la terrasse. Celui de l'est (face honorée du temple) comprend toute une série de passages importants flanqués de galeries latérales et couverts de tourelles. Les couloirs intermédiaires communiquent avec la terrasse par un simple escalier de quelques marches. A la base de la grande tour, on rencontre de nombreuses petites cellules qui contiennent encore quelques restes de statues. Nous voyons aussi, à côté du porche méridional, une chapelle qui n'a pas sa réplique symétrique et deux édicules en flanquement du grand passage oriental.

Le pourtour de la terrasse était garni d'une balustrade dont les morceaux se retrouvent dans les décombres qui obstruent les cours de l'étage inférieur. Toutes les tours et les tourelles du Bayon sans exception sont décorées des quatre faces de Brahmâ coiffées de diadèmes (1).

LA DÉCORATION DU BAYON.

Il serait superflu d'insister sur la beauté du Bayon et son charme particulier. Le visiteur s'apercevra sans tarder que ce temple, bien que de dimensions moins vastes que son immense voisin, Angkor-Vat, est d'une conception supérieure et que c'est ici qu'il faut étudier le génie des maîtres d'Angkor. Dans un espace relativement restreint, les constructeurs du Bayon ont su renfermer plus de merveilles que dans tous les autres temples cambodgiens réunis, et cela tient, croyons-nous, à ce qu'ils n'ont pas travaillé ici dans le but

(1) Il nous semble inutile de donner sur la composition du Bayon d'autres détails qui ne feraient qu'obscurcir une description déjà peu facile à suivre.

d'en imposer aux fidèles, mais avec la seule idée de donner à la demeure de leurs dieux le plus de magnificence possible.

Quand on se familiarise avec les détails du Bayon, on constate, non sans étonnement, que des linteaux se faisant face à 50 centimètres de distance, et par conséquent presque cachés, sont sculptés avec le même soin que les pierres les plus visibles. Pas un recoin n'est oublié, et c'est souvent dans les endroits les plus dérobés que se trouvent les plus beaux motifs de décoration. On se rend compte aussi que, parfois, les artistes ont eu la main assez heureuse ou suffisamment habile pour obtenir un effet qu'ils cherchaient. Ainsi, par exemple, l'expression de calme et de douceur dont sont empreints les visages de Brahmâ n'est pas une conséquence du hasard.

Les rinceaux d'encadrement des portes sont remarquables, tant par la hardiesse du dessin que par la puissance du relief. Quelques détails surprennent, notamment ces rideaux d'étoffe damassée descendant sur des fenêtres dont on aperçoit seulement le bas des claustras. Il n'est pas jusqu'aux tévadas elles-mêmes, ces figures si sèchement dessinées sur les murs d'Angkor-Vat, qui n'aient ici leur cachet. Souvent leur masque est fin, souriant, le buste d'un galbe suffisant. Leurs pieds sont droits, d'un mauvais dessin, c'est entendu, mais enfin ils ont à peu près la position qui leur conviendrait, et ils la doivent à ce que les sculpteurs d'Angkor-Thom n'ont pas hésité à accentuer les creux pour détacher solidement leurs sujets (1).

Mais nous ne prétendons pas dire, par ce qui précède, que la décoration du Bayon est impeccable du sol à la pointe des tours. Quelques parties ont malheureusement été confiées à des artisans maladroits, et l'on peut voir deux ou trois faces de Brahmâ dont la facture est loin de valoir celle des autres. Cependant le Bayon, pris dans son ensemble architectural et ornemental, est le plus beau des temples du Cambodge, et c'est aussi celui qui nous offre la plus grande variété.

ÉTAT DE RUINE DU BAYON.

Aucun monument cambodgien, sauf le Baphuon, n'a souffert autant que le Bayon. La toiture et la demi-voûte de la première galerie sont à terre ; il n'en reste rien, pas un fragment en place.

(1) Plus les temples du Cambodge sont anciens, plus le relief des figures et des motifs d'ornement est accusé. Cette seule observation suffirait, à la rigueur, pour classer les monuments par ordre d'ancienneté.

BAYON. — BASE D'UNE TOURELLE DU GROUPE.

BAYON. — TÊTES DÉCORATIVES D'UNE TOURELLE.

ANGKOR-THOM. — ELÉPHANTS PLACÉS A LA BASE DES PORCHES DE L'ENCEINTE (PORCHE SEPTENTRIONAL).

BAYON. — PORCHE SEPTENTRIONAL DE LA DEUXIÈME GALERIE.

BAYON. — UNE DES TOURELLES.

La moitié du mur de fond de la façade nord est tombée, et c'est d'autant plus regrettable que ce long panneau de 40 mètres était couvert de bas-reliefs très intéressants, si l'on en juge par les pierres sculptées qui jonchent le sol. La double colonnade est presque complètement détruite. On devine, à voir la position penchée de certains piliers, que les destructeurs employaient des éléphants pour remuer de pareilles masses et aller vite en besogne (1). Les toitures des vestibules d'axe et de ceux des angles se sont également effondrées, et les matériaux qui les composaient obstruent les passages au point qu'il est impossible d'apercevoir, sauf sur un point, si peu que ce soit des bas-reliefs qui tapissaient l'intérieur de ces entrées. De la balustrade décorative de la petite terrasse de pourtour il ne subsiste que quelques travées sur la face orientale.

La deuxième galerie a mieux résisté, mais son état de ruine n'en est pas moins inquiétant. La toiture manque complètement en plusieurs endroits et, dans la partie gauche de la face nord, elle ne tient que grâce à l'aide d'un petit arbre remplissant l'office d'un étai. Les couloirs couverts qui traversaient la cour sur les faces est et ouest n'existent plus que sous la forme d'énormes éboulis d'où émergent quelques piliers. Les porches des entrées d'axe sont en partie ruinés ainsi que ceux des angles.

La terrasse du troisième gradin est peut-être la partie du Bayon qui a été le moins atteinte, mais la haute tour centrale qu'elle supporte est fortement endommagée. On peut se rendre compte de ce qu'il en manque par les coulées de pierres qui se trouvent à sa base. Il est vrai qu'ici les fautes de construction sont telles que la ruine était fatale (2). — En ce qui concerne les tourelles, la partie n'est pas perdue. Leurs éléments sont disloqués par les racines et les lianes, quelques tranches sont tombées, des couronnements gisent sur la terrasse, mais tout cela peut se remettre en place avec quelques efforts et de la patience.

Aujourd'hui, le visiteur ne peut avoir une idée de l'état dans lequel se trouvait le Bayon avant le déblaiement de ses galeries et des cours. Une véritable forêt croissait dans toutes les parties du temple et principalement sur les tours. C'était d'un très bel effet pour l'œil d'un artiste, mais chaque mois, peut-être chaque jour,

(1) Les Cambodgiens eux-mêmes ou leurs ennemis utilisaient la force des éléphants quand ils voulaient détruire quelque chose de très résistant. Un des bas-reliefs du Bayon montre précisément des éléphants attelés de chaque côté d'une statue pour la briser.

(2) Nous renverrons le lecteur à ce que nous avons dit au sujet des fautes de construction. — Voir notes préliminaires. Chap. *Emploi des matériaux.*

quelques pierres tombaient. La ruine complète du temple n'était donc qu'une affaire de temps, et il fallait songer à l'enrayer le plus tôt possible.

LES BAS-RELIEFS DU BAYON.

Pour la visite des bas-reliefs du Bayon, nous partirons de la face nord, parce que c'est de ce côté que le visiteur pénètre dans le temple (1).

Galerie du premier étage. — *Face nord* (partie droite). — Seule la partie basse du mur est décorée. Nous y voyons une ligne de combattants. Les chefs montent des éléphants ; ils tiennent un arc en main. Les cornacs dirigent leur bête au moyen du pic à crochet, dont l'usage s'est conservé jusqu'à maintenant. Les bâts de guerre des éléphants présentent beaucoup d'analogie avec ceux de la galerie historique d'Angkor-Vat, mais le dessin en est infiniment plus grossier. Les simples guerriers ont comme arme le javelot (ou une courte lance) et se protègent par un bouclier. Le combat a lieu dans la forêt. Des guerriers barbus portant une sorte de chapeau qui semble être confectionné en feuilles de latanier (2) se battent contre d'autres guerriers à cheveux ras, dont la poitrine est ceinte de fortes cordes. On comprend l'utilité de ces cordes en pensant que tous les prisonniers de guerre étaient emmenés en esclavage. — Une ébauche interrompt la continuité des scènes. Nous voyons ensuite deux guerriers tendant leur arbalète (3) en faisant effort du pied droit sur le bois de l'arme.

Petite porte murée au milieu du panneau. De ce point jusqu'à l'angle nord-ouest, les sujets ne se rapportent plus à l'existence guerrière des Cambodgiens. Contre le chambranle de la porte, on aperçoit une multitude de poissons. C'est l'indication d'une rivière, et nous en trouvons une autre à quelque distance. Entre les deux cours d'eau s'élève une montagne au bas de laquelle sont construits deux palais, l'un près de la rivière de droite, l'autre près de la rivière de gauche. Sur le flanc de la montagne, quelques prêtres brahmanes portant des éventails marchent à la file indienne. Ces personnages ne sont qu'ébauchés, mais leur identité ne peut faire de doute.

(1) Les visiteurs descendent de charrette devant une petite bonzerie qui se trouve en regard de la façade nord du Bayon.

(2) Ce chapeau a un peu la tournure, en plus petit, de celui que portent les coolies annamites de Cochinchine.

(3) La même arbalète est encore en usage chez les Cambodgiens des régions forestières et chez tous les sauvages du Cambodge et du Laos.

Au pied de la montagne et au centre de la scène, un personnage de taille élevée se tient debout, une jambe en avant, dans une attitude de marche. Le corps est presque terminé, mais la tête n'est indiquée que par une réserve dans la pierre. Nombreux bijoux : collier tombant sur la poitrine, bracelets aux bras et aux poignets, anneaux aux chevilles. Le buste est nu ; les jambes sont couvertes d'un pagne à grande retombée ; les mains serrent deux petits objets difficilement identifiables. A la droite de ce personnage (gauche du spectateur), un homme se tourne vers des serviteurs et leur donne l'ordre d'apporter les présents qu'ils ont dans les mains. Cet homme se distingue par une chevelure assez longue. Il est vêtu d'une tunique et porte des bijoux aux oreilles, aux bras et aux poignets. Deux figures voisines ont même costume, même chevelure et mêmes ornements.

A la gauche du personnage central, on aperçoit deux femmes debout qui pourraient être ses épouses. Elles ont le buste nu, un collier sur la poitrine, des pendants aux oreilles, des bracelets aux bras et aux poignets, des anneaux doubles aux chevilles. Un pagne couvre leurs jambes. D'autres femmes sont arrêtées devant le palais qui peut être un harem ; d'autres encore se tiennent accroupies et portent dans les mains des objets paraissant destinés au personnage principal ou à ses épouses.

A droite de la rivière, autre scène qui s'ordonne de la façon suivante : au centre, quelques prêtres sont assis à l'ombre des arbres qui composent le fond du tableau et se tournent vers la gauche du panneau. Leur aspect nous est déjà connu depuis la galerie historique d'Angkor-Vat : buste nu, pagne prétexte, cordon brahmanique, barbe en pointe, oreilles largement fendues mais sans boucles, haut chignon maintenu dans une étoffe. Le premier se trouve devant une table basse sur laquelle est posé un objet rond. En face de lui quatre hommes sont accroupis : cheveux en brosse, collier ; pas d'autres bijoux. Ils ont l'air d'être en visite. Deux d'entre eux discutent. Ces hommes sont accompagnés de femmes qui attendent immobiles et sont probablement leurs épouses. Derrière les brahmanes, on voit encore huit hommes ressemblant aux précédents : même physionomie, même coiffure et même collier.

Au-dessus des arbres du fond passent des cavaliers (ébauche) qui ne peuvent faire partie de la même scène. Ils entraient dans la composition d'un sujet dont ils ne représentent qu'un fragment.

Autre scène : lutteurs aux prises, gladiateurs combattant ; figures pas terminées. Musiciens : remarquer l'élégance des harpes. Jongleries : un homme couché sur le dos lève les jambes verticalement et se sert de ses pieds pour faire tourner une roue. Un hercule tient un enfant en équilibre sur sa tête et porte sur chaque main un autre enfant. Il est possible que ces sujets amusants se rattachent au panneau suivant et nous donnent une idée des distractions qu'un roi pouvait offrir à sa cour.

Autre scène, près de l'angle nord-ouest. Palais couvert de toitures étagées. On assiste sans doute, ici, à une audience royale. Dans l'embrasure du porche central, le roi est assis : cheveux taillés en brosse, buste nu simplement orné d'un collier formant pendentif, pas d'autres bijoux ; un pagne pour tout vêtement. Partout, de nombreux personnages. Quelques-uns s'inclinent à la droite du roi, qui tend la main à l'un d'eux ; d'autres saluent à sa gauche. Toutes les ouvertures du portique sont garnies de rideaux. Au-dessous, c'est-à-dire devant le palais (1), de nombreux animaux passent : cerfs, buffles, bœufs, un rhinocéros, un lièvre, un oiseau sur le dos d'une biche. Des serviteurs paraissent avoir pour mission de s'occuper de ces bêtes qui seraient alors apprivoisées et vivraient librement dans le parc royal.

Avant d'aller plus loin, nous rappellerons que l'histoire ancienne du Cambodge est fort peu connue et que, dans ces conditions, l'identification des bas-reliefs de la première galerie du Bayon est impossible. Ces murs contiennent de nombreuses scènes de guerre et d'autres qui se rattachent peut-être à la vie politique du royaume ; mais nous ne savons pas, et nous ne saurons probablement jamais, quels faits elles évoquent. La présente description n'a donc d'autre utilité que d'attirer l'attention du visiteur sur certains détails qui pourraient lui échapper.

Face ouest (partie gauche). — Une petite porte murée se trouve près de l'angle nord-ouest.

On distingue dans le haut du mur quelques esquisses, notamment celle d'un palais. Les bas-reliefs terminés occupent environ la moitié de la hauteur du panneau. Ils sont divisés en deux registres séparés par une étroite bande horizontale.

(1) Il est entendu que tous les bas-reliefs du Bayon doivent être vus, comme ceux d'Angkor-Vat, en commençant par le bas, qui constitue, nous en avons du moins la conviction, le premier plan. Mais quelquefois les différents registres représentent non une superposition de plans mais une suite ininterrompue de scènes, qui doivent se lire d'abord d'un bout à l'autre du premier registre, puis sur le second et ainsi de suite jusqu'à la fin du registre supérieur.

Registre inférieur : défilé ininterrompu de guerriers qui portent tous l'arme à l'épaule. Armes diverses : sabres, lances, arcs, arbalètes et cette lame montée sur une racine de bambou courbée que les Cambodgiens appellent *phkéak* et dont l'usage s'est conservé fidèlement depuis l'époque d'Angkor. — Quelques femmes et des enfants suivent l'armée.

Registre supérieur : continuation du défilé. En tête, des esclaves portent des bannières. Immédiatement après viennent des musiciens ; l'un d'eux frappe à tours de bras sur un gong énorme. Une sorte de châsse (ou d'urne) richement décorée et abritée par une quantité de parasols et d'éventails est portée sur les épaules d'une demi-douzaine d'hommes. Elle est suivie par trois chevaux non montés que des esclaves conduisent. Et le défilé continue. Nous voyons des soldats, la lance à l'épaule et le bouclier bas, un deuxième gong et son frappeur, puis d'autres guerriers et des oriflammes, un éléphant de guerre monté par un chef dont le haut rang est indiqué par des parasols nombreux, des éventails et des chasse-mouches. D'autres guerriers suivent encore, ainsi que des femmes et des enfants.

Nous assistons ici à un enterrement ou, plutôt, à la translation des cendres d'un roi, car la châsse ou l'urne portée à dos d'hommes est de dimensions trop faibles pour contenir un corps. Toute l'armée fait partie du cortège ; les chevaux tenus en main sont ceux du mort ; les femmes et les enfants représentent la famille royale.

Petite porte murée.

A droite de cette porte, scène de combat divisée comme la précédente en deux registres. Dans celui du haut, une bonne esquisse est visible, mais elle n'est pas assez poussée pour fournir des renseignements complets.

Registre inférieur : le premier personnage important que l'on rencontre est un chef monté sur un éléphant. Son guidon et ses parasols ont la hampe brisée, signe de défaite. Mêlée générale. Deux éléphants sont aux prises. L'un tourne la tête avec l'évidente intention de fuir, et c'est ce que veulent faire aussi le chef et le cornac qui le montent. D'autres chefs n'ont pas plus de vaillance et paraissent prêts à abandonner la partie. L'action se passe en forêt. Les guerriers des deux camps ne se distinguent ni par la coiffure ni par les vêtements, qui sont identiques : cheveux en brosse, collier, veste courte, sampot roulé autour des reins.

A l'extrémité du panneau (près de l'entrée d'axe), les guerriers

franchissent un pont figuré par une bande horizontale de 5 centimètres de largeur. L'eau est indiquée, comme d'habitude, par une multitude de poissons. — Dans tout ce bas-relief, on ne peut distinguer aucune figure de grand chef. Les commandants des deux armées se seraient trouvés probablement, si les scènes étaient terminées, dans un des registres supérieurs.

Face ouest (partie droite). — Tout le panneau est décoré, du haut en bas. Il comprend d'abord trois registres superposés et divisés par des bandes horizontales en relief.

La première scène représente un combat. Elle est intéressante par la précision du dessin qui laisse apprécier les moindres détails. De nombreux éléphants sellés d'un robuste bât de guerre entrent dans sa composition. On distingue nettement le système d'attache. Certaines de ces gigantesques montures ont la tête couverte d'un bonnet ou d'une petite pièce d'étoffe carrée. — Gong, tambourin, trompette ; des enfants tiennent le rôle de musiciens. Les ennemis portent le même collier, la même coiffure et des vêtements semblables.

Autre scène, séparée de la précédente par des rochers et divisée en quatre registres.

Dans le registre inférieur, on voit un palais dont l'intérieur fourmille de monde. Des femmes paraissent maltraitées par des individus armés de massues. Elles ne sont pas battues, mais craignent de l'être. Des porteuses de vivres circulent. Des hommes et des femmes arrivent des deux côtés du palais et se rencontrent au centre. Le sens de cette scène nous échappe complètement, de même que celui du registre suivant.

Deuxième registre : de nombreux guerriers se trouvent sur les toits du palais que l'on vient de voir, c'est-à-dire, probablement, au deuxième plan.

Troisième registre : des hommes, qui ont l'air de guerriers vaincus et désarmés, se tiennent à genoux à la droite d'un personnage, également agenouillé, qui leur parle avec véhémence. A la gauche de cet orateur, des guerriers sans armes (ou des esclaves) montrent deux têtes coupées qu'ils lèvent des deux mains aussi haut que possible. Puis des guerriers debout et armés semblent quitter les lieux.

Nous avons là sans doute le résultat du dernier combat : on apporte au vainqueur les têtes des chefs vaincus. Dans le même registre, une esquisse indique que la scène allait se com-

pléter par un combat singulier. Les deux adversaires sont de haute taille. L'un est à bout de forces et fléchit ; l'autre le domine, mais on ne voit pas dans l'ébauche le détail de ses gestes. Des guerriers assistent les combattants.

Registre supérieur : un palais. Une femme est portée en palanquin. Derrière elle, des suivantes accroupies tiennent dans leurs mains des coupes à bétel ou à fruits. Devant le palanquin, quelques hommes assis croisent les bras sur leur poitrine en manière de salut.

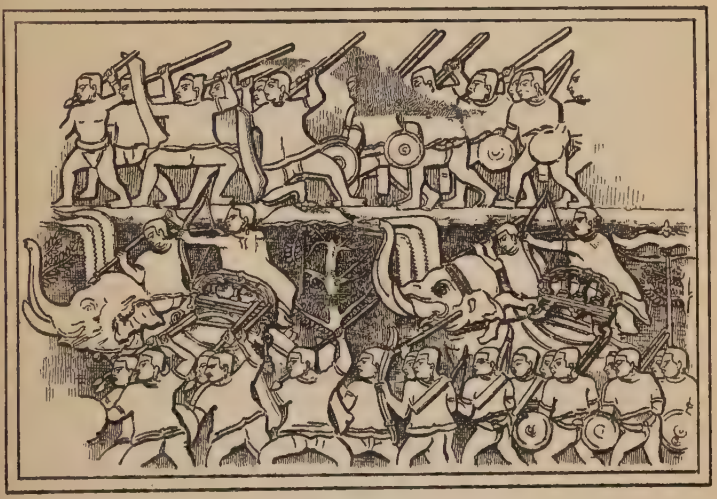


Fig. 33. — Bayon. — Fragment d'un des bas-reliefs de la première galerie : guerriers combattant.

Ils se trouvent dans une des galeries du palais. Sous un porche se tient, assis à l'indienne, un personnage de grande taille à cheveux ras, au cou orné d'un collier. Son attitude montre qu'il attend avec émotion la dame qui arrive en palanquin. Deux familiers l'assistent, et l'un d'eux lui prend la main. Le reste du registre est simplement ébauché mais paraît avoir été destiné à compléter la scène.

Petite porte murée.

Au delà, le haut du mur est nu, sauf près de l'angle sud-ouest.

Deux registres. Le plus élevé ne présente que quelques ébauches. Les bas-reliefs de l'autre sont terminés. Encore des guerriers, des chefs montés sur des éléphants. Un de ces chefs se distingue

par une cuirasse carrée semblable à celles qui couvrent la poitrine des seigneurs de la galerie historique d'Angkor-Vat. Les autres n'ont qu'une simple tunique. Tous ont le même armement, un arc et des flèches, et portent une chevelure roulée en petit chignon sur la nuque. Cette armée ne combat pas ; elle est en marche sous le dôme d'une forêt. Deux brahmanes, dont l'un tient en main un trident, grimpent à un arbre pour éviter d'être mis à mal par un tigre qui semble vouloir les atteindre. Nous remarquerons à ce sujet que les sculpteurs cambodgiens se sont souvent amusés à placer leurs prêtres dans une posture ridicule. Sur les murs d'Angkor-Vat, nous avons vu les Pandits faire des grimaces parce que, étant peu habitués à la fatigue, ils avaient l'épaule endolorie de porter la litière de leur chef. Nous les avons vus aussi descendre, affolés, le flanc d'une montagne. Ici, les voilà pris de terreur devant un tigre. Et, en somme, on pourrait conclure de ces petits détails que, si les artistes d'Angkor avaient pour les divinités brahmaniques une indiscutable vénération, ils en avaient beaucoup moins pour les ministres du culte.

Près de l'angle sud-ouest, au-dessus de l'armée en marche, une scène bien dessinée doit se rapporter à la construction des temples. En voici la distribution : une montagne compose le fond du tableau. Au bas de la côte, un brahmane est assis. Il fait un signe à un homme qui lui apporte quelque chose sur un plat. Devant et derrière lui se tiennent des guerriers. Sur la même ligne, on rencontre d'autres guerriers, puis des esclaves traînant au moyen d'une corde une pierre d'assez grande dimension. Un chef d'équipe, bâti en force, donne des ordres d'un geste impérieux ; un autre, armé d'un rotin, est debout sur la pierre que l'on transporte, ce qui n'est pas un moyen de faciliter une besogne déjà pénible. Ce sujet a notoirement trait à des travaux de construction, et il est fort possible que la montagne du fond soit le Phnom-Koulen qui a fourni toute la pierre des monuments d'Angkor.

Face sud (partie gauche). — (Dans l'espace compris entre l'angle sud-ouest et une petite porte ouverte dans la muraille.) Le haut du panneau est nu ; à mi-hauteur, quelques esquisses sont tracées, dont une de figure de femme. La partie basse est divisée en deux registres.

Registre inférieur : deux éléphants passent sur un pont. Ils ne sont ni sellés ni montés, même par leurs cornacs. De nombreux

BAYON. — TÊTES DÉCORATIVES.

BAYON. — PROFIL D'UNE TÊTE.

BAYON. — FRAGMENT D'UN DES BAS-RELIEFS DE LA PREMIÈRE GALERIE (LA PARTIE SUPÉRIEURE N'EST QU'ÉBAUCHÉE).

BAYON. — FRAGMENT DES BAS-RELIEFS DE LA PREMIÈRE GALERIE.

BAYON. — FRAGMENT DES BAS-RELIEFS DE LA DEUXIÈME GALERIE.

BAYON. — FRAGMENTS DES BAS-RELIEFS DE LA DEUXIÈME GALERIE : MUTILATION DE LA STATUE D'UNE DÉESSE.

parasols que portent des esclaves leur donnent de l'ombre. Des guerriers précèdent et suivent ces éléphants, qui peuvent être les montures habituelles du roi et viennent sans doute de se baigner dans la rivière figurée, au-dessous du pont, par des poissons. Il est possible aussi que ce sujet veuille représenter la promenade des éléphants sacrés (éléphants blancs) qui avaient droit à un cortège aussi somptueux que celui d'un roi. Sur la berge, on aperçoit un chasseur visant de son arbalète un chevreuil qui vient boire.

Deuxième registre : des hommes sont accroupis devant un personnage aux cheveux réunis en chignon. Quelques arbres ; défilé de guerriers. Rien de saillant.

Porte ouverte dans le mur.

Au delà, le haut du panneau est nu. Deux registres dans la partie basse. Tous les deux sont occupés par le défilé d'une armée. Nous rencontrons ici des brouettes que nous n'avions pas encore vues. Elles paraissent servir au transport d'une petite catapulte ou d'un autre instrument de guerre dont la forme n'est pas nette. Plus loin, quelques éléphants portent une autre machine de guerre servie par deux archers. Aucun des personnages de cette armée ne se distingue par les attributs royaux ou par ceux d'un chef important.

Face sud (partie droite). — Panneau situé entre le porche central et une petite porte murée. Quatre registres.

Registre inférieur : guerriers combattant dans une forêt. Rien de particulier ; leur analogie avec ceux que nous avons vus plusieurs fois est complète.

Deuxième registre : des hommes à petit chignon, le cou orné d'un collier, palabrent.

Troisième registre : une vieille dame aux seins pendants (1) est assise au milieu d'une foule d'hommes avec lesquels elle discute.

Registre supérieur : palais. Une reine (ou une dame de haut rang) est assise sur un siège bas. Des serviteurs l'éventent, des familiers l'entourent. Elle est coiffée d'un diadème de fleurs. Son cou s'orne d'un riche collier se terminant en pointe entre les seins. Ses bras, ses poignets et ses chevilles portent des anneaux d'un travail précieux.

Petite porte murée.

(1) Les seins plaqués sur la poitrine se voient difficilement, et ce personnage peut être pris pour un homme.

Au delà, le panneau comprend trois registres. Le plus élevé n'est pas complètement terminé.

Premier registre : scène de guerre. Les guerriers, coiffés d'un chapeau de latanier (rencontrés déjà), vont combattre des soldats dont les cheveux sont coupés en brosse (1). Mêlée. Puis scènes nautiques : des jonques chargées de combattants vont accoster. Ces embarcations avancent à la rame. Leur avant se présente en forme de tête d'oiseau garnie d'une longue crête qui descend le long du cou. La proue est taillée en manière d'éperon. On voit au-dessus du bastingage la tête des rameurs.

Deuxième registre : les guerriers au chapeau de latanier s'avancent d'un pas sautillant. Ils rencontrent l'ennemi, mais celui-ci conserve, pour le moment, une impassibilité absolue qu'il perd un peu plus loin. Combat.

Troisième registre : des hommes grimpent aux arbres pour chasser ou cueillir des fruits ; d'autres confectionnent un objet au moyen d'un ciseau de menuisier et d'un maillet ; quelques-uns taillent des pièces de bois. La scène change. Sous une longue tente à bordure festonnée sont assis de nombreux personnages qui se saluent par groupes. Plus loin, un homme de grande taille (esquisse) fait un geste de la main gauche. Il est assis dans l'embrasure d'un porche garni de rideaux relevés. Des esclaves portant des parasols, un chef monté à éléphant, des guerriers se dirigent du côté du personnage assis.

— Autre partie divisée en cinq registres.

Registre inférieur : combats de gladiateurs et de lutteurs. Des chiens placés face à face sont excités par leurs maîtres et vont se battre.

Deuxième et troisième registres : scène d'intérieur. Deux princesses assises dans la salle centrale d'un palais sont entourées de guerriers ou de familiers.

Quatrième registre : même scène, mais animée davantage par la présence de musiciens et de danseurs.

Cinquième registre : palais. Un seigneur couché sur un lit de repos (figure à peine ébauchée) reçoit les hommages d'une femme. Autour de lui des princesses et des serviteurs sont assis.

Les scènes varient encore. Presque toute la hauteur du

(1) C'est surtout par les détails de la coiffure que les sculpteurs d'Angkor ont différencié les adversaires.

mur est occupée par des sujets nautiques. Nous voyons une grande jonque à deux mâts, voiles déployées. Le patron et l'équipage trompent comme ils peuvent la monotonie d'un long voyage. Sur l'avant, un homme lève (ou descend) l'ancre, deux autres jouent aux échecs ; au milieu, des gens causent ; un marin tire sur la drisse de la voile arrière ; le barreur donne des ordres. Au-

Fig. 34. — Bayon. — Bas-reliefs de la première galerie : scène de pêche (fragment).

dessus du gouvernail, un large pavillon dentelé flotte au vent. Des cormorans volent autour.

Quelques barques de pêcheurs. Deux hommes tirent leur épervier de l'eau, un troisième pêche au carrelet, d'autres glissent dans un panier le produit de la pêche. Dans l'eau, des poissons de toutes les tailles, des caïmans et des tortues abondent. L'endroit est extrêmement poissonneux et, comme les rives sont invisibles, il est permis de croire que l'artiste qui a tracé ce panneau, remarquable par l'exactitude des détails, s'est inspiré de ce qu'il avait observé sur le grand lac voisin.

Le bas du mur est occupé par des petites scènes variées qui n'ont aucun rapport avec celles du registre supérieur : une femme

est assise dans sa maison ; un porteur arrive avec des provisions ; des hommes jouent avec leurs femmes ; un combat de coqs a lieu au milieu de parieurs qui tendent la main pour recevoir l'enjeu.

Les sujets changent encore : cinq barques prennent toute la hauteur du mur, à l'exception de la partie basse, où se continuent les petites scènes familières. La première embarcation, celle du bas, est montée par des guerriers ; la suivante également. La troisième contient un danseur, des musiciens et des chanteurs ; la quatrième transporte encore des guerriers, et la cinquième est occupée par un personnage important assis dans une cabine magnifique. Vraisemblablement, nous avons dans ce panneau la figuration d'une promenade qu'un roi fait sur le lac en compagnie d'une escorte nombreuse et de bateleurs chargés de le distraire.

Petite porte murée.

Au delà, le mur est divisé en trois registres complètement remplis par des jonques de guerre chargées de guerriers. Deux flottes ennemies sont en présence, et la rencontre a lieu près de l'angle sud-est. Les embarcations venant de gauche contiennent des guerriers à cheveux ras, celles de droite des guerriers coiffés du chapeau de latanier. Ces derniers ont le dessous ; ils sont précipités à l'eau par grappes, tandis que l'adversaire ne compte que des pertes insignifiantes.

Comme nous connaissons, par les inscriptions résumées dans la partie historique de ce guide, la rivalité constante qui existait entre le Cambodge et le Champâ, nous pouvons nous demander si les bas-reliefs du Bayon ne se rapportent pas en majeure partie aux batailles que ces deux royaumes se livrèrent si souvent. Les guerriers à cheveux ras représenteraient les Cambodgiens, et ceux qui portent le chapeau de latanier seraient des Chams. Dans ce cas, les sculpteurs d'Angkor auraient traité leurs compatriotes avec avantage, car, si les Chams furent battus maintes fois, ils prirent aussi quelques revanches, et c'est une aventure que les artistes du Bayon oublièrent assez volontiers. Mais, pour dire vrai, on ne sait pas à quels épisodes se rattachent les bas-reliefs que nous avons sous les yeux, et il est regrettable qu'aucune inscription ne vienne nous renseigner sur la nationalité des adversaires en présence.

Au-dessous du combat naval, un petit registre contient des sujets n'ayant aucun rapport avec le précédent : chasse aux buffles sauvages ; petite maison dans laquelle se passe une scène de la

plus grande intimité ; une dame coiffée d'un diadème est entourée de servantes ; une femme joue avec ses enfants ; un homme se fait gratter la tête par son épouse ; des animaux sont à l'ombre dans un coin de forêt ; un homme se défend contre un tigre ; autres scènes de chasse ; des gens sont occupés à cuire des aliments. Ces tableaux sont intéressants parce qu'ils nous renseignent sur la vie domestique des Cambodgiens d'autrefois et sur le type d'habitation adopté par les habitants d'Angkor.

Fig. 35. — Bayon. — Bas-reliefs de la première galerie : embarcations armées en guerre (fragment).

Tout près de l'angle sud-est, la moitié du mur est prise par une scène d'assez grande dimension : un personnage de haute taille (un roi sans doute) est assis sur un trône dans son palais. Il apparaît dans l'embrasure d'une porte garnie de rideaux. Devant lui, des guerriers se prosternent et deux gladiateurs, le bouclier d'une main et la lance de l'autre, se battent. Derrière le personnage principal se tiennent deux femmes, ses épouses sans doute. On aperçoit au-dessus de la toiture du palais les têtes de quelques hommes placées là on ne sait pourquoi. La scène se complète par un danseur, des musiciens et des chanteurs. Nous avons vu déjà des sujets similaires.

Angle sud-est — Les murs des vestibules d'angle sont également couverts de bas-reliefs, mais il est impossible de les voir à cause des éboulis. Cependant une partie du vestibule de l'angle sud-est a été épargnée, et c'est là que se trouve le motif que nous avons mentionné dans la description d'Angkor-Vat en parlant du couronnement des tours. Ce bas-relief se distribue à peu

près comme le massif central d'Angkor-Vat : trois tours, celle du milieu dominant les autres. Le détail se précise par des frontons superposés, l'indication des gradins et même par les antéfixes pointus. La partie basse figure assez fidèlement une vue de face des porches du dernier étage d'Angkor-Vat. Sur ce bas-relief nous ne voyons, en vérité, que trois tours, mais il faut penser que les Cambodgiens ignoraient la perspective et qu'ils auraient été bien embarrassés pour placer les deux autres. Quant au symbole qui se trouve au sommet de la flèche, il est d'un dessin très net et représente indiscutablement un trident. On ne saurait avoir un doute à son sujet, puisqu'il est répété trois fois.

Sous le dôme de la tour centrale, c'est-à-dire à l'endroit où se place le sanctuaire d'Angkor-Vat, on aperçoit sur un grand socle (1) une pierre à tête arrondie, qui peut être une stèle ou un Linga, mais plus probablement un Linga qu'une stèle.

A droite de ce bas-relief, on voit une courte solution de continuité. Le mur est resté fruste sur quelques décimètres ; mais, à cette place, un personnage important (dieu ou roi) était prévu, car nous distinguons l'esquisse des parasols et des oriflammes qui devaient indiquer son rang. De plus, nous trouvons là des femmes assises faisant face à l'endroit où le seigneur devrait être. Des suivantes montent les degrés d'un escalier sous les marches duquel se trouve une grande théière posée sur un tabouret. Elles apportent, l'une un parasol, l'autre une coupe à bétel. Il est évident que ces figures ne sont que les accessoires d'un sujet plus important. A droite de l'escalier, un palais (harem, sans doute) est habité uniquement par des femmes. Deux danseuses, placées dans l'embrasure de la porte centrale, offrent aux dames du palais un échantillon de leur art. Sur le retour d'angle, des guerriers (peut-être les gardiens du sérail) se tiennent accroupis, leurs armes à la main.

Dans le registre inférieur, des hommes à petit chignon et d'autres portant les cheveux ras sont venus rendre visite à quatre personnages assis devant leur habitation.

Face est (partie gauche). — De l'angle sud-est à la petite porte murée qui se trouve à peu de distance, le mur est divisé en quatre registres.

(1) Dans le sanctuaire d'Angkor-Vat nous retrouvons un socle ; mais ce qui était dessus a disparu.

Registre inférieur : intérieur d'un palais. Des pigeons sont venus se poser sur la crête des toitures. A l'intérieur, des esclaves font cuire des aliments. Deux hommes ont l'air de se gifler.

Deuxième registre : Intérieur d'un palais. Encore des pigeons perchés sur la toiture. Sous le porche central, se tient un personnage à chignon recevant plusieurs visiteurs accroupis devant et derrière lui.

Troisième registre : intérieur d'un palais. Un personnage important cause avec des hommes qui lui font face. Derrière lui, des femmes sont assises. Des hommes se livrent à diverses occupations : deux serviteurs font la cuisine sur des fourneaux ressemblant à ceux dont les indigènes se servent aujourd'hui.

Registre supérieur : intérieur d'un palais. Des gens dorment, d'autres causent.

Sous les toitures des quatre palais, des objets sont suspendus : parasols, éventails, matelas.

Petite porte murée.

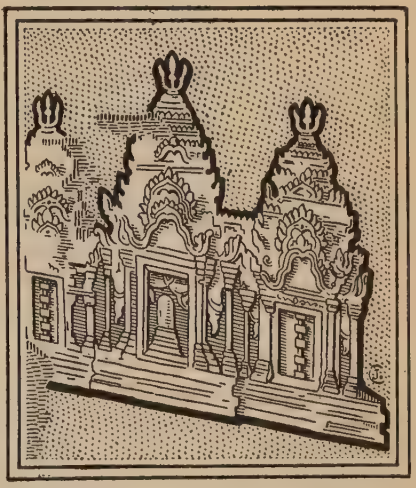


FIG. 36. — BAYON. — BAS-RELIEFS DE LA PREMIÈRE GALERIE (FRAGMENT).

Trois registres, mais toute la partie haute (1 mètre environ) du registre supérieur a disparu. Ce qu'il en reste nous montre des brahmanes dans différentes poses.

Registre inférieur : marche de guerriers dans un paysage de cocotiers. Les éléphants ne sont montés que par les cornacs. Les bâts de guerre contiennent un arc, un objet long qui peut être un carquois fermé, des coffrets historiés de forme conique.

Deuxième registre : marche de guerriers. On aperçoit un éléphant coiffé d'une tiare pointue. Quelques chasseurs ont capturé un Khting (taureau sauvage), l'ont amarré à un arbre par de fortes cordes et se préparent à le tuer à coups de lance.

Cette suite de scènes, surtout celle du bas, doit représenter le

retour d'une armée après un gros succès ; les cassettes que portent les éléphants contiendraient le riche butin pris aux vaincus. Il est également possible que nous assistions ici au transport du tribut que payaient chaque année aux rois du Cambodge les États dépendants.

Petite porte centrale murée.

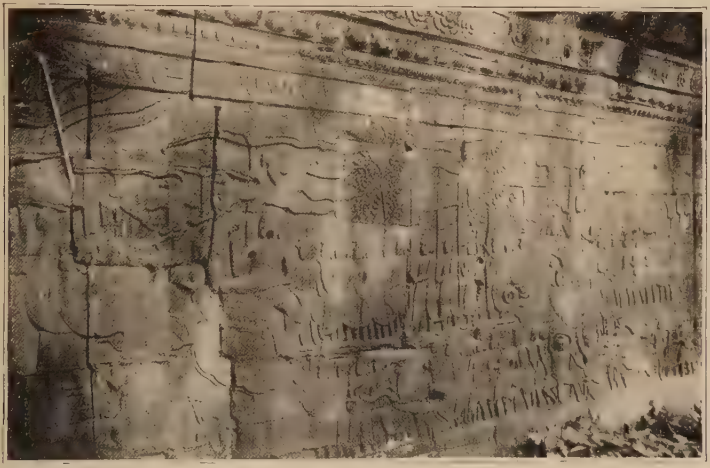
Au delà, trois registres complets représentent tous les trois la marche d'une armée. Panneau extrêmement intéressant et dessiné avec une sincérité qui permet de saisir les moindres détails et le classe au premier rang des bas-reliefs du Bayon.

Registre inférieur : nombreuses charrettes à bœufs couvertes d'un toit en rotin et en tous points semblables à celles d'aujourd'hui. Elles transportent les provisions de l'armée ou les femmes des chefs. Les bœufs de trait et les véhicules sont d'un dessin parfait. Les chefs ont pour monture, ici aussi, des éléphants bâtés de la selle de guerre que nous connaissons. Scènes diverses : Des chasseurs ont grimpé dans un arbre ; l'un vise de sa flèche un oiseau pendant que l'autre porte sur son dos le produit de la chasse. En cours de route, des gens font leur cuisine ; quelques esclaves sont chargés de lourdes provisions ; des guerriers se sont arrêtés à l'ombre pour causer pendant quelques instants. Les chefs de second rang cheminent à cheval. Musique. Des statuettes d'Hanuman posées sur de longues hampes représentent les fanions de cette armée. Le fond du tableau est constitué par des arbres couverts d'animaux divers : paons, perruches, singes, écureuils.

Ici nous rencontrons un groupe de guerriers que nous n'avions encore jamais vus. Leurs cheveux sont pris sous un petit chapeau à claire-voie, sans bords, planté sur le sommet du crâne. Le chef est à dos d'éléphant et porte la même coiffure. D'autres, du même groupe, ont le chignon maintenu pas un énorme peigne. Leur physionomie offre assez fidèlement le type annamite.

Deuxième registre : même sujet que dans le précédent, à l'exception de quelques détails. Des serviteurs portent de grands coffres qui doivent contenir des vêtements ou des objets précieux. Un sanglier (ou un porc) suit la colonne sous la menace de la trique qu'un esclave tient en main.

Registre supérieur : une dame en palanquin ; serviteurs nombreux ; musique. Une princesse s'avance portée sur un lit de parade couvert d'un petit toit que des esclaves soulèvent à bout de bras. Des suivantes l'accompagnent. Autre musique. Autre



BAYON. — FRAGMENTS DES BAS-RELIEFS DE LA DEUXIÈME GALERIE : ARMÉE EN MARCHE.

BAPHUON. — VUE D'ENSEMBLE DU TEMPLE.

Groupe du phimeanacas. — Colonnes supportant la corniche d'une terrasse cruciale.

Phimeanacas. — Bas-relief du perron septentrional de la terrasse d'honneur (près du belvédère du roi lépreux).

dame en palanquin. Porteurs de parasols. Des cavaliers, dont un de grande taille, un roi peut-être, cheminent. Encore des guerriers. Au bout du registre on voit, portée par les serviteurs d'un temple, l'arche du feu sacré que nous avons déjà rencontrée dans la galerie historique d'Angkor-Vat, devant les sacrificateurs royaux.

Face est (partie droite). — C'est ici que l'armée que nous venons de voir se rencontre avec l'ennemi. On se bat dans les deux registres inférieurs, mais dans celui du haut tout le monde marche en bon ordre. L'action est terminée.

Nous retrouvons les guerriers à peigne et à léger chapeau de tout à l'heure. Ils se battent avec ardeur et ne laissent pas de mettre à mal les guerriers à chapeau de latanier que nous avons toujours vus avoir le dessous. Les hommes à peigne combattent dans les rangs de soldats à cheveux ras dont la conduite est également pleine de valeur, si bien que les guerriers à chapeau de latanier sont vaincus, comme l'attestent leurs drapeaux et leurs parasols brisés. Les chefs fuient tant qu'ils peuvent sous l'empire d'une terreur visible, et ils agissent sagement, car les flèches des vainqueurs arrivent dru comme grêle. Remarquer que les bâts des éléphants montés par les fuyards sont beaucoup plus rudimentaires que ceux du parti adverse. Ils ont la forme de simples caisses pourvues de quatre cochets où se fixent les liens de corde.

Petite porte murée.

La partie haute du mur est abattue. Il reste ici deux registres dont les sujets sont la suite évidente des précédents. Les chapeaux de latanier arrivent en foule, mais cet effort ne leur vaut aucun succès. Ils sont écrasés.

On remarquera, dans la plupart des panneaux, des espèces de grillages montés sur un cadre et portés verticalement par des esclaves. Nous supposons que ces treillis étaient destinés à protéger les chefs cambodgiens, qui pouvaient voir au travers des mailles les gestes de l'adversaire. Cet instrument s'écartait lorsque le chef lançait son javelot ou décochait une flèche.

On ne rencontre dans ces derniers panneaux aucun personnage ayant la tournure d'un roi ou d'un commandant d'armée. Les chefs principaux devaient être représentés sur le registre supérieur, qui a disparu.

Face nord (partie gauche). — Il ne reste en place, de tout

ce mur, que les deux extrémités. Nous y voyons quelques fragments d'un combat, mais il est impossible de suivre l'action.

Bas-reliefs de la galerie du deuxième étage. — Le deuxième étage du Bayon se compose, comme nous l'avons déjà dit dans la description du temple, d'une série de courtes galeries établies sur des plans horizontaux différents. Toute la muraille de fond et les murs bouchant les extrémités de certaines galeries sont couverts de bas-reliefs se rapportant souvent à des mythes religieux. On y rencontre aussi des scènes de combat dans le goût de celles que nous venons de voir sur les panneaux du premier gradin. Beaucoup de ces sculptures témoignent d'une grande inexpérience et paraissent dater d'une époque où les décorateurs d'Angkor se faisaient la main, si l'on peut dire ; mais il faut remarquer que, malgré sa naïveté, le dessin est toujours suffisamment fidèle pour qu'il n'y ait pas de doute sur la signification du sujet.

Face nord (partie droite). — Panneau de gauche (1) : travail très primitif ; la pierre n'est pas polie, les têtes sont disproportionnées, les jambes grêles, mais le détail s'accuse nettement. Çiva est représenté ici avec une longue barbe en pointe. Il porte un petit collier et des bracelets. Sa main droite tient un objet long qui peut être le manche d'un trident disparu dans un éclat de la pierre. Il est assis à l'indienne sur Nandin. Parasols, éventails, chasse-mouches. Autour du dieu, quelques personnages sont accroupis, les mains jointes sur la poitrine en signe de respect.

Au-dessous de ce tableau se trouve un sujet que nous avons déjà rencontré dans la galerie historique d'Angkor-Vat : défilé de Pandits. Le chef est porté dans un hamac suspendu sous un toit léger.

Panneau de face. Première scène : petit palais. Un personnage coiffé d'une sorte de bonnet à trois pointes est assis dans l'embrasure d'un porche. Il tient dans la main droite quelque chose qui ressemble à une massue et fait, de la main gauche, un signe à des gens assis près de lui. A sa droite se tient une femme agitant un éventail et deux autres femmes immobiles. En

(1) Il faut entendre par " panneau de gauche " le mur sculpté qui bouche à gauche la première petite galerie que nous rencontrons. Quand nous dirons " panneau de droite ", il sera question du mur bouchant à droite une galerie. Les " panneaux de face " sont ceux du mur de fond.

dehors du palais, on voit quelques personnes qui peuvent être des visiteurs ou des familiers.

Deuxième scène : réplique d'un sujet que nous nous souvenons d'avoir rencontré dans le vestibule sud-ouest d'Angkor-Vat. Voici sa distribution : Çiva est au sommet d'une montagne. A côté de lui se trouve des personnages, un à sa droite, deux à sa gauche. Kâma, le dieu de l'amour, est au pied de la montagne et se prépare à lancer sa flèche (1). Des brahmanes descendent en courant. Nandin est à mi-côte. Puis, au bas de la scène, nous retrouvons Kâma mort ; Rati est assise aux pieds de son époux. Pârvatî et un personnage gravissent le flanc de la montagne. On voit que le tableau que nous avons sous les yeux ne diffère de celui d'Angkor-Vat que par quelques détails, mais il est infiniment moins visible à cause de l'obscurité de la galerie, du peu de relief des figures et de la coloration foncée de la pierre.

Troisième scène : sous un portique, une femme (déesse, reine ou princesse) se tient debout et arrange d'une main sa chevelure. Elle porte un collier descendant sur la poitrine ; ses bras et ses chevilles sont cerclés d'anneaux. A sa droite, un personnage de grande taille armé d'un glaive fait un geste de la main. De l'autre côté, un personnage également de grande taille mais portant une barbe pointue et de longs cheveux relevés sur le haut du crâne tend les deux mains vers la princesse. Il y a là encore l'indication d'une montagne. Deux ermites sont en prière dans une grotte.

Panneau de droite : Çiva est assis sur un trône bas au milieu d'un palais. Son identité se précise par la présence de Nandin. A la droite du dieu, deux prêtres sont accroupis ; à sa gauche, on voit Pârvatî accompagnée de servantes. Au-dessous, c'est-à-dire devant le palais de Çiva, des brahmanes et des femmes se font face.

Porche latéral de droite.

Petite galerie. Panneau de gauche : Çiva coiffé du diadème à trois pointes, longue barbe, chapelet dans la main droite, est assis entre Vishnou à sa droite (quatre bras, conque, disque, les deux autres mains jointes sur la poitrine) et Brahmâ à sa gauche (quatre têtes, quatre bras, une main tient un chapelet, une autre un objet cylindrique ; les deux mains libres sont

(1) Voir légende dans la description des bas-reliefs d'Angkor-Vat.

jointes sur la poitrine). Du côté de Vishnou, du côté de Brahmâ et au-dessous de Çiva, des brahmanes saluent. Tous ces personnages sont sur une colline au pied de laquelle on voit quelques hommes assis et un énorme sanglier chargeant à toute allure. Dans le coin gauche, un éléphant plus petit que le sanglier semble attendre ce dernier. Il lève la trompe comme font les éléphants devant le danger.

Panneau de face : encore Çiva, avec Vishnou (conque, disque) à sa droite et Brahmâ (quatre têtes) à sa gauche. Ganéça est à côté de Brahmâ. Ici Çiva porte, comme tout à l'heure, une barbe pointue, mais il est muni de dix bras. Il semble danser sur une petite estrade (1). De nombreux parasols le couvrent. Dans la partie supérieure du panneau volent quelques apsaras. Au-dessous de Çiva, on voit Rahou dévorant un homme, ou un enfant, ou une femme (figure très petite et de forme indécise). Des personnages sont assis autour de Rahou et le regardent. — Il doit y avoir là une allusion aux éclipses dont Rahou est toujours cause.

Petite porte et quelques marches donnant accès dans la galerie suivante.

Panneau de face. Première scène : un temple ou un palais sur le flanc d'une colline. Dans l'embrasure du porche central, se tient un brahmane (ou peut-être Çiva) : trident en main, coiffure habituelle des prêtres. Il lève la main gauche dans la direction de deux brahmanes qui se trouvent sous de petits porches et de trois ascètes assis dans des grottes. A droite de la figure centrale, nous voyons un personnage qui n'a pas le haut bonnet des prêtres. Il tient dans la main droite un objet qui pourrait être le manche d'un trident disparu et lève la main gauche. Le tableau se complète par des cocotiers et des arbres sur lesquels des paons sont perchés.

Autre scène : trois jonques. La première (à gauche) est gréée de deux voiles rectangulaires. Elle contient des personnages coiffés de ce chapeau de latanier que nous avons déjà vu sur la tête des guerriers de la première galerie. Dans la cabine, un personnage est assis ; il tient un éventail. Son costume se compose d'une tunique et d'un sampot ; ses poignets sont ornés de petits bracelets. Devant lui, sur l'avant de la jonque, deux hommes

(1) Ce panneau représente, sans doute, Çiva dansant le *tândava*.

dansent, un troisième boit dans une jarre au moyen d'un chalumeau, un matelot grimpe à la corde de la voile avant. Sur l'arrière de l'embarcation, une femme tient une coupe, deux hommes préparent un breuvage dans une jarre, un autre danse, deux matelots rament. D'innombrables oiseaux volent dans le tableau.

La deuxième jonque n'a qu'une voile, sur l'arrière. Un personnage de grande taille se tient dans une magnifique cabine garnie de rideaux. Il porte une coiffure cylindrique, des pendants d'oreille, un collier de poitrine, des anneaux aux bras, aux poignets et aux chevilles. Son buste est nu, mais traversé par un double baudrier. Trident dans la main droite. La main gauche est levée, le coude appuyé sur le genou. Nombreux parasols, éventails, chasse-mouches, drapeaux. Sur l'avant de la jonque, trois hommes assis, les bras croisés sur leur poitrine, font face au personnage principal ; un matelot rame. Sur l'arrière : quatre serviteurs portant des objets divers, un rameur. Au-dessus du toit de la cabine, deux perroquets volent en tenant dans leur bec un rameau de feuillage.

La troisième embarcation est presque identique à la précédente : même voile, même cabine ; le personnage principal ressemble étonnamment à celui que nous venons de voir et tient le même attribut dans la main. Dans les groupes de l'avant et de l'arrière, nous remarquons deux esclaves portant chacun, sur la tête, un paquet assez volumineux qui a l'aspect d'un sac de riz. Des perroquets volent, ici aussi, avec un rameau dans leur bec. La seule différence entre les deux dernières jonques réside dans un détail des proues : elles sont décorées d'une tête d'oiseau à grande crête, mais, dans la dernière, le cou de l'oiseau sort de la gueule ouverte d'un Makara (1).

Les trois jonques se trouvent sur un bassin pourvu de chaque côté d'un escalier. L'eau est figurée, comme d'habitude, par des poissons et des caïmans.

La scène suivante paraît être la continuation de la précédente. Deux registres. Dans celui du bas, quelques guerriers et de nombreux personnages sans armes croisent les bras et restent immobiles.

Registre supérieur : un esclave monte l'escalier du bassin. Il

(1) Voir ce que nous avons dit au sujet du Makara dans la description du massif central d'Angkor-Vat.

porte un paquet sur la tête. D'autres esclaves passent sur une plate-forme et sont chargés de divers objets. Devant eux marchent des serviteurs tenant en main des parasols. Puis viennent deux personnages de taille différente : coiffure cylindrique, trident dans la main droite, collier, bracelets, anneaux aux chevilles, buste nu, petit sampot roulé autour des reins. Devant le plus grand, trois brahmanes se prosternent. Nous voyons ensuite un temple gardé de chaque côté par un Dvârapâla (1). Immédiatement après le temple, et sans la moindre solution de continuité, on aperçoit une colline au sommet de laquelle se trouve un petit sanctuaire hermétiquement clos. La colline est ombragée de quelques arbres et peuplée d'animaux : un éléphant, un rhinocéros, des serpents, des cerfs, des oiseaux, deux sangliers. A mi-côte, une mare (ou un bassin) est indiquée par des lotus ou des poissons.

A partir de ce point, les personnages que contient le reste du panneau sont tous tournés du côté de la colline. Deux registres. Dans celui du bas : un coin de forêt peuplé de quelques cerfs, un brahmane saluant on ne sait qui, des esclaves portant des choses probablement précieuses, puisqu'ils sont accompagnés d'une escorte armée de triques.

Dans le registre supérieur, deux personnages, à coiffure cylindrique et dont le rang est indiqué par des parasols et des éventails, atteignent la colline. Des esclaves chargés de différents objets les suivent. Tout ce monde chemine dans la forêt et paraît se rendre au sanctuaire pour y déposer des présents.

Autre scène à l'extrémité du mur, près de l'angle nord-ouest. Trois habitations occupent trois petits registres. Dans celle du bas, un personnage coiffé d'un bonnet à trois pointes a l'air de recevoir un visiteur. Dans chacune des deux autres, un personnage habillé d'une tunique et portant un chapeau de latanier est assis entre des femmes et des esclaves.

Face ouest (partie gauche). — Le mur de fond de la galerie que l'on rencontre après avoir tourné l'angle nord-ouest était couvert presque complètement par la scène du barattement, mais ce panneau est un de ceux qui ont le plus souffert : il n'en reste que les deux extrémités. A gauche, nous voyons les Asouras qui accompagnaient les baratteurs de leur clan. Deux chefs chevauchent des tigres, un autre se tient debout dans un char attelé de

(1) Regarder les statues placées aux deux extrémités.

deux chimères. Tous les guerriers font des gestes violents et prennent des poses de combat. Au-dessus d'eux, un dieu assis sur un oiseau *(Skanda)* tient dans la main gauche une sorte de couronne ; sa main droite se lève. Il porte une coiffure à base cylindrique se terminant en pointe, des pendants d'oreille, un collier, un double baudrier, des bracelets aux bras et aux poignets, des anneaux aux chevilles. Un pagne lui couvre les jambes. Autour de lui volent des apsaras tenant des guirlandes.

Il faut remarquer que, dans le bas-relief du Bayon, le singe qui supporte la queue du serpent se trouve du côté des Asouras, tandis que sur le panneau d'Angkor-Vat il est l'auxiliaire des Devas.

Du barattement lui-même il ne reste que des fragments. Au centre, on aperçoit la tortue et, immédiatement à côté, un petit éléphant qui semble fuir. Quelques poissons et des caïmans sont également visibles, de même qu'un personnage de grande taille dont les bras multiples enlaçaient les têtes du serpent. Ce géant est à l'extrémité droite. Il n'a plus de tête, ce qui ajoute aux difficultés de son identification, mais ses nombreux bras nous permettent de croire qu'il y avait là un chef Asoura et, s'il en était ainsi, tous les baratteurs seraient des Asouras et les Devas ne seraient pas acteurs dans cette scène. C'est très possible parce que, en opposition au clan des Asouras, nous devrions voir des Devas, comme dans la galerie d'Angkor-Vat, et nous n'en apercevons aucun. Par contre, nous distinguons derrière le géant un groupe de brahmanes. L'un d'eux porte sur un plateau trois vases à goulot étroit ; les autres lèvent les mains comme s'ils rendaient grâce au ciel d'un bonheur qui vient de leur arriver. Au-dessous, d'autres brahmanes font le même geste. Puis, après les prêtres, nous remarquons encore des Asouras. Et ces deux sujets, le groupe de brahmanes et celui des Asouras, font indiscutablement suite à la scène du barattement. — ? —

Petite porte percée dans le mur de fond.

Entre la petite porte et la fin du panneau : palais. Dans l'embrasure du porche central, un personnage de grande taille est assis entre deux hommes le saluant. Derrière lui se trouve, debout, un autre personnage tenant dans la main droite un arc. Il a la position d'un homme qui se prépare à lancer une flèche. Deux archers l'ont accompagné et attendent accroupis.

Petite galerie plus élevée que la galerie précédente. Panneau de face. Trois registres.

Registre inférieur : des brahmanes arrivent de deux côtés. Ils portent dans les mains des objets divers, éventails, fleurs, un panier, et se dirigent vers la partie centrale, où se trouvait un motif qui a disparu.

Deuxième registre : des brahmanes et des personnages coiffés du diadème pointu sont assis. Quelques-uns soulèvent d'une main des objets d'une forme peu précise. Au centre se plaçaient deux prêtres dont il ne reste que la tête et les mains (le reste est rongé) ; ils lèvent un plateau sur lequel on distingue des objets ronds.

Registre supérieur : temple. Un brahmane et deux personnages barbus à coiffure cylindrique sont assis devant un foyer. En dehors du palais, on voit un archer de grande taille : coiffure cylindrique, bijoux sur la poitrine, aux bras et aux chevilles. Des parasols et des oriflammes indiquent son rang. Deux prêtres sont à genoux et lui présentent un objet en forme d'œuf ; puis un autre personnage est assis devant un plateau. Un second archer, de la même taille que le premier, éprouve la flexibilité de son arc en appuyant du pied sur le bois.

Panneau de droite : grand palais dans un paysage d'arbres et de cocotiers. Le bas est presque effacé, mais on distingue des palanquins et des hommes à genoux. Au-dessus, des esclaves arrangent les vêtements de deux dames. Dans le palais, deux seigneurs causent. L'un a la tête couverte d'un bonnet à trois pointes, l'autre porte une coiffure cylindrique. A leurs côtés sont assis des hommes d'une taille plus petite. A gauche du panneau, on voit un temple contenant un tabernacle.

Porche latéral.

Galerie entre le porche latéral et le porche central.

Panneau de gauche : trois rangs superposés de guerriers armés du javelot et du bouclier. Musique militaire. Quelques chefs à cheval.

Panneau de face : trois rangs de guerriers faisant suite à ceux du panneau précédent. Dans la partie supérieure, un chef de grande taille est installé dans un char que traînent deux chevaux.

Petite porte dans le mur de fond.

A droite de cette porte, on voit d'autres guerriers et aussi un chef dans un char attelé de chevaux. Suite des panneaux précédents.

PHIMEANACAS. — DÉCORATION DE LA TERRASSE D'HONNEUR : ÉLÉPHANTS FAISANT PARTIE DE L'ÉQUIPAGE DE CHASSE.

PHIMEANACAS. — DÉCORATION DE LA TERRASSE D'HONNEUR : ÉLÉPHANT RAMASSANT DE LA TROMPE UN ANIMAL BLESSÉ.

Baphuon. — Fragment de bas-relief : scènes inspirées du ramayana.

Phimeanacas. — Le temple (Vue d'ensemble).

Phimeanacas. — Garoudas disposés en cariatides pour soutenir la corniche de la terrasse d'honneur.

Panneau de droite. Trois registres très endommagés.

Registre inférieur : un seigneur est assis dans une habitation au milieu d'hommes à peine visibles.

Deuxième registre : des hommes à cheveux ras sont assis immobiles, la main droite posée à plat sur la poitrine.

Registre supérieur : un dieu, dont le caractère est indiqué par les apsaras sculptées dans le haut du panneau, est assis dans la salle centrale d'un palais. Devant lui des personnages s'inclinent. De l'autre côté se trouve son épouse accompagnée de quelques esclaves.

Porche central.

Face ouest (partie droite). — Petite galerie à droite du porche.

Panneau de gauche. Trois registres.

Le registre inférieur est fortement endommagé. On y voit quatre ascètes dans des grottes. Devant eux se prosterne un petit brahmane.

Deuxième registre : des ermites se sont rendus à une mare. Deux nagent au milieu des lotus ; un autre s'en va en emportant des outres pleines. Le tableau se complète par quelques arbres, des oiseaux d'eau, des poissons, une biche qui vient boire, un cormoran enlevant un poisson, un singe dans un cocotier. A droite de la mare, deux ascètes prient dans des grottes.

Registre supérieur : palais. Sous le porche central garni de rideaux à fleurs se trouve un personnage (tête détériorée) qui doit être Çiva. Il tient dans la main droite un chapelet ; la gauche est appuyée sur la cuisse. Des prêtres sont auprès de lui : l'un porte un paquet de *satras* (1), le deuxième un éventail, le troisième un coffret. Devant Çiva, deux déesses. La plus voisine du dieu est Pârvatî. L'autre doit être Lakshmî ; elle se tourne vers Vishnou, que nous voyons dansant à gauche du panneau : riche costume, bijoux, conque, disque, massue.

Panneau de face (très abîmé). On distingue une grande jonque analogue par la décoration à l'une de celles que nous avons déjà rencontrées : proue en forme de tête d'oiseau sortant de la gueule ouverte du Makara ; grande cabine garnie de rideaux. Elle contient deux personnages ; l'un est à peine visible et il ne reste qu'une main de l'autre. Nombreuses personnes à l'avant et à l'arrière de l'embarcation, mais la pierre est rongée par l'humi-

(1) Manuscrits sur feuilles de palmier (= sanscrit *câstra*).

dité et n'a conservé que le contour des corps. Des petites barques accompagnent la jonque. Eau, caïmans, poissons ; tout cela en très mauvais état.

Petite porte dans le mur de fond.

Au delà, sur le panneau de face : Vishnou (conque, disque, massue, parasols, éventails) est debout dans le centre d'un temple ou d'un palais. Des apsaras volent dans le haut du tableau. De nombreux personnages entourent le dieu. Au-dessous, des femmes dansent, des esclaves sont chargés de plateaux. Sujet très abîmé.

Panneau de droite. Trois registres. Nous avons ici un bas-relief documentaire se rapportant au travail de la pierre.

Registre inférieur : des esclaves, escortés de gardiens munis d'une trique, portent des pierres sur l'épaule.

Deuxième registre : des esclaves traînent une pierre en tirant sur un câble pendant qu'un homme, muni d'une pince de bois, aide par derrière au déplacement du bloc. Un contremaître est debout sur la pierre, et nous nous souvenons de l'avoir vu dans la même position et armé du même rotin sur un des panneaux de la première galerie. D'autres ouvriers sont occupés à polir des blocs de grès en les frottant sur une table de marbre ou sur une autre pierre de grès, ce qui leur permettait de faire double travail d'un seul coup. Le système est assez ingénieux : les pierres sont prises dans un bâti de bois qui sert à les manœuvrer dans tous les sens et aussi à les soulever au moyen d'un levier fixé à une traverse horizontale. Il était nécessaire de les manier facilement pour mouiller souvent les surfaces à polir. Au-dessus des poutres transversales, nous voyons des ouvriers fixant l'attache des leviers. Le bas-relief que nous avons sous les yeux nous donne peut-être l'explication des trous dont toutes les pierres d'Angkor sont régulièrement percées. Ces trous servaient sans doute à fixer le bâti de bois qui permettait le maniement des blocs au moment du polissage.

Registre supérieur : Vishnou est debout dans l'embrasure du porche central d'un temple : conque, disque, massue, pagne, coiffure cylindrique, bijoux. Des personnages de qualité se trouvent sous les porches latéraux et adorent le dieu. Apsaras dans le haut du panneau. Quelques arbres derrière le temple.

Porche latéral.

Petite galerie à droite du porche latéral.

Panneau de gauche : tout à fait en bas, sur une petite bande horizontale, on aperçoit des animaux dans une forêt.

Deuxième registre : des femmes sont descendues dans un bassin pour s'y baigner. Deux nagent, deux arrangent leur coiffure et font une natte de leurs cheveux, une cueille des lotus, d'autres encore ont fini de prendre leur bain ou vont le prendre. A droite, un ermite a tout l'air d'être venu pour voir. Au-dessus des baigneuses et formant un petit tableau à part, quelques danseuses s'exercent. Ce sont probablement les mêmes jeunes femmes qui se baignaient tout à l'heure.

Registre supérieur : deux seigneurs de grande taille luttent sans armes dans un duel terrible. La tête de l'un des lutteurs a disparu, rongée par l'humidité. Le vainqueur a saisi une jambe et un bras de son adversaire qui se cramponne désespérément au sol. A gauche, nous voyons une princesse richement vêtue qu'un homme tient solidement par les deux bras. A droite, des personnages se tournent comme pour ne pas assister à la scène. L'un tient une massue ou un sabre (objet indistinct), l'autre paraît être une femme (figure abîmée).

Panneau de face. Trois registres en mauvais état.

Registre inférieur : deux danseuses, quelques musiciens, des chanteuses.

Deuxième registre : palais occupé par un seigneur entouré de familiers.

Registre supérieur : temple aux fenêtres closes par des rideaux. Des personnages des deux sexes sont disposés à droite et à gauche. Tous sont immobiles. Leur importance est marquée par une quantité d'éventails et de parasols.

Porte à droite. Escalier de quelques marches donnant accès dans la galerie suivante.

Panneau de face. Deux registres. Celui du bas est entièrement pris par un rang d'esclaves portant des chasse-mouches. Dans le registre supérieur, on voit un palais habité par des seigneurs et leurs femmes. Quelques esclaves. Un lit de repos dans la chambre centrale.

Petite porte dans le mur de fond.

Au delà, scène de combat où Vishnou entre en jeu. Près de la petite porte, nous rencontrons, sous de nombreux parasols et des oriflammes, un chef monté sur un éléphant. Il est tête nue, et ses cheveux sont ramassés en un petit chignon sur la pointe du crâne. Sa main tient un arc. Deux autres chefs ont la même monture. Leur tête est couverte. L'un est armé d'un arc, l'autre d'un jave-

lot et d'un bouclier. Les simples guerriers portent tantôt l'une, tantôt l'autre de ces armes. Ils sont tous coiffés de ce chapeau que nous croyons être en feuilles de latanier. Les officiers de second rang sont à cheval. Musique.

Au centre du panneau, Vishnou se tient debout sur les épaules de Garouda : conque, disque, massue. L'ennemi est en face de Vishnou, mais il estime que la partie est perdue, car il s'incline devant le dieu. Plus loin, on trouve encore quelques guerriers en position de combat. Musique.

Les deux armées ont le même type de figure, les mêmes vêtements et la même coiffure.

Angle sud-ouest. Le petit vestibule d'angle comprend quelques bas-reliefs. Deux registres.

Registre inférieur : un rang de guerriers accroupis, le bouclier et le javelot en main. Ils vont prendre part au combat de la galerie précédente.

Registre supérieur : palais habité par les femmes du seigneur qui se trouve debout à gauche et qui se prépare à partir en campagne. Nous voyons sur un lit de repos, dans la chambre centrale, son coussin et ses éventails rangés avec soin.

Dans une autre pièce du vestibule d'angle, on aperçoit l'ébauche d'un éléphant et de quelques personnages.

Face sud (partie gauche). — Petit panneau de gauche : barque contenant un rameur et un personnage cueillant des fleurs de lotus. Au-dessus, quelques femmes se promènent dans un coin de parc.

Panneau de face.

Première scène : palais. Un seigneur, coiffé du bonnet à trois pointes, est assis dans l'embrasure du porche central. Il prend un objet que lui apporte un serviteur. Ses épouses sont auprès de lui. Des esclaves s'occupent diversement : l'un prend quelque chose dans un grand coffre dont il soulève le couvercle, un second masse la tête d'un de ses camarades, d'autres causent. A droite, sur la terrasse du palais, on voit un lion décoratif semblable à ceux qui ont été retrouvés dans les temples. La terrasse aboutit à un escalier qui descend sur une avenue où se tiennent quelques hommes. Des cocotiers et d'autres arbres composent le fond du tableau.

Deuxième scène : de nombreux serviteurs accroupis occupent les deux registres. Ils tiennent des parasols et des éventails. Une petite charrette couverte a été amenée à bras d'homme. Le cheval

non monté que nous apercevons sur le registre inférieur doit appartenir au roi (personnage revêtu du costume royal), couché à plat ventre devant Vishnou. Le dieu se trouve dans l'embrasure d'un porche, et il est manifestement représenté sous la forme immobile d'une statue. La voiture a dû transporter les deux princesses qui s'inclinent, à côté du roi, devant la divinité. Vishnou a tous ses attributs, disque, conque et massue. Au-dessous de lui, c'est-à-dire devant son temple, on remarque un petit bassin pourvu de deux escaliers. Des apsaras sont sculptées dans le haut du panneau.

A droite du dieu, des personnages lèvent les bras au ciel comme pour marquer leur étonnement de la piété du roi ou de l'infamie qu'il a commise et qui l'oblige à implorer la clémence divine. Le tableau comprend encore une habitation où loge un prêtre qui est probablement le desservant du temple et que deux autres brahmanes assistent. Deux hommes de petite taille, placés à droite du bassin, paraissent saluer la statue de Vishnou.

Autre scène : quelques ascètes dans des grottes : animaux divers ; une pièce d'eau remplie de poissons parmi lesquels on aperçoit un Makara bien dessiné. Un roi et une reine (personnages portant le costume royal) se prosternent devant la statue de Çiva placée, comme celle de Vishnou, au milieu d'un petit temple. Çiva porte en écharpe, de l'épaule gauche au flanc droit, un cordon brahmanique qui a l'apparence d'un chapelet à grains serrés. A gauche du dieu, d'autres personnages se prosternent, et nous voyons de ce côté encore une mare, de sorte que le temple de Çiva doit être situé au milieu d'un étang, comme le temple de Néak-Pan au milieu du lac voisin de Prah-Khan et celui de Mé-Bon au centre du Baray.

Des apsaras garnissent le haut du panneau.

Autre scène : un personnage barbu (figure de dieu comme semblent l'indiquer les apsaras sculptées au-dessus) est assis dans la pièce centrale d'un vaste palais. Il a la poitrine barrée par un triple cordon brahmanique et porte des bijoux au cou, aux bras, aux poignets et aux chevilles. Des personnages vêtus d'un costume princier l'entourent. Devant le palais, des danseuses exécutent leurs gracieux exercices. Des princesses font une promenade sur un lac, au milieu des lotus, dans deux petites embarcations couvertes d'une élégante cabine. Les rames sont manœuvrées par des femmes.

Il est possible que nous ayons ici Çiva au milieu de sa cour, dans son palais de l'Himalaya.

Nous rencontrons ensuite une colline au pied de laquelle se trouve un sanctuaire muré. Sur le plateau du sommet existait un motif qui a disparu, mais dont il reste un vague contour rappelant celui d'une chapelle. Forêt. Animaux sauvages. Un tigre mange un homme qu'il vient de terrasser. Le fauve et l'homme ne sont pas placés là sans raison, les sculpteurs cambodgiens ayant toujours suivi la légende mot à mot et s'étant dispensés de faire figurer, dans les sujets religieux, des personnages qui n'auraient eu d'autre but que de faire du remplissage. Nous ne connaissons pas la relation qui peut exister entre l'acte du tigre et le sanctuaire du bas de la colline ou le motif du haut, mais il y en a certainement une.

A l'extrémité du panneau, on retrouve Çiva ceint du triple cordon brahmanique. Apsaras dans la partie supérieure du mur. Devant le dieu, des brahmanes s'inclinent. Scène très abîmée.

Petite galerie touchant au porche latéral.

Panneau de face : toute la partie basse est rongée par l'humidité. Temple ou palais dans lequel des personnages sont assis. Un homme descend les marches d'un escalier.

Panneau de droite (également en mauvais état). Deux registres : celui du bas contient une habitation dont les toitures sont couvertes de pigeons. Quelques personnages sont assis, d'autres saluent.

Registre supérieur : temple surmonté de trois tours portant, au sommet de la flèche, le trident. Vishnou est sous le dôme de droite. Il semble marcher et se tourne, de même que d'autres personnages accroupis un peu plus bas, du côté de Çiva que nous apercevons debout en dehors du temple, tenant dans la main droite son trident. La plupart des personnages du registre inférieur paraissent saluer Çiva.

Porche latéral de gauche.

Petite galerie placée entre le porche latéral et le porche central.

Panneau de gauche. Deux registres.

Registre inférieur : musiciennes, chanteurs, danseuses dans un palais de forme très allongée.

Registre supérieur : temple ou palais. Çiva, trident en main, reçoit différents personnages qui s'inclinent devant lui et lui offrent des présents.

Panneau de face : Çiva est représenté deux fois ; d'abord assis

sur une énorme fleur de lotus, puis dans un petit temple. De nombreux personnages se prosternent devant lui. Un seigneur est à plat ventre, et les trois princesses qui l'ont accompagné s'inclinent sous les regards du dieu. Au-dessous, des prêtres et les serviteurs du temple sont agenouillés.

Panneau de droite (en mauvais état). Deux registres.

Registre inférieur : habitation où l'on voit un seigneur (indistinct) au milieu de son harem.

Registre supérieur : autre habitation. Un personnage dort étendu sur un lit de repos ; sa femme est à côté de lui et sommeille assise, une jambe repliée, la tête appuyée sur la main droite. Autres figures peu visibles.

Porche central.

Face sud (partie droite). — Galerie entre le porche central et le porche latéral de droite.

Panneau de gauche. Deux registres.

Registre inférieur : complètement occupé par un rang de guerriers armés de la lance.

Registre supérieur : palais. Dans la pièce centrale, on voit un lit de repos sur lequel se trouvent un arc, un carquois, un éventail, un chasse-mouches. Sous le lit, quelques objets familiers sont visibles : des coupes, une théière. Dans les chambres latérales, des princesses se reposent au milieu de servantes qui agitent des éventails. Ce palais appartient au personnage de grande taille qui se tient debout, massue en main, sur la selle d'un éléphant, ou à celui que nous rencontrons, armé d'un arc, sur le panneau suivant. Ces seigneurs viennent de quitter leurs épouses et leurs demeures pour partir en guerre.

Panneau de face. Scène de combat. Les deux chefs que nous venons de voir allaient à la rencontre des deux personnages qui sont sur le panneau de face, l'arc prêt à lancer la flèche. Ils sont accompagnés d'une armée peu nombreuse. Les guerriers se battent dans les deux registres. Un peu plus loin, mais faisant partie de la même scène, un seigneur est assis dans son palais en compagnie de ses femmes. C'est l'un des combattants, sous un aspect plus pacifique. Devant le palais, c'est-à-dire au premier plan, on distingue une mare et une habitation dans laquelle flambe un grand feu. De chaque côté des flammes, des personnages sont assis.

Petite porte dans le mur de fond.

Au delà, deux registres. En bas : musique militaire, guerriers. Registre supérieur : des serviteurs portent sur leurs épaules un trône suivi par des esclaves tenant en main des éventails et des parasols. Puis on voit un palais dont la chambre centrale contient un lit de repos sur lequel sont rangés avec ordre deux lances, un éventail, un carquois. C'est l'habitation d'un des chefs que nous avons vus combattre sur le panneau précédent. Deux princesses entourées de servantes occupent les chambres latérales.

Une autre scène termine le panneau de face et prend le panneau de droite en entier. Elle comprend deux registres qu'il convient d'examiner avec attention, parce qu'ils sont très intéressants et que le sujet offre beaucoup d'analogie avec deux légendes de l'Ancien Testament : l'enfance de Moïse et le voyage que Jonas s'offrit dans le ventre d'une baleine.

Ces deux registres doivent être regardés simultanément pour être compris. Dans le registre supérieur, nous voyons trois princesses agenouillées, dans l'humble posture de suppliantes, devant un trône supporté par un lotus. Sur le trône se trouvait une figure de dieu ou de déesse qui, on ne sait pourquoi, a été brisée à coups de marteau. Autour de la place qu'occupait la divinité sont disposés des éventails, des parasols et des chasse-mouches. Au-dessus volent des apsaras.

Dans le registre inférieur, on aperçoit une femme richement vêtue (probablement une des princesses agenouillées dans le registre supérieur) tenant dans ses bras un enfant qu'elle va placer dans un coffre dont un esclave soulève le couvercle. Immédiatement après se trouve une grande masse d'eau (mer ou lac) peuplée de poissons et de caïmans. Sur cette mer flotte une barque montée par un pêcheur qui fait des efforts pour retirer de l'eau son filet. Nous avons ensuite une jonque contenant quelques rameurs, des esclaves et, dans la cabine, une princesse (dame portant le costume de princesse). Sur le panneau de droite, des hommes viennent d'apporter un énorme poisson que l'un d'eux tient sur ses mains étendues et qu'il lève dans la direction d'un roi (personnage portant le costume royal), assis dans la pièce centrale de son palais. Dans le ventre du poisson on voit, comme par transparence, un enfant très nettement dessiné et semblable à celui qu'une dame enfermait tout à l'heure dans le coffre. Le roi prend son glaive de la main droite et fait le geste de fendre le dos du poisson. On retrouve ensuite l'enfant dans les mains d'un

PRAH-PITHU. — UN DES TEMPLIONS.

TERRASSE DU ROI LÉPREUX. — SCULPTURES DE LA FAÇADE.

ANGKOR-THOM. — UNE DES TOURS BORDANT A L'EST LA GRANDE PLACE CENTRALE.

ANGKOR-THOM. — TOUR ET RUINE D'UN DES ÉDIFICES SITUÉS A L'EST DE LA GRANDE PLACE CENTRALE.

homme qui le tend à la reine assise à côté du roi. D'autres figures, servantes, familiers et esclaves, complètent le tableau et l'animent.

Cette suite de scènes s'explique aisément : un enfant est enfermé dans un coffre que l'on jette à l'eau ; le coffre s'entr'ouvre, un poisson gigantesque avale l'enfant. Un pêcheur prend le poisson dans son filet, et comme c'est une pièce rare, digne de la table royale, il l'apporte au roi, qui l'ouvre avec son glaive ; l'enfant sort et est adopté par la reine. L'identification du sujet est à chercher.

Fig. 37. — Bayon. — Bas-reliefs de la deuxième galerie (fragment).

Porche latéral de droite.

Petite galerie touchant au porche latéral.

Panneau de gauche. Deux registres. Dans le registre inférieur : musique, gong, petits tambourins, trompettes, quelques guerriers.

Registre supérieur : un personnage de grande taille, sans armes mais la poitrine couverte d'une cuirasse, lutte avec un éléphant, qu'il parvient à terrasser. Le géant a saisi de la main gauche une patte de derrière de l'animal et lève sa main droite ouverte comme pour frapper. Nombreux porteurs de parasols et d'éventails.

Panneau de face. Scène analogue à la précédente. Le même personnage combat, sans armes, un lion (plutôt une sorte de chimère). Il a pris l'animal au mufle et lui administre des claques de sa main libre. Le registre inférieur est rempli de guerriers qui lèvent la tête pour voir la scène. Nombreux porteurs de parasols et d'éventails. Quelques arbres constituent le fond du tableau.

Galerie entre la précédente et l'angle sud-est. Escalier de quelques marches en bon état.

Panneau de face : palais. La chambre centrale est aban-

donnée par le seigneur que nous voyons monté sur un éléphant. Sa main droite tient une massue ou une large épée. Sur le lit de repos se trouvent deux éventails et deux coussins. Les femmes occupent les chambres latérales ; elles ont auprès d'elles quelques serviteurs. Au-dessous du palais, des guerriers armés d'une longue lance marchent vers la droite du panneau. L'armée passe devant un deuxième palais également abandonné par un des chefs. Dans une chambre, on voit une dame qui semble s'arroser de parfums ; une autre respire une fleur. Quelques esclaves autour de ces dames.

Le défilé des guerriers s'interrompt pour faire place à une colline où vivent des ermites. Sur le sommet, un personnage est assis. Dans le bas, Garouda se prépare, dirait-on, à combattre un gigantesque poisson qui se trouve devant lui et dont la présence, en pleine terre ferme, étonne. Comme Garouda fait partie de la scène, il se peut que le personnage du sommet soit Vishnou (pas d'attributs).

Le défilé de l'armée recommence. Palais dont toutes les pièces sont habitées. Deux dames occupent les chambres latérales ; un seigneur est assis au centre (figure indistincte) ; des esclaves l'entourent. Après le palais, marche de guerriers. Un grand chef est prêt à lancer sa flèche. Devant lui, on aperçoit un éléphant monté seulement par son cornac. Cette monture appartient au chef (ou au roi), que nous voyons aux prises avec un personnage de grande taille également à pied. Les deux adversaires se sont donc rencontrés pour un duel, mais l'issue du combat est encore incertaine, car, d'un côté comme de l'autre, les hampes des parasols et des drapeaux sont droites (1).

Panneau de droite : un chef à dos d'éléphant, quelques guerriers faisant suite au panneau de face.

Angle sud-est. Dans une des chambres du vestibule, on voit un chef et quelques guerriers en marche : suite des deux panneaux précédents.

Face est (partie gauche).

Le petit panneau de gauche et celui du mur de fond sont pris par deux registres représentant l'un et l'autre le défilé d'une armée qui paraît vouloir rejoindre les troupes que nous avons vues à la fin du panneau de la face méridionale et dans le vestibule d'angle.

(1) Nous savons que les sculpteurs cambodgiens cassent les hampes des attributs des chefs pour indiquer la défaite d'une armée.

Tous les guerriers, sauf les chefs, sont ici coiffés du chapeau de latanier. Les chefs principaux et ceux de second rang sont tête nue. Le premier que nous rencontrons sur un éléphant ne tient aucune arme dans les mains, mais il agite un fanion dentelé. Le suivant est armé d'un arc. Le troisième est descendu de son éléphant, qui n'est plus monté que par le cornac. Le bât contient un arc et deux carquois. En cours de route, des soldats amusent par des danses leurs camarades. Une châsse précieuse, précédée d'oriflammes et de parasols, est portée sur les épaules d'une douzaine d'esclaves. Puis le défilé de l'armée reprend. Le chef suprême doit être celui dont l'éléphant est coiffé d'une tiare conique richement décorée. D'autres guerriers suivent ; un petit groupe est tête nue. Nous rencontrons encore un chef agitant un drapeau.

Petite porte dans le mur de fond.

Le reste du panneau de face montre un palais où se tiennent des princesses entourées de serviteurs. C'est sans doute l'habitation d'un des seigneurs qui commandent l'armée du panneau précédent.

Escaliers de quelques marches.

Petite galerie touchant au porche latéral.

Panneau de face. Deux registres. Celui du bas est en très mauvais état : quelques hommes entourent un personnage (scène indistincte).

Registre supérieur : intérieur d'un temple. Deux brahmanes versent sur un énorme brasier le contenu de deux petits vases. D'autres prêtres placés sous les galeries latérales du temple assistent attentifs à la scène.

Panneau de droite. Trois petits registres.

Registre inférieur : un ermite cueille des fleurs de lotus dans une mare. Un chasseur, la tête coiffée d'une tête de cerf pour tromper le gibier, décoche une flèche à une biche qui s'est aperçu du stratagème et fuit au galop.

Deuxième registre : des ascètes se prosternent devant un personnage assis dans une grotte.

Registre supérieur : palais devant un fond d'arbres. Un seigneur entouré de personnages est assis dans la pièce centrale garnie de rideaux. Il fait un signe à ceux qui se trouvent à sa droite. Dans une des galeries latérales, un prêtre coupe un fruit avec un couteau à lame courbe.

Porche latéral de gauche.

Petite galerie entre le porche latéral et le porche central.

Panneau de gauche. Trois registres.

Registre inférieur : des hommes assis causent entre eux. Deux autres ont l'air de vouloir en venir aux mains.

Deuxième registre : même scène, moins le commencement de pugilat.

Registre supérieur : palais. Le seigneur qui se trouve dans la pièce centrale est à peine ébauché. A sa droite, un homme lève la main sur un personnage qui a manifestement peur de recevoir des coups. De l'autre côté, des hommes sont respectueusement accroupis. Des brahmanes arrivent portant leur inséparable éventail.

Panneau de face. Trois registres.

Registre inférieur : une longue habitation peuplée de personnages causant entre eux.

Deuxième et troisième registres : danseuses, chanteuses, musiciennes divertissent un roi et des princesses qui se trouvent au milieu de serviteurs, dans un palais. Le roi cause avec quelques visiteurs ou courtisans. A droite du palais, on voit une petite habitation occupée par des prêtres; l'un d'eux descend un escalier.

Petite porte dans le mur de fond.

Panneau de droite. Plusieurs petites scènes sans séparation et se rapportant presque toutes à la vie des ermites. Sur une montagne est construite une maison habitée par quelques prêtres qui lisent des satras. A gauche, deux ermites descendent la côte; un autre s'incline devant un vieillard. Au centre, un ascète tire sur la corde d'un veau qui s'obstine à téter sa mère. Un tigre et un cerf, l'un poursuivant l'autre, passent rapidement dans les rochers. Un chasseur vise de sa flèche un sanglier. Deux ermites coupent des bambous; d'autres descendent chercher de l'eau dans un bassin qui se trouve au pied de la montagne.

Porche central.

Face est (partie droite).

Petite galerie entre le porche central et le porche latéral.

Panneau de gauche. Nous avons ici un bas-relief en bon état se rapportant à la mutilation de la statue d'une déesse que l'on ne peut identifier parce qu'elle ne tient aucun attribut dans les mains. Dans le haut du panneau, volent des apsaras qui nous prouvent bien qu'une divinité est en scène. La statue tient la moitié de la hauteur du panneau qui est divisé, à droite et à gauche, en trois registres. Dans le registre supérieur, des hommes armés de haches frappent de toutes leurs forces sur la tête et le

diadème pointu de la divinité. Dans le registre central, des éléphants sont amarrés à la statue (un de chaque côté) par des câbles et tirent pour briser les bras. Dans le registre inférieur, nous voyons un grand feu dont les flammes lèchent le pagne de la déesse. Des hommes activent le foyer au moyen de soufflets; d'autres versent sur le brasier des pots de résine. Quelques guerriers lancent leur javelot sur la statue ou la percent à coups de lance.

Il est possible que cette scène rappelle un acte de vandalisme commis par les Chams pendant une de leurs incursions en territoire cambodgien ou par les Cambodgiens au cours d'une de leurs campagnes contre les Chams.

Panneau de face. L'action se passe sur un bassin pourvu de chaque côté, comme les fossés d'Angkor-Thom et d'Angkor-Vat, d'un escalier ou de parois à gradins. Deux embarcations assez grandes se font face presque à se toucher. Des hommes debout, trois dans une jonque, trois dans l'autre, portent sur leurs épaules un trône (un siège ou une estrade) sur lequel se trouvait un objet conique qui a disparu et dont on devine à peine le contour. Peut-être était-ce la tête de la déesse du panneau précédent, car les apsaras sculptées dans le haut du tableau indiquent bien que la scène a quelque chose de sacré. Des oiseaux volent en tenant dans leur bec une fleur. Au-dessous des embarcations, dans l'eau, au milieu des poissons, on distingue, en y apportant la plus grande attention, deux sirènes qui lèvent leurs mains en signe d'adoration vers l'objet que supportait le trône. Des hommes se jettent à l'eau, et l'on parvient (difficilement) à voir dans le fond du bassin un plongeur ou une troisième sirène tenant quelque chose dans la main.

On dirait, mais on ne peut le certifier, que cette scène fait suite à la précédente. Dans tous les cas, il semble bien que les plongeurs retirent de l'eau une chose à laquelle ils tenaient beaucoup, et cette chose pourrait être la déesse mutilée ou un fragment de son corps. Nous aurions alors l'explication des deux bas-reliefs : les Chams ont brisé une des statues d'Angkor-Thom et en ont jeté les morceaux dans le fossé d'enceinte. Aussitôt après le départ des Chams, les Cambodgiens ont repêché la déesse, fragment par fragment, pour la restituer au temple qui la possédait.

Escalier de quelques marches.

Panneau de face : Çiva, trident en main, est assis sur un

siège bas. Un personnage de grande taille se prosterne à plat ventre devant le dieu ; d'autres personnes, d'un rang moins élevé, s'inclinent. Au-dessous de Çiva se dressent des serpents qui paraissent sortir d'une mare ou d'un bassin (partie endommagée). Quelques guerriers armés de la lance assistent à la scène et doivent avoir accompagné le personnage prosterné.

Petite porte dans le mur de fond.

Au delà, deux registres : une armée est en marche dans la forêt. Les chefs sont, comme d'habitude, sur des éléphants. L'un de ces seigneurs paraît, à cause de sa taille, d'un rang supérieur. Il a la poitrine couverte d'une cuirasse à laquelle sont fixés deux poignards (armement déjà rencontré dans la galerie historique d'Angkor-Vat). Sa main droite tient un arc ; la gauche se lève dans un geste de commandement. Il est précédé de drapeaux et de parasols. Ensuite, viennent un trône et une châsse portés sur les épaules d'une douzaine de serviteurs. Nous remarquons dans ce défilé des chars couverts attelés de chevaux, des voitures plus petites traînées à bras d'homme, des litières où se trouvent des femmes et une immense voiture à trois compartiments montée sur six roues. Malgré son poids, ce véhicule était porté par des esclaves (1), et les roues ne servaient probablement que sur les terrains plans où les cahots n'étaient pas à craindre. A l'intérieur, un seigneur est confortablement installé entre ses deux épouses. Après le grand char, le défilé des guerriers continue. Musique. Pas de combat. L'armée se dirige à droite de la galerie, et nous en retrouvons une partie dans le vestibule de l'angle nord-est.

Face nord (partie gauche).

Petit panneau de gauche : deux porteurs passent chargés de provisions. Un chasseur vise un cerf, un autre regarde un tigre qui rampe sur le flanc d'une petite colline.

Panneau de face. Deux registres sur toute la longueur.

Première scène : en bas, longue habitation où se trouvent divers personnages entourés d'esclaves.

Registre supérieur : un roi est assis au centre de son palais. Il appuie sa main droite sur la poignée de son glaive et lève la gauche dans la direction de personnages qui se prosternent devant lui. A la droite du roi, on voit deux princesses, deux danseuses, des musiciennes et des chanteurs.

(1) Remarquer que les roues ne touchent pas le sol.

Autre scène. Registre inférieur : une petite habitation et un temple fermé. Dans la maison se tiennent quelques personnes. A droite du temple, on attelle un char à bœufs ; deux dames partent en palanquin.

Registre supérieur : le roi que nous avons vu dans son palais entr'ouvre les rideaux d'un char à six roues, dans lequel il va prendre place.

Autre scène : à droite du char, on rencontre une maison de confortable apparence habitée par deux dames. La chambre centrale est vide. Le seigneur l'a quittée pour s'asseoir dehors sur un pliant. Au-dessous de lui (premier plan) passe une litière fermée portée par deux hommes.

A partir d'ici, marche d'une armée. Le seigneur assis sur un pliant montera un éléphant qui l'attend tout bâté. Guerriers sur les deux registres. Un cornac s'efforce de calmer l'ardeur de son éléphant et lui enfonce le crochet de son pic dans le crâne. La tête de l'animal est couverte d'une coiffure en tous points semblable au chapeau de latanier que nous connaissons depuis longtemps. Porteurs de drapeaux et de parasols. Des personnages du registre supérieur se prosternent devant Çiva. Le dieu étend une main sur eux dans un geste de bénédiction. Apsaras dans le haut du panneau.

Dans le registre inférieur, des brahmanes, des guerriers et de simples particuliers s'inclinent devant un prêtre.

Dans le registre supérieur, à droite de Çiva, nous voyons un temple important surmonté de trois tours terminées par le trident. Sous le dôme central se trouve un socle autour duquel des brahmanes sont agenouillés. Il supportait un personnage ou un emblème qui a disparu. Sous les dômes latéraux, deux statues sont debout : celle de Vishnou à gauche et, à droite, celle de Lakshmî. A côté du temple, quelques personnages sont à genoux ; d'autres apportent des présents.

A l'extrémité du registre inférieur, on aperçoit un bassin pourvu de deux escaliers.

Petite porte pleine dans le mur de fond.

Au delà, quelques personnages se rendent au temple que nous venons de rencontrer.

Petite galerie touchant le porche latéral de gauche. Trois registres sur le panneau de face et celui de droite. Les trois sont remplis par une multitude de gens arrivant les uns en litière, les

autres en charrette à bœufs, le plus grand nombre à pied. Ils portent presque tous des objets qui doivent être des présents destinés au temple de la galerie précédente. Ce défilé, où pas un homme n'est armé, semble représenter un pèlerinage.

Porche latéral de gauche.

Galerie entre ce porche et le porche central.

Panneau de gauche. Deux registres. En bas, longue habitation dont la pièce centrale est occupée par un personnage entouré de familiers.

Registre supérieur : palais. Un roi, glaive en main, est assis entre une servante et un esclave qui l'éventent. Son épouse se tient dans une des chambres latérales, en compagnie de quelques femmes. A la gauche du roi, des familiers sont assis.

Panneau de face. Voici encore une scène que nous avons déjà vue dans l'angle sud-ouest de la première galerie d'Angkor-Vat et qui, du reste, existe dans les trois plus grands temples de l'Indochine : Mi-Son (Annam), Angkor-Vat et le Bayon.

La distribution du panneau que nous examinons en ce moment ne diffère de celle d'Angkor-Vat que par quelques détails sans importance. Au centre, Râvana (dix têtes, vingt bras, quatre jambes) fait tous ses efforts pour soulever la montagne au sommet de laquelle Çiva est assis sur un trône entre deux personnages. Des apsaras passent au-dessus du dieu. De chaque côté du roi des Râkshasas se dressent les multiples têtes d'un Nâga.

Sur le même panneau et à gauche de la dernière scène, on aperçoit un palais posé sur des cariatides ayant la forme d'un oiseau (1). La pièce centrale paraît vide, mais il pouvait s'y trouver un personnage qui a disparu dans l'effritement de la pierre (2).

A droite de la scène de Râvana, on rencontre un second palais. Un personnage est assis au milieu ; à sa gauche une servante apporte un plateau contenant quelque chose de peu distinct. Deux princesses sont debout en dehors du palais, une de chaque côté.

Petite porte dans le mur de fond.

Au pied d'une colline se tiennent deux personnages armés d'un arc. Entre les deux bondit un énorme sanglier. Sur le sommet de la colline un dieu, qui doit être Çiva, est assis à l'ombre d'un arbre. A sa gauche, un homme porte le trident ; à sa droite, un personnage s'incline. Des comparses complètent le tableau.

(1) Mais pas celle du Garouda.
(2) L'ensemble devait représenter le char de Kubera traîné par des hamsas.

PRAH-KHAN. — UN DES GÉANTS SOUTENANT LA BALUSTRADE DES CHAUSSÉES TRAVERSIÈRES.

TEMPLE DE THOM-MANON (ANNEXE D'ANGKOR-THOM).

TEMPLE DE THOM-MANON (ANNEXE D'ANGKOR-THOM).

PRAH-KHOM. — ENTRÉES SEPTENTRIONALES (PORCHE CENTRAL).

Autre scène : en bas, des serviteurs apportent sur leur tête des plateaux chargés de mets ou de cadeaux. Dans le registre supérieur, on voit un temple contenant un petit tabernacle très élégant posé sur un socle. Des personnages sont assis dans les galeries latérales et paraissent être venus faire leurs dévotions ou accomplir un rite. Il est possible que les objets apportés par les esclaves du registre inférieur soient des présents destinés au temple.

Panneau de droite. Deux registres.

Registre inférieur : danseuses, musiciennes, chanteurs et chanteuses.

Registre supérieur : Çiva, tenant son trident de la main droite, est assis sur Nandin. Il porte, sur la cuisse gauche, son épouse Pârvatî. Les deux divinités et leur monture se trouvent dans son palais (ou un temple) ou, plutôt, passent devant, car le taureau masque les piliers de l'édifice, qui paraît ainsi se trouver en retrait. Un personnage, dont la tête est remplacée par plusieurs têtes de serpent (Nâga sous une forme humaine), est accroupi devant Nandin. Un serviteur évente Çiva et son épouse. Quelques seigneurs restent immobiles dans les galeries du temple.

Porche central nord. C'est notre point de départ.

LE BAPHUON.

Ce monument est situé à 300 mètres au nord-ouest du Bayon. On y arrive par un sentier tortueux que le pied des bonzes et des rares habitants d'Angkor-Thom a tracé dans la broussaille. De tous les édifices qui faisaient autrefois la gloire et la beauté de la capitale royale, le Baphuon est assurément celui qui a le plus souffert. Tout, d'ailleurs, paraît avoir concouru à la destruction de ce temple qui est un des plus grands que les maîtres d'Angkor aient édifiés, mais sa ruine tient surtout à deux causes principales. La première est que le linteau de toutes les ouvertures des galeries

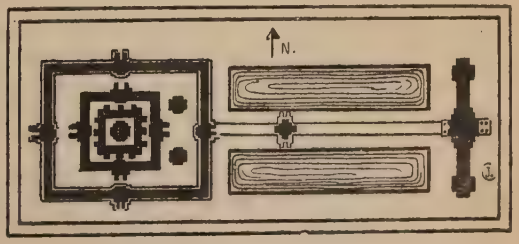


Fig. 38. — Temple du Baphuon (plan d'ensemble).

était soutenu par une pièce de bois encastrée dans la pierre et placée là en manière de poitrail. Il est clair que, sous l'action constante de l'humidité, le bois s'est désagrégé et que sa disparition, survenue selon toute vraisemblance assez rapidement, a compromis la solidité de la superstructure. Le deuxième motif de ruine réside tout simplement dans la destruction voulue de toute la première galerie, dont les matériaux, ainsi que nous le verrons en visitant les différentes parties de l'édifice, ont été utilisés à des travaux regrettables. Cependant, malgré les mutilations qu'il a supportées, le Baphuon reste encore imposant par sa masse robuste couverte de verdure et encadrée de la plus belle forêt qui soit.

Voici la composition de ce monument (1).

Les entrées. — Trois gopouras, reliés entre eux par une galerie, constituaient les entrées d'honneur du temple et s'ouvraient en bordure de l'immense forum autour duquel étaient distribués tous les principaux édifices de la ville. Nous ne retrouvons là qu'une partie des murs de la galerie. Tout le reste s'est effondré, et les passages, autrefois surmontés de tours élégantes, ne sont plus représentés que par d'énormes éboulis de pierres. La ruine est tellement complète que l'on doit abandonner l'idée de rendre un jour aux entrées du Baphuon, même partiellement, l'aspect qu'elles avaient autrefois.

Les galeries de communication disposées entre le porche central et les deux porches latéraux étaient sans doute accompagnées sur la façade principale d'une véranda décorative et s'éclairaient, de ce côté, par de nombreuses fenêtres. Sur la façade postérieure, on retrouve les restes d'un mur plein décoré de fausses fenêtres à colonnettes et d'une frise extrêmement soignée représentant une multitude de petites figures de brahmanes logées dans un cadre ogival.

Le gopoura central, à en juger par le peu qu'on en voit, devait se composer, comme ceux de l'entrée occidentale d'Angkor-Vat, d'un passage flanqué de deux pièces commandant les galeries. Il est impossible, à cause des éboulis, de se rendre compte de l'importance du porche ouvert sur la place et de celui qui regardait le temple, mais ils formaient probablement un ressaut accusé par deux ou quatre piliers supportant une toiture en

(1) Pour la description du Baphuon, nous éviterons, comme nous l'avons fait pour le Bayon, une trop grande abondance de détails techniques qui n'aurait d'autre résultat que de jeter la confusion dans l'esprit du lecteur

encorbellement. Les gopouras latéraux comprenaient, en plus du passage, deux petites chambres de veille établies aux extrémités de l'édifice d'entrée. Les trois tours qui dominaient les passages et dont on retrouve la base au-dessus de l'entrée centrale affectaient la forme conique que nous connaissons déjà.

La passerelle. — Au gopoura central s'amorçait une passerelle dallée de 200 mètres de longueur qui franchissait un bassin, s'élargissait aux deux tiers de son étendue par deux courtes branches lui donnant une forme cruciale et aboutissait à la façade orientale du monument. Les dalles étaient posées sur des colonnes rondes très rapprochées, qui se retrouvent encore au complet. Le parapet devait être analogue à celui qui garnissait tous les ponts et toutes les terrasses d'Angkor et, bien que nous n'en rencontrions ici que de rares vestiges à peine reconnaissables, il est permis de supposer qu'il se composait, comme à l'ordinaire, de balustres trapus soutenant le Nâga, dont les têtes multiples se dressaient aux extrémités de la passerelle. A l'intersection des branches de la croix s'élevait un édicule, sorte de petite chapelle, dont il ne subsiste que quelques chambranles et un amas de pierres éboulées.

L'allure du pont d'accès du Baphuon a été modifiée complètement, à une époque que nous ne saurions fixer, par des mains inhabiles qui ne s'en sont malheureusement pas tenues là, comme nous le verrons tout à l'heure. La passerelle, qui devait être certainement fort gracieuse avec le reflet de ses colonnes et de sa balustrade dans les eaux du bassin, s'est transformée, — et l'on ne devine pas bien la cause de cette modification, — en une chaussée. Il a suffi pour cela de dresser sur ses côtés une paroi verticale et de combler de terre les intervalles des piliers. Ce travail fut exécuté hâtivement, d'une façon assez grossière, et tous les éléments des parois ont été choisis parmi ceux dont la première galerie du temple était construite. Un examen de quelques minutes permet de se rendre compte que, dans cette malheureuse tentative de restauration, si tant est que l'on puisse appeler restauration une besogne de ce genre, les ouvriers sont allés au plus près pour trouver les matériaux dont ils avaient besoin. A chaque instant, des blocs sculptés et dont les sculptures voisinent sans rapport se rencontrent au milieu d'éléments restés frustes ou dont la décoration n'est pas apparente. Quant au bassin, il s'est trouvé lui aussi modifié par suite de la transformation que nous venons

de signaler et, au lieu de la vaste pièce d'eau de jadis, nous voyons aujourd'hui deux petites mares séparées par la chaussée.

Le temple. — Le Baphuon est construit sur un plan presque carré et s'élève en pyramide par trois gradins. La base mesure environ 120 mètres dans les deux axes. Sa hauteur actuelle est de 43 mètres, mais elle était beaucoup plus considérable lorsque la tour qui dominait l'édifice était encore debout. On voit par les dimensions que nous venons de donner qu'il s'agit ici d'un des plus grands temples du Cambodge.

Le monument se composait de trois galeries concentriques posées sur de solides bases et séparées par des cours étroites. Tous les soubassements étaient pourvus, sur chacune de leurs faces, d'un escalier à larges rampes, mais le soubassement supérieur en avait deux autres à chacun des angles. On en retrouve quelques-uns qui permettent d'accéder aux différents étages ; les autres ont disparu sous les éboulis et les apports de terre. Sur les paliers des rampes se dressaient des lions décoratifs semblables à ceux que nous rencontrons à la même place dans la plupart des temples. Chaque escalier aboutissait à un vestibule que dominait une tourelle et d'où partaient les galeries.

Autour du premier soubassement, à la distance d'une quinzaine de mètres, on retrouve quelques vestiges d'un mur de limonite qui constituait autrefois l'enceinte particulière du temple et dont toutes les pierres, ou presque toutes, ont été utilisées par les Siamois pour la construction de la citadelle de Siem-Réap.

Premier étage. — Le soubassement du premier étage mesure 3 m. 50 de hauteur. Il est bâti en limonite avec revêtement de grès. Des bandes de moulures horizontales le décorent sobrement. Cette partie n'a jamais été terminée, car on n'y voit pas un des motifs d'ornement que les décorateurs cambodgiens avaient l'habitude de sculpter sur leurs moulures.

La galerie n'existe plus qu'au centre des faces est et sud, où l'on retrouve, dans un état de ruine très avancé, les vestibules d'entrée encore surmontés de leur tourelle. Ces entrées présentent des motifs décoratifs de la plus grande finesse et datant de la meilleure époque : colonnettes d'encadrement des portes, rinceaux de feuilles tournées en volute, frise de fleurs de lotus épanouies. Certains trumeaux sont décorés d'animaux placés dans un petit cadre à part. On ne voit sur les murs aucun sujet mythologique.

Les entrées ouest et sud ont complètement disparu ou, du moins, n'en reste-t-il que quelques pierres sans intérêt. Quant à la galerie de pourtour, c'est elle qui, comme nous l'avons déjà dit, a fait les frais de tous les matériaux employés pour la transformation de la passerelle.

La galerie du premier gradin et le soubassement du deuxième étage sont séparés par une cour d'une douzaine de mètres de largeur dans sa partie orientale et de 8 mètres sur les autres faces. Deux édicules s'élevaient à l'est de cette cour, mais ils ne forment plus aujourd'hui que des tumuli de pierre, d'où émergent deux ou trois chambranles. On ne peut donc qu'émettre une supposition à leur sujet, en tenant compte de leur emplacement, et dire qu'ils ressemblaient peut-être aux deux bibliothèques d'Angkor-Vat ou aux deux petites constructions qui occupent les angles nord-est et sud-est de la cour du Bayon.

Deuxième étage. — Son soubassement est en deux parties marquées par un fort retrait de l'assise supérieure sur celle de dessous. Entre les deux règne une sorte de plate-forme qui permettrait la circulation si les éboulis ne l'interdisaient pas. La hauteur totale du soubassement est de 7 mètres. Nous ne voyons, ici non plus, aucune trace d'ornementation sur les moulures.

Toute la façade occidentale du soubassement et de la galerie qui le domine est masquée par des pierres régulièrement posées provenant, comme les matériaux qui ont servi à la modification de la passerelle, de la galerie du premier étage et peut-être aussi de la galerie du sommet dont il ne reste presque rien. Cet amoncellement de matériaux a été constitué à dessein, cela saute aux yeux, mais il faut le regarder attentivement pour comprendre l'idée qui a présidé à cette déplorable besogne. Après bien des hésitations, on finira par apercevoir les traits assez largement ébauchés d'une gigantesque figure du Buddha couché. La tête est horizontale ; le front, les yeux, le nez et le menton sont suffisamment dessinés. On voit aussi, mais faiblement, le contour de la coiffure. Quant au corps, il n'est même pas indiqué dans la pierre. Selon toutes présomptions, nous nous trouvons ici en présence d'un essai qui remonte à la première heure de la pénétration au Cambodge de la doctrine bouddhique du Sud (1). La tâche a paru trop lourde aux bonzes, qui l'ont bien vite abandonnée. Il faut convenir qu'ils auraient

(1) XV[e] siècle.

mieux fait de ne pas l'entreprendre ou de suivre les traces de leurs devanciers, ces prêtres intelligents et artistes, ministres de la doctrine bouddhique du Nord, qui surent pendant toute la grande époque d'Angkor mettre leur culte sur le même pied que la religion officielle et construisirent, dans la capitale même du royaume, d'élégantes chapelles qui ont résisté aux siècles.

La galerie du deuxième étage est en bien mauvais état, mais elle existe à peu près en entier sur les trois faces est, nord et ouest. Elle est extrêmement étroite et se serait certainement conservée intacte si les constructeurs du temple n'avaient pas commis la faute d'utiliser les poitrails en bois dont nous avons déjà parlé. Depuis longtemps, les linteaux des fenêtres se sont brisés et le toit présente des fléchissements inquiétants.

Par comparaison avec les autres parties du monument, on peut dire que les porches et les vestibules du deuxième étage sont bien conservés. Les tours existent encore, et les chambres des passages sont accessibles moyennant quelques efforts de la part du visiteur. Une magnifique décoration, que nous examinerons dans le chapitre des bas-reliefs, couvre l'extérieur des murs de ces entrées.

Entre la galerie du deuxième étage et le soubassement de l'étage supérieur se trouve une cour très étroite encombrée de blocs provenant du sommet de l'édifice et où, par suite, il est difficile de circuler.

Troisième étage. — Le soubassement du dernier étage est composé, ici aussi, de deux parties présentant les mêmes particularités que l'assise de la galerie inférieure, c'est-à-dire une plateforme de circulation et des bandes de moulures non décorées ; mais il est pourvu sur chaque face de trois escaliers, un au centre, un à chaque extrémité. La verticalité de ces escaliers est telle qu'elle en interdit l'usage à tous ceux qui n'ont pas le pied sûr ou qui sont sujets au vertige. Les faces ouest et sud du soubassement se sont éboulées complètement et forment aujourd'hui un plan incliné où les pierres se mélangent à des terres apportées par le vent.

La galerie qui était posée sur cette assise de 10 mètres de hauteur a disparu. Seules deux petites tours d'angle ont résisté. Tout le reste est tombé dans la cour du deuxième étage.

La tour centrale qui dominait le monument n'existe plus. Elle devait mesurer une trentaine de mètres et être fort belle, si nous en croyons le récit de Tcheou-Ta-Kouan : " A un li environ

au nord de la tour d'or (dôme central du Bayon), il y a une tour de cuivre encore plus haute que la tour d'or et dont la vue est réellement impressionnante. " Il est évident que jamais la tour du Baphuon, quoi qu'en dise le voyageur chinois et malgré ce que pensent certains auteurs, ne fut revêtue de feuilles de cuivre, pas plus que le dôme du Bayon ne fut couvert d'or, et que ces noms : tour d'or, tour de cuivre, ne sont que des désignations que les habitants employaient entre eux pour différencier les temples de la ville. Dans tous les cas, on ne rencontre dans les éboulis aucune parcelle de métal, si petite soit-elle. Pour ce qui est de l'impression que la tour du Bayon devait laisser aux étrangers, Tcheou-Ta-Kouan doit avoir raison, car, si l'on en juge par la solidité de l'assise que constitue la pyramide à trois gradins que nous venons de voir, la tour centrale du temple devait atteindre une grande hauteur. Quoi qu'il en soit, il ne reste de cette magnifique tour et du sanctuaire qu'elle couvrait qu'un socle veuf de sa statue et un amas de blocs. Le dôme s'est effondré pour la simple raison, croyons-nous, qu'il était mal construit. Les fautes de métier commises ici par les constructeurs accréditent cette supposition.

LES BAS-RELIEFS DU BAPHUON.

Aucune des galeries du Baphuon ne se prêtant à la décoration, les sculpteurs se sont dédommagés sur les entrées du deuxième étage et en ont couvert les murs d'une multitude de petites scènes séparées par un bel encadrement et extrêmement variées. Ces bas-reliefs ont une tenue supérieure à celle des panneaux du Bayon, peut-être même à celle des galeries d'Angkor-Vat, et nous permettent d'apprécier, sans autrement préciser la date, que le Baphuon est d'une époque où les artistes soignaient encore l'exécution des moindres détails et où ils avaient acquis déjà une certaine habileté dans la représentation du corps humain, qualité qui ne s'était pas encore développée au moment des travaux décoratifs du Bayon.

I. — *Porche nord.* — *Façade extérieure* (partie droite) (1) :

(1) Tous les bas-reliefs du Baphuon vont faire ici l'objet d'une courte explication. Ils sont répartis en 8 sections :

I. Porche nord.	Façade extérieure.	Partie droite.
II. —	—	Partie gauche.
III. —	Façade intérieure.	Partie droite.
IV. —	—	Partie gauche.
V. Porche est.	Façade extérieure.	Partie droite. *(Voir suite p. 168.)*

1. Combat de deux éléphants. Les colosses se font face et agitent leur trompe d'un air menaçant. Ils ne sont montés que par les cornacs qui les excitent de leur pic.

2. Un ermite baratte du lait dans une jarre. La tige de la baratte est fixée au plafond par son extrémité supérieure. Le mouvement giratoire est obtenu en tirant alternativement sur les bouts d'une corde enroulée autour de la tige et que le baratteur tient en main. Deux hommes paraissent regarder avec curiosité le travail de l'ermite.

3. Un singe est agenouillé devant un arbre qui se trouve au pied d'une colline. Deux personnages armés d'un arc arrivent derrière le singe et l'un va le toucher à l'épaule. C'est l'entrevue de Râma et de Lakshmana avec Sugrîva, exilé par son frère Bâli, roi des singes.

4. Duel des deux frères, Bâli et Sugrîva.

5. Râma perce d'une flèche l'adversaire de son allié : Bâli tombe mourant (1).

6. Deux personnages se tiennent debout devant deux singes agenouillés. Le plus grand des deux hommes présente au singe le plus rapproché de lui un objet en forme de 8 ayant l'aspect d'un fruit ou d'un vase étranglé dans son milieu.

7. Petit palais habité par deux personnes qui peuvent être des femmes (pierre usée). Cette habitation est supportée par un rang d'oiseaux posés en cariatides (2).

8. Deux personnages accompagnés d'un singe sont en face de Garouda et causent avec lui. Derrière Garouda, on voit le corps d'un homme dont la tête a disparu.

9. Un archer semble voler. Sa main droite est dans la position de celle d'un tireur qui vient de décocher une flèche. De l'autre côté du tableau, Garouda descend en planant, ailes ouvertes. Sur le sol, entre l'archer et Garouda, est posé un hibou, et c'est sur cet animal que l'homme à l'arc paraît avoir

VI.	Porche est.	Façade extérieure.	Partie gauche.
VII.	Porche sud.	—	Partie droite.
VIII.	—	—	Partie gauche.

La droite et la gauche sont celles du spectateur tourné vers le centre du temple. Les panneaux étant disposés par bandes verticales, nous les suivrons bande par bande et de gauche à droite, en donnant un numéro à chaque tableau. Nous commencerons par le porche nord, parce que c'est de ce côté que les visiteurs pénètrent dans le temple, les autres faces du premier gradin étant inaccessibles.

(1) Réplique de deux panneaux de l'angle sud-ouest d'Angkor-Vat.

(2) Ces oiseaux sont probablement des Hamsas et ce que nous appelons le " palais " serait alors le char de Kubera. (Réplique d'un des panneaux de l'angle nord-ouest d'Angkor-Vat.)

tiré, à moins que ce ne soit sur le lièvre que l'on aperçoit détalant à toute vitesse. Dans le haut du panneau passe un oiseau tenant dans son bec un rameau de feuillage. La scène se complète par un arbre sur lequel sont perchés deux oiseaux.

10. Deux personnages sont étendus, garrottés et entourés de singes. Un autre personnage est accroupi à leur tête. Il s'agit probablement de Râma et de Lakshmana enveloppés par les flèches magiques que le sorcier Indrajit a changées en serpents (1).

11. Un singe brandissant une massue semble vouloir attaquer deux personnages dont l'un est armé d'une lance, l'autre d'un sabre.

II. — *Façade extérieure* (partie gauche) :

1. Râvana, pourvu de ses dix têtes et de ses vingt bras, est monté sur un char attelé de lions (ou de chimères). Il cherche à atteindre de ses flèches Râma porté par Hanuman. Le général des singes tord le cou d'un des lions attelés au char du démon.

2. Hanuman vient de sauter sur le char de Râvana et attaque sans armes le roi de Lankâ, qui faiblit visiblement. Un guerrier simien monté sur un des lions du char assomme à coups de massue un guerrier Râkshasa. Un autre Râkshasa se trouve derrière son roi, mais ne tient pas à prendre une part trop active à l'action.

3. Hanuman est aux prises avec un des chefs Râkshasas. Il lui a saisi le bras et lève sa massue pour l'en frapper. Le titan se défend mal. Un singe et un guerrier assistent en spectateurs au combat.

4. Râma passe sur un char attelé de deux chevaux. Il va lancer la flèche divine qui seule peut mettre fin aux jours de Râvana. Les flèches de l'ennemi volent autour de lui. Hanuman fait un bond prodigieux. Il tient une pierre dans la main droite et une torche dans la gauche pour éclairer la scène.

5. Le dernier tableau de cette bande est complètement rongé.

6. Hanuman, armé d'une massue, va combattre un guerrier Râkshasa qui porte un sabre et un bouclier. Un arbre est placé entre les deux combattants mais ne se trouve là que pour nous indiquer que la scène se passe dans une forêt.

7. Hanuman se bat avec ardeur contre un Râkshasa (suite directe du panneau précédent).

(1) L. Finot, Les bas-reliefs de Baphuon. (*Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1910.)

8. Sîtâ, prisonnière de Râvana, est assise dans le bosquet d'açokas, entourée de Râkshasîs. Elle remet à Hanuman, agenouillé devant elle, le bijou qu'il doit porter à Râma comme preuve de son message. Des oiseaux et un écureuil animent la scène.

9. Râvana arrive sur un char attelé de deux lions. Pas d'action.

10. Le dernier tableau de cette bande est rongé par l'humidité.

III. — *Façade intérieure* (1) (partie droite). — Les panneaux qui regardent la cour du deuxième étage sont moins nombreux et beaucoup plus grands que ceux de la façade extérieure.

1. Combat d'un archer contre un personnage qui a disparu.

2. Deux singes sont en présence pour un pugilat sérieux.

Les autres panneaux de la partie droite sont masqués par des éboulis.

IV. — *Façade intérieure* (partie gauche) :

1. Sur le même panneau et dans un encadrement composé de larges bandes décorées de fleurettes : deux gladiateurs combattent armés de longs sabres et garantis par leurs boucliers. Entre les deux combattants un homme de petite taille tient un flambeau pour éclairer la lutte. — Un homme essaie d'arrêter ou dresse un cheval non monté ni sellé. L'animal (bien dessiné) porte au cou un collier garni de grelots.

2. Un homme attaque un tigre et lui enfonce sa lance dans la mâchoire. Sur le même panneau, deux hommes se battent à coups de poing.

3. Un homme tenant une massue est en présence d'un énorme sanglier qu'il va combattre.

4. Deux gladiateurs armés d'un sabre recourbé et se préservant de leur bouclier sont aux prises.

Ces quatre derniers panneaux représentent évidemment quelques jeux du cirque.

V. — *Porche est.* — *Façade extérieure* (partie droite) :

1. Un vieux chef (longue barbe en pointe, un arc et une flèche dans les mains) vient d'être blessé à la tête par une flèche et tombe de son char. C'est probablement encore lui que nous voyons, dans le même tableau, couché, percé de traits

(1) En regard de la courette établie entre la galerie du deuxième étage et le soubassement du troisième.

nombreux, dans une maison où deux personnages agenouillés le veillent (1).

2. Deux chefs adversaires montés sur des chars attelés de chevaux se criblent de flèches. Celui de droite est accompagné de deux guerriers ; l'autre est seul. On remarque, sur l'extrémité de chaque timon, une statuette portant un petit drapeau.

3. Un chef accompagné de trois guerriers passe dans un char lancé au galop. L'espace est sillonné de flèches.

4. Musique militaire : trompette, buccin, cymbales, trois tam-tams.

5. Palais dont la toiture est garnie de pigeons. Dans la pièce centrale, un roi est assis en compagnie de la reine. Dans une pièce latérale, un personnage accroupi paraît dormir, la tête reposant sur la main droite.

6. Un homme arrache le pagne d'une femme qui, scandalisée, essaie de retenir son vêtement.

7. Un géant lutte contre deux hommes et les terrasse.

8. Personnage assis au milieu de serviteurs qui l'éventent.

9. Un chef guerrier est debout sur un char attelé de deux chevaux. Les flèches ennemies l'enveloppent. Sur l'extrémité du timon, on distingue une statuette de déesse tenant un arc dans la main.

10. Groupe de quatre guerriers.

11. Un chef passe au galop de son char, dont le timon est orné d'une statuette brandissant une palme.

12. Musiciens jouant de divers instruments.

VI. — *Façade extérieure* (partie gauche) :

1. Dans un paysage de forêt, un roi, ou un dieu (pas d'attributs), est assis sur un trône. Trois petits personnages sont agenouillés à sa gauche.

2. Une reine, ou une déesse (pas d'attributs), est à genoux sur une estrade à trois gradins placée entre deux arbres. Au pied de l'arbre de gauche s'enroule un serpent. Au bas de l'estrade, deux femmes sont agenouillées. Une troisième est debout ; un homme lui saisit le poignet, non dans un geste aimable, mais comme s'il voulait l'empêcher de nuire ou l'emmener de force.

3. Çiva passe sur Nandin. Il est suivi de deux serviteurs

(1) Ce bas-relief représente très probablement le général en chef de l'armée des Kauravas, Bhishma, qui est une des figures principales du long panneau d'Angkor-Vat (galerie occidentale, partie droite).

portant des parasols et d'un troisième tenant le trident. Il se rend vers un personnage (un dieu, peut-être, mais pas d'attributs) assis près d'une femme qui joint les mains au-dessus de sa tête. M. Finot (*loc. cit.*) conjecture que cette scène représente l'ordalie de Sîtâ.

4. Un roi, ou un dieu (pas d'attributs), est assis sur un trône et tient son épouse sur un de ses genoux (Râma et Sîta). Des servantes les entourent et les éventent.

5. Une dame se fait masser par deux servantes. Une autre dame (peut-être la même deux fois représentée) confie sa chevelure à une esclave qui la peigne.

6. Un personnage, la tête posée sur les genoux de son épouse, est étendu sur le sol ; il doit être blessé. Devant lui, un archer de grande taille se prépare à le défendre ou à le venger.

7. Trois prêtres sont agenouillés en face d'un personnage également à genoux et levant les bras au ciel dans un geste d'imploration.

8. Personnage sur un éléphant. Des serviteurs l'accompagnent, portant des éventails et une coupe.

9. Une princesse entourée de servantes se tient dans l'embrasure d'un petit porche.

10. Dame à sa toilette. Des esclaves la parent ; l'une lui présente un miroir.

11. Deux taureaux sont placés face à face et paraissent vouloir combattre. Deux petits personnages assistent à la scène.

12. Deux personnages sont agenouillés devant un roi, ou un dieu (pas d'attributs) qui leur remet un rosaire. Dans le haut du tableau vole une colombe portant un rameau dans son bec.

13. Deux personnages luttent sans armes. L'un porte une longue barbe pointue.

14. Deux archers ressemblant aux deux lutteurs du panneau précédent tirent sur un sanglier.

15. Les mêmes personnages combattent au sabre.

16. Combat d'un homme et d'un tigre. Le fauve paraît avoir le dessous.

La façade intérieure du porche est complètement masquée par les éboulis.

VII. — *Porche sud.* — *Façade extérieure* (partie droite) :

1. Un homme est assis sur le timon d'une charrette à bœufs et boit dans une coupe. Les bœufs sont dételés.

2. Lutte de deux hommes devant une vieille femme aux seins pendants.

3. La moitié du panneau manque. On voit encore un homme et une femme assis dans une maison.

4. Deux personnages combattent au sabre. L'un est accompagné de deux témoins, l'autre est seul.

5. Panneau presque complètement détruit.

6. Un personnage à barbe pointue et un autre sans barbe causent à l'ombre d'un arbre.

7. Combat d'un personnage à barbe pointue contre un sanglier.

8. Combat du même personnage contre un taureau.

9. Deux personnages barbus causent à l'ombre d'un arbre. L'un a les mains respectueusement jointes sur la poitrine.

10. Un homme est dans la position d'un boxeur. Le reste du panneau n'existe plus.

11. Un homme armé d'un tronc d'arbre se bat contre un être ayant un corps humain et une tête de lion.

12. Un homme à barbe pointue est assis à l'ombre d'un arbre. Il porte sur ses deux mains un objet que l'on ne peut reconnaître. Un deuxième personnage, dont la tête a disparu, se tient debout, l'épée en main.

13. Un personnage (peut-être un dieu, mais pas d'attributs) est agenouillé, les mains jointes, sur une estrade à trois degrés. Deux serviteurs l'éventent. Des flèches passent autour de lui. Dans la même scène on voit, paraissant rouler sur la pente d'une petite colline, une tête d'homme coiffée d'un diadème conique et tranchée net au cou.

VIII. — *Façade extérieure* (partie gauche) :

1. Panneau dont il manque la moitié. On aperçoit encore un personnage accompagné de son épouse.

2. Un hercule coiffé d'un bonnet à trois pointes saisit un taureau par les cornes. Sur le même panneau, ce personnage est représenté une deuxième fois écartelant les pattes de derrière du taureau.

3. L'hercule du panneau précédent lutte contre le Nâga dont on voit les têtes se séparer sous l'effort puissant de l'homme (1). La scène se passe entre deux escaliers décorés de statues de

(1) Scène déjà vue sur un des tympans des galeries croisées (préau couvert) d'Angkor-Vat.

taureau. Deux personnages placés sur les marches regardent le combat.

4. Un seigneur et son épouse sont assis côte à côte dans une attitude de douleur. A leur gauche, on voit une femme remettant un enfant aux mains d'un géant.

5. Le géant du panneau précédent brise contre des rochers le corps de l'enfant qui lui a été remis. Un personnage, couvert d'un parasol que tient un esclave, assiste à la scène.

6. Un éléphant se promène librement. Un esclave lève un parasol pour garantir la tête de l'animal.

7. Deux personnages se saluent.

8. Combat de deux personnages. L'un tient une épée, l'autre est sans armes.

9. Combat de Vishnou contre un guerrier armé d'une épée.

10. Une femme apporte un enfant à une dame qui en tient déjà un sur ses genoux. Le geste semblerait indiquer qu'il y a substitution d'enfant.

11. Combat de deux taureaux (panneau très abîmé).

12. Krishna soulève le mont Govardhana pour mettre ses troupeaux à l'abri de l'orage (1) (panneau rongé par l'humidité). Le dieu est visible ainsi que la base de la montagne et deux taureaux. Le reste a disparu.

13. Une femme s'amuse avec son enfant. Un homme est allongé dans une charrette dételée et dort. La scène se passe à l'ombre d'un arbre.

14. Deux prêtres sont accroupis sur des tabourets placés sous un arbre et prient. Quelques objets familiers se trouvent à leur portée.

15. Deux taureaux sont face à face et restent immobiles. De chaque côté du panneau, à mi-hauteur du cadre, on aperçoit un petit esclave juché sur une console et présentant un plateau chargé d'objets ou de nourriture.

16. Un homme chasse à la sarbacane des oiseaux perchés dans un arbre. Un autre porte les victimes.

17. Un homme monte à un arbre et deux autres se cachent derrière le tronc pour échapper à un tigre qui vient de terrasser un de leurs compagnons.

(1) Scène déjà vue dans l'angle sud-ouest de la première galerie d'Angkor-Vat.

LE PHIMEANAKAS (1).

Ce monument constitue un État dans l'État, puisque, malgré sa situation en pleine ville royale, il est isolé au milieu d'un terrain rectangulaire de 600 mètres est-ouest sur 250 mètres nord-sud, délimité par une double enceinte particulière.

Sur toute la façade orientale de cette protection s'étend une longue terrasse que nous n'examinerons que plus tard, mais dont il convient de faire mention dès maintenant pour dire que c'est par elle que notre description devrait commencer. Il serait naturel, en effet, de décrire d'abord la face honorée d'un temple; mais déjà nous n'avons pu le faire pour le Bayon, à cause de l'inaccessibilité de son porche oriental, et nous ne le ferons pas davantage ici parce que, si nous débutions par la terrasse d'honneur, le visiteur qui sort du Baphuon serait obligé, pour suivre l'ordre de nos chapitres, de faire un trajet inutile de 700 ou 800 mètres. Nous préférons donc adopter l'itinéraire le plus court et, partant, le plus rationnel pour circuler dans cette immense ville où il y a tant à voir en un minimum de temps.

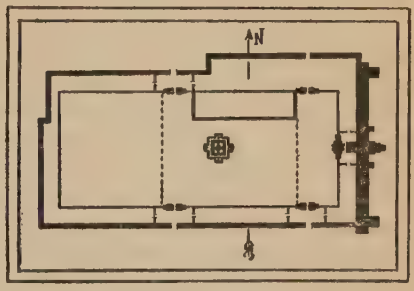


FIG. 39. — PHIMEANAKAS (PLAN D'ENSEMBLE).

La double enceinte et les porches secondaires. — A quelques dizaines de mètres au nord-est du Baphuon, le visiteur trouve une brèche qui lui permet de franchir le premier rempart de l'enclos du Phimeanakas. Il descend ensuite dans une petite cour et voit un porche établi sur le deuxième rempart.

Le terrain du Phimeanakas est circonscrit par deux murailles, que sépare une cour pourtournante large d'une trentaine de mètres. Le rempart extérieur est construit en blocs de limonite posés à joints vifs et ne paraît pas avoir reçu la moindre décoration dans sa partie supérieure. Son état de ruine est assez avancé. Par

(1) Le mot *Phimeanakas* (prononcez : P'imiénakah) est le sanscrit *vimâna-âkâça* (" palais céleste "), dont les deux termes sont intervertis conformément à la construction khmère. Un *vimâna* est proprement une habitation volante dans laquelle les dieux et les génies se meuvent à travers l'espace.

contre, la muraille intérieure s'est bien conservée, sauf en quelques endroits. Nous la voyons coiffée d'un chaperon mouluré sur lequel courait une arête en grès. Dans le voisinage des porches, la cour pourtournante est barrée de deux murs qui forment, en avant des entrées, une sorte de premier vestibule à ciel ouvert. Ces murs sont percés, dans leur centre, d'une petite porte qui établit la communication avec la cour de pourtour.

Quatre porches semblables, deux sur la face méridionale et deux sur la face septentrionale, donnent accès dans le terrain du Phimeanakas. Une cinquième entrée, beaucoup plus importante, occupe le centre de la muraille orientale. La face ouest est complètement fermée.

La composition du porche que l'on rencontre en venant du Baphuon est la suivante : un passage cruciforme est pourvu de chaque côté d'un petit escalier de quelques marches et surmonté d'une tourelle à gradins couronnée par l'épanouissement d'une fleur de lotus. Deux petites ailes latérales (chambres de veille) flanquent le passage ; elles s'éclairent d'un seul côté par des fenêtres à colonnettes. La porte donnant sur la cour et celle ouverte sur l'intérieur de l'enclos sont décorées de pilastres polygonaux, dont on ne retrouve que des fragments, et d'un linteau fortement ruiné montrant le relief très accentué et bien dessiné de feuilles tournées en volutes. Les pieds-droits s'ornent de rinceaux d'un joli travail mais presque complètement effacés. Les trois autres porches secondaires ne diffèrent de celui-ci que par leur état de conservation.

L'enclos. — Aucune partie d'Angkor-Thom ni des autres ruines cambodgiennes n'a fait autant parler que le terrain circonscrit par les deux murailles que nous venons de rencontrer. Tous les auteurs se sont plu à chercher une signification aux vestiges informes dont est parsemé l'enclos du Phimeanakas, et il faut convenir qu'ils ont souvent fait preuve d'imagination. Il n'en est pas moins vrai que ces vestiges existent et qu'ils représentent quelque chose; mais nous estimons qu'il faudrait, après un débroussaillement qui n'a encore jamais été fait, étudier longuement la question pour la résoudre.

Moura (1) et M. Aymonier signalent que le terrain du Phimeanakas était divisé en trois cours limitées par des murs

(1) *Le royaume du Cambodge*, t. II.

de limonite dont on retrouve, en effet, les traces. Ils disent aussi que, dans ces cours, se trouvaient des édicules en forme de tour, et le fait est exact, comme nous l'avons vérifié nous-même. Mais Moura ajoute que " l'une de ces tours devait servir de vestiaire aux mandarins qui se rendaient en service au palais et que l'*étiquette obligeait à une certaine tenue suivant la saison* ". Pure imagination. Le même auteur prétend, au sujet de deux autres tours, " qu'elles pourraient bien avoir été le dépôt des objets précieux et des bijoux, puisqu'on ne les connaît dans les environs que sous le nom de *Prasat Cheang Tong* (les tours des bijoutiers) ". Les ateliers devaient être construits à côté, " mais ils n'ont pas laissé de traces ". Moura appuie sa supposition sur ce fait que les rois du Cambodge ont toujours entretenu, dans leur palais, un atelier de bijouterie. Il nous conte aussi que, dans cette même cour, se trouvaient probablement " les logements de la garde royale, une salle d'armes, des magasins pour les munitions ". M. E. Aymonier ne suppose rien et se contente de transcrire le texte de Moura. C'est ce que nous ferons aussi en laissant au lecteur le soin d'en apprécier la valeur.

La deuxième cour commence à une soixantaine de mètres de la muraille orientale et se termine au delà du temple. Elle fournit à Moura l'occasion de nous donner la description de ce qui existe dans le palais de Phnom-Penh et de ce qui aurait pu exister dans l'enceinte du Phimeanakas. Il affirme que la seconde cour contenait " la salle du trône, la salle de spectacle, les salles d'attente pour les différents personnages du royaume et les ambassadeurs, la prison spécialement affectée aux princes et aux plus hauts fonctionnaires publics, la trésorerie, le secrétariat, diverses écoles, etc. ".

Nous avouerons, sans fausse honte, que nous n'avons rien vu de tout cela et que les quelques cailloux qui émergent du sol ne nous ont pas permis de reconstituer un ensemble aussi pittoresque.

A en juger par les vestiges qui se trouvent derrière le Phimeanakas, un mur de limonite devait fermer une troisième cour qui s'étendait jusqu'à la muraille occidentale. M. Aymonier, qui s'appuie volontiers sur la tradition locale, y place, mais dans un petit enclos spécial, l'habitation privée du roi, puis, à côté, dans la partie méridionale de cette troisième cour, un parc affecté aux princesses ; enfin, au nord, un jardin. C'est simplement possible.

M. Aymonier réserve cette cour au roi et à son harem ; d'autres auteurs pourront lui donner une affectation différente ; nous y verrions plutôt nous-même, ainsi que dans les autres cours, les restes d'un vaste monastère, sorte de séminaire où les jeunes prêtres étudiaient à l'abri des rumeurs de la ville. Mais, en vérité, nous ne savons ni les uns ni les autres à quoi nous en tenir, et il se pourrait que la question conserve longtemps encore son caractère de problème insoluble. Seule une inscription de l'époque terminerait la discussion, et nous ne pensons pas que ce soit à une source aussi autorisée que Moura et M. Aymonier ont puisé le renseignement qu'ils nous donnent sur l'utilisation d'une légère saillie que fait, sur la cour pourtournante, le mur de clôture de la face occidentale. C'est là, disent-ils, que se trouvaient *les latrines nécessitées par l'agglomération des femmes habitant ce préau.*

Dans la troisième cour, Moura place " la salle de répétition du théâtre, le vestiaire des actrices, la cuisine particulière de Sa Majesté (*sic*), les logements des reines, des princesses, ceux des concubines et, enfin, *deux ou trois bâtiments spéciaux pour les accouchements, tout à fait indispensables dans une maison où il y a toujours plusieurs femmes qui sont prises à la fois du mal d'enfant* ".

Quoi qu'il en soit, on trouve dans cette troisième cour non pas ce que Moura y a vu, mais la base de murs qui pouvaient composer des appartements et, au ras du sol, de nombreuses pierres dont la partie supérieure est percée d'un trou où venait, presque certainement, s'emboîter le tenon de colonnes en bois. Donc, dans cette partie de l'enclos du Phimeanakas s'élevaient des habitations autrement construites que les temples et où logeaient des personnes de qualité.

Mais rien ne nous laisse croire qu'il y avait là une résidence royale plutôt qu'un monastère ou autre chose. Il vaut mieux, par conséquent, ne rien affirmer.

Plate-forme cruciale isolée. — A quelques dizaines de mètres au nord-ouest du petit porche méridional que le visiteur a franchi tout à l'heure, se trouve une plate-forme ne dépendant d'aucune construction voisine et que nous pourrions peut-être classer, sans grandes chances d'erreur, parmi les monuments que les bouddhistes firent élever dans la ville royale sous les règnes favorables au développement de leur doctrine. Notre supposition est basée sur la présence, dans Angkor-Thom, de chapelles qui sont à peu

près du même style et portent encore les restes d'énormes statues du Buddha (1).

La plate-forme que nous rencontrons dans l'enclos du Phimeanakas est dallée de grès et mesure 30 mètres sur 20. Chacune de ses branches était pourvue d'un escalier. Son parement vertical est en grès et se décore de fortes moulures parallèles chargées de petits ornements que l'humidité a fait disparaître en partie. En avant du parement, une garniture de colonnes rondes de 1 m. 20 de hauteur soutient une corniche en encorbellement, sur laquelle était posée une balustrade de pourtour qui n'existe plus. La branche orientale s'est affaissée et forme aujourd'hui un plan incliné où ne se retrouve plus aucun des éléments primitifs.

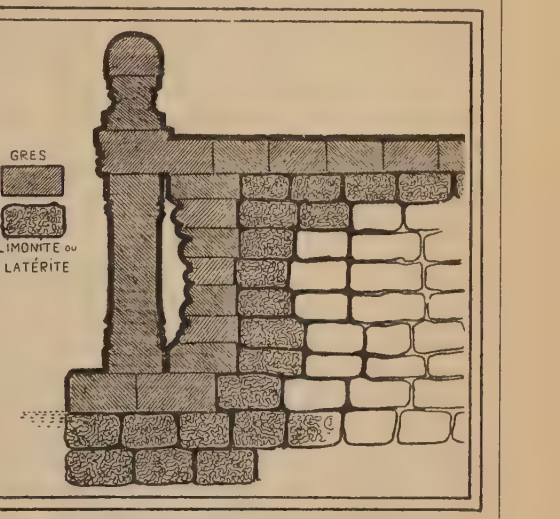


FIG. 40. — COUPE MONTRANT LA COMPOSITION D'UNE TERRASSE CAMBODGIENNE.

Sur le dallage de la plate-forme, les indigènes ont réuni quelques statuettes décapitées et une statue de Ganeça presque intacte.

Le temple. — Le monument du Phimeanakas est situé à peu près au centre de son enclos. Sa base mesure 35 mètres est-ouest sur 25 mètres nord-sud. Il n'a que deux étages. Le premier se compose d'un soubassement très élevé et d'une petite galerie pourtournante. Le soubassement est entièrement en limonite et s'élève en trois gradins décorés de moulures horizontales d'un profil assez heureux. La partie supérieure de chaque degré com-

(1) Nous n'avons pas d'autres preuves. Il est très possible aussi que la plate-forme de l'enclos du Phimeanakas et celles que nous verrons à l'ouest du Prah-Pithu soient des constructions brahmaniques qui servaient à certaines cérémonies en plein air.

prend une petite plate-forme assez large pour permettre à un homme d'y circuler. Ses angles supportent encore quelques socles en grès, affectant la forme d'un 8, sur lesquels étaient posées des statues d'éléphant dont on retrouve quelques fragments dans le voisinage du monument.

Au centre de chaque face du soubassement est établi un escalier à double rampe dont les paliers superposés s'ornaient de lions décoratifs. Il en subsiste un spécimen sur la façade nord. Les rampes des escaliers se resserrent au fur et à mesure qu'elles approchent du sommet, et les marches sont tellement hautes, étroites et usées, qu'on ne peut les gravir sans s'aider des mains ; encore est-ce là un exercice que les personnes alertes peuvent seules se permettre.

L'unique galerie du Phimeanakas n'a été construite, croyons-nous, que dans un but décoratif, sa faible largeur (à peine un mètre) interdisant son utilisation pour les cérémonies religieuses. Elle n'était pas plafonnée parce qu'un homme de petite taille n'aurait pu se tenir debout sous le plafond, et nous voyons que la surface de l'intrados est polie avec soin, alors que le dessous des voûtes des autres monuments n'est que dégauchi.

Les vestibules du premier étage sont au nombre de quatre : un au centre de chacun des côtés. Ils ont la même distribution que ceux déjà rencontrés, mais dans des dimensions beaucoup plus réduites. Leur passage central est flanqué latéralement de deux petites pièces et supporte une tourelle. Les portes s'encadrent de pilastres soutenant un fronton.

La galerie prend jour de deux côtés par une multitude de fenêtres très rapprochées. Quelques-unes sont restées pleines, et l'on comprend d'autant moins ces exceptions qu'elles ne présentent aucune symétrie. Les autres sont grillées de balustres ou, plutôt, l'étaient, car il reste bien peu de ces colonnettes élégantes mais fragiles. La plupart des trumeaux portent une décoration de rinceaux. Certains ne sont pas terminés, de même que quelques linteaux. Aux angles de l'étage se trouvent quatre chambres minuscules fermées à l'est et à l'ouest par une fausse baie et s'éclairant au nord et au sud par une fenêtre à claustras. Une toiture en encorbellement analogue à celle de la galerie proprement dite, mais un peu plus haute, couvre ces pièces.

Entre la galerie du premier étage et le soubassement du deuxième règne une petite cour qui n'intéresse guère que les

angles, puisque, dans la partie médiane de chacune de ses faces, elle est complètement occupée par l'empattement des escaliers conduisant au sanctuaire.

Le soubassement de l'étage supérieur se compose pour un tiers (partie basse) de blocs de limonite et, pour les deux autres tiers, de blocs de grès. Il est, comme celui du premier étage, décoré de moulures horizontales d'un relief bien accusé. Quatre escaliers partent des portes postérieures des entrées de la première galerie et conduisent au sanctuaire, qui ne comprend qu'une seule pièce cruciale de 4 mètres, précédée sur chacune de ses faces d'un tout petit vestibule dominant l'escalier correspondant. Une partie des murs de ces vestibules, les chambranles et les linteaux en grès des portes du sanctuaire existent encore, et l'on peut constater, d'abord, que les pierres sont restées nues, sauf en de rares endroits qui ont reçu un commencement de décoration, ensuite que les murs de la chambre cruciforme, dont il reste la base, étaient en limonite, c'est-à-dire en matériaux de second ordre que les constructeurs cambodgiens n'employaient généralement pas pour mettre les divinités à l'abri. De ces deux observations : inachèvement des murs et qualité inférieure de la pierre, nous pouvons déduire, presque avec certitude, que le gros œuvre de l'étage supérieur du Phimeanakas a été terminé hâtivement avec des moyens de fortune et que le *sanctum sanctorum* devait être couvert d'une simple toiture en bois. Quant à la tour d'or que Tcheou-Ta-Kouan place encore ici (1), il est probable qu'elle n'a jamais existé que dans son imagination. On ne retrouve, du reste, dans les éboulis, aucun élément laissant supposer qu'une tour s'élevait au-dessus du sanctuaire (2). Il n'en reste pas moins certain que ce temple, qui était dédié à Vishnou, ainsi que nous l'apprend un document épigraphique, eut à l'époque florissante d'Angkor un rôle considérable suffisamment indiqué par les inscriptions que nous rencontrerons sur les montants des portes du gopoura oriental.

(1) Tcheou-Ta-Kouan parle d'une tour d'or dominant le Bayon et d'une autre tour d'or sur le Phimeanakas.

(2) M. Aymonier croit que le Phimeanakas était dominé par une tour en bois très élevée. C'est extrêmement douteux parce que les Cambodgiens auraient été incapables de construire un dôme en bois sur une base de pierre. Il leur aurait fallu pour cela employer un système d'accrochage très compliqué qu'ils ignoraient certainement, si nous en jugeons par les fautes commises par eux dans les appareils les plus simples. D'ailleurs, les pierres encore visibles ne présentent aucun indice permettant de supposer qu'elles soutenaient une superstructure en bois. Ajoutons que, faute d'un bon assemblage, la tour n'aurait pas résisté plus de quinze jours aux grands vents qui balaient la région d'Angkor

Sur la façade ouest du monument, on voit un énorme amas de terre qui atteint au niveau de la galerie du premier étage et s'étale sur une dizaine de mètres en avant du soubassement. La présence de cette terre est inexplicable.

Un immense bassin de 200 mètres de longueur se trouve à une cinquantaine de pas au nord du temple. Il n'est plus représenté, depuis longtemps, que par une forte dépression de terrain où croissent des bananiers sauvages, une forte broussaille et quelques arbres. Ses parois est et nord sont constituées l'une par le mur de séparation de la première cour, l'autre par la muraille d'enceinte. Les deux autres parois sont construites en beaux blocs de grès disposés en trois gradins sculptés de milliers de personnages qui joignent les mains dans l'attitude de la prière (1).

Le gopoura oriental. — L'édifice d'entrée, construit au centre de l'enceinte orientale du Phimeanakas, est beaucoup plus important que les porches des faces nord et sud. Il compose même un des gopouras les mieux agencés que l'on puisse voir. Son passage d'axe comprend trois pièces disposées en enfilade dans l'orientation est-ouest. Celle du centre communique avec les autres par des portes encadrées de pilastres polygonaux et d'un magnifique linteau représentant Rahou au milieu de rinceaux d'un relief vigoureux. Cette pièce est surmontée d'une tour assez haute s'élevant par trois gradins verticaux qui se présentent intérieurement comme des cheminées carrées. Les vestibules qui précèdent la chambre centrale sur ses faces est et ouest sont pourvus de trois portes, l'une dans l'axe, les deux autres sur les côtés.

Les chambranles des portes du vestibule ouvert en regard de l'enclos sont gravés de belles inscriptions qui ont été malheureusement détériorées en partie. L'une d'elles est relative à l'étendue du domaine appartenant à une fondation pieuse ; toutes les autres ont trait à un serment de fidélité prononcé devant le roi Sûryavarman I[er] par les chefs des territoires qui constituaient l'empire cambodgien. Les dignitaires du royaume confessent, par l'intermédiaire d'un habile lapicide, qu'ils doivent pratiquer toutes les vertus et surtout celles susceptibles de valoir quelque profit au souverain : s'ils se conduisent comme doit le faire un honnête mandarin ou un valeureux chef de guerriers, l'auguste bienveil-

(1) Tous les ouvrages sur Angkor parlent de ce bassin, mais il se pourrait que cette vaste dépression ne soit qu'une cour, car la présence de personnages en prière étonne un peu sur des parois que l'eau devait recouvrir.

lance du roi leur sera acquise ; mais, s'ils pèchent par prévarication ou défaut de courage, ils encourront sur cette terre les châtiments royaux et subiront, plus tard, les supplices des trente-deux enfers.

Dans l'axe nord-sud, la pièce centrale est flanquée d'ailes latérales comprenant chacune deux chambres qui diffèrent par leurs dimensions et leurs ouvertures : la plus voisine du centre n'est éclairée que par une large fenêtre regardant l'enclos ; la pièce extrême est pourvue d'une porte sur chacune de ses faces antérieure et postérieure.

Quelques toitures du gopoura oriental ont été refaites au moyen de briques semblables à celles que les briquetiers fournissent aujourd'hui. Nous ne savons pas à quelle date remonte cette restauration, qui n'a du reste pas résisté, mais elle ne peut être, ancienne.

La décoration extérieure de ce gopoura est en assez mauvais état mais ce qu'il en reste se classe parmi les meilleurs travaux des ornemanistes cambodgiens : frontons, linteaux et rinceaux sont d'un dessin parfait et fouillés par des artisans qui connaissaient leur métier. Au centre de chaque face des parements verticaux du dôme, une petite porte pleine est figurée entre deux pilastres soutenant un linteau. Aux angles des gradins, on aperçoit les restes de tours ou de temples en miniature placés là en manière d'antéfixes.

En avant (est) de l'entrée principale se développe une plate-forme, ruinée en partie, qui conduisait à un édicule situé à la jonction de ladite plate-forme et de la terrasse d'honneur que nous allons visiter. Ce petit édifice était peut-être une chapelle, peut-être une loge d'où le souverain et son harem assistaient aux jeux (1), mais on ne peut avoir aucune idée de sa distribution étant donné qu'il n'en reste rien qu'un tumulus de grès et de limonite. A droite et à gauche de la plate-forme se trouve une cour profonde limitée par un mur établi entre la terrasse d'honneur et l'enceinte du Phimeanakas. Une petite porte, composée de montants et d'un beau linteau de grès, est pratiquée dans le mur de séparation. Deux des parois des petites cours (parements verticaux de la plate-forme et de la terrasse d'honneur) sont décorées de magnifiques garoudas de 2 m. 50 de hauteur posés en cariatides pour soutenir une corniche dont la balustrade a disparu.

(1) Nous dirons bientôt, en décrivant la terrasse d'honneur, que la place publique servait peut-être aux jeux du cirque.

LA TERRASSE D'HONNEUR DU PHIMEANAKAS.

Elle s'étend en regard du forum, prend toute la façade orientale de l'enclos de Phimeanakas, mesure 350 mètres de longueur et comporte cinq perrons (trois dans sa partie centrale, un à chacune de ses extrémités) séparés par d'immenses panneaux sculptés. Sa corniche de bordure supportait une balustrade dont on aperçoit encore, sur le sol ou en place, quelques fragments composés de têtes de Nâga, de travées et de dés de support.

Le perron central est établi en regard de l'avenue qui conduit à la porte de la victoire. Il s'accuse par un vigoureux ressaut sur la ligne de façade et s'étage en trois paliers pourvus chacun d'un escalier. Son parement extérieur est décoré d'une rangée de garoudas en relief supportant de leurs mains levées la corniche supérieure. Ces monstres sont semblables par le corps, mais ils ont alternativement une tête de tigre et une tête d'oiseau à bec crochu ; leur taille diminue à mesure que les paliers s'abaissent. Leur chevelure est représentée sous l'aspect d'acanthes et forme un large nimbe autour de la tête ; leur poitrine s'orne d'un riche collier et leur ventre d'une ceinture finement ciselée. Les ailes sont plaquées sur le mur, derrière les bras, et semblent soutenir aussi, de leur pointe, la corniche. En somme, nous avons là des figures décoratives de premier ordre, d'un relief puissant, traitées avec maîtrise et qui peuvent se comparer aux superbes géants des chaussées traversières. Entre les garoudas, on voit des petites têtes de Nâga sortir de la base du mur.

La face interne des rampes du perron central est historiée de petits garoudas et de personnages. Sur la bordure extérieure des trois étages du perron était posé un parapet qui diminuait progressivement d'importance jusqu'à n'être plus, sur le palier inférieur, qu'une très petite balustrade dont une tête et une travée sont demeurées en place. D'énormes lions se dressaient sur la partie supérieure des rampes, et nous en retrouvons deux spécimens, l'un en haut de l'escalier du palier inférieur, l'autre couché sur le sol du palier intermédiaire. Ils nous permettent même de constater que, contrairement à ce qui se passait pour les garoudas et la balustrade, les lions placés au bas du perron étaient plus grands que ceux du palier supérieur.

Les perrons latéraux sont infiniment moins importants que celui du centre et n'ont pas de paliers successifs. Leur décoration com-

porte d'un côté des garoudas en relief et, de l'autre, un éléphant qui fait partie de l'équipage de chasse que nous rencontrerons bientôt.

Les perrons extrêmes étaient dominés par un édicule dont on ne retrouve que quelques pierres. Ils sont semblables par leur étendue, mais diffèrent par leur distribution et leur décoration. Celui de l'extrémité nord de la terrasse comprend, sur sa façade principale, deux escaliers étroits et symétriques séparés par un panneau vertical que décorent des garoudas. Les panneaux d'angle portent la même décoration. Pas de paliers successifs ; les escaliers gravissent sans arrêt la hauteur de la terrasse. Sur les côtés du perron, le parement est divisé en deux registres couverts de hauts-reliefs représentant, sans doute, les jeux que les rois cambodgiens offraient au peuple sur le vaste forum (1). Les deux registres de la face nord nous montrent des cavaliers cherchant à s'atteindre de leur lance, des lutteurs aux prises, des équilibristes, un cocher portant un homme debout sur ses épaules et conduisant un char attelé de deux chevaux au galop. Le panneau opposé est illustré de scènes analogues : des hommes armés d'une rondache et d'une lance combattent ; d'autres portent des poids ou des pierres lourdes ; des cavaliers passent au pas comme s'ils allaient prendre leur rang pour une course ; des groupes se heurtent dans un combat très animé ; un cavalier tombe blessé sur l'encolure de son cheval. Tous ces personnages et les chevaux sont dessinés en demi-grandeur naturelle.

Le perron de l'extrémité sud se compose, comme celui du centre, de trois paliers successifs, mais sa décoration est différente. Nous voyons en effet sur ses murs, non plus des garoudas mais des éléphants dont la taille diminue en même temps que la hauteur des paliers. Ces animaux font suite à la chasse royale du long panneau de la terrasse. A l'angle sud, on retrouve la moitié de la tête d'un éléphant qui soutenait le bout de la corniche. La trompe est encore en place ; elle arrache une touffe de lotus dans un geste analogue à celui des éléphants tricéphales que nous avons rencontrés contre les porches de l'enceinte de la ville.

Les panneaux qui s'étendent entre les perrons extrêmes et les perrons de flanquement du grand escalier central représentent une chasse dans la forêt. Les chasseurs sont montés sur des éléphants

(1) Les Cambodgiens d'autrefois étaient grands amateurs de spectacles violents, comme le prouvent de nombreux bas-reliefs, et la grande place publique pouvait servir, entre autres usages, aux jeux du cirque. (Simple supposition.)

et prennent une part active à la chasse ou se contentent d'être spectateurs.

Ces deux bas-reliefs mesurent chacun une centaine de mètres de longueur et n'ont pas été terminés. Une grande partie du panneau aboutissant au perron nord n'est même pas ébauchée, mais, par contre, tout le parement méridional est achevé ; il s'illustre des diverses phases d'une grande chasse royale. Deux éléphants irrités sont face à face et paraissent vouloir se faire un mauvais parti, malgré les efforts des cornacs. Un éléphant enlève sur ses défenses un buffle énorme. Deux éléphants d'allure débonnaire s'éventent avec des branches de feuillage qu'ils tiennent délicatement du bout de leur trompe ; ils ont suffisamment chassé pour l'instant et se reposent. Deux éléphants ont saisi, l'un par le corps, l'autre par une cuisse, un tigre qui se défend, montre les dents et griffe un des pachidermes qui arrivera pourtant à l'étouffer moyennant quelques égratignures. Un buffle est attaqué des deux côtés par des éléphants. Une trompe ramasse un cerf et enlève ce poids comme un fétu. Plus loin, on voit le combat d'un lion contre un éléphant ; le lion se dresse menaçant, toutes ses griffes dehors, et ne cède pas un pouce de terrain, l'éléphant non plus, et nous ne saurons jamais comment cette affaire s'est terminée. Deux éléphants écartèlent un animal de forme indistincte ; d'autres étranglent des chevreuils, quelques-uns ne font rien. Des chasseurs lancent leur javelot sur des animaux divers. Un cornac boit à sa gourde et ne remarque pas que son maître le touche à l'épaule pour lui faire comprendre qu'il faut en laisser un peu pour les autres. Toutes ces scènes se passent dans une forêt qui nous est indiquée par les arbres composant le fond du tableau. Des singes, des écureuils, des oiseaux peuplent la futaie. La chasse rencontre une colline habitée par deux ermites ; l'un porte des vivres, l'autre manifeste nettement sa peur et se colle contre les rochers.

L'état de ruine de la terrasse d'honneur du Phimeanakas est assez avancé. La façade décorée prend, par endroits, une inclinaison fâcheuse ; la balustrade n'existe plus que par de rares fragments ; la corniche se disloque ; les escaliers, sauf ceux du perron central, ne sont plus praticables. Mais enfin, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, cette œuvre est encore une des mieux conservées parmi celles d'Angkor-Thom, et l'on peut se rendre compte aisément de l'effet décoratif qu'elle devait produire quand tous ses éléments étaient intacts.

PRAH-PALILAY.

Le monument qui porte ce nom est situé à une cinquantaine de mètres de la muraille septentrionale du Phimeanakas. Son allure générale devait rappeler un peu, en moins grand, celle du Baphuon, par un triple gopoura d'entrée sur la face orientale, une avenue partant du porche central, la pyramide à trois gradins qui composait le temple.

Cet édifice date certainement de la meilleure époque, comme le prouvent certains motifs décoratifs qui jonchent le sol environnant, mais il est aujourd'hui tellement ruiné que le visiteur perdrait son temps et sa peine à vouloir en comprendre la distribution.

LE BELVÉDÈRE DU ROI LÉPREUX.

Cette construction, qui n'a de réplique dans aucune des autres villes de l'ancien Cambodge, se trouve à quelques mètres de l'extrémité septentrionale de la terrasse d'honneur du Phimeanakas et se présente en plan sous une forme cruciale contrariée par une quantité de redans qui brisent la ligne de contour. Sa longueur (est-ouest) était approximativement de 35 mètres pour une largeur de 25 mètres ; mais la presque totalité de la partie occidentale s'est éboulée, et il n'est plus possible d'apprécier exactement ses dimensions. Le parement est occupé par sept registres sur lesquels se détachent, en haut-relief, des centaines de figures en demi-grandeur naturelle. Nous devons avoir ici l'image de la cour de plusieurs rois ou, peut-être, d'une seule cour royale sous différents aspects. Au centre de chaque registre et aux angles des redans, on aperçoit un seigneur (probablement un roi) assis au milieu de reines ou de princesses. Toutes ces figures sont de la même taille et représentent, par conséquent, des personnages d'une égale situation sociale (1). Les rois diffèrent par quelques détails de costume, mais ils ont tous le buste nu et la tête couverte d'un diadème conique. Ils tiennent en main un glaive court. Toutes les femmes ont le même vêtement et les mêmes ornements : elles portent une couronne pointue montée sur un tour de tête composé de quatre ou cinq rangs de perles, de lourds pendants aux oreilles, un magnifique collier se terminant en pointe

(1) Puisque nous savons que les personnages d'un rang supérieur se distinguent, dans les bas-reliefs, par une taille plus élevée.

entre les seins, des bracelets, une double chaîne prenant en écharpe le buste nu, des anneaux aux chevilles. Leur chevelure est divisée en plusieurs nattes dont la pointe traîne sur le sol. Quelques princesses tiennent dans les doigts un bouton de lotus ; d'autres posent familièrement la main sur l'épaule d'un seigneur, et celles-ci sont sans doute les sultanes favorites.

Sur la terrasse du belvédère, les indigènes ont placé depuis longtemps une statue d'homme nu qui offre les caractères suivants : le personnage se tient assis à la manière orientale ; la tête est assez bien modelée, la bouche sourit ; la lèvre supérieure s'orne d'une moustache aux pointes relevées, la chevelure descend sur le cou en torsades ou en tresses régulières ; sur le sommet de la tête, on voit une petite base cylindrique brisée à quelques centimètres des cheveux ; les épaules sont larges, mais sans indication de muscles ; les bras s'attachent mal, le buste est mou, la taille fine ; les jambes sont d'un bon tiers trop courtes ; la droite est relevée et soutient le bras droit dont la main a disparu ; la jambe gauche s'applique sur le socle. En somme, cette statue n'est ni meilleure ni pire que la plupart de celles que nous ont laissées les statuaires cambodgiens. — Moura a vu dans cette figure une représentation du dieu des richesses, Kubera, qui était atteint de la lèpre. M. E. Aymonier nous la donne pour l'image d'un " célèbre roi lépreux " qui serait peut-être le fondateur d'Angkor-Thom et qu'il croit pouvoir identifier " avec le roi Yaçovarman, qui régna de 811 çaka à 830 environ ". Nous ne pensons pas que l'une de ces deux identifications, évidemment inspirées des légendes locales, soit à retenir, car, si l'auteur de la statue avait eu l'intention de représenter un personnage lépreux, il n'aurait pas manqué d'accuser fortement les marques que la lèpre imprime sur les membres de ceux qui en sont affectés : plaies profondes, épaississement des chevilles, déformation des doigts, etc. Or nous n'avons remarqué sur la statue en question aucun des stigmates qui pourraient faire croire que le personnage représenté était lépreux.

TEP-PRANAM.

La chapelle bouddhique connue sous ce nom se trouve à une soixantaine de mètres au nord du Prah-Palilay et du belvédère que nous venons de visiter. Elle se compose d'une chaussée de 100 mètres de longueur orientée est-ouest et d'une terrasse rectangulaire.

La chaussée débute au bord de la grande avenue qui reliait la place publique à la porte septentrionale de l'enceinte d'Angkor-Thom. Elle est formée d'un simple remblai de terre maintenu par deux petits murs de 80 centimètres de hauteur et s'arrête à quelques mètres en avant de la terrasse. Il est probable qu'elle était garnie d'une balustrade, mais on ne retrouve, disséminés dans le voisinage, que quelques rares fragments de main-courante qui pourraient bien ne pas lui avoir appartenu. Entre l'extrémité occidentale de la chaussée et le commencement de la terrasse, on rencontre des statues de lion d'une bonne exécution et une belle cuve en grès qui servait sans doute à la préparation de l'eau lustrale.

Fig. 41. — Angkor-Thom. — Statue dite du " Roi lépreux " (très probablement Çiva sous l'aspect d'un ascète).

La terrasse était précédée, sur sa face orientale, d'un escalier de quelques marches pratiqué entre deux rampes basses qui s'ornaient des lions que l'on vient de voir couchés sur le sol. Une balustrade importante faisait le tour du terre-plein qu'occupe encore une immense statue du Buddha posée sur son socle. Les pierres qui composent cette figure de 4 mètres de hauteur sont disjointes, quelques-unes sont brisées, et nous pouvons regretter que cette œuvre n'ait pas été épargnée, car elle est remarquable par certains détails, notamment l'expression de douceur dont la face de Çakyamuni est empreinte.

Une magnifique stèle en grès fin se dresse en regard et un peu à gauche de la statue. Elle est inscrite sur ses quatre faces et s'offre comme un des plus beaux monuments épigraphiques en langue sanscrite que possède le Cambodge. L'inscription commence par

la généalogie de Yaçovarman, fait l'éloge de ce roi et relate la fondation d'un couvent bouddhiste pour lequel elle édicte un règlement (1).

LE GROUPE DU PRAH-PITHU.

Ce groupe est établi dans l'orientation est-ouest. Il commence à l'extrémité nord de la place publique et s'étend à l'est. Deux terrasses cruciales et quatre petits monuments le composent.

La première construction que l'on rencontre à l'ouest (2) est une terrasse cruciforme agencée dans les mêmes conditions que celle que nous avons visitée dans l'enceinte particulière du Phimeanakas et rappelant aussi la plate-forme qui précède l'entrée principale de la première galerie d'Angkor-Vat. Une rangée de colonnes rondes entoure le parement de grès, soutient une corniche sur laquelle était posée une première balustrade et ne s'interrompt qu'aux escaliers. Cette construction est à deux gradins, comme celle d'Angkor-Vat. Le deuxième degré constitue la terrasse proprement dite et ne s'accuse que par un relief très faible (40 à 45 centimètres) sur le premier, dont il épouse absolument la forme en ménageant une sorte de balcon d'un mètre de largeur. Il était bordé, lui aussi, d'une balustrade. Les branches de la croix sont pourvues chacune d'un perron comprenant un escalier dont les rampes étaient autrefois décorées de lions qui se retrouvent dans les environs.

Une deuxième terrasse cruciale se situe à une quarantaine de mètres au nord de la précédente et lui ressemble exactement, sauf par sa hauteur et son étendue, qui sont un peu plus grandes. A 50 mètres au nord-est, on peut voir un très beau bassin rectangulaire de 60 mètres de longueur et 40 de largeur. Ses parois sont en blocs de limonite ; sur sa face sud est pratiqué un escalier encore visible. Revenons sur nos pas pour visiter les autres monuments du groupe.

Premier temple. — A 2 mètres à peine de la branche orientale de la première terrasse cruciale, on rencontre un gopoura très ruiné qui donnait accès dans une petite cour circonscrite par une muraille de grès épaisse de 60 centimètres. Le chaperon de ce rempart se décore de moulures vigoureuses et imite, dans sa partie supérieure, la voûte ogivale des galeries. Un autre gopoura,

(1) Cette inscription a été publiée par M. G. Cœdès, *Journal Asiatique*, mars-avril 1908.
(2) Après avoir quitté le belvédère du roi lépreux, le visiteur aborde le groupe du Prah-Pithu par l'ouest.

un peu moins ruiné que celui de l'ouest, est établi au centre de la partie orientale du mur. Il est constitué par un passage central surmonté d'une tourelle et flanqué de deux ailes minuscules. L'extérieur de ces entrées ne présente aucun des motifs d'ornement habituels, mais toutes les pierres sont préparées en vue d'une décoration prévue. Il ne paraît pas que des porches semblables aient été construits sur les faces nord et sud de l'enceinte qui devaient être pourvues d'une simple petite porte pratiquée dans la muraille.

La cour mesure une trentaine de mètres dans les deux axes. Au centre s'élève un soubassement de 15 mètres de largeur à la base pour une hauteur de 6 mètres. Quatre escaliers de grès le gravissent, mais ils sont encombrés par les éboulis.

Le soubassement supportait un templion comprenant une pièce centrale de 2 m. 50 précédée, sur les quatre orientations, d'un vestibule de 1 m. 75. Une tour dominait l'édifice. Elle s'est effondrée ainsi que les toitures en encorbellement qui couvraient les vestibules. Il ne reste donc de cette construction que les murs verticaux, et cette ruine est regrettable, car il y avait là une petite merveille dont l'élégance et la parfaite exécution sont attestées par les éléments qui ont résisté. On dirait même que le choix et l'assemblage des matériaux sont plus soignés qu'ailleurs. Quant aux motifs décoratifs, ils datent certainement de la meilleure époque, et les décorateurs cambodgiens n'ont jamais fait mieux.

Un linga, que l'on aperçoit couché sur une des rampes de l'escalier oriental du soubassement, devait se trouver autrefois sous la coupole et nous fournit une indication sur le culte auquel était affecté ce premier templion.

Deuxième temple. — Il occupe le centre d'une cour qu'enveloppe un simple mur de limonite de 30 mètres de côté, pourvu au milieu de chacune de ses faces d'une petite porte sans ornements. Le soubassement en grès ressemble à celui du premier temple, mais son élévation est un peu moindre. Quatre escaliers encadrés de belles rampes sont disposés sur ses faces. L'édicule était surmonté d'une tourelle dont il ne reste que quelques pierres. La pièce centrale est remplie par les éboulis, et il est impossible d'en apercevoir les murs intérieurs. Quatre petits vestibules sont aménagés sur les axes, en correspondance avec les escaliers ; ils offrent cette particularité d'avoir deux entablements superposés, le plus haut étant en retrait sur celui du bas, ce qui donne une certaine légèreté d'aspect aux

murs. Leur toiture n'existe plus. La décoration extérieure est aussi bien exécutée que celle du temple précédent.

Nous remarquerons que les deux petits édifices que nous venons de voir ne diffèrent (les murs d'enceinte mis à part) que par leurs dimensions ; encore cette différence est-elle insensible.

Troisième temple. — Celui-ci est mieux conservé que ses voisins et s'ordonne autrement. Il s'élève sur une assise constituée par une magnifique plate-forme mesurant 35 mètres de côté et 3 m. 50 de hauteur, dont les parements de grès s'ornent de moulures parallèles d'un relief vigoureux. Un escalier est pratiqué au centre de chacune de ses faces. La corniche de pourtour supportait une balustrade qui n'existe plus.

Le templion est posé au milieu de la plate-forme sur un soubassement en grès pourvu d'escaliers s'étageant en trois paliers. La tourelle qui dominait l'édifice ne se retrouve qu'en partie : elle couvrait une pièce carrée de 2 m. 50 précédée de petits vestibules. L'extérieur n'a reçu, faute de temps, aucune décoration ; mais, par contre, l'intérieur des pièces est couvert de figures en relief, d'assez médiocre facture, représentant le Buddha assis. On remarque sur la pierre les traces d'un enduit de faible épaisseur qui était sans doute peint. Il est évident que cet édicule était, comme ceux du même groupe, destiné au culte brahmanique et qu'il a été désaffecté, à une époque inconnue, par les prêtres bouddhistes qui l'ont utilisé pour leurs cérémonies après avoir fait sculpter sur les murs l'image du Buddha.

Quatrième temple. — Le quatrième monument du groupe sort de l'alignement des trois précédents. Il se trouve au nord, entre le troisième temple et le grand bassin dont nous avons dit quelques mots. Son état de ruine permet à peine de distinguer qu'il formait une pyramide assez élevée et que ses dimensions étaient supérieures à celles des édifices voisins. Toutes ses parties se sont éboulées et ne se présentent plus, à l'heure actuelle, que sous l'aspect d'un tumulus pointu. Cependant l'étude de ce monument serait intéressante, mais elle nécessiterait un exposé scientifique qui ne saurait trouver place ailleurs que dans un ouvrage technique où la discussion et les longs développements seraient permis, ce qui n'est pas le cas d'un *Guide*.

Chapelle bouddhique. — A l'est du groupe du Prah-Pithu, on rencontre une terrasse rectangulaire orientée est-ouest et mesurant 30 mètres de longueur sur 6 de largeur. Elle est constituée par un

terre-plein maintenu de chaque côté par un petit mur. La hauteur du remblai est de 60 à 70 centimètres. Sur l'extrémité occidentale se trouve une faible élévation carrée de 2 mètres de côté, qui devait supporter une image du Buddha dont on ne retrouve d'ailleurs pas un fragment. Malgré l'absence de statue, nous pouvons classer cette terrasse au nombre des chapelles bouddhiques, pour la simple raison que sa distribution est identique à celle d'autres constructions basses qui bordent les deux avenues orientales d'Angkor-Thom et sur lesquelles des figures du Buddha existent encore.

Les bassins du groupe. — Devant les façades méridionale et orientale de l'ensemble du Prah-Pithu, une assez faible dépression de terrain indique qu'il y avait probablement en cet endroit une immense pièce d'eau de peu de profondeur ou dont le creusement n'a jamais été terminé. En outre, d'autres creux beaucoup plus accentués sont visibles entre les enceintes des différents édicules et sur toute leur façade septentrionale. Ils se remplissent d'eau pendant la saison des pluies. Tous les monuments du groupe émergeaient donc autrefois comme une série d'îlots et ne devenaient accessibles qu'à la condition d'être reliés par un pont. On ne retrouve aucune trace d'un ouvrage de ce genre, mais il est possible que le système de communication ait consisté en une passerelle en bois.

LES TOURS ET LES MONUMENTS DE LA FACE ORIENTALE DE LA PLACE PUBLIQUE.

A l'est de la grande place d'Angkor-Thom, on aperçoit un remblai de peu de relief, coupé dans sa partie centrale par l'avenue qui conduit à la porte de la Victoire. Sur ce terre-plein s'élèvent deux édifices importants précédés chacun de six tours, cinq en regard de la place, une en bordure de l'avenue.

Les douze tours sont d'un type unique et ne diffèrent que par leur degré d'achèvement ou leur état de conservation. Elles sont placées sur un soubassement de 80 centimètres, mesurent une dizaine de mètres de hauteur et s'étagent en trois gradins. Leur forme générale est celle d'une pyramide tronquée très allongée. Les entablements et les linteaux des ouvertures, les frontons décoratifs placés au milieu de chaque face des gradins et le couronnement sont en grès. On distingue un commencement de décoration sur quelques frontons et sur l'encadrement des portes. Tout le gros œuvre est en limonite. La disposition intérieure comprend un petit

vestibule de 3 mètres établi sur la façade principale et une pièce rectangulaire de 6 m. 50 sur 5, s'éclairant par trois larges fenêtres carrées. En avant de chacune des tours se trouvait une terrasse d'une dizaine de mètres, assise sur le remblai déjà mentionné et dont on distingue les traces sous la forme de petits murs de soutènement. Un bassin profond, aux parois de limonite, est creusé immédiatement derrière les tours voisines de l'avenue.

Les indigènes donnent à ces petites constructions pyramidales le nom de *Prasat suor Preât*, qui se traduit assez exactement par " Tours des danseurs de corde ", et Moura profite de cette occasion pour nous apprendre que, d'après la tradition locale, " les sommets de ces tours servaient à fixer des câbles en cuir de buffle sur lesquels les acrobates de l'époque dansaient, un faisceau de plumes de paon dans chaque main, pour se donner de l'aplomb ". De son côté, Tcheou-Ta-Kouan prétend que ces tours jouaient un rôle en justice : les parties adverses se plaçaient sur le sommet et y restaient assises jusqu'à ce que l'une tombât malade ou demandât grâce, ce qui entraînait pour elle la perte du procès. Le lecteur retiendra celui de ces deux renseignements qui lui conviendra le mieux, à moins qu'il ne préfère accepter notre avis, qui est que ces tours constituent simplement un avant-corps décoratif donnant de l'importance aux deux remarquables monuments qu'elles précèdent (1).

Les deux édifices situés derrière les tours sont semblables, avec cette seule différence que le vestibule d'entrée de celui qui se trouve au nord de l'avenue est surmonté d'une tourelle, tandis que celui de la construction sud n'en a pas. Ces monuments sont entièrement construits en beaux blocs de grès d'un mètre d'épaisseur, bien choisis et polis avec le plus grand soin. Leur soubassement mesure 2 m. 50 de hauteur sur la façade principale et 3 m. 50 sur la face opposée, à cause de la différence de niveau du terrain ; des moulures et quelques motifs le décorent. En regard de la place, se détache la saillie d'un vestibule important éclairé par quatre grandes fenêtres percées dans les murs latéraux. Cette entrée se répète en façade postérieure. La distribution intérieure se compose d'une galerie et de deux chambres extrêmes. La galerie est de forme

(1) Moura voit, dans les deux tours situées en bordure de l'avenue, les écuries des éléphants sacrés. Cette hypothèse tombe d'elle-même devant les faibles dimensions de l'intérieur des tours et le peu de hauteur de la porte.

cruciale (1) : elle mesure 40 mètres de longueur pour une largeur de 4 mètres. Comme les murs ont 1 mètre d'épaisseur, la largeur de la galerie, de bord à bord, est donc de 6 mètres, et cette dimension est à retenir parce que nous ne la retrouvons dans aucun des temples d'Angkor. Les deux pièces extrêmes sont un peu plus étroites. Elles donnent au monument une longueur totale de 55 mètres. L'ensemble prend jour sur la place par huit grandes fenêtres à colonnettes, quatre pour chacune des ailes. Entre ces ouvertures sont aménagées de fausses fenêtres décoratives ornées de balustres. La même disposition d'éclairage existe en façade postérieure. Les chambres extrêmes sont éclairées sur la place par une fenêtre semblable à celles de la galerie, mais elles ne sont pourvues dans l'orientation opposée que d'une très petite baie pratiquée dans l'angle du mur. Les toitures des deux monuments n'existent plus.

L'ornementation des vestibules et de la galerie est sobre, mais d'une bonne facture : les portes s'encadrent de pilastres presque terminés ; la décoration des linteaux est rongée par l'humidité, mais ce qu'il en reste montre un travail d'une excellente exécution. Les parties pleines des murs sont nues. La corniche qui soutenait le plafond s'adorne d'une frise dentelée et de moulures agrémentées de motifs finement ciselés.

Les indigènes voient dans ces deux constructions les restes des magasins royaux. Nous émettrons l'avis que ces monuments avaient une affectation religieuse et que, malgré leur belle allure décorative, nécessaire pour soutenir la comparaison avec les autres édifices situés à la périphérie de la place, ils ne représentaient qu'une antichambre ou une première chapelle dépendant des petits temples, ruinés à peu près complètement, qui se trouvent derrière leur façade postérieure. Nous trouvons, en effet, en contre-bas du mur oriental de la galerie, un terrain mesurant une cinquantaine de mètres dans les deux sens et circonscrit par une muraille qui s'appuie sur les extrémités des ailes. Dans cet enclos, des petites galeries disposées en croix sont encore visibles par endroits et semblent bien avoir relié des sanctuaires à tourelles dont les éléments ont quelquefois résisté à la végétation, plus dense ici qu'ail-

(1) La forme cruciale est faiblement marquée par un élargissement de la galerie sur l'axe est-ouest des vestibules. M. Fournereau voit dans cet élargissement une première pièce centrale. C'est une erreur, moins grave cependant que celle qu'il commet en disant que les constructions dont nous nous occupons en ce moment sont entièrement en limonite.

leurs. Mais tout cela est éboulé, envahi par la brousse, ruiné en majeure partie, et n'autorise aucune conclusion.

THOM-MANON (1), *CHAU-SAY ET LE SPEAN KROM (ANNEXES D'ANGKOR-THOM).*

A l'est de la porte de la Victoire, se trouvent deux petits monuments symétriques qui flanquaient autrefois une avenue de 700 mètres reliant l'enceinte orientale d'Angkor-Thom au pont jeté sur la rivière. Ce pont (*spean krom*) (2) était construit en beaux blocs de grès et de limonite, mais il n'en reste qu'une seule arche, et encore est-elle en très mauvais état. Elle permet cependant de comprendre que, si les Cambodgiens choisissaient de préférence un coude et la partie la plus large des cours d'eau pour y installer leurs ponts, ce choix leur était imposé par l'étroitesse des arches. Il fallait, en effet, que le courant fût aussi faible que possible pour ne pas menacer la solidité des piles, qui, étant très rapprochées et montées en pierres non cimentées, ne pouvaient opposer que peu de résistance. Du reste, malgré cette précaution, quelques ponts seulement se sont conservés à peu près intacts : le plus beau est le Spean Ta-Ong, sur la rivière de Chikreng, à 60 kilomètres d'Angkor.

Les deux monuments symétriques de Thom-Manon et de Chau-Say se composent de petits pavillons surmontés de tourelles. Ils sont surtout remarquables par leur décoration, qui date certainement de la meilleure époque et que l'on peut examiner dans tous ses détails depuis que les indigènes ont complètement débroussaillé les abords de la rivière sur une profondeur de 300 à 400 mètres.

(1) Les indigènes ne connaissent le petit monument de Thom-Manon que sous le nom de *Krl Manon.*
(2) Spean krom : Pont en dessous.

V

PRAH-KHAN [1]

LE GROUPE DE PRAH-KHAN. || LES CHAUSSÉES TRAVERSIÈRES. || LA PREMIÈRE ENCEINTE ET LES GOPOURAS D'ENTRÉE. || LA DEUXIÈME ENCEINTE. || LES MONUMENTS DU GROUPE.

Les ruines de Prah-Khan sont situées au nord de l'angle nord-est de l'enceinte d'Angkor-Thom. Elles comprennent toute une série de constructions disposées à peu près au centre d'un rectangle mesurant 820 mètres est-ouest sur 740 nord-sud. Ce vaste enclos est entouré d'une douve dont la partie méridionale n'est éloignée que de 250 mètres du fossé d'Angkor-Thom. Un seul chemin praticable relie les deux ruines : il part de la porte nord de l'ancienne capitale, suit une direction d'abord sensiblement nord-est, puis est franc, et passe à 30 mètres de l'entrée nord de Prah-Khan.

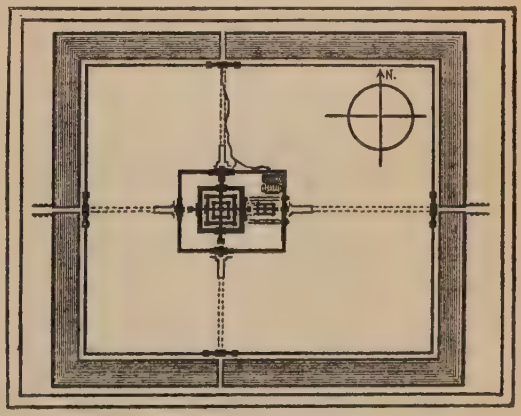


FIG. 42. — PRAH-KHAN (PLAN SCHÉMATIQUE).

Les chaussées traversières. — Quatre chaussées, une sur chacune des faces, traversent le fossé. Elles ont 50 mètres de

(1) Prah-Khan : l'Épée sacrée.
La date de la fondation de Prah-Khan est inconnue, mais, à en juger par les procédés de construction et de décoration, elle ne doit être que de très peu postérieure à celle du Bayon.

longueur, 10 de largeur et commandent un triple porche qui donne accès dans l'intérieur du parc. Leurs parements sont construits en blocs de grès couverts de hauts-reliefs très ruinés, où l'on voit encore quelques personnages en demi-grandeur naturelle. Les sujets paraissent tirés des légendes mythologiques indiennes, mais on ne peut rien affirmer parce qu'il n'en reste que de trop rares fragments. Sur le bord des chaussées se développait une balustrade analogue à celle que nous avons vue à l'est d'Angkor-Thom, en avant de la porte des Khmoch. Nous retrouvons sur la face nord de Prah-Khan un groupe de têtes de serpent dont la hauteur n'est pas inférieure à 3 m. 50 et, près du porche, un géant complet. A côté, on voit le buste et les jambes du Râkshasa, qui portait la queue du Nâga. Le reste de la balustrade est disséminé par morceaux sur le sol. Les chaussées orientale et occidentale sont précédées d'une courte avenue bordée de stèles posées symétriquement et sculptées de personnages en relief.

La première enceinte. — Le mur de la première enceinte est séparé du fossé par une berme d'une quinzaine de mètres. Il se compose de blocs de limonite épais d'un mètre et se décore, de loin en loin, d'ogives en grès qui occupent toute la hauteur du rempart et présentent le relief vigoureux d'énormes garoudas tenant dans leurs mains levées la queue de deux Nâgas, dont on voit les têtes dans le bas du motif. Un chaperon mouluré à crête de grès couvre la partie supérieure du mur.

Les gopouras d'entrée. — Les entrées constituent un édifice important et très élégant qui comporte trois gopouras. Celui du centre était destiné aux chars, aux éléphants et aux cavaliers ; les deux autres ne pouvaient servir qu'aux piétons. L'entrée centrale se développe sur ses deux faces nord et sud par un porche qui supporte une voûte en encorbellement terminée par un fronton vertical. Sa disposition intérieure comprend un passage cruciforme flanqué de petites chambres le reliant aux entrées latérales. Le passage est couvert d'une tour conique s'étageant en quatre gradins et couronnée par une fleur de lotus épanouie. Les gopouras latéraux ne présentent avec celui du centre que quelques différences : ils sont précédés sur chaque face d'un porche à deux piliers carrés ; leurs portes sont plus basses et plus étroites ; les tours qui les dominent ne comptent que trois gradins au lieu de quatre. Les murs de l'édifice d'entrée sont décorés de tévadas, de rinceaux, de fausses fenêtres et de différents motifs exécutés dans

PRAH-KHAN. — PORCHE CENTRAL DE LA DEUXIÈME ENCEINTE (FACE NORD).

PRAH-KHAN. — UNE DES ENTRÉES DE LA PREMIÈRE GALERIE.

PRAH-KHAN. — TEMPLE A COLONNES RONDES (PRÈS DES ENTRÉES ORIENTALES DE LA DEUXIÈME ENCEINTE).

PRAH-KHAN. — UNE DES CHAPELLES ORIENTALES.

le meilleur style. La décoration intérieure n'est pas achevée, mais elle promettait d'être fort belle, à en juger par le linteau que l'on aperçoit à droite du passage central, au-dessus de la porte d'une des petites chambres de veille.

La deuxième enceinte. — Une avenue de 250 mètres, simple remblai de terre, conduisait des porches septentrionaux au centre de l'enclos. Elle est depuis longtemps envahie par la forêt, et le visiteur doit suivre un passe-pied souvent masqué par la broussaille. Ce sentier aboutit à une grande construction précédée d'une terrasse cruciale d'une trentaine de mètres de longueur nord-sud. Malgré ses dimensions, l'édifice que nous rencontrons ici n'est qu'un des vestibules du temple. Il interrompt le mur de la deuxième enceinte, qui mesure 175 mètres nord-sud sur 250 est-ouest. Une entrée analogue coupe la partie sud de la muraille. A l'est, la presque totalité de l'enceinte est occupée par trois gopouras surmontés de tours et flanqués de longues galeries. A l'ouest, la même disposition existe, mais sans les gopouras latéraux.

L'édifice d'entrée septentrional, qui est celui que rencontre le visiteur, se compose d'un porche, d'une galerie extérieure formant véranda décorative, d'une grande pièce cruciale et de deux chambres aménagées à chacune de ses extrémités est et ouest. L'ensemble est posé sur un soubassement de 1 m. 50 de hauteur. Le porche se détache de la ligne de façade par un ressaut comprenant quatre piliers qui soutiennent une toiture en encorbellement et un magnifique fronton sculpté. Ce sujet représente deux troupes combattant : le chef de l'une monte un éléphant, le chef de l'autre est dans un char attelé d'une chimère ou d'un lion. Les deux adversaires se menacent de leurs armes pendant que leurs animaux sont aux prises ; la chimère griffe la trompe de l'éléphant. Au-dessus, un cavalier cherche à atteindre un guerrier qui chevauche un lion. De nombreux soldats et quelques musiciens complètent la scène. Les deux troupes en présence ont la même coiffure et les mêmes vêtements.

En avant des deux premiers piliers du porche, deux énormes statues brisées, qui pouvaient avoir 2 m. 50 de hauteur, gisent sur le sol. Les pilastres d'encadrement de la porte d'entrée sont ornés de très beaux rinceaux, profondément fouillés, qui, avec d'autres motifs que nous rencontrerons en visitant les différentes parties du temple, classent le monument parmi les plus anciens, car nous savons que la profondeur du creux dans les

ornements est, à défaut d'autres preuves, un signe d'ancienneté.

La véranda accompagne la grande pièce centrale sur toute la façade nord, mais elle s'arrête à l'endroit où commencent les pièces extrêmes. Son mur de fond est percé de nombreuses fenêtres dont les trumeaux sont décorés de tévadas d'un bon relief et d'un dessin suffisant.

La muraille de la deuxième enceinte s'amorce sur les côtés de l'édifice d'entrée. Elle est construite en blocs de limonite d'un mètre d'épaisseur et porte un chaperon sur lequel court une crête en grès composée d'éléments rapprochés qui ressemblent à des glands ou mieux à des œufs dans un coquetier.

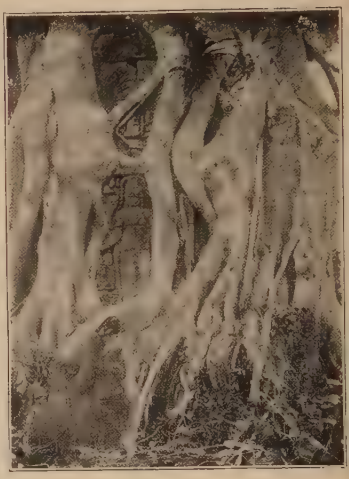
Les monuments. — Pour commencer notre visite par la face honorée des constructions de Prah-Khan, nous quitterons l'entrée septentrionale de la deuxième enceinte pour tourner à main gauche et longer extérieurement la muraille jusqu'à la rencontre d'une brèche qui se trouve à une centaine de mètres, près de l'angle nord-est (1). En suivant cet itinéraire, on arrive, immédiatement après avoir franchi le mur, devant un bassin représenté par une forte dépression de terrain ; puis on aperçoit un monument qui retient l'attention par son caractère archaïque. Il mesure 18 mètres de longueur est-ouest, 7 mètres de largeur, et se compose de six rangs de quatre énormes colonnes rondes en grès. Aux deux extrémités du grand axe, cet édifice est prolongé par un porche de quatre colonnes disposées en carré et semblables à celles du corps principal. L'ensemble repose sur un soubassement de 1 m. 20 de hauteur. Il ne reste plus de la superstructure que les architraves, et l'on ne peut se rendre compte de sa disposition ; cependant le rapprochement excessif des colonnes semble indiquer que ce temple était couvert de dalles plates. Le gros œuvre paraît avoir été complètement achevé ainsi que la décoration des architraves et des chapiteaux, mais les pierres des piliers n'ont même pas été polies. Nous devons avoir là un des monuments les plus anciens du groupe d'Angkor, s'il est permis d'évaluer son âge d'après les procédés primitifs employés par ses constructeurs, et il est regrettable que ce temple, qui n'a de réplique sur aucun autre point du territoire cambodgien, ne contienne ni une divinité ni un symbole pouvant nous renseigner sur le culte auquel il était affecté.

A 2 mètres à peine de cet édificice, on passe sur une

(1) Il est inutile d'essayer de passer sous les porches de la muraille orientale, qui sont complètement bouchés par les éboulis.

PRAH-KHAN. — INTÉRIEUR D'UNE DES CHAPELLES ORIENTALES.

PRAH-KHAN. — INTÉRIEUR D'UNE DES CHAPELLES ORIENTALES.



NEAK-PEAN. — DEUX ASPECTS DE CE PETIT TEMPLE QUI SE TROUVE COMPLÈTEMENT ENVELOPPÉ PAR LES RACINES D'UN FICUS.

PRAH-KHAN. — UNE DES FACES DE LA PREMIÈRE GALERIE.

chaussée de 70 centimètres de hauteur, dont la bordure supportait une balustrade qui se retrouve par fragments. Cette voie part d'un des gopouras latéraux du mur oriental de la deuxième enceinte et s'étend vers l'ouest.

Au delà, et très près, se trouve un deuxième temple, qui est une pure merveille. Il se présente extérieurement sous une forme rectangulaire de 45 mètres est-ouest, sur 16 mètres nord-sud. Le pourtour est constitué par un mur plein pourvu d'un porche au centre de chaque face et décoré aux extrémités de fausses portes sculptées dans le goût de celles que nous connaissons depuis longtemps.

L'entrée orientale regarde le gopoura central de la deuxième enceinte. L'intérieur de l'édifice comprend une large nef cruciale accompagnée de galeries latérales. Les extrémités des branches sont ouvertes par des portes de 3 mètres de largeur, dont le linteau est sculpté d'une ligne de bayadères infiniment mieux dessinées que celles que nous avons vues sur certains murs des galeries d'Angkor-Vat. L'entablement s'orne de lignes de moulures chargées de motifs divers et d'une frise de niches ogivales accolées qui contenaient un personnage dont on chercherait en vain les traces. Des angles de l'entablement sortent des garoudas, d'une excellente facture, qui soutiennent de leurs bras levés la corniche supérieure. Les toitures des vérandas sont en partie conservées, mais la voûte de la galerie cruciale n'existe plus. Les blocs qui la composaient encombrent l'intérieur où croissent des arbustes et de magnifiques fougères des espèces les plus variées.

A quelques pas de la porte sud de ce temple, on rencontre encore une chaussée peu élevée, qui correspond au deuxième gopoura latéral de l'enceinte orientale. Elle est en tous points semblable, même par son état de ruine, à celle que nous avons déjà traversée au nord.

La face occidentale du monument que le visiteur vient de quitter accuse trois saillies : celle du porche d'axe et deux autres comprenant des petits pavillons adossés au mur du temple. En regard s'étend une cour de peu d'étendue orientée est-ouest et bornée par un mur de limonite. Au centre de la cour, et sur la même ligne que le porche du monument précédent, s'élève une construction à tourelle qui constitue l'avant-corps d'un édifice important que nous allons visiter. Mais, avant d'aller plus loin, nous avertirons le visiteur qu'il ne doit pas se laisser surprendre par la

quantité de débris de murs, d'éboulis, de vestiges plus ou moins considérables qu'il aperçoit autour de lui. Il n'a qu'à se diriger directement à l'ouest s'il désire voir tout ce qui est intéressant et ne pas s'égarer ; seulement, la bonne direction ne peut être suivie que moyennant quelques ascensions pénibles. Nous dirons aussi que, malgré son allure de labyrinthe, l'ensemble du groupe de Prah-Khan est moins compliqué qu'il ne paraît. Il s'établit sur une ligne est-ouest et sur un même plan horizontal, par une suite ininterrompue de constructions conduisant au temple principal, dont elles ne sont que les annexes ou les dépendances. En laissant de côté l'édifice à colonnes rondes qui est isolé, nous trouvons de l'est à l'ouest : les gopouras d'entrée de la face orientale de la deuxième enceinte, le monument de forme cruciale déjà visité, une cour, un édifice à tourelle, trois galeries concentriques séparées par des cours et, enfin, un sanctuaire central relié aux trois galeries qui l'enveloppent par des passages établis sur les axes est-ouest et nord-sud.

L'édifice que nous venons d'atteindre occupe la partie centrale de la face est de la première des trois galeries concentriques. Il est précédé de deux grands vestibules reliés par un couloir et surmontés de tours dont il ne reste que la partie basse. L'intérieur prend la forme cruciale ordinaire. Les extrémités des branches nord et sud sont détruites et encombrées d'éboulis, mais il est probable qu'elles se terminaient par un mur percé d'une porte de communication qui donnait accès dans la galerie pourtournante. Les branches est et ouest sont ouvertes, l'une sur les vestibules et l'autre sur une galerie d'axe, par des portes encadrées de pilastres et d'un linteau du plus beau style. Sur les pieds-droits, on remarque, à côté du chambranle, deux figures de femme de grandeur presque naturelle. Elles portent un diadème pointu laissant échapper de longues nattes qui descendent jusqu'au sol. Leur poitrine, leurs bras et leurs chevilles sont couverts de bijoux. Sur les mêmes pieds-droits, mais face à l'intérieur du temple, se trouvent deux dvarâpalas appuyés sur une massue que termine un trident. La pièce cruciale où nous nous trouvons en ce moment est accompagnée de chaque côté de petites galeries latérales complètement bouchées sur la face orientale. Par contre, la face opposée s'ouvre en regard des cours intérieures par une série de fenêtres. Les piliers carrés qui supportent la voûte s'ornent à la base d'une tête de Rahou et de quelques lignes d'ornements. A hauteur d'appui, l'on voit dans un

cadre ogival un dessin de Çiva dansant : le dieu a dix bras, une longue barbe en pointe, de nombreux bijoux. A ses pieds se tiennent Ganeça et Skanda. Au-dessous du chapiteau, un petit personnage est représenté en buste dans une pose de cariatide. Ces figures et les motifs décoratifs des piliers sont tracés assez grossièrement, sans relief, et paraissent plutôt être une ébauche qu'une exécution définitive. Les architraves portent des moulures profondes agrémentées d'oves et de fleurettes. L'entablement présente aux angles un bon relief de garouda serrant dans ses deux mains les queues des Nâgas dont les têtes se dressent sur le bord du listel. D'autres têtes surgissent d'entre les jambes du garouda. La frise comporte une ligne de niches séparées par des nymphes que nous n'avons encore jamais rencontrées : ces gracieuses petites figures ont des ailes, un buste de femme, et les jambes sont remplacées par une forme annelée rappelant le corps d'une libellule. Le personnage que contenaient les niches a disparu sous les coups d'outil, mais on en distingue vaguement le contour.

Avant de quitter ce monument, il convient de remarquer qu'il aurait dû être entièrement construit en grès et que l'association des deux matériaux qui entrent dans sa composition n'était pas prévue. La limonite y est pourtant largement utilisée. Cela tient, comme il est facile de s'en rendre compte par la place qu'elle occupe tantôt dans la toiture, tantôt dans les murs et aussi en remplacement de piliers, à ce que la pierre de première qualité manquait.

Pour continuer la visite des monuments de Prah-Khan et passer de la première galerie pourtournante à la suivante, il est nécessaire, tous les passages étant bouchés, de faire l'ascension des éboulis qui obstruent en partie l'extrémité de la branche nord de l'édifice que nous quittons et de monter sur une toiture. D'autres éboulis nous permettront de descendre dans la deuxième galerie ou dans une des cours.

On observera que les deux premières galeries pourtournantes sont fermées d'un côté par un mur plein, sauf dans les axes, et qu'elles sont pourvues sur leur face intérieure, c'est-à-dire en regard du centre du temple, d'une véranda qui les accompagne sur toute leur étendue.

Les vestibules de la deuxième et de la troisième galerie se composent d'un passage et de deux petites pièces latérales. Les passages supportent une tour élégante s'élevant par gradins richement décorés. Les chambres de flanquement sont abritées de

voûtes étagées s'arrêtant par des pignons encadrés du Nâga. Dans la deuxième galerie, l'association de la limonite et du grès se rencontre encore, et parfois la différence de teinte des matériaux est du plus heureux effet, notamment quand le chambranle des fenêtres est en grès et le trumeau en limonite.

Toute la troisième galerie est en grès. Elle repose sur un soubassement chargé de moulures. Des petites fenêtres pratiquées sur ses deux faces l'éclairent faiblement. Sa décoration reste dans le style que nous connaissons, mais se fait remarquer par la beauté de l'exécution.

La partie centrale du temple comprend le sanctuaire surmonté d'une haute tour, quatre courettes et des galeries d'axe. Nous retrouvons ici, sur un mur de fond, une ligne de niches contenant encore la figure qui a été enlevée avec tant de soin sur tous les entablements des temples déjà visités. Elle représente un dieu, ou un roi, assis sur une estrade. Ce personnage est coiffé d'un diadème conique et porte de lourds pendants aux oreilles ; ses jambes sont couvertes d'un pagne. Aucun attribut ne permet de l'identifier (1). L'encadrement ogival se compose de branches de feuillage.

Les petites galeries d'axe qui aboutissent au sanctuaire supportent chacune une tourelle. L'une d'elles a conservé son fronton et deux registres du bas-relief qui le décorait. On y voit une princesse à sa toilette ; des servantes l'arrosent de parfums.

Les piliers et les murs de la partie centrale du temple sont percés de trous réguliers et rapprochés, dont l'utilité ne se comprend que si la pierre était revêtue d'une couche de stuc : les trous auraient alors servi à maintenir l'enduit. C'est possible, car on découvre, dans les éboulis ou sur les murs, quelques parcelles d'un mortier de sable et de chaux.

Dans le deuxième enclos et au sud des monuments que nous venons de voir se trouvent quelques constructions en limonite qui sont dépourvues de toute décoration et ne peuvent offrir d'intérêt que pour les archéologues. Cependant les personnes qui en auront le temps feront bien de les visiter. Ces édifices sont des temples d'un aspect grossier et se distribuent en galeries étroites éclairées par des fenêtres grillées qui ressemblent à des meurtrières (2).

(1) Cette figure a été martelée dans tous les monuments du Cambodge sans exception, et l'on est surpris d'en rencontrer quelques exemplaires sur un des murs de Prah-Khan.

(2) Il est possible aussi que ces constructions aient été affectées aux malades, car, ainsi que nous l'apprend la grande stèle de Ta-Prohm, traduite par M. Cœdès, il existait dans l'ancien Cambodge 300 hôpitaux placés sous la protection des abbayes.

VI

NÉAK-PEAN; BANTÉAI-KEDEI TA-PROHM

LE TEMPLION DE NÉAK-PEAN ET SES NAGAS. || LE GROUPE DE BANTÉAI-KEDEI ET DE TA-PROHM. || DESCRIPTION DE CES DEUX TEMPLES : LEURS ENCEINTES ; LEURS GALERIES ; DISPOSITION PARTICULIÈRE DES FOSSÉS ; LES CHAPELLES ANNEXES. || LA GRANDE STÈLE DE TA-PROHM.

NÉAK-PEAN (1).

Ce monument occupe, à 2 kilomètres de l'enceinte orientale de Prah-Khan, le centre exact d'une grande dépression rectangulaire qu'entoure une levée de terre et qui est un lac artificiel (2).

Le nom de Néak-Pean désigne un ensemble très simple composé d'une terrasse de pourtour, de quelques bassins et d'un tout petit édicule en grès. La terrasse mesure 400 mètres est-ouest et 350 mètres nord-sud ; sa largeur est d'une vingtaine de mètres. Elle entoure un enclos creusé de nombreux bassins, dont un seul est aujourd'hui assez profond pour conserver pendant la saison sèche quelques pieds d'eau. Au milieu de l'enclos se trouve un bassin plus important, mais à sec pendant cinq mois de l'année, garni d'un parement de grès disposé en gradins et d'où émerge un soubassement circulaire de 14 mètres de diamètre à la base et de forme conique tronquée qui supporte l'édicule. L'élévation du soubassement comprend un certain nombre de marches dont la première est formée par les corps de deux Nâgas qui dressent leurs têtes du côté oriental (3).

Le monument n'a pas plus de 2 mètres de côté et contient une petite chambre surmontée d'une tourelle. Malgré ses minuscules dimensions, il présente un double intérêt : d'abord par les beaux reliefs qui le décorent et aussi parce qu'il est complètement enve-

(1) Prononcez Néak-Ponn.
(2) Il est évident que seuls les voyageurs peu pressés peuvent aller visiter ce monument.
(3) C'est cette particularité qui a valu au monument le nom de Néak-Pean, " les Nâgas courbés ".

loppé par les racines d'un arbre gigantesque qui l'abrite sous un dôme toujours vert. Cette emprise de la nature n'a causé aucun dommage à l'œuvre de l'homme, contrairement à ce qui s'est passé dans tant d'autres ruines, et pas une pierre n'a été déplacée par les racines, qui laissent toutes les faces visibles sauf une. Cependant il faut dire que, si l'arbre s'abattait, un jour de grand vent, il entraînerait dans sa chute l'édicule tout entier.

Primitivement, la base de ce petit sanctuaire s'ouvrait par quatre portes encadrées d'un fronton et de pilastres en miniature ornés de rinceaux. Trois de ces ouvertures ont été bouchées par des bas-reliefs qui datent certainement de la meilleure époque, mais la face orientale est restée libre. Son fronton, en partie rongé, montre encore une image de Vishnou, les quatre têtes de Brahmâ (le corps a disparu) et quelques fragments de personnages.

Sur la face nord, on retrouve les pattes de devant et la moitié de la tête d'un éléphant qui semble sortir du mur. Il est probable que le même animal était reproduit aux quatre angles de l'édifice. Le bas-relief de la même face nous présente un personnage de grande taille, debout, qui doit être un dieu (Vishnou sans doute) : coiffure cylindrique, pas d'attributs, les mains sont brisées ; apsaras dans le haut. De chaque côté du dieu, deux petites loges (quatre en tout) contiennent des personnages assis. Sur le fronton, un cavalier passe au galop. Son rang est indiqué par un grand parasol, un éventail et des drapeaux tenus par des hommes qui occupent le bas du tableau.

Le panneau de la face ouest est sculpté d'une grande figure identique à celle du panneau précédent. Aux côtés du dieu se tiennent un homme et une femme agenouillés, les mains jointes dans une attitude d'adoration. Les racines de l'arbre masquent le fronton, mais le peu que l'on en aperçoit indique que la pierre est rongée par l'humidité.

Sur la face sud, on retrouve encore le personnage de grande taille déjà représenté deux fois. Celui-ci a conservé ses deux mains, mais les attributs qu'elles tenaient ont disparu. De chaque côté de la tête du dieu, un petit médaillon en relief porte une figure haute de 6 à 7 centimètres. Le tableau se complète par des apsaras et une quantité de petits personnages. Le fronton disparaît entièrement sous les racines.

Au bas du soubassement, près des têtes de l'un des Nâgas, un énorme fragment de bas-relief, de provenance inconnue, est

couché sur le sol. La pierre mesure 2 m. 50 de longueur et 1 m. 50 de hauteur. Elle est sculptée de personnages dont il manque la moitié et qui étaient d'une taille supérieure à celle d'un homme. Une jambe d'éléphant fait partie de ce fragment.

Sur le bord oriental du bassin se trouve une cellule en grès longue de 3 mètres, large de 2, assez basse et couverte d'une voûte en encorbellement. Elle n'est pas fermée par devant (est). Contre le mur de fond, s'applique une énorme tête qui offre cette singularité d'avoir la bouche largement ouverte en forme d'O. Cette tête est coiffée d'un diadème conique brisé dans sa partie supérieure.

BANTÉAI-KEDEI (1).

Cette ruine se situe à 4 kilomètres à l'est-nord-est d'Angkor-Vat, et l'on s'y rend par une petite route tortueuse ombragée sur presque tout son parcours.

Le terrain du temple mesure 700 mètres est-ouest et 500 mètres nord-sud ; il est circonscrit par une muraille de limonite portant un chaperon mouluré et une crête en grès. Une entrée comprenant une pièce centrale cruciforme et deux petites ailes latérales est établie au centre de chacune des faces du rempart. Des entrées est et ouest partait une avenue qui gagnait le centre du rectangle ; cette voie existe encore par son remblai, mais la forêt l'a depuis longtemps rendue impraticable.

Le visiteur qui arrive d'Angkor-Vat passe devant le porche occidental de Bantéai-Kedei ; mais, comme il lui serait impossible de pénétrer dans l'intérieur de l'enclos par cette entrée que les éboulis obstruent complètement, il doit longer la muraille d'enceinte jusqu'à l'angle nord-ouest, où se trouve une brèche que les habitants de la région utilisent journellement (2).

A 200 mètres du premier rempart s'élève un autre mur de limonite (très ruiné), disposé en carré sur 300 mètres de côté et qui semble avoir été entouré d'un fossé marqué par un creux assez sensible. En avant de la partie centrale de la deuxième enceinte, on passe sur une terrasse cruciale de 20 mètres de longueur pourvue d'un escalier de quelques marches à l'extrémité de ses branches nord, sud et ouest. Sur la branche orientale se dressent les piliers du

(1) Les indigènes disent indifféremment " Pontéai-Kedei " et " Bantéai-Kedei ". Le mot Bantéai (ou Pontéai) se traduit par " forteresse ", " citadelle ".

(2) Les personnes qui ne disposeront que d'un temps limité feront bien de négliger Bantéai-Kedei et de visiter la ruine voisine, Ta-Prohm, qui est beaucoup plus intéressante.

porche de l'édifice d'entrée (deuxième enceinte) qui se distribue en un grand vestibule cruciforme flanqué de deux petites chambres. Une toiture en encorbellement couvre cette construction qui prend jour sur les deux faces par de nombreuses fenêtres encadrées d'une décoration très soignée et de la meilleure époque (1). A l'intérieur, quelques architraves brisées et ne reposant plus sur leurs piliers sont soutenues par des étais en pierre qui sont peut-être assez récents. Toute la partie décorative de cette entrée est terminée, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, où nous retrouvons, sur l'entablement, la ligne de niches que nous avons déjà vue dans les temples de Prah-Khan. Ici, comme ailleurs, le personnage que ces niches contenaient a été détruit à coups de marteau. La crête des toitures portait le motif de faîtage que nous avons également rencontré sur les toits de Prah-Khan et qui ressemble à une rangée d'œufs dans des coquetiers.

Derrière la deuxième muraille règne une berme de 5 mètres de largeur qui se répète autour du monument central et, entre les deux chemins de circulation ainsi établis, s'étend une douve d'une vingtaine de mètres qui s'interrompt sur les faces est et ouest par une petite chaussée autrefois bordée d'une balustrade dont on retrouve quelques travées dans le voisinage. Cette avenue relie les gopouras de la deuxième enceinte au temple, qui se compose de deux galeries concentriques et de galeries en croix à l'intersection desquelles se place le sanctuaire.

La première galerie pourtournante communique avec l'extérieur par quatre vestibules supportant une tourelle et analogues à ceux que nous avons visités maintes fois. Elle s'accompagne sur ses quatre faces internes d'une véranda qui regarde la cour intérieure. Ses entrées septentrionale et méridionale sont reliées à la deuxième galerie par des couloirs, mais ses porches des côtés est et ouest sont libres, c'est-à-dire qu'une séparation existe entre eux et ceux de la galerie suivante.

La deuxième galerie pourtournante n'a pas de véranda, ni d'un côté ni de l'autre. Chacune de ses faces est et ouest s'ouvre par cinq portes : une aux extrémités, une au centre ; les deux autres, beaucoup moins importantes, se trouvent au milieu des ailes. Les vestibules extrêmes forment une assez forte saillie surchargée, ainsi que tout le reste de l'édifice, d'une décoration parfaitement

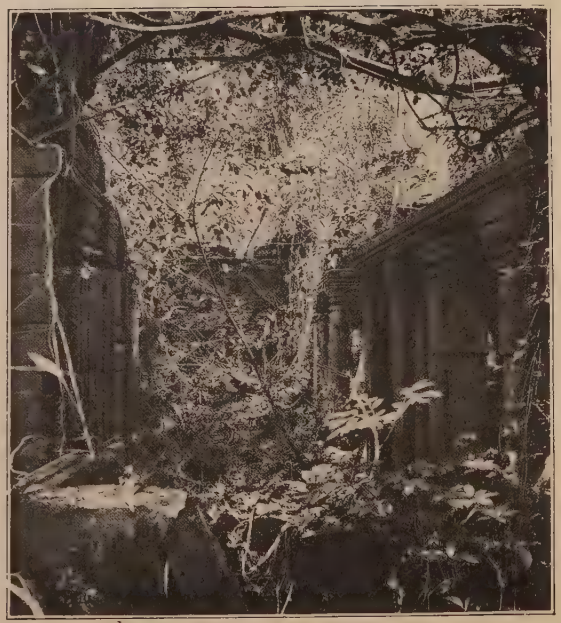
(1) La face honorée du monument est à l'est, mais nous commençons notre description par l'ouest, parce que c'est de ce côté que l'on aborde le temple.

PRAH-KHAN. — ANGLE D'UNE GALERIE.

TA-PROHM. — INTÉRIEUR DE L'ÉDIFICE D'ENTRÉE DE LA DEUXIÈME ENCEINTE (FACE EST).

BAUTEAI-KEDEI. — PORCHE OCCIDENTAL DE LA DEUXIÈME ENCEINTE.

BAUTEAI-KEDEI. — ANGLE D'UNE DES GALERIES.



BAUTEAI-KEDEI. — INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE ORIENTALE.

BAUTEAI-KEDEI. — INTÉRIEUR DU TEMPLE.

exécutée (1). Entre les portes, les murs s'ornent de fausses fenêtres à colonnettes et des motifs décoratifs habituels. Les faces nord et sud ne sont ouvertes qu'aux extrémités et par un passage d'axe qui est masqué par le couloir et que l'on ne peut apercevoir de l'extérieur ; sur ces côtés, les petites portes intermédiaires n'existent pas. La deuxième galerie de pourtour supporte huit tourelles coniques, une sur chaque vestibule, qui s'élèvent par gradins successifs dans l'allure de celles des autres monuments.

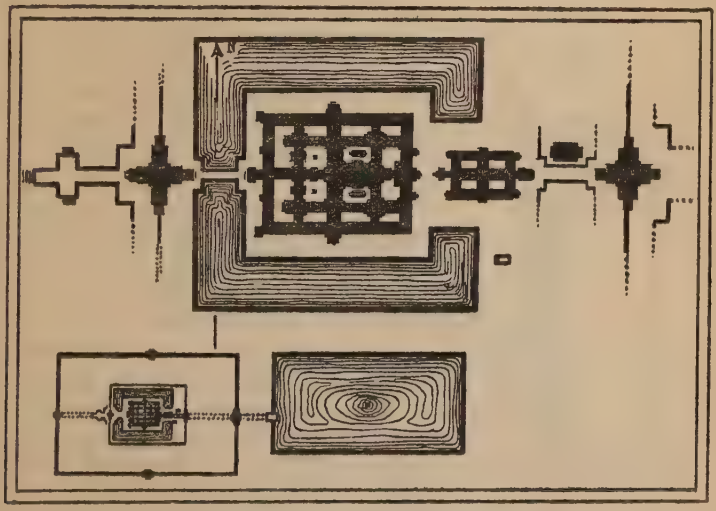


FIG. 43. — BANTÉAI-KEDEI. — DISTRIBUTION DES TEMPLES ET PLAN D'ENSEMBLE.

Dans le carré formé par la deuxième galerie se développent des galeries en croix qui déterminent les axes est-ouest, nord-sud, et limitent quatre petites cours. Au milieu des deux cours de l'ouest se dresse un pilier de 2 mètres de hauteur surmonté d'un chapiteau et d'un tenon. Il est évident que ces piliers sont des socles et que, sur le tenon, se posait probablement un linga, seule forme qui convienne à ce genre de piédestal ; mais nous n'avons retrouvé jusqu'à présent aucun fragment qui nous permette d'être

(1) Pour éviter des répétitions fastidieuses, nous omettons de donner le détail des motifs décoratifs de Bantéai-Kedei qui ne diffèrent pas, du moins par leur composition, de tous ceux que le visiteur a déjà rencontrés dans les temples d'Angkor-Thom et de Prah-Khan.

affirmatif. Les deux cours de l'est renferment chacune un édicule rectangulaire.

Une haute tour placée sur le point d'intersection des galeries en croix domine l'ensemble du temple et couvre une chambre carrée de 4 × 4 mètres représentant le sanctuaire. On retrouve, sur la corniche, les restes d'un plafond en bois qui ne semble pas dater de la fondation du monument. Sous la tour, le sol est creusé d'une cavité entourée de blocs de grès où venait se loger une statue dont il ne reste pas le moindre vestige. Le sanctuaire s'ouvrait par quatre portes donnant sur un très petit vestibule ; deux de ces baies ont été bouchées au moyen d'un mortier d'argile, et nous retrouvons dans ce travail la main des bonzes qui avaient l'habitude de murer les faces nord et sud des salles qu'ils utilisaient pour leurs cérémonies. Mais il faut croire que l'endroit ne convenait pas aux prêtres bouddhistes, car ils l'ont abandonné depuis longtemps.

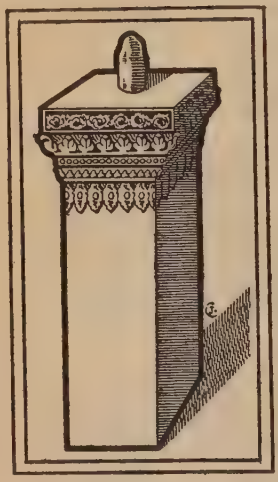


FIG. 44. — BANTÉAI-KEDEI. — SOCLE EN FORME DE PILIER CARRÉ.

En se dirigeant à l'est, on remarque la même disposition que dans la partie occidentale puis, au delà de la deuxième enceinte, on rencontre une grande chapelle de 30 mètres de longueuret 20 de largeur. Cette construction ressemble à celle que nous avons trouvée dans Prah-Khan. Elle est précédée, à l'est et à l'ouest, d'un porche à quatre piliers qui n'existe pas dans les orientations nord et sud, où s'ouvre une simple porte encadrée de pilastres et surmontée d'un fronton. L'extérieur des murs se décore de fausses fenêtres et de rinceaux ; l'intérieur comprend une galerie cruciale aménagée au milieu d'une galerie de pourtour. Toutes les toitures se sont effondrées et, comme le soleil et la pluie pénètrent librement dans cet édifice, la plus folle végétation y croît à l'envi.

Une avenue longue de 30 mètres et garnie d'une balustrade dont il reste quelques éléments relie la chapelle à l'entrée orientale de la première enceinte. Au nord de l'avenue, on remarque un édicule très ruiné qui se composait de piliers carrés excessive-

ment rapprochés et mesurait une quinzaine de mètres de longueur. Au sud de l'avenue est installée une pagode bouddhique, de date récente, dans laquelle sont réunies quelques statues du Buddha.

L'entrée orientale de la première enceinte ne diffère de celle de l'ouest que par ses dimensions plus vastes.

A 200 mètres à l'est de la muraille de Bantéai-Kedei s'étend un vaste bassin, de forme rectangulaire, qui s'appelle le *sras srang*; il mesure 800 mètres est-ouest pour 400 mètres nord-sud et contient toujours une certaine quantité d'eau, même pendant la saison sèche. Il est parementé de pierre et entouré d'une digue qui fut constituée au moment du creusement. Comme ce remblai est insignifiant comparativement à la profondeur du bassin, il est probable que les constructeurs ont utilisé une forte dépression naturelle et qu'ils n'ont eu qu'à la modifier légèrement. Au centre du sras srang s'élevait un tout petit édifice dont il reste quelques pierres. Dans la partie médiane du bord occidental, une terrasse est établie; elle servait sans doute aux fidèles et aux desservants du temple qui venaient faire leurs ablutions dans les eaux du lac.

TA-PROHM (1).

Le temple de Ta-Prohm se trouve très près de celui de Bantéai-Kedei, et les enceintes de ces deux monuments se touchent presque par leurs angles sud-ouest et nord-est. Le plan ci-contre indique le chemin que l'on doit suivre pour atteindre la porte orientale, qui est la seule que le visiteur peut aisément trouver.

La muraille de la première enceinte de Ta-Prohm s'étend sur un kilomètre est-ouest et 650 mètres nord-sud. Elle est construite en blocs de limonite, avec chaperon mouluré couvert d'une crête en grès, et s'ouvre par quatre entrées identiques (2) comprenant un passage crucial flanqué de deux petites chambres latérales. Dans l'angle nord-est de ce rempart, est creusé un bassin de 200 mètres de longueur et large de 50 à 60 mètres. Une avenue, envahie par la forêt et ravinée par les eaux de pluie, conduit de la porte orientale de la première enceinte à l'édifice d'entrée du deuxième rempart et se transforme, avant d'atteindre son point terminus, en une chaussée parementée de limonite et bordée d'une balustrade que

(1) *Prohm* est une corruption de " Brahmâ ". Ta-Prohm se traduit par " l'ancêtre Brahmâ ".
(2) Identiques comme distribution; mais l'édifice d'entrée, situé au centre de la face orientale de la muraille d'enceinte, est surmonté d'une tour décorée des quatre faces de Brahmâ, tandis que, dans les autres orientations, cette décoration ne paraît pas avoir existé. C'est peut-être à ces quatre figures que le temple doit son nom, certainement récent, de Ta-Prohm.

l'on retrouve par endroits. Avenue et chaussée sont impraticables, et le visiteur doit suivre un petit sentier tracé dans la broussaille.

La deuxième enceinte affecte une forme cruciale et n'occupe pas le centre du parc : elle se déplace sensiblement vers l'ouest pour laisser plus d'espace sur la face honorée du monument. Ses dimensions, prises aux extrémités des branches, sont de 250 mètres dans les deux axes. Un fossé profond en fait le tour à la distance d'une berme de 10 mètres et n'est coupé que sur l'axe est-ouest par les chaussées d'accès. Au nord et au sud, la douve ne s'interrompt pas. Sur les bords de sa face orientale sont distribuées de nombreuses petites cellules, bien alignées mais très ruinées, qui ne semblent pas dater de la fondation du monument.

L'ensemble des constructions de Ta-Prohm suit une ligne est-ouest et se distribue, détails mis à part, de la façon suivante : une entrée monumentale placée au milieu de la face orientale de la deuxième enceinte ; une première chapelle ; une terrasse très courte reliant la chapelle aux édifices principaux ; le temple comprenant deux galeries concentriques et une partie centrale qui contient le sanctuaire ; une entrée monumentale sur la face occidentale.

La première construction que l'on rencontre en venant de l'est est très importante, mais ne représente qu'une dépendance que nous avons définie par le terme " d'entrée monumentale ". Elle est posée sur un soubassement de 1 m. 50 de hauteur et se compose d'une vaste galerie cruciforme pourvue sur ses deux faces d'un vestibule et d'un porche formant une saillie de 7 à 8 mètres que précède un escalier de quelques marches orné de lions décoratifs ; deux ailes latérales donnent à cet édifice une longueur de 40 mètres et lui font occuper la presque totalité du redan oriental de la deuxième enceinte. Les pièces extrêmes des ailes s'ouvrent par des portes encadrées de pilastres et surmontées d'un fronton. La décoration extérieure de ce premier monument offre une série de motifs du meilleur style et plusieurs panneaux illustrés de sujets mythologiques qui deviennent difficilement identifiables par suite de la disparition de tous les personnages principaux et des attributs qui devaient les compléter. A l'intérieur, la décoration est également soignée : les entablements, les architraves et les chapiteaux des piliers nous montrent une ornementation de la très bonne époque, d'un dessin ferme et d'un relief vigoureux, et ceci seul permet de classer sinon l'ensemble tout entier, du moins la

majeure partie de Ta-Prohm, parmi les fondations les plus anciennes. La galerie centrale de l'édifice que nous visitons en ce moment a été affectée pendant un certain temps aux cérémonies bouddhiques, et de nombreuses statues de Buddha s'y trouvent encore sur un socle en brique et à l'abri d'une toiture restée intacte.

Au nord de l'entrée monumentale de la deuxième enceinte, et en dehors de la muraille (sur la berme), on remarque un édicule en grès, à piliers trapus et très rapprochés, semblable à celui qui existe à la même place dans Bantéai-Kedei et rappelant par son allure, sauf dans la forme des piliers, l'édifice à colonnes rondes de Prah-Khan. Il est bon de noter à ce sujet que, parmi tous les monuments du groupe d'Angkor, seuls les trois temples qui paraissent être à peu près de la même époque ont une annexe placée dans la même situation et sans réplique symétrique. Cependant ici, à Ta-Prohm, une construction établissait la symétrie à gauche avec l'édicule de droite (1), mais il en reste quelques chambranles en limonite qui prouvent que ces deux annexes n'avaient aucune ressemblance.

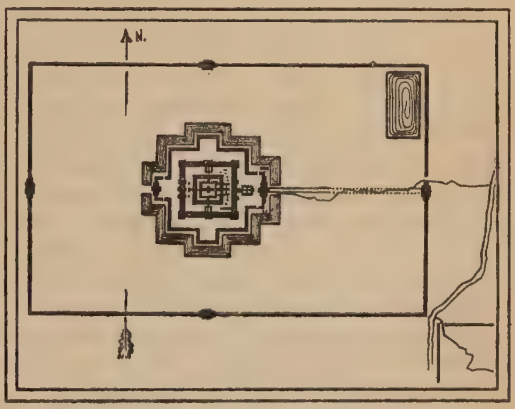


FIG. 45. — TEMPLE DE TA-PROHM (PLAN D'ENSEMBLE).

Immédiatement après l'entrée orientale de la deuxième enceinte s'élève une chapelle rappelant par tous ses détails les deux monuments que nous avons vus dans Prah-Khan et, plus récemment, dans Bantéai-Kedei. Elle occupe un rectangle de 30 à 35 mètres de longueur pour une largeur de 20 mètres. Ses faces nord et sud sont closes et se décorent au centre et aux extrémités de fausses portes d'un travail précieux encadrées de pieds-droits

(1) A main gauche et à main droite lorsque le visiteur est tourné vers le centre des ruines.

et surmontées d'un fronton sculpté de sujets assez bien conservés. En façade principale (est) et en façade postérieure (ouest), un porche à deux piliers et des portes extrêmes permettaient de pénétrer dans l'édifice. Ces entrées sont aujourd'hui bouchées par les éboulis, et il faut gagner le porche occidental pour trouver un passage ; encore n'est-il pas des plus commode. L'intérieur s'ordonne par une grande pièce en croix entourée d'une galerie de pourtour. Une double véranda longe la pièce centrale sur tout son parcours, mais la galerie de la périphérie ne peut avoir de véranda que sur ses faces intérieures, puisqu'elle est fermée extérieurement par le mur plein décoré de fausses baies. A quelques mètres de leur extrémité, les branches de la croix et les quatre parties de la galerie pourtournante sont pourvues de grandes portes libres, hautes de 3 m. 50 et larges de 3 mètres, portant un linteau magnifique représentant des danseuses en haut-relief. Les toitures se sont effondrées en majeure partie, surtout à cause de la largeur exceptionnelle des galeries, et les pierres de la voûte encombrent le sol à tel point qu'il est difficile de passer entre les piliers. Quatre petites cours, que les arbustes et les ronces ont envahies, étaient réservées entre les galeries.

Le porche occidental de la chapelle est relié à la première galerie du temple proprement dit par une courte terrasse surélevée d'un mètre et garnie d'une balustrade (1) qui se retrouve par fragments.

La première galerie pourtournante du temple mesure approximativement 120 mètres dans les deux axes. Elle est pourvue en façade principale (est) d'un porche central à deux piliers, de deux porches latéraux moins importants et de deux portes extrêmes. La même disposition se répète en façade postérieure. Au nord et au sud, on retrouve les portes extrêmes et le porche central ; les entrées latérales y sont supprimées. Les vestibules du centre empruntent comme toujours une forme cruciale et communiquent par des pièces étroites ; ceux des extrémités ne comprennent qu'une seule chambre cruciforme. La galerie est longée extérieurement, sur tout son développement, par une véranda qui ne s'interrompt qu'aux passages ; sur les faces intérieures, fermées par un mur plein, cette véranda n'existe pas. Les murs des vestibules

(1) Il est bien entendu que toutes les fois que nous employons le mot " balustrade " il s'agit de l'unique motif décoratif que les constructeurs combodgiens ont placé en bordure des ponts, de certaines chaussées et des terrasses : Nâga formant la main-courante par travées plus ou moins longues posées sur des balustres carrés et robustes.

ne portent aucune décoration, mais les portes de communication s'encadrent d'un linteau bien sculpté et de pilastres polygonaux. Nous remarquons, sur les chambranles des fenêtres, un motif décoratif que nous connaissons depuis Angkor-Vat : perroquets combattant. Les longs panneaux de la galerie sont décorés d'un motif en relief qui se reproduit ici une centaine de fois : deux piliers carrés supportent une ogive formée du corps du Nâga dont les têtes sortent de la gueule ouverte d'un Makara et viennent reposer sur les chapiteaux des piliers ; sous l'ogive, on distingue nettement les plis d'un rideau. Le même dessin se reproduit en moins grand, comme par un effet de perspective, dans la partie supérieure du panneau.

La première galerie de pourtour et la suivante sont séparées par une grande cour où s'élèvent de très nombreuses constructions à tourelles et des pavillons qui ont dû être des chapelles particulières. Dans l'axe est-ouest de la partie orientale de cette cour, un édifice contenant trois longs corridors est établi entre les entrées centrales des deux galeries. Le passage du milieu supporte une tour et se relie aux passages latéraux par un couloir formant la croix. Les pavillons à tourelle disséminés dans la cour sont de faible dimension, 4 × 4 mètres, mais leur décoration, d'un relief accusé, témoigne qu'ils datent aussi de la très bonne époque. Ils ne contiennent qu'une seule petite pièce ouverte par quatre portes ; leurs frontons représentent des sujets mythologiques dont quelques-uns sont en parfait état.

Nous voyons dans la partie sud-est de la cour une chapelle où la limonite se mélange au grès dans de fortes proportions, probablement parce que les matériaux de première qualité manquaient. Ce cas n'est pas unique dans Ta-Prohm, et il semblerait à première vue que l'association des deux pierres est le résultat d'une restauration ; mais un examen plus attentif fait écarter cette idée, car il est évident que la limonite a été montée en même temps que le grès et par des ouvriers très exercés.

Une grande construction rectangulaire, entièrement en limonite, se trouve également dans le même angle de la cour, qu'elle bouche complètement. Il est difficile de se rendre compte de sa destination, mais on peut supposer qu'elle représente une des fondations pieuses et peut-être un des hôpitaux dont il est question dans l'inscription que nous verrons à la fin de ce chapitre.

De l'autre côté (nord-est) du couloir qui coupe dans son

axe la face orientale de la cour se placent encore des pavillons à tourelle disposés symétriquement à ceux de la partie sud-est, mais la construction en limonite et la chapelle édifiée en matériaux mélangés n'y sont pas répétées.

Au nord et au sud de la cour, un édifice important est construit entre les entrées de la première galerie pourtournante et celles de la seconde. Il comprend un passage cruciforme entouré sur trois faces par une galerie peu éclairée dont il est séparé à l'est et à l'ouest par deux courettes ; la quatrième face, celle du nord, est limitée par le mur plein de la première galerie de pourtour. Les surfaces murales qui regardent les courettes sont décorées de motifs intacts exécutés à la perfection.

La partie occidentale de la grande cour est occupée au centre par un important vestibule d'axe comprenant un couloir d'une quinzaine de mètres de longueur terminé (1) par une chambre cruciale couverte d'une haute tour. Cette construction est flanquée au sud d'un pavillon en grès portant une tourelle et, au nord, d'un autre pavillon du même style mais complètement en limonite, sauf dans l'encadrement des portes. Le vestibule d'axe et le pavillon en grès sont ornés de superbes motifs, tandis que le pavillon en limonite se contente de moulures assez fortement accusées.

La deuxième galerie pourtournante est établie sur un plan à peu près carré et mesure environ 45 mètres dans les deux orientations. Ici aussi nous rencontrons, dans la toiture comme dans l'élévation des murs, l'association des deux matériaux habituels, mais quelques parcelles de mortier de chaux qui sont restées dans les creux de la limonite nous font croire que cette pierre était couverte d'un enduit.

Sur la face est, la deuxième galerie pourtournante communique avec la grande cour par un porche central commandant un assez vaste vestibule, deux petits porches latéraux et deux portes extrêmes. A l'inverse de ce que nous avons observé dans la galerie précédente, elle est accompagnée d'une véranda intérieure ; l'autre face (en regard de la grande cour) est constituée par un mur plein. Les piliers de la galerie et ceux de la véranda sont massifs, 0,70 × 0,70, et les derniers ont une si faible hauteur qu'un homme de petite taille ne pourrait passer sous l'architrave. Une partie considérable du mur plein, surtout du côté sud, est

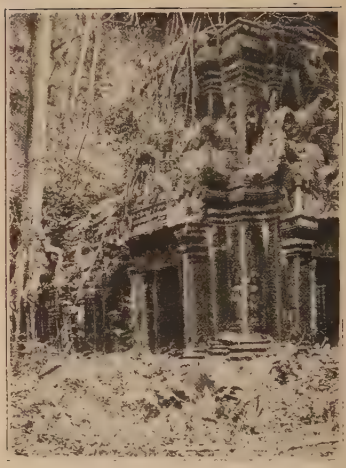
(1) Ou débutant, suivant que l'on y pénètre par l'est ou par l'ouest.

TA-PROHM. — DÉCORATION INTÉRIEURE DE LA PREMIÈRE GALERIE.

TA-PROHM. — PORTE DE COMMUNICATION (PREMIÈRE GALERIE).

TA-PROHM. — DÉCORATION EXTÉRIEURE DE LA DEUXIÈME GALERIE.

TA-PROHM. — UN DES PORCHES DE LA PREMIÈRE GALERIE.



TA-PROHM. — ANGLE D'UNE DES GALERIES.

TA-PROHM. — UN DES ÉDICULES SITUÉ DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE LA COUR POURTOURNANTE.

ruinée, de même que la toiture dont les éléments jonchent le sol et ne laissent circuler que difficilement. Au centre des faces nord et sud s'ouvre un seul porche (obstrué complètement) qui communique avec les édifices placés dans la même orientation et que nous avons déjà vus. Un arbre gigantesque, dont la hauteur n'est certainement pas inférieure à 40 mètres, s'élève sur la partie nord de la galerie, près du porche, et enveloppe de ses racines la toiture, le mur et les piliers. D'autres arbres très nombreux concourent à rendre pittoresques les ruines de Ta-Prohm, qui ne sont que très rarement visitées par les Européens, pas beaucoup plus souvent par les indigènes, et dont la forêt s'est emparée depuis des siècles.

L'édifice central est séparé de la deuxième galerie de pourtour par un espace de quelques mètres formant cour intérieure. Il se distribue en trois galeries parallèles orientées est-ouest, séparées par des cours oblongues, et dont les extrémités sont reliées par d'autres galeries établies dans l'orientation nord-sud; ou, si l'on préfère, l'édifice central se compose d'une galerie en quatre parties formant un carré et contenant une autre galerie placée dans l'axe est-ouest (Voir le plan). Les angles de ces galeries et chacun des vestibules supportent des tourelles, et l'ensemble est dominé par une haute tour centrale qui abrite le sanctuaire. Cette disposition paraît peut-être simple à la lecture et, en réalité, le plan de Ta-Prohm n'est pas compliqué, mais le visiteur verra qu'il est difficile de se familiariser ici avec les aîtres et ne comprendra pas sans peine la topographie des lieux (1). Cela tient à la quantité de constructions annexes qui masquent la vue à chaque instant et surtout aux difficultés que l'on rencontre pour circuler. En effet, toutes les cours sont encombrées de pierres, accaparées par la végétation, et, en somme, on ne peut se fixer un itinéraire et le suivre directement.

Les galeries de l'édifice central s'illustrent extérieurement, en regard des cours intérieures, d'une abondance de motifs décoratifs qui font honneur aux artistes qui les ont exécutés et sont traités dans un style prouvant que le temple, que nous visitons en ce moment, est contemporain de celui de Prah-Khan et doit dater d'une époque à peine postérieure à la fondation du Bayon.

(1) Pour rendre notre exposé aussi peu confus que possible, nous avons omis à dessein dans notre description tous les détails inutiles ou que le visiteur connaît pour les avoir déjà rencontrés dans d'autres monuments.

Le sanctuaire est une petite salle cruciale semblable à toutes celles qui avaient la même affectation dans les monuments religieux de l'ancien Cambodge. Il n'y reste aucun fragment de statue, et nous ne pouvons, par conséquent, savoir à quelle divinité brahmanique le temple de Ta-Prohm était dédié (1).

L'intérieur des galeries de l'édifice central ne s'éclaire que par les portes, et l'obscurité y est telle qu'il est nécessaire de se munir d'une torche pour les parcourir.

Enfin, après avoir traversé toutes les parties du monument, nous arrivons sur la face occidentale de la première galerie de pourtour, dont les trois porches centraux regardent une assez vaste cour limitée par la muraille de la deuxième enceinte. A l'extrémité occidentale de la cour, soit au centre du redan de la muraille, se trouve un grand édifice d'entrée comprenant un vestibule et deux ailes latérales. Cette construction est en limonite et en grès; elle correspond à celle que nous avons rencontrée sur la face orientale du deuxième rempart, mais son importance est moindre. A droite et à gauche du redan, le mur est percé d'une poterne qui permet de se rendre sur la berme et sur les bords du fossé.

La stèle (2). — Cette pierre est couchée sur le sol d'une des galeries orientales du temple. Elle se présente sous la forme d'un gros pilier parallélipipédique, mesurant 2 mètres de hauteur, et ses quatre faces sont couvertes d'une inscription sanscrite, dont nous voulons donner ici quelques passages principaux qui fixent certaines coutumes des Cambodgiens d'autrefois et mentionnent plusieurs fondations que l'on chercherait vainement dans Ta-Prohm, toutes les constructions de ce temple, à l'exception d'une seule et des cellules des bords du fossé, paraissant être de la même époque. M. E. Aymonier pense autrement (3), mais il s'est sans doute fié aux apparences de certains édifices et n'a pas observé que toutes les sculptures semblent, tellement leur facture est pareille, être de la même main, c'est-à-dire d'un groupe d'ar-

(1) Dans plusieurs galeries de Ta-Prohm et dans certains pavillons, on rencontre des statues d'une origine évidemment brahmanique, mais elles sont toutes mutilées, sauf une, ce qui interdit leur identification. L'une d'elles, la seule qui soit à peu près intacte, est donnée par les indigènes comme étant celle de Brahmâ; mais il est certain qu'elle reproduit plutôt un roi ou un grand personnage qu'une divinité, car si le sculpteur, d'ailleurs de faible talent, qui l'a exécutée avait voulu représenter le premier membre de la triade indienne, il n'aurait pas manqué de le pourvoir des quatre têtes que lui attribue la tradition.

(2) Toutes les explications qui vont suivre sont tirées de l'article de M. G. Cœdès, La Stèle de Ta-Prohm (*Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, Janvier-Juin 1906).

(3) E. Aymonier, *Le Cambodge*, t. III, p. 31.

tisans utilisant les mêmes procédés et travaillant sous la même direction.

" Cette inscription, dit M. G. Cœdès, émane du roi bouddhiste Jayavarman VII et date de 1186 A. D., soit de quatre ans après son sacre. Elle donne la généalogie du roi et a pour objet de consacrer une série de fondations pieuses accompagnées d'une sorte de règlement administratif, dont le prince héritier Sûryakumâra doit assurer l'exécution.

. . . . . .

" Quelques stances relatent que Jayavarman mena contre le Champa une campagne victorieuse, fit le roi prisonnier et, dans sa clémence, lui rendit la liberté. Les inscriptions chames et les historiens chinois nous avaient déjà à maintes reprises entretenus de cette expédition ; mais, chose curieuse, on ne l'avait pas encore vue servir de thème aux panégyristes du Cambodge ; la présente inscription comble une lacune dans la littérature officielle.

. . . . . .

" L'inscription rappelle ensuite les faveurs dont le roi a, lors de son sacre, comblé son *guru* (précepteur, professeur) et la famille de celui-ci : palanquins avec parasols à manche d'or, insignes d'une haute dignité, titres honorifiques, biens fonciers et richesses de toute sorte, et nous apprend qu'en 1186 il érigea un certain nombre de statues parmi lesquelles celle de sa mère et celle de son *guru* (1). Suit une sorte de registre des fournitures nécessaires au temple pour les différentes cérémonies qui s'y accomplissent.... Après la totalisation du riz consommé chaque année, l'inscription indique les denrées alimentaires et autres à prélever sur les fermiers et sur les commerçants et énumère les donations du roi et des propriétaires fonciers : ce dernier passage est des plus instructif, en ce sens qu'il donne une vue d'ensemble du personnel employé au service du temple et des richesses qui composaient son trésor ; il se termine par l'énumération suivante : *39 tours à pinacles, 566 habitations en pierre, 288 en brique, 76 brasses de largeur et 1 150 de longueur pour l'étang long et le bassin, 2702 brasses de mur d'enceinte en limonite.* Cela ne peut être qu'une description sommaire du temple de Ta-Prohm ou, plus exactement, des constructions nouvelles qu'y fit élever Jaya-

(1) Dans une des salles du temple de Ta-Prohm, où a été trouvée la stèle, trois statues, un homme entre deux femmes, sont encore debout. Ce sont peut-être celles dont Jayavarman commémore la fondation. (G. Cœdès.)

varman de concert avec les propriétaires auxquels il était associé. Les constructions de Ta-Prohm paraissent bien ne pas dater toutes de la même époque ; d'après le témoignage de la stèle, il faudrait donc faire dater du XII[e] siècle les tours, le premier mur d'enceinte en limonite et un certain nombre d'autres constructions qu'on regrette de ne pas voir mieux définies. L'inscription ne parle pas du sanctuaire principal et des murs d'enceinte intérieurs ; c'est donc qu'ils existaient déjà avant le règne de Jayavarman. "

Il est probable que l'enceinte extérieure existait aussi, et nous en avons trois preuves : 1° les entrées de cette enceinte portent une série de motifs décoratifs d'une facture absolument semblable à celle des sujets qui ornent les murs du sanctuaire ; 2° de l'enceinte intérieure (face est), part une chaussée parementée de pierre qui se dirige, bien au delà de la limite du fossé, à la rencontre de la porte orientale de la première enceinte. Cette chaussée a toutes les apparences d'un travail datant de la fondation du temple, et il n'y a pas d'exemple que les Cambodgiens aient construit une voie de ce genre en dehors du rempart extérieur des monuments ; 3° dans l'angle nord-est de la première enceinte se trouve un immense bassin (1) que nous avons signalé dans notre description d'ensemble, et ce bassin semble bien avoir été creusé après la construction de la muraille contre laquelle est rejetée une partie des terres de déblai.

" Une des stances nous apprend qu'il y a 102 hôpitaux répartis entre les différentes provinces du Cambodge ; elle ne nous dit pas s'ils ont été tous fondés par Jayavarman, mais c'est peu probable. Le grand mouvement d'assistance aux malades qui marque l'année 1186 n'a pas dû seulement consister en des fondations d'hôpitaux, mais aussi dans l'entretien d'institutions de ce genre existant déjà. La liste fournie par les stances suivantes est une sorte de budget des dépenses en nature nécessitées par ces hôpitaux, car il est impossible que les énormes quantités de chaque denrée qui y figurent s'appliquent à un seul hôpital. Il ne paraît pas d'ailleurs y en avoir eu à Ta-Prohm (2), et ces fondations chari-

(1) M. Aymonier oublie de parler de ce bassin. Du reste, les erreurs que commet cet auteur dans sa description de Ta-Prohm sont innombrables et, pour ne citer que les plus importantes, nous dirons qu'il n'a pas remarqué que la deuxième enceinte affecte la forme d'une croix et que sur les faces nord et sud la douve n'est pas traversée par une chaussée. Son plan et sa description nous présentent une enceinte parfaitement rectangulaire et deux chaussées d'accès là où il n'y en a pas.

(2) Cela n'est pas bien sûr, car la grande construction en limonite qui se trouve dans la partie

tables ne sont rappelées sans doute que pour donner un tableau d'ensemble des œuvres pieuses du roi.... "

La liste mentionne les denrées suivantes : paddy, haricots, millet, beurre fondu, lait caillé, miel, mélasse, huile de sésame, camphre, moutarde, cire, poivre..., etc. L'inscription fait également mention de 640 paires et 2 demi-paires de vêtements pour les divinités, de 45 voiles en étoffe de Chine destinés à être étendus, *à cause des moustiques*, sur les socles des divinités. Nous apprenons encore que Ta-Prohm est desservi par 18 officiants principaux et 2740 officiants ordinaires ; que dans le monument résident 2232 assistants, parmi lesquels 615 danseuses ; que 66625 hommes et femmes y font le service des dieux et que la population totale du temple est de 79365 (1) habitants, avec les Birmans et les Chams. Le trésor comprenait des objets en or et en argent, 35 diamants, 2 éventails ornés de perles, 40620 perles, 4540 pierres précieuses, du cuivre, du bronze, un chaudron d'or, de la vaisselle de cuivre, de l'étain, du plomb, 967 voiles de Chine, 523 ombrelles..., etc. Enfin, l'on voit que les 439 saints religieux qui étaient, nous dit l'inscription, " nourris là, dans le palais royal (2) ", vivaient dans l'abondance.

sud-est de la cour pourtournante pourrait avoir été affectée aux malades. Une construction semblable existe dans Prah-Khan. [J. C.]

(1) Ce chiffre de 79 365 représente probablement toute la population de la région.

(2) Nous ignorons où se plaçait ce palais.

VII

MONUMENTS SECONDAIRES DU GROUPE D'ANGKOR

PRASAT KRAVANH. || PRASAT BAT-CHUM. || PRÉ-RUP. || MÉBON *(DU BARAY ORIENTAL)*. || TA-KÈO. || TA-NEI. || TA-SOM. || PRASAT KROL-KO. || PRASAT PREI. || BANTÉAI-PREI. || PRASAT TONLÉ-SNGUOT || PRASAT BANTÉAI-THOM. || MÉBON *(DU BARAY OCCIDENTAL)*.

Si nous nous sommes étendu assez longuement sur les temples principaux du groupe, les édifices de second plan qui n'offrent, ni par leurs dimensions, ni par leur distribution, aucun caractère spécial nous retiendront beaucoup moins longtemps. Du reste, les voyageurs qui auront le loisir de les visiter seront toujours peu nombreux, et ceux qui voudront s'y rendre connaîtront déjà suffisamment la question pour se passer d'une description de détail qui ne serait qu'une répétition de ce que nous avons déjà dit dans les chapitres précédents.

Le groupe central d'Angkor est entouré de monuments qui sont d'importance différente, allant de la simple tourelle isolée au temple à triple galerie, et se situent assez régulièrement à la périphérie d'un cercle de 10 kilomètres de diamètre. Nous allons en donner un rapide aperçu en suivant l'itinéraire que doit rationnellement adopter un visiteur habitant le bungalow.

PRASAT KRÂVANH (1).

A 4 km. 500 d'Angkor-Vat, dans la direction est-nord-est. Petit édifice supportant cinq tours en briques disposées sur une ligne nord-sud et très ruinées. La tour du centre est beaucoup plus élevée que les autres et couvre un sanctuaire qui abrite un linga et dont les murs sont sculptés sur leurs faces intérieures. Un des panneaux représente un dieu entouré de

(1) " Krevan " est mal orthographié sur la carte. Le véritable mot est *Krâvanh* : cardamome.

sept rangées d'assistants ; Vishnou occupe deux autres panneaux : sur l'un, il est soutenu par Laksmî et monte sur un trône en forme de lotus épanoui ; sur l'autre, il chevauche Garouda et est accompagné de deux femmes qui se tiennent dans une pose d'adoration. Les montants des portes de trois des tours portent des inscriptions en langue khmère assez mal conservées.

PRASAT BAT-CHUM.

A 1 kilomètre exactement au nord-est de Prasat Krâvanh et à 5 km. 500 d'Angkor-Vat. Ce petit monument est précédé, à l'est, d'une avenue ; il est entouré d'un bassin et se distribue en trois tourelles alignées nord-sud dont les portes sont, comme celles du temple précédent, gravées d'inscriptions (1). État de conservation médiocre. Un étang de 450 × 250 mètres qui porte le nom de Trapéang Khmoch, " la mare du mort ou des morts ", est creusé à l'est de Bat-Chum ; il s'est colmaté suffisamment pour que les indigènes l'aient transformé en rizières.

PRÊ-RUP.

Est situé à 2 kilomètres au nord-est du précédent et à 7 km. 500 d'Angkor-Vat. Le mur d'enceinte mesure 125 mètres dans les deux orientations et s'ouvre par quatre porches construits en limonite et en grès. Ces édifices d'entrée se composent, comme tous ceux que nous avons vus, d'une pièce centrale cruciforme et de deux ailes latérales. Le monument s'élève en trois gradins étagés formant terrasse. Le premier gradin est en limonite et supportait une galerie dont on retrouve quelques éléments sous la forme de piliers décorés ; sur le deuxième degré, également en limonite, étaient placées, en flanquement des escaliers, des petites chapelles en brique. Le troisième étage est paramenté de grès, et sa plate-forme atteint une quinzaine de mètres de hauteur au-dessus du sol de la plaine ; cinq tours de briques le dominent : quatre aux angles et une beaucoup plus haute couvrant le sanctuaire posé sur un soubassement de grès, de 3 m. 50 de hauteur, dont les quatre faces sont pourvues d'un escalier. Les tours renferment un certain nombre de statues et de débris de statues brahmaniques. Des escaliers à

(1) Les inscriptions de Bat-Chum ont été publiées par M. G. Cœdès (*Journal Asiatique*, Septembre-Octobre 1908). Elles nous apprennent que ce monument était un temple bouddhique élevé vers le milieu du X^e^ siècle de notre ère.

larges rampes que décoraient des lions sont pratiqués sur chacune des faces des trois étages.

La décoration de Prê-Rup n'a pas été épargnée par le temps, mais ce qu'il en subsiste nous montre un travail de la bonne époque.

MÉBÔN (DU BARAY ORIENTAL).

A 1 400 mètres au nord de Prê-Rup et à 9 kilomètres d'Angkor-Vat. Ce monument offre dans ses grandes lignes beaucoup d'analogie avec le précédent, puisqu'il s'ordonne par trois terrasses dont la plus élevée supporte quatre tours d'angle et une tour centrale au-dessus du sanctuaire ; mais il forme un îlot de plan carré, isolé au milieu d'un ancien lac artificiel (*baray oriental*) que nous avons mentionné dans le chapitre ayant trait aux projets des constructeurs d'Angkor. Le premier gradin mesure 160 mètres dans les deux sens, et sa hauteur est de 5 mètres. Sur chacune de ses faces sont pratiqués des escaliers aboutissant à des gopouras construits en grès et en limonite. Les angles de la plate-forme supportent des éléphants aux trois quarts de grandeur naturelle et d'une bonne exécution. Sur cette même plate-forme, qui est divisée en deux parties par un petit mur longeant le bord à la distance de 5 à 6 mètres, on voit les restes d'une série de constructions qui pouvaient être des chapelles ou les logements des desservants du temple.

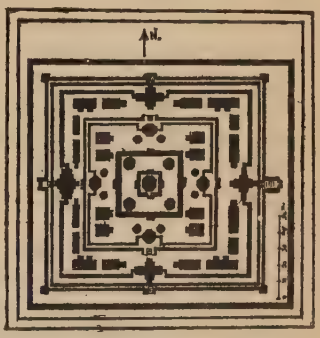


FIG. 46. — MÉBÔN DU BARAY ORIENTAL (PLAN D'APRÈS A. TISSANDIER).

La deuxième terrasse, également divisée par un mur bas, n'a pas plus de 2 mètres de hauteur. On y accède par des escaliers à larges rampes qui conduisent à des vestibules couverts d'une tourelle. Les angles supportent, comme ceux de la terrasse précédente, des éléphants de grès, mais ceux-ci sont coiffés d'une sorte de tiare. Sur la deuxième partie, on rencontre les vestiges de tourelles en brique qui flanquaient les escaliers de l'étage supérieur et les restes d'édicules qui s'élevaient aux angles.

Cinq tours dominent le troisième gradin, mais elles ne sont pas disposées comme celles que nous avons rencontrées tant de fois : elles occupent la partie occidentale de la terrasse pour laisser, à l'est, un assez vaste espace libre.

A en juger par certains détails de sculpture, le temple de Mébôn se range parmi les monuments de la meilleure époque d'Angkor, car, dès les premiers jours de la décadence, les sculpteurs cambodgiens ont abandonné les grandes figures d'animaux et les sujets trop compliqués, tels que ceux que nous avons ici dans la représentation de divinités entourées d'adorateurs et chevauchant des animaux fantastiques fort bien traités. Cette décoration est exécutée aussi bien dans le grès que dans la brique, et c'est là un cas assez rare.

Il résulte de l'inscription de Bat-Chum que le temple de Mébôn date des premières années du règne de Râjendravarman (944-947 A. D.).

TA-KÈO.

Ce temple est situé sur la rive gauche de la rivière, à 1 300 mètres au nord-ouest du centre de Ta-Prohm et à 900 mètres de la muraille occidentale d'Angkor-Thom, un peu au-dessous du parallèle de la porte de la Victoire. On peut s'y rendre indifféremment de l'une ou l'autre de ces ruines, mais il est plus facile d'y arriver de Ta-Prohm, parce que le visiteur n'a pas à traverser de cours d'eau.

Ta-Kèo est entouré d'un fossé profond, large de 15 mètres, mesurant 220 mètres est-ouest pour 200 mètres nord-sud, et coupé dans sa partie orientale par la seule chaussée qui donne accès dans le temple. La douve est ininterrompue sur ses trois autres faces. Une pyramide à trois gradins compose le monument. La première terrasse a 3 mètres de hauteur et s'étend sur 120 mètres est-ouest et 100 mètres nord-sud. Un soutènement de limonite maintient la plate-forme qui supporte des vestibules d'entrée surmontés d'une tour et précédés d'un escalier. Le gopoura oriental était flanqué de deux constructions très allongées qui ne se répètent pas sur les autres faces, où l'on voit seulement un petit mur de limonite faisant le tour du plateau à 5 ou 6 mètres du bord.

La deuxième plate-forme mesure 80 mètres est-ouest, 75 mètres nord-sud et 10 mètres de hauteur. Elle est maintenue par un parement de grès décoré de moulures énormes, et sa partie haute

se détache en corniche. Ici, le travail de décoration n'est pas terminé, car, si les moulures de la face est s'agrémentent de motifs divers, celles des autres côtés sont restées simplement polies. Comme à l'étage inférieur, chaque face est pourvue d'un escalier qui conduit à une entrée sommée d'une tour. Une galerie, large de 3 mètres et prenant jour par de nombreuses fenêtres à colonnettes, occupe toute la bordure du plateau et porte une tourelle sur chacun de ses angles. Derrière la galerie orientale se placent deux édicules disposés symétriquement de chaque côté de l'axe est-ouest.

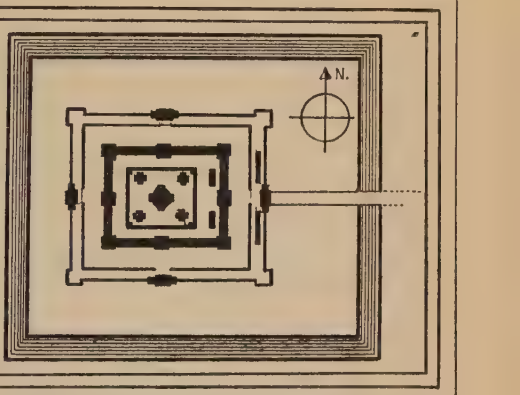


FIG. 47. — TEMPLE DE TA-KÈO (PLAN SCHÉMATIQUE).

La troisième plateforme est très basse, 2 m. 50, et mesure 47 mètres de côté dans les deux axes. Cinq tours s'y dressent : celle du centre atteint une hauteur considérable (30 à 35 mètres) et est posée sur un soubassement de 5 mètres à large empattement. Quatre escaliers conduisent au sanctuaire. Les tours d'angle contiennent des fragments de statues brahmaniques et des socles ; l'une d'elles abrite encore la double image de Çiva et de sa Çakti, Pârvati.

L'ensemble du temple est moins chargé de motifs décoratifs que les autres monuments du groupe, mais les sculptures y sont d'un dessin ferme qui témoigne de l'ancienneté de cette fondation. Moura prétend qu'on peut avoir la conviction que des sacrifices humains s'accomplissaient ici.

TA-NEI.

Se situe à 900 mètres au nord de Ta-Kèo et très près de l'angle nord-ouest du remblai qui entoure le Baray oriental. Ce monument est précédé, à l'est, d'une avenue de 80 mètres débutant par un édicule d'entrée dont le fronton représente un dieu (1) adoré

(1) Râma, sans doute.

par des singes. Une douve de 10 à 15 mètres de largeur s'étend autour de l'unique galerie. La partie centrale de Ta-Nei comprend deux sanctuaires en grès surmontés de tours et décorés richement.

TA-SOM.

Ce monument, assez important, se trouve à un peu plus de 2 kilomètres du Mébôn oriental et sur la bordure de l'ancien lac, au centre duquel s'élève le curieux édifice de Néak-Pean. Ta-Som est protégé par une enceinte en limonite, de 250 mètres est-ouest et 200 mètres nord-sud, percée au milieu des faces orientale et occidentale par des entrées monumentales décorées des quatre faces de Brahmâ. La porte ouest est complètement enveloppée par les racines d'un gigantesque ficus. Un fossé large de 25 mètres entoure le mur de la deuxième enceinte ; il était traversé à l'est et à l'ouest par une chaussée garnie de la balustrade habituelle. Le temple comprend une unique galerie en limonite, un sanctuaire central couvert d'une tour et deux petites constructions. La galerie est pourvue, dans chaque orientation, d'un vestibule en grès portant un fronton sculpté.

PRASAT KROL-KÔ.

A 2 kilomètres à l'est de Ta-Som et à 600 mètres au nord de Néak-Pean. Très petit temple protégé par une enceinte de 120 mètres de côté. Un fossé de 10 mètres de largeur entoure le sanctuaire sommé d'une tour.

PRASAT PREI.

Simple chapelle située à 300 mètres au nord de l'angle nord-est de Prah-Khan. Elle comprend un petit mur d'enceinte de 20 mètres de côté, un sanctuaire et deux très petites constructions. Prasat Prei paraît être une dépendance du monument suivant.

BANTÉAI-PREI.

Se place à 450 mètres au nord de l'angle nord-est de Prah-Khan. Un mur d'enceinte en limonite, ouvert par deux entrées monumentales et mesurant 230 mètres est-ouest et 150 mètres nord-sud, circonscrit le temple qui a comme autres protections un fossé de 20 mètres de largeur et une deuxième muraille en limonite. Des chaussées d'accès aujourd'hui très ruinées traversaient le fossé sur ses faces est et ouest. Au centre, on rencontre une petite

galerie établie sur un plan rectangulaire de 25 × 18 mètres et contenant un sanctuaire crucial pourvu de quatre porches à fronton et dominé par une tour décorée dans le meilleur style.

PRASAT TONLÉ-SNGUOT.

Cette tour, isolée au milieu de la forêt, est complètement ruinée. Elle se trouve à 1 kilomètre de l'enceinte occidentale de Prah-Khan et à 500 mètres de la porte septentrionale d'Angkor-Thom.

PRASAT BANTÉAI-THOM.

A 2500 mètres au nord-ouest de la porte nord d'Angkor-Thom. L'enceinte en limonite de ce temple mesure 100 mètres de côté ; elle était précédée sur la face Est d'une terrasse cruciale que l'on retrouve en partie. La face occidentale s'ouvre par un petit gopoura. Un deuxième mur en limonite protégeait un sanctuaire dont il ne reste que des vestiges.

PRASAT PREI (1).

Tour ruinée située à 550 mètres de l'angle nord-ouest d'Angkor-Thom et à 700 mètres du village qui porte le nom de l'ancienne capitale royale.

MÉBÔN (DU BARAY OCCIDENTAL) (2).

Le temple de Mébôn, deuxième de ce nom, occupe le centre du grand lac artificiel qui s'appelle le Baray occidental. Il s'élève sur un îlot de forme circulaire mesurant 200 mètres de diamètre et se distribue de la façon suivante : un mur d'en-

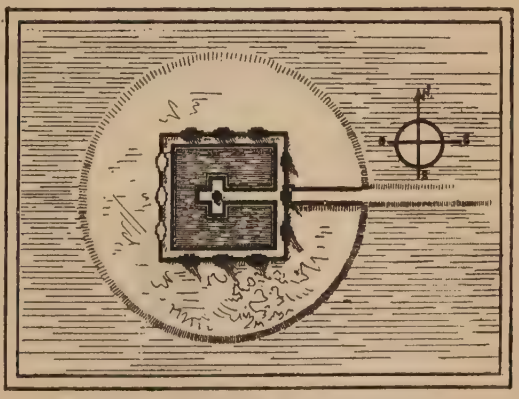


FIG. 48. — MÉBÔN DU BARAY OCCIDENTAL (SCHÉMA D'APRÈS M. E. AYMONIER).

(1) C'est la deuxième ruine de ce nom. La première se trouve au sud et très près de Bantéai-Prei.
(2) Nous avons mentionné le Baray occidental dans le chapitre intitulé " Projets conçus par les fondateurs du royaume ".

ceinte de 70 mètres de côté ; un vaste bassin ; une chaussée cruciale entourée du bassin, sauf sur la face est ; un sanctuaire à ciel ouvert.

Du bord oriental du lac partait une digue qui aboutissait à la berge de l'îlot et se poursuivait par une chaussée rejoignant l'entrée du temple. Le mur d'enceinte a 3 mètres de hauteur et repose sur une assise ornée de fortes moulures ; il se couronne par un chaperon dont la crête en grès est décorée d'une frise de niches encadrées de feuillages et contenant des brahmanes en prière et divers personnages. Le côté est de l'enceinte s'ouvrait par un édicule d'entrée surmonté d'une tour et flanqué de deux autres édifices à triple passage supportant également des tourelles. D'autres constructions du même genre étaient disposées sur les autres faces, mais la partie occidentale de la muraille est dans un tel état de ruine qu'il est impossible de se rendre compte si elle présentait la même disposition. Un vaste bassin, dont les parois étaient construites en gradins, occupait la presque totalité de l'intérieur de l'enceinte et entourait une plate-forme cruciale partant de la porte orientale et s'étendant vers l'ouest. A l'intersection des branches de la croix, on rencontre un socle (ou un soubassement) ruiné où se distinguent encore quelques fragments de bas-reliefs. La décoration des tourelles, des portes et des frontons des édicules placés à la périphérie laisse croire que le temple du Baray occidental date de l'époque d'Angkor-Thom, et nous pouvons supposer qu'il n'était qu'une annexe des monuments religieux de l'ancienne capitale.

Angkor, 1910.

BIBLIOGRAPHIE

Dr Adolf Bastian, *Reise durch Kambodja nach Cochinchina*; Jena, 1868.

Francis Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine*; Paris, 1873.

Le P.C.E. Bouillevaux, *l'Annam et le Cambodge*; Paris, 1874.

L. Delaporte, *Voyage au Cambodge*; Paris, 1880.

Moura, *le Royaume du Cambodge.*

A. Tissandier, *Cambodge et Java*; Paris, 1896.

A. Pavie, *Mission Pavie*; Paris, 1898-1904.

Fournereau, *l'Art Khmèr*; Paris.

E. Aymonier, *le Cambodge*, t. III; Paris, 1904.

Georges Maspero, *l'Empire Khmèr*; Phnom-Penh, 1904.

Général de Beylié, *l'Architecture hindoue en Extrême-Orient*; Paris, 1907.

Ch. Carpeaux, *les Ruines d'Angkor*; Paris, 1908.

L. de Lajonquière, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*; Paris.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient; Hanoï.

TABLE DES PLANCHES

Pages.

FRONTISPICE

Groupe d'Angkor-Thom-Bayon. — Profil d'une tête décorative.

PLANCHE I.

Route du village de Siem-Réap. — Rivière de Siem-Réap. 16

PLANCHE II.

Chaussée d'allée d'Angkor-Vat. — Vue prise du porche central des entrées occidentales. — Vue sur l'entrée occidentale d'Angkor-Vat prise du porche central de la première galerie 17

PLANCHE III.

Angkor-Vat : Colonne du Perron d'honneur. — Angkor-Vat : Intérieur d'une véranda. — Angkor-Vat : Statue de Rahou. 24

PLANCHE IV.

Angkor-Vat : Motif décoratif de chambranle. Fleurs et feuilles entourées d'un cercle. — Angkor-Vat : Motif décoratif de chambranle. Perroquets combattant. 25

PLANCHE V.

Angkor-Vat : Entrées occidentales. Encadrement de porte. — Angkor-Vat : Décoration des vestibules des entrées occidentales. Bayadère. 32

PLANCHE VI.

Angkor-Vat : Détail d'un chapiteau et d'une architrave. — Angkor-Vat : Rinceaux décoratifs sur un pied-droit. 33

PLANCHE VII.

Angkor-Vat : Indigènes travaillant à la restauration de la chaussée dallée. — Angkor-Vat : Indigènes travaillant à la restauration de la balustrade de la chaussée dallée. 36

PLANCHE VIII.

Angkor-Vat : Face d'une tête de balustrade. — Angkor-Vat : Profil d'une tête de balustrade. — Angkor-Vat : Chaussée traversière. Tête de balustrade (Nâga sous trois aspects). 37

PLANCHE IX.

Angkor-Vat : Entrées occidentales : Détail de la décoration extérieure (tévadas, frise décorative, fenêtres grillées de balustres). 40

PLANCHE X.

Angkor-Vat : Entrée occidentales. Statue de Vishnou. — Angkor-Vat : Décoration d'un pied-droit. 41

PLANCHE XI.

Angkor-Vat : Façade principale. 44

PLANCHE XII.

Angkor-Vat : Statue en bois représentant un bonze priant. — Angkor-Vat : Base du soubassement du massif central. 45

Pages.

PLANCHE XIII.

Angkor-Vat : Grand escalier du massif central. — Angkor-Vat : Une des galeries d'axe du massif central (au fond, le sanctuaire). 48

PLANCHE XIV.

Angkor-Vat : Angle sud-ouest du massif central. — Angkor-Vat : Base de la grande tour du massif central. — Angkor-Vat : Une des tours d'angle du massif central . 49

PLANCHE XV.

Angkor-Vat : Cour du deuxième étage, face sud, avant les travaux de dégagement. — Angkor-Vat : Un des édicules situés dans la partie occidentale de la cour du deuxième étage 52

PLANCHE XVI.

Angkor-Vat : Partie occidentale de la cour du deuxième étage et tour sud-ouest du massif central. — Angkor-Vat : Partie septentrionale de la cour du deuxième étage. 53

PLANCHE XVII.

Angkor-Vat : Intérieur des vestibules occidentaux de la galerie du deuxième étage. — Angkor-Vat : Intérieur de la galerie du deuxième étage, partie méridionale. . . 56

PLANCHE XVIII.

Angkor-Vat : Décoration des murs d'un des édicules situés dans la cour du deuxième étage. — Angkor-Vat : Porte d'un des édicules de la cour du deuxième étage. . . 57

PLANCHE XIX.

Angkor-Vat : Une des portes de la galerie du deuxième étage. — Angkor-Vat : Porche central (ouest) de la galerie du deuxième étage et passerelle. — Angkor-Vat : Angle nord-ouest de la galerie du deuxième étage. — Angkor-Vat : Préau couvert : Partie des galeries croisées. 60

PLANCHE XX.

Angkor-Vat : Préau couvert : galerie septentrionale. — Angkor-Vat : Véranda de la galerie du deuxième étage, en regard du préau couvert. 61

PLANCHE XXI.

Angkor-Vat : Détail de la décoration murale de la galerie du deuxième étage (en regard de la cour dallée). 64

PLANCHE XXII.

Angkor-Vat : Préau couvert, un des angles des galeries croisées. — Angkor-Vat : Préau couvert, tympan de la galerie orientée nord-sud (Scène de la légende de Vishnou). 65

PLANCHE XXIII.

Angkor-Vat : Préau couvert, angle sud-est. — Angkor-Vat : Porche principal de la galerie du premier étage (ouest). 68

PLANCHE XXIV.

Angkor-Vat : Préau couvert, collection de statues bouddhiques. — Angkor-Vat : Préau couvert. Encadrement d'une des portes. — Angkor-Vat : Préau couvert, base d'un des piliers. 69

PLANCHE XXV.

Angkor-Vat : Cour du premier étage. Une des bibliothèques avant les travaux de dégagement. — Angkor-Vat : Angle sud-est de la galerie du premier étage. . . . 72

PLANCHE XXVI.

Angkor-Vat : Façade méridionale de la galerie du premier étage. — Angkor-Vat : Porche septentrional de la galerie du premier étage. 73

Pages.

PLANCHE XXVII.

Angkor-Vat : Porche de l'angle sud-ouest de la galerie du premier étage. — Angkor-Vat : Intérieur de la galerie du premier étage. — Angkor-Vat : Angle nord-ouest de la galerie du premier étage. 76

PLANCHE XXVIII.

Angkor-Vat : Galerie du premier étage : fragments des bas-reliefs de l'angle sud-ouest. — Angkor-Vat : Galerie historique : défilé des pandits. 77

PLANCHE XXIX.

Angkor-Vat : Fragments des bas-reliefs de la galerie historique. Deux fractions de l'armée en marche. 80

PLANCHE XXX.

Angkor-Vat : Galerie historique : brahmanes et serviteurs placés auprès du roi. — Angkor-Vat : Galerie historique ; femmes et esclaves suivant l'armée. — Angkor-Vat : Galerie historique ; les guerriers vont prendre leur place dans le défilé. — Angkor-Vat : Galerie historique : Une fraction de l'armée en marche. . 81

PLANCHE XXXI.

Angkor-Vat : Scènes de la galerie des cieux et des enfers. — Angkor-Vat : Scènes de la galerie des cieux et des enfers. 84

PLANCHE XXXII.

Angkor-Vat : Fragments d'une des galeries orientales. — Angkor-Vat : Fragments de la galerie septentrionale (partie gauche). 85

PLANCHE XXXIII.

Angkor-Vat : Fragments des bas-reliefs de la galerie septentrionale (partie droite). (Dans ce long panneau, tous les dieux de l'Olympe brahmanique sont représentés.) 88

PLANCHE XXXIV.

Angkor-Vat : Fragments des bas-reliefs de la galerie septentrionale (partie droite). — Angkor-Vat : Bas-relief de la galerie septentrionale (partie droite). — Angkor-Vat : Bas-relief de l'angle nord-ouest (fragment). 89

PLANCHE XXXV.

Angkor-Vat : Fragments des bas-reliefs de la galerie occidentale (partie gauche). Bataille livrée à Râvana par Râma avec l'aide de l'armée des singes. 92

PLANCHE XXXVI.

Angkor-Vat : Le perron d'honneur. — Angkor-Vat : La terrasse de pourtour (partie orientale) 93

PLANCHE XXXVII.

Angkor-Vat : Façade intérieure des entrées occidentales et commencement de l'avenue dallée. — Angkor-Vat : Façade principale des entrées occidentales (avant les travaux de dégagement). 96

PLANCHE XXXVIII.

Angkor-Vat : Une travée de la balustrade de l'avenue dallée (fragment). — Angkor-Vat : Entrées occidentales. Rinceaux et motifs d'encadrement de la porte principale. — Angkor-Vat : Linteau du porche central des entrées occidentales. . . . 97

PLANCHE XXXIX.

Angkor-Vat : Façade principale du porche central des entrées occidentales (avant les travaux de dégagement) 100

PLANCHE XL.

Angkor-Vat : Un des édicules flanquant l'avenue dallée. — Angkor-Vat : Décoration extérieure des entrées occidentales. 101

Pages.

PLANCHE XLI.

Angkor-Vat : Perspective des entrées occidentales. — Angkor-Vat : Profil d'un des porches latéraux des entrées occidentales. 104

PLANCHE XLII.

Angkor-Vat : Intérieur d'une des galeries latérales des entrées occidentales. — Angkor-Vat : Fausse porte terminant les galeries latérales des entrées occidentales. — Angkor-Vat : Intérieur d'un des porches extrêmes des entrées occidentales. . . . 105

PLANCHE XLIII.

Angkor-Thom : Porte sud de la muraille d'enceinte (avant la réfection du remblai). — Angkor-Thom : Balustrade des chaussées traversières (devant la porte de Khmoch). 112

PLANCHE XLIV.

Angkor-Vat : Un des porches extrêmes des entrées occidentales. — Phnom Bak-Keng : Façade principale du temple. — Angkor-Vat : Édifice d'entrée placé au centre de la muraille septentrionale de l'enceinte. 113

PLANCHE XLV.

Bayon : Base d'une tourelle du groupe. — Bayon : Têtes décoratives d'une tourelle. — Angkor-Thom : Éléphants placés à la base des porches de l'enceinte (porche septentrional). 120

PLANCHE XLVI.

Bayon : Porche septentrional de la deuxième galerie — Bayon : Une des tourelles. . 121

PLANCHE XLVII.

Bayon : Têtes décoratives. — Bayon : Profil d'une tête. — Bayon : Fragment d'un des bas-reliefs de la première galerie (la partie supérieure n'est qu'ébauchée) . . 128

PLANCHE XLVIII.

Bayon : Fragment des bas-reliefs de la première galerie. — Bayon : Fragment des bas-reliefs de la deuxième galerie. — Bayon : Fragments des bas-reliefs de la deuxième galerie : Mutilation de la statue d'une déesse. 129

PLANCHE XLIX.

Bayon : Fragments des bas-reliefs de la deuxième galerie. Armée en marche. — Baphuon : Vue d'ensemble du temple 136

PLANCHE L.

Groupe du Phimeanacas : Colonnes supportant la corniche d'une terrasse cruciale. — Phimeanacas : Bas-relief du perron septentrional de la terrasse d'honneur (près du belvédère du " Roi Lépreux ") 137

PLANCHE LI.

Phimeanacas : Décoration de la terrasse d'honneur. Éléphants faisant partie de l'équipage de chasse. — Phimeanacas : Décoration de la terrasse d'honneur. Éléphant ramassant de la trompe un animal blessé. 144

PLANCHE LII.

Baphuon : Fragment de bas-relief. Scènes inspirées du râmayâna. — Phimeanacas : Le temple. Vue d'ensemble. — Phimeanacas : Garoudas disposés en cariatides pour soutenir la corniche de la terrasse d'honneur. 145

PLANCHE LIII.

Prah-Pithu : Un des templions. — Terrasse du roi lépreux : Sculptures de la façade. 152

PLANCHE LIV.

Angkor-Thom : Une des tours bordant à l'est la grande place centrale. — Angkor-Thom : Tour et ruine d'un des édifices situés à l'est de la grande place centrale. . 153

Pages.

PLANCHE LV.

Prah-Khan : Un des géants soutenant la balustrade des chaussées traversières. — Temple de Thom-Manon (annexe d'Angkor-Thom) 160

PLANCHE LVI.

Temple de Thom-Manon (annexe d'Angkor-Thom). — Prah-Khom : Entrées septentrionales (porche central) 161

PLANCHE LVII.

Prah-Khan : Porche central de la deuxième enceinte (face nord). — Prah-Khan : Une des entrées de la première galerie. 198

PLANCHE LVIII.

Prah-Khan : Temple à colonnes rondes (près des entrées orientales de la deuxième enceinte). — Prah-Khan : Une des chapelles orientales. 199

PLANCHE LIX.

Prah-Khan : Intérieur d'une des chapelles orientales. — Prah-Khan : Intérieur d'une des chapelles orientales. 200

PLANCHE LX.

Neak-Pean : Deux aspects de ce petit temple qui se trouve complètement enveloppé par les racines d'un ficus. — Prah-Khan : Une des faces de la première galerie . . 201

PLANCHE LXI.

Prah-Khan : Angle d'une galerie. — Ta-Prohm : Intérieur de l'édifice d'entrée de la deuxième enceinte (face est). — Bantéai-Kedei : Porche occidental de la deuxième enceinte. — Bantéai-Kedei : Angle d'une des galeries. 208

PLANCHE LXII.

Bantéai-Kedei : Intérieur de la chapelle orientale. — Bantéai-Kedei : Intérieur du temple 209

PLANCHE LXIII.

Ta-Prohm : Décoration intérieure de la première galerie. — Ta-Prohm : Porte de communication (première galerie). — Ta-Prohm : Décoration extérieure de la deuxième galerie. 216

PLANCHE LXIV.

Ta-Prohm : Un des porches de la première galerie. — Angle d'une des galeries. — Ta-Prohm : Un des édicules situé dans la partie occidentale de la cour pourtournante 217

TABLE DES GRAVURES DANS LE TEXTE

Pages.

Itinéraire de Saigon à Angkor. 3
Épi de faîtage et tuile de chéneau en terre cuite trouvés dans les fouilles d'Angkor-Vat. . 21
Pierres reliées par un double T en fer plat. 21
Voûte cambodgienne (coupe). 22
Demi-voûte de véranda (coupe). 23
Appareil fréquemment rencontré dans les murs d'Angkor. 23
Carte du groupe d'Angkor dressée en 1908 par les lieutenants Buat, géodésien, et le lieutenant Ducret, topographe. 29
Temple d'Angkor-Vat (plan). 33
Angkor-Vat. — Plan du massif central (d'après Francis Garnier). 35
Galerie cambodgienne (coupe) 37
Tour cambodgienne (coupe). 39
Angkor-Vat. — Vestibules occidentaux du deuxième étage, édicules de la cour dallée, passerelle et angle sud-ouest de la deuxième galerie (plan) 43
Angkor-Vat. — Plan du préau couvert et des bassins. 47
Angkor-Vat. — Vestibules occidentaux de la première galerie (plan). 53
Angkor-Vat. — Plan d'un des angles de la galerie du premier étage. 55
Angkor-Vat. — Bas-reliefs de la première galerie. 57
Angkor-Vat. — Un des panneaux de l'angle sud-ouest de la première galerie. . . . 59
Angkor-Vat. — Un des panneaux de l'angle sud-ouest de la première galerie. . . . 61
Angkor-Vat. — Un des tympans de l'angle sud-ouest de la première galerie. 63
Angkor-Vat. — Bas-reliefs de la première galerie. 65
Angkor-Vat. — Galerie des Cieux et des Enfers (fragments du registre des supplices) . . 71
Angkor-Vat. — Scène du Barattement (fragment). 75
Angkor-Vat. — Partie centrale de la scène du Barattement. 77
Angkor-Vat. — Scène du Barattement (fragment). 77
Angkor-Vat. — Un des panneaux de l'angle nord-ouest de la première galerie : Ordalie de Sîtâ. 87
Angkor-Vat. — Entrées occidentales de l'enceinte : partie centrale (plan) 95
Angkor-Vat. — Entrées occidentales de l'enceinte : passage réservé aux chars et aux éléphants (plan) 97
Temple du Phnom Bak-Kèng (plan). 103
Temple du Phnom Bak-Kèng. — Coupe des terrasses, des escaliers et des tourelles. . 105

Pages.

Angkor-Thom. — Plan d'ensemble levé par le lieutenant Ducret. 109
Bayon (plan d'ensemble). 117
Bayon. — Fragment d'un des bas-reliefs de la première galerie : Guerriers combattant. . 127
Bayon. — Bas-reliefs de la première galerie : Scène de pêche (fragment). 131
Bayon. — Bas-reliefs de la première galerie : Embarcations armées en guerre (fragment). 133
Bayon. — Bas-reliefs de la première galerie (fragment). 135
Bayon. — Bas-reliefs de la deuxième galerie (fragment). 153
Temple du Baphuon (place d'ensemble). 161
Phimeanakas (plan d'ensemble) 175
Coupe montrant la composition d'une terrasse cambodgienne. 179
Angkor-Thom. — Statue dite du " Roi Lépreux ". 189
Prah-Khan (plan schématique). 197
Bantéai-Kedei. — Distribution des temples et plan d'ensemble. 209
Bantéai-Kedei. — Socle en forme de pilier carré. 210
Temple de Ta-Prohm (plan d'ensemble). 213
Mébôn du Baray oriental (plan d'après Tissandier). 225
Temple de Ta-Kèo (plan schématique). 227
Mébôn du Baray occidental. 229

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. DE SAIGON AUX RUINES D'ANGKOR. 1

II. NOTES D'HISTOIRE ET D'ARCHITECTURE. 5

III. ANGKOR-VAT 31

IV. ANGKOR-THOM. 107

V. PRAH-KHAN. 197

VI. NÉAK-PEAN ; BANTÉAI-KEDEI ; TA-PROHM 205

VII. MONUMENTS SECONDAIRES DU GROUPE D'ANGKOR 223

16147-11. — Corbeil. Imprimerie Crété.

M. Louis Delaporte: "created by a blending India & China (principles) ennobled by artists who one might call the athenians of the Far East, this art which is the finest expression of human genius to be found in Asia, differs from the calm conception of Greece & Egypt."

Jeanneret de Beerski in "Angkor, Ruins in Cambodia": "The Khmer possessed the imagination of the Gothic workers, the gift for harmonious charm of the Greek, the power of the Roman, craftsmen, & the practicality & wealth of ideas that can only exist in the East. All periods & schools are juxtaposed, intermingled, & grafted & unite in the most novel & fertile of styles."

Travel: Oct 1924. The outer wall of the Vat is about 2½ miles long. - a city site itself - a few furlongs from the road down past the entrance is the west gate - a city indeed. Angkor Thom, where dwelt for centuries before the Vat was constructed, these people who built all these palaces, monuments, lakes & temples. It had its moat too, yet bearing water, & the length of the moat surrounding the 20 foot high wall is over 4 miles! ** The Bayon is the noblest of them all. Antedating the Vat by 2 centuries - it dates the middle period of Khmer art. It is less classic, far more daring, more awe-inspiring than its later successor, & so richly endowed with carving & bas-relief ** at least 14 other structures of great size attempt rivalry to the Bayon (Raymond Fuller) ** quotes Prof. Banerjea a Parsee scholar "all that we can ascertain at the present time concerning the Khmer civilization is that it flourished & came to full fruition before its subjugation by China; that the Chinese dominion ended before the conclusion of the 10th C. A.D. and that it had a nominal & more or less tenuous

existence for more than 3 centuries later; that Angkor & the other towns of Cambodia were occupied by the natives of the country well into the 14th C., although by that time the civilization of the Khmers had decayed. their architecture appear to have declined & the number of their objects to have diminished. It further seems probable that some time in the 14th C. the ancient buildings were deserted." —

The Rt. Hon. Malcom MacDonald - "Angkor" p. 86
Early edifices had been built on ground level, raised above the rough soil by only a shallow brick or stone foundation. Some time in those Chenla centuries an architect had the notion to elevate this temple-tower on a terrace several feet above the earth, thus giving it greater importance & dignity. This was the beginning of the later "pyramid temple", in which the central sanctuary stood at the summit of a series of superimposed, receding terraces like an artificial hill. There was a religious reason for this design. The Hindu gods were supposed to live on top of a mountain. Mt. Meru. The architects therefore conceived the idea of making these earthly homes of the god's images like the divine abode most to them. The step-sided pyramid represented that sacred height, with the central shrine on its summit. Actually, Mt. Meru was reputed to have five peaks, and in later temples as in Angkor Wat itself these were portrayed by five towers clustered on the sanctuary's highest terrace.

LIBRAIRIE HACHETTE
8f.
PARIS